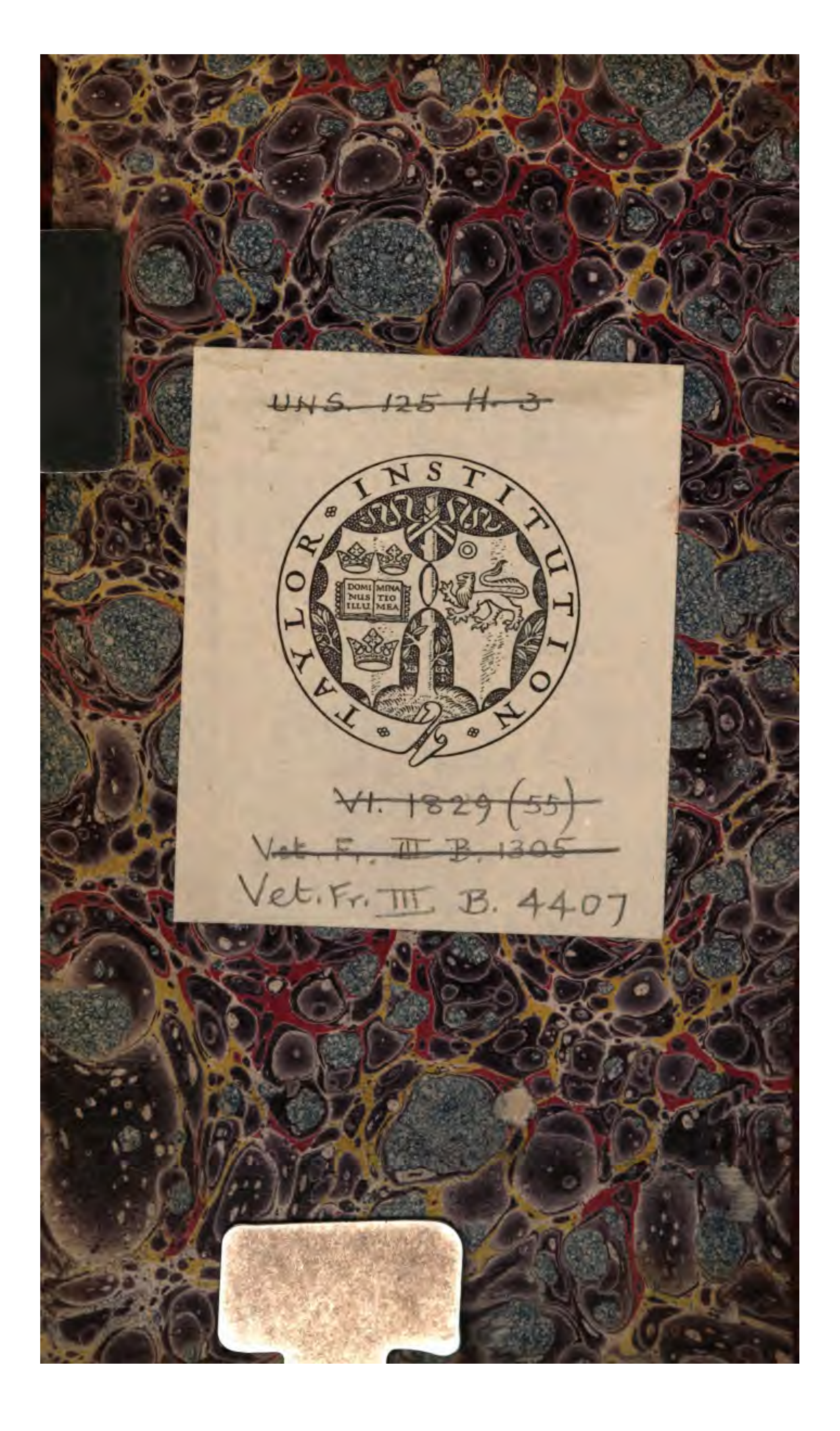
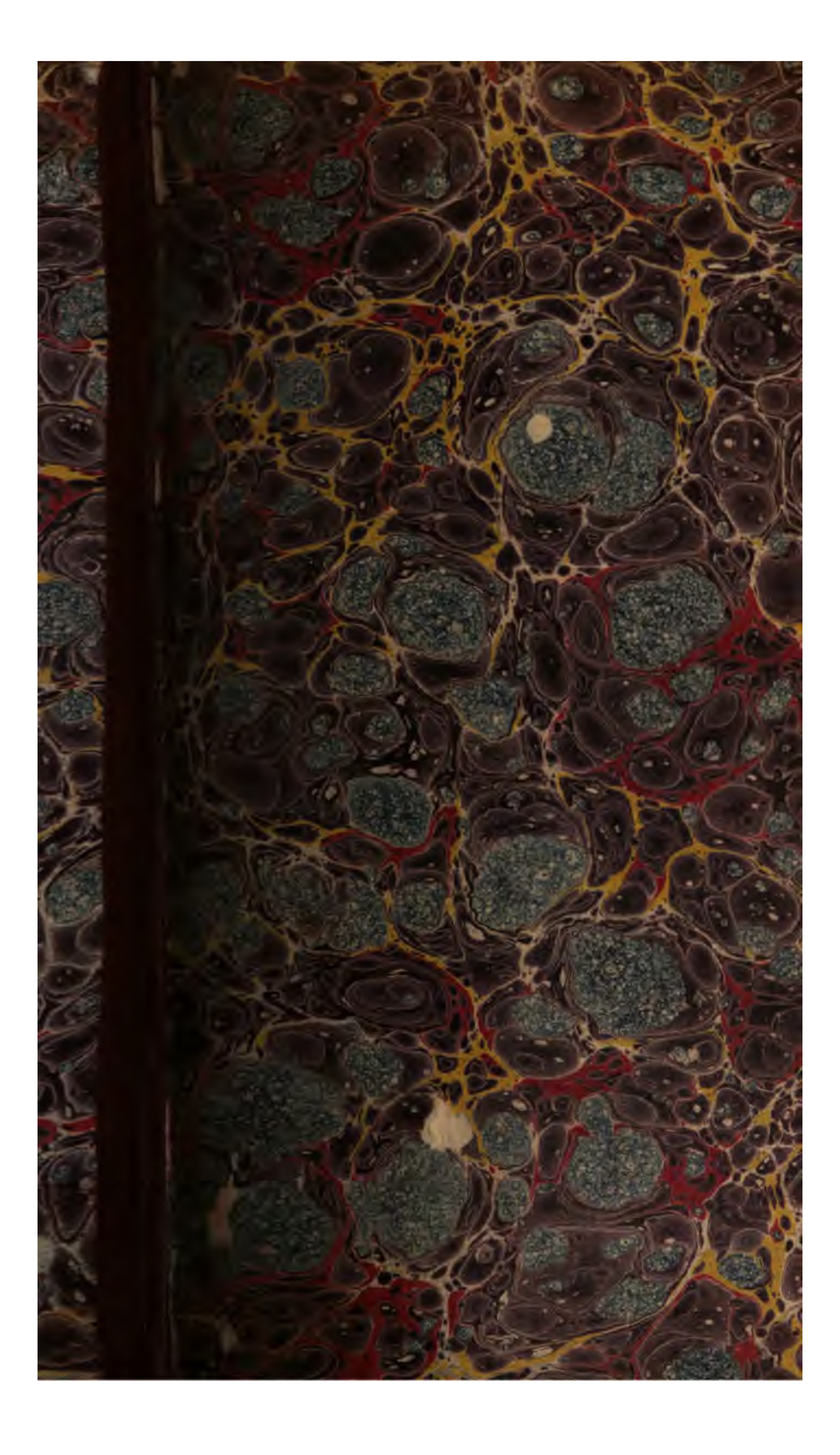




UNS. 125 H. 3
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VI. 1829 (55)
Vet. Fr. III B. 1305
Vet. Fr. III B. 4407



ŒUVRES

DE

VOLTAIRE.

TOME LV.

DE L'IMPRIMERIE DE AMB. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE

VOLTAIRE

AVEC

PRÉFACES, AVERTISSEMENTS,
NOTES, ETC.

PAR M. BEUCHOT.

TOME LV.

CORRESPONDANCE. — TOME V.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 24.

LEQUIEN FILS,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

M DCCC XXXI.

CORRESPONDANCE.

1316. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le jour de la Circoncision 1745.

Monsieur Bon [1], premier président,
Dans vos vers me paraît plaisant;
Mais les Anglais ne le sont guères.
Ils descendent assurément
De ces *aragnes* carnassières
Dont vous parlez [2] si sagement.
Puissent ces méchants insulaires,
Selon leurs coutumes premières,
Prendre le soin de s'égorger!
Mais ils entendent leurs affaires,
Et c'est nous qu'ils veulent manger.

Vous les en empêcherez bien, monseigneur. Béni soit Apollon, qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas!

« Pollio et ipse facit nova carmina; pascite taurum,... »
VIRG., ecl. III, v. 86.

Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver.

[1] François-Xavier Bon de Saint-Hilaire, ancien premier président de la chambre des comptes de Montpellier, et l'un des correspondants honoraires de l'académie des inscriptions, particulièrement connu alors par une *Dissertation sur l'araignée.* Mort en janvier 1761. CL.

[2] Dans les vers rappelés ici par Voltaire le marquis d'Argenson comparait les souverains à des araignées dont les plus grosses dévorent les petites. Il est question de ces araignées dans les lettres 1356 et 1382. CL.

Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confidence; c'est un secret d'état que des vers d'un ministre. Le cardinal de Richelieu en fesait davantage, mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année, monseigneur, et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre.

1317. A M. DE LA CONDAMINE,

A LA HAYE.

Versailles, le 7 janvier.

Votre style, monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde; votre cœur pourrait bien en être; vous vous souvenez de vos amis, et ce n'est pas la mode de cet hémisphère. Il est vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'absence[1]; on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez sur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaisir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vite à Paris, et faites-vous peindre comme M. de Maupertuis, aplatissant la terre d'un

[1] Charles-Marie La Condamine était parti le 16 mai 1735, avec Godin et Bouguer, pour le Pérou. Voyez, tome XII, les notes de l'ode VIII. Pendant ces dix ans d'absence, Voltaire lui écrivit plusieurs lettres, mais La Condamine ne les reçut pas. Le premier soin de celui-ci, en arrivant à La Haye, fut d'écrire à Voltaire, avec lequel il se refroidit neuf ans plus tard, lors de la rupture de ce dernier avec Maupertuis. Cl.

côté, tandis qu'il la presse de l'autre; on ne dira plus que la *figure du monde passe*[1]; vous l'aurez fixée pour jamais. Il est question de vous fixer aussi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et, surtout, qu'on ne puisse pas dire du succès de votre voyage: *Tout leur bien du Pérou n'est que du caquet.* Je vous ai écrit plusieurs fois, et, surtout, quand M. Dufaï, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de sottises de plus! que vous trouverez de choses changées! Je me suis fait tant soit peu physicien, pour être plus digne de vous revoir; mais c'est madame du Châtelet qui mérite toute votre attention, en qualité de sublime géomètre. Elle s'est mise à éclaircir Leibnitz, ce qui était très difficile; et moi, à embrouiller Newton, ce qui était très aisé; mais elle a été mieux imprimée que moi; et l'édition des *Éléments de Newton*, faite en Hollande, est entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot; j'aurai l'honneur de vous en présenter à Paris une moins mauvaise.

Je conçois que vous devez être retenu à La Haye par les agréments de la société; vous devez être surtout bien content de notre ministre, M. de La Ville. Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général Debrosses; vous aurez dit des galanteries espagnoles à madame de Saint-Gilles. Avez-vous vu mon cher et respectable ami, M. de Podewils, l'envoyé de Prusse? il était bien malade quand il est arrivé à La Haye, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous entre-

[1] I. Corinth., VII, 31. B.

voir. La Haye est un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très indépendante de celle de la curiosité.

Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attachement pour vous; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliments. Je reprends avec vous mes anciens errements. Il n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme vous le permettiez autrefois.

1318. A M. DE VAUVENARGUES.

Versailles, le 7 janvier[1].

Le dernier ouvrage[2] que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût, dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser La Fontaine, ce mot *instinct* signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple, que dans la conversation il n'était guère audessus des animaux qu'il fesait parler; mais, comme poëte, il avait un instinct divin, et d'autant plus *instinct* qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admi-

[1] La réponse de Vauvenargues à cette lettre est dans le tome II de ses Œuvres, édition de 1821: elle est du 21 janvier 1745. Cl.

[2] *Réflexions critiques sur quelques poëtes.* K.

rable, mais c'est dans sa ruche; hors de là l'abeille n'est qu'une mouche.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un joueur, un avare, un jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité, que je suis actuellement occupé d'une fête [1] pour le mariage de M. le Dauphin, dans laquelle il entre une comédie, et je m'aperçois plus que jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fête qui m'empêche d'entrer avec vous, monsieur, dans un plus long détail, et de vous soumettre mes idées; mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir que me donnent les vôtres.

Je ne prêterai à personne le dernier manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je ne pus refuser le premier à une personne digne d'en être touchée. La singularité frappante de *cet ouvrage, en fesant des admirateurs, a fait nécessairement des*

[1] La *Princesse de Navarre*; voyez tome V, page 209. B.

indiscrets. L'ouvrage a couru. Il est tombé entre les mains de M. de La Bruère, qui, n'en connaissant pas l'auteur, a voulu, dit-on, en enrichir son *Mercure.* Ce M. de La Bruère est un homme de mérite et de goût. Il faudra que vous lui pardonniez. Il n'aura pas toujours de pareils présents à faire au public. J'ai voulu en arrêter l'impression, mais on m'a dit qu'il n'en était plus temps. Avalez, je vous en prie, ce petit dégoût, si vous haïssez la gloire.

Votre état me touche à mesure que je vois les productions de votre esprit si vrai, si naturel, si facile, et quelquefois si sublime. Qu'il serve à vous consoler, comme il servira à me charmer. Conservez-moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée. Adieu, monsieur; je vous embrasse tendrement.

1319. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, ce lundi[1].

Voici un prologue, voici des mémoires justificatifs, voici des consultations; ayez surtout la bonté de me répondre sur le feu d'artifice. Me suis-je trompé? cette idée ne fournit-elle pas un spectacle plein de galanterie, de magnificence, et de nouveauté? Je ne vois plus qu'un étang; on m'a enfourné dans une bouffonnerie, dont j'ai peur de ne me pas tirer. Je travaille avec un dégoût extrême; je ne suis soutenu que par vos bontés. Dites à M. de Solar que ni Virgile ni Le

[1] Cette lettre, dans laquelle il est question des répétitions de *la Princesse de Navarre*, jouée le 23 février 1745, dut être écrite quelques semaines auparavant. Cl.

Tasse n'ont été *improvisatori;* on ne fait sur-le-champ que des choses médiocres tout au plus. Ce goût *improvisare* est le sceau de la barbarie chez les Italiens. Voilà nos troubadours ressuscités.

Vous buvez, mon adorable ange, la dernière bouteille de mon vin; mais je me flatte que je ferai à Cirey une bonne cuvée, cet été, et que je vous fournirai encore un petit tonneau pour l'hiver. Pardon, je comptais vous faire ma petite cour ce matin; je ne sais si je serai assez heureux pour voir mes deux anges. Empêchez bien La Noue d'être fâché, car, en vérité, il ne doit pas l'être. La Noüe Orosmane! ah!

A propos, mon divin ange, je n'ai pas cru qu'il fût du respect de vous prier d'honorer de votre présence notre orgie d'histrions; mais si vous étiez assez humain pour nous faire cet honneur, vous nous causeriez le plus grand plaisir.

Nous nous réservons toujours pour le beau jour. Mais si, par exemple, madame d'Argental voulait alors nous honorer de sa présence, avec quelqu'une de ses amies, j'en écrirais sur-le-champ au tyran duc de Richelieu, et je répondrais bien que ce sultan recevrait dans son sérail de telles odalisques. Si madame d'Argental veut venir entendre de très belle musique, il ne tient donc qu'à elle. Je vais à bon compte la mettre sur la liste; et, quand elle se présentera, on lui ouvrira les deux battants.

Encore un mot. Si ces anges, qui tiennent une si bonne maison, veulent donner à souper mercredi à madame Newton-pompon du Châtelet, on attend leurs ordres pour s'arranger, et on baise le bout de

leurs ailes. Je m'arrange très bien de les aimer à la fureur; écoutez, chers anges, pourquoi donc êtes-vous si aimables?

1320. A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 31 janvier.

Mon aimable ami, je suis un barbare qui n'écris point, ou qui n'écris qu'en *vile prose;* vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans, et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danseurs, que ne le seront les huit ou neuf électeurs pour se faire un césar allemand? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

O qu'il est plus doux mille fois
De consacrer son harmonie
A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie!
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De son cœur et de son génie,
Que de travailler pour des rois!

Bonjour, mon cher et ancien ami; je cours à Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider! Adieu; je vous aime autant que j'écris peu. V.

1321. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 8 février.

Je vous renvoie, monseigneur, le manuscrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine s'il prononce, sans respirer, ses périodes. C'est un peu se moquer du monde que de dire que ce duc co-régent [1] n'aurait pas où reposer son chef, s'il devenait veuf; il aurait l'administration des pays héréditaires de la maison d'Autriche, jusqu'à la majorité du duc, qui serait bientôt roi des Romains. Je suis sûr que vous diréz de meilleures raisons aux électeurs.

Je suis bien fâché contre *la Princesse de Navarre*, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. Racine fut moins protégé par MM. Colbert et Seignelai que je ne le suis par vous.. Si j'avais autant de mérite que de sensibilité, je serais en belle passe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant presque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'historiographe; et, au lieu de la pension attachée à cette historiographerie, je ne demande qu'un rétablissement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeste, et M. Orry [2] en juge de même. Il consent à toutes ces guenilles.

[1] François-Étienne de Lorraine, grand-duc de Toscane en 1737, co-régent des états autrichiens en 1741, empereur d'Allemagne en septembre 1745; voyez tome XXIII, page 661. B.

[2] Philbert Orry, contrôleur général des finances depuis le 20 mars 1730, donna sa démission en novembre 1745, et mourut en novembre 1747, âgé d'environ cinquante-neuf ans. B.

Daignez achever votre ouvrage, monseigneur, et vous aboucher avec M. de Maurepas. Je compte avoir l'honneur de vous remercier incessamment, et de vous renouveler mes très tendres respects et ma vive reconnaissance.

1322. A M. DE CIDEVILLE.

Mon cher et aimable ami, si ma faible machine pouvait suivre mon cœur, je serais actuellement chez vous. Je comptais venir aujourd'hui vous embrasser, mais il faut que les malades souffrent de toutes façons; et mon estomac, ma poitrine, etc., ne font pas mes plus grands chagrins. Je suis à Paris et je ne vous ai pas vu! voilà de tous les maux le plus grand. V.

1323. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, le 25 février.

La cour de France ressemble à une ruche d'abeilles, on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première représentation[1] qu'au parterre de la Comédie; cependant le roi a été très content. Je ne me suis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'Argental, voilà l'objet de mes desirs et de mes soins; le reste m'est très indifférent, et on peut faire à l'Opéra toutes les sottises qu'on voudra, sans que je m'en mêle. Mon ouvrage est décent, il a plu sans être flatteur. Le roi m'en sait gré. Les Mirepoix ne peuvent me nuire.

[1] La *Princesse de Navarre*. B.

Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracasseries à essuyer si je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra[1] de Rameau. Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour; mais je vous avertis que madame du Châtelet veut être du voyage. Je suis comme les jésuites, je ne marche point seul. Vous sentez bien que n'étant qu'un *accident*, et madame du Châtelet étant *ens per se*, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti.

1324. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mon cher ange gardien, vous ne réussissez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il sera bien difficile que vous puissiez empêcher qu'on ne hasarde la petite pièce avec *Jules César*. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, si on ne hasardait pas un peu. Pourvu que je ne risque point de perdre votre estime et votre amitié, et celle de madame d'Argental, je peux hasarder tout le reste; car qu'est-ce que le reste?

Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de sa chambre, et, par brevet, la place d'historiographe, avec deux mille francs d'appointements. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages.

Adieu, ange de paix; ne soyez pas un ange de mauvais augure; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur.

[1] *Dardanus*. K. — Les paroles de cet opéra sont de La Bruère. B.

Songez, je vous prie, à faire en sorte que je ne sois pas brouillé avec M. le duc d'Aumont parceque La Noue ressemble au petit singe de la cheminée de madame de Tencin.

Sub umbra alarum tuarum[1].

1325. A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 7 mars.

Je compte, mon cher ami, vous apporter ces sottises de commande[2] dès que je serai à Paris. Je me ferais à présent une grosse affaire avec vingt messieurs en charge, si je donnais le moindre ordre au sieur Ballard[3], *imprimeur des ballets du roi très chrétien*. Chacun a ici son droit; il n'y a que les arts et les talents qui n'en ont point; mais j'ai des droits qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne; ce sont ceux que j'ai sur votre cœur. Vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai de vous embrasser. VOLTAIRE.

1326. A M. DE LA CONDAMINE.

Versailles, mars.

Mon très ambulant philosophe, j'ai obéi aux ordres que vous m'avez donnés auprès de M. le duc de Richelieu. Il sera fort aise de vous voir et de vous procurer ici les agréments qui dépendent de lui;

[1] Psaume XVI, v. 8. CL.

[2] *La Princesse de Navarre.* CL.

[3] Jean-Baptiste-Christophe Ballard, mort en 1750. CL.

mais l'étiquette de ce pays-ci n'est pas d'être présenté deux fois. Vous pouvez venir au lever du roi, et sans doute vous attirerez ses regards. S'il est curieux, il vous parlera. Je crois que vous avez plus besoin de conversations approfondies avec le contrôleur-général[1] qu'avec sa majesté. Quelque chose que l'on vous donne, on ne pourra, à mon gré, vous récompenser.

Continuez-moi, je vous prie, dans ce monde, une amitié que vous m'aviez conservée dans l'autre, et croyez que de tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître il n'y en a point qui vous soient plus véritablement dévoués que *Voltaire*.

1327. A M. DE VAUVENARGUES.

A Versailles, ce 3 avril.

Vous pourriez, monsieur, me dire comme Horace :

« Sic raro scribis, ut toto non quater anno. »
Hor., lib. II, sat. III, v. 1.

Ce ne serait pas la seule ressemblance que vous auriez avec ce sage aimable. Il a pensé quelquefois comme vous dans ses vers; mais il me semble que son cœur n'était pas si sensible que le vôtre. C'est cette extrême sensibilité que j'aime; sans elle vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre[2] dictée par l'éloquence et la tendre amitié. La première façon dont vous l'aviez commencée me paraît sans

[1] Pour le remboursement des avances que La Condamine eut beaucoup de peine à obtenir. B.

[2] L'*Éloge* du jeune de Seitres. Voyez la lettre 1315. Cl.

comparaison plus touchante, plus pathétique, que la seconde; il n'y aurait seulement qu'à en adoucir quelques traits, et à ne pas comprendre tous les hommes dans le portrait funeste que vous en faites; il y a sans doute de belles ames, et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables. N'en êtes-vous pas une preuve bien frappante, et croyez-vous être assez malheureux pour être le seul qui soyez sensible? Ne parlons plus de La Fontaine; qu'importe qu'en plaisantant on ait donné le nom d'instinct au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure, qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie, et qui était si loin d'être philosophe? Ce qui me charme surtout de vos réflexions, monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me communiquer, c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris; j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi, datée de Versailles. La cour ne semblait guère faite pour moi; mais les graces que le roi m'a faites[1] m'y arrêtent, et j'y suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt. Le roi part, dit-on, les premiers jours du mois prochain, pour aller nous donner la paix, à force de victoires. Vous avez renoncé à ce métier qui demande un corps plus robuste que le vôtre, et un esprit peu philosophique; c'est bien assez d'y avoir consacré vos plus belles années. Employez, monsieur, le reste de votre vie à

[1] Voyez tome XL, page 81. B.

vous rendre heureux, et songez que vous contribuerez à mon bonheur quand vous m'honorerez de votre commerce, dont je sens tout le prix.

1328. A M. DE CIDEVILLE,

A Paris, ce 10 avril.

Vos vers, mon charmant ami, me paraissent, à très peu de chose près, mériter ce que vous dites de moi. *Il ne leur manque rien*. Si je ne souffrais pas, et si ma colique, que vous suspendez, mais qui revient, me laissait autant de liberté dans l'esprit, que vous m'inspirez de sentiments, je vous enverrais quatre fois plus de vers; mais ils ne seraient pas si bons que les vôtres.

En vous remerciant tendrement, mon très cher ami, celui de la vertu et des Muses, homme fait pour être le charme de la société. Votre ami souffrant vous embrasse de tout son cœur. VOLTAIRE.

1329. A M. DE CIDEVILLE.

Ce 12 avril.

Je suis si vain, mon charmant ami, que je veux que votre ouvrage soit parfait. Pardonnez à cet excès d'amour-propre, et à celui de ma tendre amitié pour vous,

« Si quosdam egregio reprehendo in corpore nævos. »

Soyez le juge de ma petite critique. Il me semble qu'en un quart d'heure vous pouvez donner la der-

nière main à ce petit ouvrage excellent en son genre, et qui éternisera l'amitié qui fait mon bonheur. V.

1330. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 16 avril.

Je cours à Châlons avec madame du Châtelet pour assister à la petite-vérole de son fils, car c'est tout ce qu'on peut y faire; on n'est que spectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guérissez la maladie épidémique de l'Europe; empêchez les *araignées*[1] de se manger, et conservez-moi vos bontés.

J'espère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix, à la tête des armées.

Adieu, monseigneur; personne ne s'intéressera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très ancien serviteur.

1331. A M. DUCLOS[2].

Avril.

. . . .

. . . .

J'en ai déjà lu cent cinquante pages[3]; mais il faut sortir pour souper; je m'arrête à ces mots:

[1] Voyez plus haut la lettre 1316. Cl.

[2] Charles Pineau Duclos, né à Dinant en Bretagne, en 1704, historiographe de France en 1750, secrétaire perpétuel de l'académie française en 1755, mort le 26 mars 1772. Voltaire a parlé dans la lettre 1143 des *Confessions du comte de****. Son *Histoire de Louis XI* parut en 1745-46, et forme 4 volumes in-12. Ses *Considérations sur les mœurs* sont de 1750. B.

[3] De l'*Histoire de Louis XI*. K.

« Ce brave Huniade Corvin, surnommé *la terreur* « *des Turcs*, avait été le défenseur de la Hongrie, « dont Ladislas n'avait été que le roi. »

Courage; il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, monsieur, d'un présent qui m'est bien cher, et qui me le serait quand même vous ne me le seriez pas. Je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonsoir, Salluste.

1332. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, ce 29 avril.

Je tremble que nos tristes aventures en Bavière ne déterminent le roi de Prusse à faire une seconde paix. Vous êtes, monseigneur, dans des circonstances bien critiques, et nous aussi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'historiographe!

Mon tendre attachement pour vous fait ma consolation.

P. S. J'apprends que tous ces écrits qui, par parenthèse, sont de faibles armes quand on est battu, pour donner l'exclusion au grand-duc [1], ne font point un bon effet en Allemagne. On y sent trop que ce sont des Français qui parlent. Il me semble qu'un air plus impartial réussirait mieux, et qu'un bon Alle-

[1] Voyez page 9. B.

mand, qui déplorerait de tout son cœur les calamités de sa pesante patrie, ferait une impression tout autre sur les esprits. Pardon; je soumets mon petit doute à vos lumières, et je vous rends compte simplement de ce qu'on m'écrit.

Il ne m'est rien revenu de mon correspondant, qu'une prière du roi de Prusse à la reine de Hongrie de ne point prendre ses vaisseaux sur l'Elbe. Ses vaisseaux sont des bateaux; mais gare que le roi de Prusse ne fasse d'autres prières!

1333. A M. LE MARQUIS DE VALORI[1].

A Paris, le 1er mai 1745.

Vous achevez mon bonheur, monsieur, par l'intérêt que vous daignez y prendre; c'est le comble de la séduction de parler le langage de la poésie, pour me rendre encore plus sensible aux graces que le roi m'a faites.

Modeste et généreux, Louis nous fait chérir
Et sa personne et son empire.
Que ne puis-je le peindre aux siècles à venir!
Mais il faudrait savoir écrire
Comme vous savez le servir.

Je sens tout le prix de la coquetterie que vous me faites en m'envoyant les vers de M. Darget; ce doit être un grand agrément pour vous d'avoir un homme qui écrit si joliment; mais permettez que je le félicite aussi d'être auprès de vous. Ses vers et votre prose me donnent bien de la vanité.

[1] Voyez tome LIII, page 583. B.

Apollon chez Admète autrefois fut berger;
Chez Valori je le vois secrétaire;
Il peut se déguiser et ne saurait changer,
On le connaît à l'art de plaire.

J'ai reçu un peu tard votre charmante lettre; M. d'Argenson me l'avait envoyée à Châlons, où j'avais suivi madame du Châtelet, qui y avait gardé monsieur son fils malade de la petite-vérole. La lettre m'a été renvoyée aujourd'hui à Paris; elle me flatte trop pour que je tarde à y répondre. Je vous suis fort obligé d'avoir bien voulu parler de moi au roi de Prusse; il doit être d'autant plus sensible à ma petite fortune, que les bontés dont il m'honore n'ont pas peu servi à déterminer celles du roi notre maître. M. de Maupertuis quitte la France pour Berlin. On ne peut en effet quitter notre cour que pour celle où vous êtes; mais enfin tout le monde ne peut pas quitter la France, et il faut bien que les beaux-arts se partagent. D'ailleurs M. de Maupertuis a de la santé, et je suis plus infirme que jamais; les grands voyages me sont interdits comme les grands plaisirs. Vous qui avez de la santé, monsieur, vous allez probablement en Silésie, tandis que M. d'Argenson va en Flandre; chacun de vous sera auprès d'un héros. Puissent ces deux héros nous donner bientôt la paix dont l'Allemagne et l'Angleterre ont plus besoin que nous! Je n'aurai pas la consolation de revoir M. d'Argenson avant son départ; il faut s'immoler au préjugé qui m'exclut de Versailles pour quarante jours, parceque j'ai vu un malade à quarante lieues. Ce n'est pas le premier mal que les préjugés m'ont fait. Je vous sup-

plie, monsieur, d'ajouter à vos bontés celle de me conserver dans le souvenir de la cour de Berlin, qui me sera toujours bien chère. Daignez ne me point oublier auprès de MM. de Podewils et de Borck : vous avez sans doute l'aimable M. de Kaiserling; comment se porte le philosophe mon cher Isaac, et comment suis-je avec lui? Il me semble que je serai toujours très bien auprès de ceux que vous aimez, et je compte sur votre protection : j'ose ici joindre mes vœux pour la santé des reines et de toute la famille royale. Adieu, monsieur, aimez un peu Voltaire.

1334. A M. L'ABBÉ DE VALORI.

Paris, le 3 mai.

Les faveurs des rois et des papes, monsieur, ne valent pas celles de l'amitié. Vous savez si la vôtre m'est chère. J'ai reçu, presque le même jour, votre lettre et celle de M. votre frère. Je suis bien glorieux de n'être pas oublié de deux hommes à qui j'ai voué un si grand attachement; mais vous m'avouerez, monsieur, que vous devez m'aimer un peu davantage depuis que le Saint-Père me donne des bénédictions. Sa sainteté a pensé comme vous sur *Mahomet*. C'est qu'elle n'a point été séduite par des convulsionnaires. On éprouve des injustices dans sa patrie; mais les étrangers jugent sans passion, et un pape est au-dessus des passions. Je suis fort joliment avec sa sainteté. C'est à présent aux dévots à me demander ma protection pour ce monde-ci et pour l'autre.

Vous allez voir, monsieur, grande compagnie à

Lille. Le roi va délivrer les Hollandais du soin pénible de garder les places de la barrière. On prétend aussi qu'il délivrera l'ancien évêque de Mirepoix de la tentation où il est tous les jours de mal choisir entre les serviteurs de Dieu, et qu'il ira achever l'œuvre de sa sanctification dans son abbaye de Corbie[1]. Il y fera faire pénitence aux moines. C'est un homme fait, à ce qu'on dit, pour le ciel, car il déplaît souverainement au monde.

J'ai répondu un peu plus tard, monsieur, à votre aimable lettre, mais elle m'a été rendue fort tard. Elle a été à Châlons, où j'avais suivi madame du Châtelet, qui a gardé M. son fils malade de la petite-vérole. Les préjugés de ce monde, qui ne font jamais que du mal, m'empêchent de voir votre ami M. d'Argenson. Vous aurez probablement, à Lille, le plaisir que je regrette. Puisse-t-il en revenir bien vite avec le rameau d'olivier! Il n'y a jamais eu, de tous les côtés, moins de raison de faire la guerre. Tout le monde a besoin de la paix, et cependant on se bat. Je voudrais bien que l'historiographe pût dire : Les princes furent sages en 1745.

Vous savez que le roi, en m'accordant cette place, m'a daigné promettre la première vacante de gentilhomme ordinaire. Je suis comblé de ses bontés. Adieu, monsieur; madame du Châtelet vous fait mille compliments; recevez, avec toute votre famille, mes plus tendres respects. VOLTAIRE.

[1] Boyer fut abbé commendataire de Corbie depuis 1743 jusqu'à 1755, année de sa mort. CL.

1335. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, A VERSAILLES.

A Paris, ce 3 mai.

Eh bien! il faudra donc vous laisser partir sans avoir la consolation de vous voir. Partez donc; mais revenez avec le rameau d'olivier, et que le roi vous donne le rameau d'or; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de scrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de Canillac[1]. Je vous avertis que je suis très bien avec le pape, et que M. l'abbé de Canillac fera sa cour, en disant au Saint-Père que je lis ses ouvrages, et que je suis au rang de ses admirateurs comme de ses brebis.

Chargez-vous, je vous en supplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je serai un petit favori de Rome, sans que nos cardinaux y aient contribué.

Que dites-vous, monseigneur, de la princesse royale de Suède[2], qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm, comme on prie à souper à la campagne? Il faut être Maupertuis pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France, où je me trouverais encore mieux si madame du Châtelet se mettait à dîner avec vous.

[1] Claude-François de Beaufort-Canillac-Montboissier, dit *l'abbé de Canillac*, né en Auvergne vers 1692; chargé des affaires du roi à Rome; mort au commencement de 1761. Cl.

[2] Louise-Ulrique, à laquelle est adressée une lettre du 13 novembre 1743. Cl.

J'ai une grace à vous demander pour ce pays du Nord; c'est de permettre que je vous adresse en Flandre un paquet pour M. d'Alion [1]. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, et des flagorneries [2] pour la czarine.

Adieu, monseigneur; je vous souhaite de la santé et la paix; et je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie.

1336. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 9 mai [3].

Que Dieu récompense la reine ou l'impératrice de toutes les Russies, et vous, ange de la paix! Je n'ose écrire sans être sous vos yeux; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuster. Je compte venir demain à Versailles me mettre au rang de vos secrétaires.

En vous remerciant, monseigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous est dévoué avec le plus de tendresse.

[1] Louis d'Usson-Bonac, comte d'Alion, né le 7 janvier 1705, nommé, pour la seconde fois, en 1744, ministre plénipotentiaire de France en Russie, où il resta jusqu'en 1748. Cl.

[2] C'est la *Lettre du roi* (Louis XV) *à la czarine* (Élisabeth), rédigée par Voltaire à la demande du marquis d'Argenson, et imprimée t. XXXVIII, p. 531. B.

[3] Cette lettre doit être du 6 ou du 7 de mai; le marquis d'Argenson arriva le 9 près de la plaine de Fontenoi, et fut témoin de la bataille qui s'y livra le 11. Voyez tome XXI, page 130. Cl.

1337. A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 12 mai.

Je suis réduit à la prose, mon cher ami, en qualité de malade. Je sens que bientôt je ne vivrai plus que par la seconde vie que me donnent vos beaux vers [1]. Mais, tant que je vivrai dans ce monde, mon cœur sera à vous. V.

1338. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Jeudi 13, à 11 heures du soir [2].

Ah! le bel emploi pour votre historien! Il y a trois cents ans que les rois de France [3] n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie.

Bonsoir, monseigneur.

1339. DE M. LE MARQUIS D'ARGENSON [4].

Monsieur l'historien, vous aurez dû apprendre dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous félicitez tant. Un

[1] Cideville avait composé des stances *A M. de Voltaire, historiographe de France*, Rouen, 1745, in-8° de 4 pages et réimprimées dans le *Mercure* de 1745, juin, II, 186. Mais ou Cideville y a fait des changements et additions, ou la lettre est du 12 juin. B.

[2] Cette lettre fut écrite à la première nouvelle de la victoire de Fontenoi. K.

[3] On lit *les Français*, et non *les rois de France*, dans ce même billet cité par M. René d'Argenson. Cl.

[4] Voyez ma note, tome LIII, page 113. Cette lettre, que je crois du dimanche 16 mai, et à laquelle Voltaire répondit le 20 (voyez n° 1340) m'a semblé mieux placée dans la *Correspondance* que dans le *Commentaire historique* (voyez tome XLVIII), dont elle fesait partie. B.

page partit du champ de bataille, le mardi à deux heures et demie, pour porter les lettres. J'apprends qu'il arriva, le mercredi à cinq heures du soir, à Versailles. Ce fut un beau spectacle que de voir le roi et le dauphin écrire sur un tambour, entourés de vainqueurs et de vaincus, morts, mourants, et prisonniers. Voici des anecdotes que j'ai remarquées.

J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche tout près du champ de bataille; j'arrivai de Paris au quartier de Chin. J'appris que le roi était à la promenade; je demandai un cheval, je joignis sa majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp des ennemis. J'appris, pour la première fois, de sa majesté, de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce qu'on croyait). Jamais je n'ai vu d'homme si gai de cette aventure qu'était le maître. Nous discutâmes justement ce point historique que vous traitez en quatre lignes, quels de nos rois avaient gagné les dernières batailles royales. Je vous assure que le courage ne fesait point tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là on alla coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit de bal plus gaie; jamais tant de bons mots. On dormit tout le temps qui ne fut pas coupé par des courriers, des grassins, et des aides de camp. Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de couplets, et qui est fort drôle. Pour le dauphin, il était à la bataille comme à une chasse de lièvre, et disait presque: Quoi! n'est-ce que cela? Un boulet de canon donna dans la boue, et crotta un homme près du roi. Nos maîtres rirent de bon cœur du barbouillé. Un palefrenier de mon frère a été blessé à la tête, d'une balle de mousquet; ce domestique était derrière la compagnie.

Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que c'est le roi qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté, par sa fermeté. Vous verrez des relations et des détails; vous saurez qu'il y a eu une heure terrible où nous vîmes le second tome de Dettingue; nos Français humiliés devant cette fermeté anglaise; leur feu roulant qui ressemble à l'enfer, que j'avoue qui rend stupides les spectateurs les plus oisifs: alors on désespéra de la république. Quelques uns de nos généraux, qui ont plus de cou-

rage de cœur que d'esprit, donnèrent des conseils fort prudents. On envoya des ordres jusqu'à Lille; on doubla la garde du roi; on fit emballer, etc. A cela, le roi se moqua de tout et se porta de la gauche au centre, demanda le corps de réserve et le brave Lowendal; mais on n'en eut pas besoin. Un faux corps de réserve donna : c'était la même cavalerie qui avait d'abord donné inutilement; la maison du roi; les carabiniers; ce qui restait tranquille des gardes-françaises; des Irlandais excellents, surtout quand ils marchent contre des Anglais et Hanovriens. Votre ami, M. de Richelieu, est un vrai Bayard; c'est lui qui a donné le conseil, et qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie comme des chasseurs, ou comme des fourrageurs, pêle-mêle, la main baissée, le bras raccourci, maître, valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette vivacité française, dont on parle tant, rien ne lui résiste; ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la bataille avec cette botte secrète. Les gros bataillons anglais tournèrent le dos; et, pour vous le faire court, on en a tué quatorze mille [a].

Il est vrai que le canon a eu l'honneur de cette affreuse boucherie : jamais tant de canon, ni si gros, n'a tiré dans une bataille générale, qu'à celle de Fontenoi; il y en avait cent. Monsieur, il semble que ces pauvres ennemis aient voulu à plaisir laisser arriver tout ce qui leur devait être le plus malsain; canon de Douai, gendarmerie, mousquetaires.

A cette charge dernière dont je vous parlais, n'oubliez pas une anecdote. M. le dauphin, par un mouvement naturel, mit l'épée à la main de la plus jolie grace du monde, et voulait absolument charger; on le pria de n'en rien faire. Après cela, pour vous dire le mal comme le bien, j'ai remarqué une habitude trop tôt acquise de voir tranquillement sur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agonisants, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua, et que j'eus besoin d'un flacon. J'observai bien nos jeunes héros; je les

[a] Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel; mais il en revint environ six mille dès le jour même. — Cette note était dans le *Commentaire historique* où, comme je l'ai dit, était cette lettre. B.

trouvai trop indifférents sur cet article. Je craignis, pour la suite de leur longue vie, que le goût ne vînt à augmenter par cette inhumaine curée.

Le triomphe est la plus belle chose du monde : les *vive le roi*; les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes; les compliments du maître à ses guerriers; la visite des retranchements, des villages, et des redoutes si intactes; la joie, la gloire, la tendresse. Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine.

Sur la fin du triomphe, le roi m'honora d'une conversation sur la paix. J'ai dépêché des courriers.

Le roi s'est fort amusé hier à la tranchée : on a beaucoup tiré sur lui; il y est resté trois heures. Je travaillais dans mon cabinet, qui est ma tranchée; car j'avouerai que je suis bien reculé de mon courant, par toutes ces dissipations. Je tremblais de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai été avant-hier voir la tranchée en mon petit particulier; cela n'est pas fort curieux de jour. Aujourd'hui nous aurons un *Te Deum* sous une tente, avec une salve générale de l'armée, que le roi ira voir du mont de la Trinité. Cela sera beau.

J'assure de mes respects madame du Châtelet. Adieu, monsieur. D'ARGENSON.

1340. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 20 de mai, au soir.

Vous m'avez écrit, monseigneur, une lettre telle que madame de Sévigné l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille. Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire[1], que le roi à la remporter. M. *Bayard*[2] de

[1] Le *Poëme de Fontenoi*. K.

[2] Voyez le vers 188 du *Poëme de Fontenoi*, et la note sur ce même vers. Le colonel Lalli, et non Richelieu, contribua beaucoup plus que ce dernier au gain de la bataille. CL.

Richelieu vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'Argenson n'est pas oublié [1]. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

1341. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Ce 26 mai.

Tenez, monseigneur, je n'en peux plus; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en passant la journée à chercher des anecdotes, et la nuit à rimailler.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu justice; et on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du Saint-Père; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de ministère; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cul à terre. Le fait est qu'à Rome, comme ailleurs, on est jaloux de sa besace.

Je me recommande à Dieu et à vous, et j'attendrai les bénédictions paternelles sans me remuer.

Le roi est-il content de ma petite drôlerie?

Je suis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de *Batailles de Fontenoi.* Permettez, monseigneur, que tout cela soit sous vos aus-

[1] On y lit:

D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père. B.

pices, et que j'aie encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers; ce sont des réponses aux gazetiers et aux journalistes de Hollande.

1342. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 29 mai.

Malgré l'envie, ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, monseigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de sa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour.

Je croyais monsieur votre fils à Paris; point du tout, il instrumente avec vous. A-t-il vu la bataille? il se serait mis, avec son cousin[1], à la tête des moutons de Berri. Je le supplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample, et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne sais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, suivant votre bénignité ordinaire, que j'en mette quelques unes sous votre couvert, aux Valori, aux Aunillon, aux La Ville, à tous ceux qui auraient été honnis en pays étranger si nous avions été battus.

[1] Marc-René de Voyer, fils du comte d'Argenson. Né en 1722, il était mestre de camp du régiment de Berri en 1745. Voltaire le cite dans le *Poëme de Fontenoi*, vers 197 et suivants. La *Correspondance* contient quelques lettres adressées à Marc-René de Voyer, père du marquis d'Argenson, qui a été membre de la chambre des députés. Cl.

J'en envoie à M. l'abbé de Canillac, et je le remercie de ses bontés, que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de Tolignan et le cardinal Aquaviva [1] ne soient fâchés qu'on leur souffle une négociation; je veux avoir mes médailles papales, et je vous supplie que M. l'abbé de Canillac traite cette grande affaire avec sa très grande prudence.

Adieu, monseigneur; triomphez, et revenez avec le rameau d'olivier.

1343. A M. DE CIDEVILLLE.

30 mai.

Vos vers sont charmants, mon très cher ami; c'est à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettez-moi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragements que vous me donnez me font plus de plaisir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour; la tête me tourne; je ne sais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs cousins et leurs greluchons. On me traite comme un ministre; je fais des mécontents.

Quant au maréchal de Noailles, il a été très satisfait, et c'est lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a personne à l'armée qui n'ait senti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de Noailles, l'ancien du maréchal de Saxe, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers [2] qui expriment qu'il n'est point jaloux, et qu'il ne *regarde* que l'in-

[1] Le cardinal Aquaviva, Napolitain, né en 1695, est nommé dans la lettre 1361 avec l'abbé de Tolignan. CL.

[2] Vers 33 et 34 du *Poëme de Fontenoi*. CL.

térêt de la France, sont un petit trait de politique, si ce n'en est pas un de poésie; et ce sont précisément ces vérités qui donnent à penser à un lecteur judicieux. Ces traits si éloignés des lieux communs, et ces allusions aux faits qu'on ne doit pas dire hautement, mais qu'on doit faire entendre; ce sont là, dis-je, ces petites finesses qui plaisent aux hommes comme vous, et qui échappent à ceux qui ne sont que gens de lettres. Bonsoir; je suis excédé.

Je vous embrasse tendrement. V.

1344. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 30 mai.

Au milieu des énormes paquets dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître, ou pour son ennui, il faut, s'il vous plaît, monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec le pape. La voici:

Vous savez que les bontés de mademoiselle du Thil[1] m'ont valu les bons offices de l'abbé de Tolignan, et que M. l'abbé de Tolignan m'a valu un petit compliment de la part de sa sainteté, sans que cette sainte négociation passât par d'autres mains.

Vous vous souvenez peut-être qu'il y a près de deux mois l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous

[1] Cette demoiselle, attachée pendant quelque temps au service de la marquise du Châtelet, est citée dans les *Mémoires* de Longchamp, pages 138 et 348. Cl.

communiquer cette grande idée; mais vous me dîtes qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur-le-champ j'allai trouver mademoiselle du Thil, qui a été pour moi *turris eburnea, fœderis arca*[1], etc., et elle me dit qu'elle essaierait si l'abbé de Tolignan aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape; je lis ses livres, j'en fais un petit extrait; je versifie, et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela il y a trois semaines, et je vous écris que M. l'abbé de Canillac ferait très bien sa cour en parlant de moi à sa sainteté; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du Saint-Père, et vous en écrivez à M. l'abbé de Canillac. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très saint, le très aimable, donne deux grosses médailles pour moi à M. l'abbé de Tolignan; et le maître de la chambre m'écrit de la part de sa sainteté. L'abbé de Tolignan a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comme il pourra.

A peine M. de Tolignan est-il muni de ces divins portraits, que M. de Canillac va en demander pour moi au Saint-Père. Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant; elle ne veut pas dire au ministre de France : *Monsù, un altro a le medaglie;* mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il y en aura de plus grosses.

[1] Expressions des *Litanies de la Vierge*. B.

Vous recevrez, monseigneur, la lettre de l'abbé de Canillac, qui vous mande cette pantalonnade du pape tout sérieusement; et mademoiselle du Thil reçoit la lettre de M. l'abbé de Tolignan, qui lui mande la chose comme elle est.

Est-ce assez parler de deux médailles? Non vraiment, monseigneur; il faut que je réussisse dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne pensez, et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point est donc que M. l'abbé de Canillac ne souffle pas la négociation à l'abbé de Tolignan, parcequ'alors il se pourrait faire que tout échouât. Je vous supplie donc d'écrire tout simplement à votre ministre romain [1] que le poids de marc ne fait rien à ces médailles, qu'il vous fera plaisir de me protéger dans l'occasion, que l'abbé de Tolignan étant mon ami depuis long-temps, il n'est pas étonnant qu'il m'ait servi, et que vous le priez d'aider l'abbé de Tolignan dans cette affaire, etc., etc., etc.

Moyennant ce tour très simple et très vrai, il n'y aura point de tracasserie; j'aurai mes médailles; tout le monde sera content, et je vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire quatre pages sur ces balivernes! Cela est honteux.

P. S. A force de bonté, vous devenez mon bureau d'adresse. Pardon, monseigneur; mais la princesse de Suède est plus jolie que le pape; elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai pas encore celui du Saint-Père; ainsi permettez que je mette sous votre pro-

[1] L'abbé de Canillac; voyez page 22. Cl.

tection cet énorme paquet, en attendant que j'aie l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille.

Prenez la citadelle[1], prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

1345. A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 31 mai.

Le comte de Saxe m'a remercié, et je vous remercie, mon cher ami. Vous me louez mieux que je ne le loue; mais je ne me porte guère mieux que lui.

Sans doute je corrige mon ouvrage, et je le corrigerai. Je voudrais pouvoir le rendre digne, et du roi qui l'a honoré de son approbation, et de ma patrie à la gloire de laquelle il est consacré, et de votre amitié.

1346. A M. DE CIDEVILLE.

Jeudi après minuit, 3 mai[2].

Mon cher ami, j'apprends, en arrivant, que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame du Châtelet des belles critiques que l'on fait.

Quant au maréchal de Saxe, voici ce qu'il écrit à madame du Châtelet : « Le roi en a été très content,

[1] La citadelle de Tournai. Elle capitula le 19 juin suivant. Cl.

[2] M. Clogenson, qui a vu l'autographe de cette lettre, dit qu'elle porte la date du 3 mai. Mais il est évident qu'au lieu de *mai* il faut *juin*, puisque le *Poëme de Fontenoi* ne peut être que postérieur à la bataille qui est du 11 mai. D'ailleurs, en 1745, le 3 mai était un lundi; le 3 juin, un *jeudi*.

Les éditeurs de Kehl et tous les autres, jusqu'à M. Clogenson, avaient placé cette lettre au 30 mai. Aux trois alinéa ils en avaient ajouté un quatrième, qui est réellement du 30 mai, et dont j'ai fait le second alinéa de la lettre 1343. B.

« et même il m'a dit que l'ouvrage n'était pas suscep-
« tible de critique. »

Vous sentez bien qu'après cela je dois penser que le roi est le meilleur et le plus grand connaisseur de son royaume.

1347. A M. LE COMTE ALGAROTTI[1],

A BERLIN.

Parigi, 4 giugno.

Mi lusingava, caro mio ed illustrissimo amico, d'aver ricuperata la mia sanità, e già ero tutto apparecchiato a seguire il mio rè in Fiandra. Forse avrei avuto, o almen creduto avere la forza di fare un più gran viaggio, e di vedervi ancora una volta nella corte dell' Augusto moderno, ed avrei detto :

Quivi il famoso Egon di lauro adorno
Vidi poi d'ostro, e di virtù pur sempre;
Sicchè Febo sembrava; ond' io devoto
Al suo nome sacrai la cetra e 'l core.

Ma sono ricaduto, e cosi trapasso la mia misera vita tra alcuni raggi di sanità, e più notti di dolori e di svogliatezza. Vivete pur felice voi, a cui la natura diede ciò che aveva concesso a Tibullo :

« Gratia, fama, valetudo contingit abunde. »
HOR., lib. I, ep. IV, v. 10.

Vivete tra il gran Federigo, ed il filosofo Maupertuis; non sarete mai per dire come Marini :

[1] Algarotti, dont il est parlé tome XXXVII, pages 412, 413; LII, 113; LIV, 274, créé comte par le roi de Prusse en 1741, fut, en 1745, nommé par Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, électeur de Saxe, son conseiller intime de guerre. B.

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi, e loco;
Mai non cangio fortuna.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia sarebbe molto innalzata sopra il mio merito, e mi sarebbe troppo felice, se questa madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze.

Farewell, good sir. La marchesa Newton vous fait les plus sincères compliments; permettez-moi de vous supplier de faire les miens à ceux qui daignent se souvenir un peu de moi à Berlin.

1348. A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi matin, 9 juin.

Après avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami, à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir poussé notre *Bataille* jusqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poésie, fait un *Discours préliminaire*, et ayant surtout profité de vos avis, il faut prendre du café; et c'est en le prenant que je rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permission de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur; j'y serai jusqu'à une heure précise. Si vous étiez assez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux conseils, et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai ensuite pour Champs. Est-ce que je n'aurai jamais le plaisir de passer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne?

Venez chez Prault[1], quai de Gèvres, je vous en prie; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite satire du chevalier de Saint-Michel[2], qui, en style d'huissier-priseur, prétend que j'*adjuge* les lauriers selon mon caprice, plaise beaucoup à M. de Richelieu, à MM. de Luxembourg, de Soubise, d'Aïen, etc., etc., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont tous fait l'honneur de me remercier, mais je ne pense pas qu'ils le remercient.

Sa majesté a entre les mains tout mon ouvrage; elle daigne en être contente. Je souhaite que vous le soyez. Je vous embrasse tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens. Votre éternel ami, etc. VOLTAIRE.

1349. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Ce 13, 14 et 15 juin.

Rival heureux de Salluste et d'Horace,
Vous savez peindre, orner la vérité.

[1] Voltaire avait donné à ce libraire le *Poëme de Fontenoi*, dont dix mille exemplaires furent vendus en dix jours. CL.

[2] Roi. A cette époque, il parut une foule de brochures, soit en prose, soit en vers, relativement à la bataille de Fontenoi, et pour ou contre Voltaire. La *Bibliothèque historique de la France* en cite la majeure partie dans le n° 24667. Une de ces brochures, facétieusement intitulée : *Requête du curé de Fontenoi*, fut d'abord attribuée au poëte Roi; mais elle est de l'avocat Marchand. Le curé de Fontenoi y disait :

Un fameux monsieur de Voltaire
M'a fait surtout les plus grands torts,
En donnant l'extrait mortuaire
De tous les seigneurs qui sont morts.

Voltaire en cite trois autres vers dans la lettre 1351. CL.

Je n'ai montré qu'une impuissante audace
Dans ce combat que ma muse a chanté.
J'ai crayonné pour le moment qui passe,
Et vous gravez pour la postérité.

Soyez comme le roi, soyez indulgent. J'avais mandé[1] à M. le maréchal de Noailles que j'offrais un petit tribut, que c'était là un bien petit monument de la gloire du roi. Il m'a fait l'honneur de m'écrire que le roi avait dit que j'avais tort, que ce n'était pas un petit monument. Je souhaite que l'ouvrage ne soit pas médiocre, puisqu'il a été honoré de vos avis, et qu'il est consacré à la gloire de vos amis et de vos parents. Voilà la sixième édition de Paris, conforme à la septième de Lille. L'importance du sujet l'a emporté sur la faiblesse du poëme. Il n'y a guère de ville du royaume où il n'en ait été fait une édition. Mais, mon respectable Pollion, mon cher Mécène, votre santé m'intéresse plus que les lauriers des héros et les presses des imprimeurs. Vous vivrez dans les siècles à venir : puissent les eaux de Plombières vous faire vivre long-temps pour ce grand nombre d'honnêtes gens qui vous chérissent, pour le public qui vous estime, mais surtout pour vous! Que les eaux soient pour vous la fontaine de Jouvence! Je vais passer de tout le tracas que m'a donné cette belle victoire à celui d'une nouvelle fête[2]; mais je la ferai dans mon goût, dans un goût noble et convenable aux grandes choses qu'il faut exprimer ou

[1] Cette lettre, écrite au maréchal de Noailles, mort en 1766, n'a pas été recueillie. Cl.

[2] *Le Temple de la Gloire*, dont il est question dans quelques lettres suivantes, et qui fut joué le 27 novembre 1745. Cl.

faire entendre. On ne me forcera plus à m'abaisser au Morillo.

> Allons nous délasser à voir d'autres procès.
>
> RACINE, *les Plaideurs*, acte V, scène 4.

Tous les héros que j'ai chantés m'ont fait des remerciements. J'en ai reçu de M. le maréchal de Saxe et de M. de Ximenès [1]. Il n'y a que M. de Castelmoron qui ne m'a pas daigné écrire ni faire dire un mot. J'ajoute à M. de Castelmoron M. d'Aubeterre [2]. Je ne vous mets pas là ce petit paragraphe pour me plaindre; peut-être n'ont-ils pas reçu les exemplaires que je leur ai envoyés, et je suis trop heureux d'avoir rendu justice à des personnes qui vous sont chères, et qui méritaient une meilleure trompette que la mienne.

Je n'ai point dédié l'ouvrage au roi au hasard, comme vous le pensez bien. Il a vu l'épître dédicatoire.

1350. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 15 juin.

Vous avez vaincu, et vous chantez la victoire. M. de *Pollion*, vous ne laissez rien faire à ceux qui ne sont que vos trompettes. Madame du Châtelet est enchantée de vos vers aimables et de votre souvenir. Je fais plus que d'être enchanté; vous m'avez donné de l'enthousiasme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux pour qu'il soit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille avec un *Dis-*

[1] A qui Voltaire adressa quelques lettres (voyez, entre autres, le n° 1709), et sous le nom duquel parurent, en 1761, les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*; voyez tome XL, page 205. B.

[2] Voyez les notes relatives aux vers 122 et 208 du *Poëme de Fontenoi*. CL.

cours préliminaire; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers; car c'est à vous que je veux plaire. Seriez-vous assez bon pour dire à M. le maréchal de Noailles qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je sens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'Aïen, qui doit m'aimer, car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ses bienfaits?

Adieu, aimable Horace; aimez et protégez Varius, et sifflez les Vadius.

1351. A M. DE MONCRIF,

A VERSAILLES.

A Paris, le 16 juin.

Je n'avais, mon cher sylphe [1], supplié madame de Luines [2] de présenter ma rapsodie à la reine que parcequ'il paraissait fort brutal d'en laisser paraître tant d'éditions, sans lui en faire un petit hommage; mais je vous prie de lui dire très sérieusement que je lui demande pardon d'avoir mis à ses pieds une pauvre esquisse que je n'avais jamais osé donner au roi.

Enfin, sa majesté ayant bien voulu que je lui dédiasse sa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encensoir un peu plus propre, et le voici que je vous présente. C'est à présent que vous pouvez dire

[1] Allusion à l'opéra-ballet de *Zélindor*, paroles de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, joué à Versailles le 17 mars 1745; à Paris, le 10 août suivant. B.

[2] Marie Bruland de la Borde, mariée, en janvier 1732, au duc de Luines, frère de l'académicien. Nommée dame d'honneur de la reine en 1732, elle mourut en septembre 1760. Voyez la fin d'une lettre, de février 1748, au président Hénault. Cl.

hardiment à la reine que cela vaut mieux que la maussaderie[1] de notre ami le poëte Roi. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai si justement célébrés soit fort content que cet honnête homme ait dit, en style d'huissier-priseur, que j'ai *adjugé les lauriers selon mon caprice ;* mais c'est une des moindres peccadilles de M. le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable sylphe, cet animal-là est un vilain gnome. Il a fait une petite satire dans laquelle il dit de moi :

> Il a loué depuis Noailles[2]
> Jusqu'au moindre petit morveux
> Portant talon rouge à Versailles.

On débite cette infamie avec les noms de MM. d'Argenson, Castelmoron, et d'Aubeterre, en notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la reine ce misérable. Si je n'étais pas malade, j'irais me jeter à ses pieds. Je vous supplie instamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

1352. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 17 juin.

Je n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques ; cependant il serait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument,

[1] *Discours au roi sur le succès de ses armes, par M. Roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel,* 1745, in-4°. On lit, page 7, ce vers :

> Et suivant mon caprice adjuger les lauriers. B.

[2] Ces trois vers sont extraits d'une pièce dont l'auteur, comme il a été dit page 37, n'est pas Roi, mais Marchand. B.

vous qui en élevez de si beaux[1]. On va faire une septième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au Louvre; elle est dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui passât à la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés pussent, dès à présent, trouver quelque petit avant-goût d'immortalité. Je voudrais des notes plus instructives, pour les vivants et pour les morts.

Ne pourrai-je point citer quelques services de M. de Lutteaux dans mon *De profundis?* N'y a-t-il rien à dire sur la poste d'Antoing? Ne s'est-il pas fait de belles et inconnues prouesses qui sont perdues,

« . . . . carent quia vate sacro? »
HOR., lib. IV, od. IX, v. 28.

Que Bellone, s'il vous plaît, instruise un peu les Muses. Je vous serais tendrement obligé.

Adieu, Pollion et Tibulle; je baise votre myrte et vos lauriers.

« Et quorum pars magna fuisti. . . . . . . »
VIRG., *Æn.*, II, v. 6.

1353. A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Le 20 juin.

Voici un petit morceau dans lequel il y a d'assez bonnes choses. Il y a surtout un vers admirable:

Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri[2].

[1] Tressan avait reçu deux blessures à la bataille de Fontenoi, en attaquant la fameuse colonne anglaise; mais il n'est pas nommé dans le poëme de Voltaire. CL.

[2] C'est le huitième vers des stances dont j'ai parlé ci-dessus, p. 24. B.

Vous devriez bien, monseigneur, mettre le doigt là-dessus à notre adorable monarque. De héros à héros il n'y a que la main.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'ai envoyée au vainqueur de Friedberg[1]. Je ne traite pas le roi de Prusse si sérieusement que le roi mon maître.

> Lorsque deux rois s'entendent bien[2],
> Que chacun d'eux, etc.

On peut, je crois, égayer sa majesté de ces balivernes, qui ne courront point.

J'eus l'honneur de vous envoyer hier de nouveaux essais de la fête[3]; mais il y en a bien d'autres sur le métier. Il ne s'agit que de voir avec Rameau ce qui conviendra le plus aux fantaisies de son génie. Je serai son esclave pour vous faire voir que je suis le vôtre; mais, en vérité, vous devriez bien mander à madame de Pompadour autre chose de moi que ces beaux mots : *Je ne suis pas trop content de son acte*. J'aimerais bien mieux qu'elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance, et à quel point je vous fais son éloge; car je vous parle d'elle comme je lui parle de vous; et, en vérité, je lui suis très tendrement attaché, et je crois devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand mes sentiments pour elle lui seraient revenus par vous, y aurait-il eu si grand mal? Ignorez-vous le prix de ce que vous dites et de ce que vous écrivez? Adieu, monseigneur, mon cœur est à vous pour jamais.

[1] Frédéric avait gagné la bataille de Friedberg le 4 juin. Cl.

[2] Voyez, tome XIII, l'épître qui commence par ces vers. B.

[3] *Le Temple de la Gloire*; voyez tome V, page 305. Cl.

Il n'y a qu'une voix sur la beauté et la grandeur du sujet, et je ne sais rien de si convenable et de si heureux.

1354. A M. DE MONCRIF,

A VERSAILLES.

A Champs, le 22 juin.

Je sens, mon très aimable *Zélindor,* tout le prix de vos bontés. Quoi! au milieu de vos succès vous songez à réparer mes fautes! J'avais déjà prévenu vos attentions charmantes. Je ne présentai point mon *Poëme* sur les horreurs de la guerre à la vertu pacifique de la sainte duchesse [1], parceque je fus dévalisé par tout ce qui me rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes *Batailles* auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers.

Il est vrai qu'on a pensé à donner une fête au héros de Fontenoi. Je ne sais pas encore bien précisément ce que ce sera; mais je sais très certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition, c'est de mêler ma voix à la vôtre, et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens, par exemple, à M. Roi, *chevalier de Saint-Michel,* et à l'abbé de Bicêtre [2], que les cœurs et les talents se réunissent pour louer notre monarque, sans connaître la jalousie.

Je serais enchanté que votre prologue pût nous con-

[1] La maréchale de Villars, devenue dévote. Cl.

[2] L'abbé Desfontaines, auteur d'un *Avis à M. de Voltaire,* sur la sixième édition de sa Bataille de Fontenoi. Cl.

venir; je tâcherais d'y conformer mon sujet. Mandez-moi, mon aimable génie, quand vous serez à Paris, afin que je puisse en raisonner avec vous.

Conservez-moi votre amitié; comptez que je vous suis dévoué pour ma vie avec la tendresse que votre caractère m'inspire, et avec l'estime que vos talents aimables doivent arracher au dragon de saint Michel et au gibier de Bicêtre.

1355. A M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 juin.

Mon charmant ami, celui des Muses, celui de la vertu, vous que je ne vois pas assez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier[1] dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que Maupertuis va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Versailles. Le roi saura qu'il y a dans son royaume des ames assez belles pour joindre hardiment son nom à celui d'un ami; il saura que mon cher Cideville atteste à la postérité que les bontés dont sa majesté m'honore ne sont pas un reproche à sa gloire.

J'envoie à M. le duc de Richelieu ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation, et à l'amitié. C'est un bel exemple que vous donnez à la littérature. Madame du Châtelet, qui vous est tendrement obligée, donnera son exemplaire à madame la duchesse de La Vallière[2], et il restera dans la bibliothèque de Champs.

[1] Les stances dont j'ai parlé page 24. B.

[2] Anne-Julie de Crussol d'Uzès, mariée, en 1732, à L. César Le Blanc de La Baume, duc de La Vallière. Cl.

Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver sur les trois heures. C'est là que j'embrasserai celui qui m'immortalise. V.

1356. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 juin.

Je suis, comme l'Arétin, en commerce avec toutes les têtes couronnées; mais il s'en fesait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, monseigneur, cet énorme paquet, que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon insolence? vous ai-je assez importuné de mes *Batailles?* Tantôt c'est pour la princesse de Suède, tantôt c'est pour la Czarine. Vous êtes bien heureux que je vous sauve le roi de Prusse, cette fois-ci; et, si vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien! il pleut donc des victoires! Le roi de Prusse bat nos ennemis [1], et fait des épigrammes contre eux. O la belle et glorieuse paix que vous ferez! Je vous prépare une fête [2] pour votre retour; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une septième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui-en un peu de bien, et empêchez, si vous pouvez, les *araignées* [3] de se manger.

[1] Le 4 juin, à Friedberg. Cl.

[2] *Le Temple de la Gloire;* voyez tome V. Cl.

[3] Les rois; voyez la lettre 1316. Cl.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'écris au roi de Prusse. Vous verrez, monseigneur, que je ne le traite pas si pompeusement que le vainqueur de Fontenoi :

Lorsque deux rois s'entendent bien, etc.

Celà n'est pas bon à courir, mais peut-être en peut-on amuser le roi preneur de villes et gagneur de batailles ; car encore faut-il amuser son héros.

Où est monsieur votre fils? négocie-t-il avec le gros M. Bertin [1] ? Je n'ai pas vu votre belle-fille, à qui je voulais rendre mes respects. Je suis tantôt à Champs, tantôt à Étiolles [2]. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornassent le théâtre [3].

1357. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno [4].

SIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO, E PRINCIPE COLENDISSIMO,

O l'esercito del duca di Lobkowitz, o l' ammiraglio Martin a intercettato le lettere che o avuto l' onore di scrivere a vostra eccellenza. Le o scritto due volte, e le o mandato un esemplare del poema che ho composto sopra la vittoria di Fontenoi ; ho

[1] On lit *Bentin* dans l'édition de Kehl et dans plusieurs autres ; mais il s'agit sans doute ici de Bertin, né en 1719, lieutenant-général de police en 1757. CL.

[2] Chez madame d'Étiolles, créée marquise de Pompadour quelques semaines plus tard. CL.

[3] A la suite de cette lettre, dans les éditions de Kehl, il y a la *Lettre critique d'une belle dame à un beau monsieur de Paris sur le poëme de la bataille de Fontenoi*. J'ai placé cette pièce tome XXXVIII, page 534. B.

[4] Voyez ci-dessus la lettre 1347. B.

indirizzato il piego come l' avevate prescritto. Potete dubitare ch' io fossi tardo nel ringraziarvi del sommo onore che m' avevate fatto? Mene ricorderò sempre; e qual barbaro potrebbe mai dimenticarsi di tanti vezzi e del vostro bell' ingegno? Avete guadagnato più d'un cuore in Francia, fra gli Alemanni, e sotto il polo. O che fate bene adesso di passare i vostri belli giorni a Venezia, quando tutta l' Europa è matta da catena, e che la guerra fa un campo d' orrore di tanti matti! Il vostro re di Prussia, che non è più il vostro [1], ha battuto atrocemente i vostri Sassoni [2]. Il nostro re ha rintuzzato l' intrepido furore degl' Inglesi, e mentre che la tromba assorda tutte le orecchie,

« . . . . Tu, Tityre, lentus in umbra,
« Formosam resonare doces Amaryllida *lacus.* »
VIRG., ecl. I, v. 4.

Aspetto colla più viva impazienza la *Vita di Giulio Cesare*, la quale ho sentito che avevate scritta. Il sogetto è più grande, e più movente, che quello della *Vita di Cicerone*, che ha pigliato Middleton. Vi prego di dirmi quando la vostra bell' opera uscirà in pubblico.

Emilia è sempre interrata nei profondi e sacri orrori di Newton; io sono costretto di fare corone di fiori pel mio re, e di vagheggiare le Muse.

Mi parlate della sanità del gran conte di Sassonia;

[1] Algarotti, mal portant à Berlin, était retourné à Venise, sa ville natale, où il resta peu de temps. CL.

[2] L'aile gauche de l'armée autrichienne, composée de Saxons, avait été très maltraitée par les Prussiens, à Friedberg, le 4 juin 1745. CL.

i suoi allori sono stati il più salutare rimedio che potesse sanarlo; va meglio dopo che ha battuto i nostri amici gl' Inglesi; la vittoria l'ha invigorito [1].

Maupertuis cangia di patria, si fa prussiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il re di Prussia gli dà dodeci mila franchi ogni anno; accetta egli quel che io o rifiutato; i miei amici sono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte; le rassegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel baciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di vostra eccellenza,

Umilissimo ed affezionatissimo servidore.

1358. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Mardi 6 juillet.

D'un pinceau ferme et facile
Vous nous avez, trait pour trait,
Dessiné *l'homme inutile* [2].
On ne dira jamais, graces à votre style :
« Le peintre a fait là son portrait. »
On dira : « Ce mortel aimable
Unissait Minerve et les Ris,
Et dans tous les beaux-arts, comme avec ses amis,
Mêlait l'utile à l'agréable. »

Oui, monsieur, si vous avez assez de loisir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond est si vrai et les détails si charmants; si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de

[1] Le comte de Saxe était presque mourant, à Fontenoi, des suites de son hydropisie. Cl.

[2] Le président avait composé une épître intitulée *l'homme inutile*. K.

l'être, vous en ferez un ouvrage digne de Boileau; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers[1] *sur les événements* présents; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grace pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir; mais, en vérité, il y a trop de vers sur ce sujet. Je crois que le confesseur[2] du roi lui a ordonné, pour pénitence, de les lire tous.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne savez pas à quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remerciements vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter *la Princesse de Navarre*.

Rameau travaille; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterais plus sur l'opéra de *Prométhée*[3], pour former un beau spectacle, que sur une comédie-ballet? Je ne sais si Royer n'est pas devenu bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président Hénault pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant; j'y vais retrouver madame du Deffand, et disputer même

[1] Probablement le Poëme ou Discours *Sur les événements de l'année* 1744, dont la première édition fut approuvée par Crébillon vers la fin de la même année. Cl.

[2] Le P. Pérusseau, jésuite. Cl.

[3] Voltaire donne souvent ce titre à *Pandore*. Cl.

avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu? Vous êtes *aimé* comme Louis XV. *Vale, vive, veni.*

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que VOLTAIRE.

1359. A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR[1].

Sincère et tendre Pompadour
(Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France),
Ce tokai dont votre excellence
Dans Étiolles me régala
N'a-t-il pas quelque ressemblance
Avec le roi qui le donna?
Il est, comme lui, sans mélange;
Il unit, comme lui, la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot[2] du roi de Prusse (qui n'est pas manchot), derrière son tombereau d'Allemagne, qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, surtout depuis que le roi

[1] Jeanne-Antoinette Poisson, fille d'un boucher ou d'un paysan, naquit en 1722, et fut mariée au sous-fermier Le Normand, seigneur d'Étiolles. Devenue maîtresse en titre de Louis XV, après la mort de la duchesse de Châteauroux, elle fut créée marquise de Pompadour, par lettres-patentes de 1745. Madame de Pompadour régna sur la France en régnant sur le faible Louis XV; aussi le malin Frédéric, connu par des goûts différents, appelait-il, vers le commencement de 1774, mesdames de Châteauroux, de Pompadour, et du Barri, Cotillon I[er], Cotillon II, et Cotillon III. CL.

[2] Camas. Voyez la lettre de Frédéric, du 29 juillet 1740. CL.

de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix [1] de Breslau.

Dufresni a dit, dans une chanson, que les rois ne se fesaient la guerre que parcequ'ils ne buvaient jamais ensemble; il se trompe; François Ier avait soupé avec Charles-Quint, et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'Auguste avait fait cent soupers avec Antoine. Non, madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié, etc.

1360. A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, samedi 31 juillet.

On dit que vous partez [2] ce soir. Si cela est, je suis bien plus à plaindre d'être malade que je ne pensais. Je comptais venir vous embrasser, et je suis privé de cette consolation. J'avais beaucoup de choses à vous dire. S'il est possible que vous passiez dans la rue *Traversière* [3], où je suis actuellement souffrant, vous verrez un des hommes qui ont toujours eu le plus d'admiration pour vous, et à qui vous laissez les plus tendres regrets.

1361. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 10 août.

Je viens, monseigneur, de recevoir le portrait du plus joufflu Saint-Père que nous ayons eu depuis

[1] Conclue en juin 1742 avec Marie-Thérèse. Cl.
[2] Pour Berlin. Cl.
[3] Où demeurait alors Voltaire. B.

long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui sait à peu près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces de pontife du meilleur de mon cœur; je crois que, sans vous, ces deux visages-là, qu'on m'envoyait, se seraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de Tolignan, le cardinal Aquaviva, l'abbé de Canillac, ne se seraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales, si vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très chrétien combien je suis un sujet très chrétien.

Quand aurez-vous pris Ostende[1]? Quand aurez-vous fait un empereur? quand aurez-vous la paix? Je n'en sais rien; mais j'espère vous faire ma cour en octobre, pénétré de vos bontés.

1362. A BENOIT[2] XIV, PAPE.

Parigi, 17 agosto.

Beatissimo Padre, ho ricevuto coi sensi della più profonda venerazione, e della gratitudine la più viva, i sacri medaglioni de' quali vostra Santità s' è degnata onorarmi. Sono degni del bel secolo dei Trajani

[1] Cette ville se rendit à Lowendal le 23 auguste 1745. Cl.

[2] Prosper Lambertini, né le 13 mars 1675, fut nommé évêque en 1727, et cardinal en 1728. Élu pape, malgré les intrigues du cardinal de Tencin, le 17 auguste 1740, il prit alors le nom de Benoît XIV, et choisit ses ministres entre les hommes les plus éclairés et les plus vertueux, tels que les cardinaux Silvio Valenti, Passionei, et Querini, avec lesquels Voltaire fut en correspondance. Ce pontife, qui joignait à une grande gaîté d'esprit beaucoup d'austérité dans ses mœurs, mourut le 3 mai 1758. Ce fut aussi le 17 auguste 1745, jour anniversaire de l'exaltation de Benoît XIV, que Voltaire lui dédia la tragédie de *Mahomet*. Cl.

ed Antonini; ed è ben giusto che un sovrano amatore riverito al par di loro, abbia le sue medaglie perfettamente come le loro lavorate. Teneva e riveriva io nel mio gabinetto una stampa di vostra Beatitudine, sotto la quale ho preso l' ardire di scrivere :

« Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis,
« Qui scriptis mundum docuit, virtutibus ornat. »

Questa inscrizione, che almeno è giusta, fu il frutto della lettura che avevo fatta del libro con cui vostra Beatitudine ha illustrata la chiesa e la letteratura; ed ammiravo come il nobil fiume di tanta erudizione non fosse stato turbato dal tanto turbine degli affari.

Mi sia lecito, Beatissimo Padre, di porgere i miei voti con tutta la cristianità, e di domandare al cielo che vostra Santità sia tardissimamente ricevuta tra que' santi dei quali ella, con sì gran fatica e successo, ha investigato la canonizzazione[1].

Mi conceda di baciare umilissimamente i sacri suoi piedi, e di domandarle, col più profondo rispetto, la sua benedizione.

Di vostra Beatitudine il divotissimo, umilissimo ed obbligatissimo servitore. VOLTAIRE.

1363. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 17 août.

J'ai envie de ne point jouir du bénéfice d'historiographe sans le desservir; voici une belle occasion. Les

[1] Benoît XIV a composé un *Traité de la Béatification et de la Canonisation*. CL.

deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais Français qui inondent l'Allemagne d'écrits scandaleux, qui déguisent les faits avec tant d'impudence, qui, par leurs satires continuelles, aigrissent tellement les esprits, qu'il est nécessaire d'opposer à tous ces mensonges la vérité représentée avec cette simplicité et cette force qui triomphent tôt ou tard de l'imposture. Mon idée ne serait pas que vous demandassiez pour moi la permission d'écrire les campagnes du roi; peut-être sa modestie en serait alarmée, et d'ailleurs je présume que cette permission est attachée à mon brevet; mais j'imagine que si vous disiez au roi que les impostures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire ses campagnes, et qu'en cela je remplis [1] mon devoir; que mon ouvrage sera achevé sous vos yeux et sous votre protection; enfin, si vous lui représentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la persuasion que je vous connais, le roi m'en saura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira, et qui vous amusera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes [2] pour le roi sont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loisir.

Je n'entends point parler de la Russie. Oserai-je vous supplier de vouloir bien me recommander à

[1] Des fragments informes de l'ouvrage entrepris alors par Voltaire ont été publiés, en 1755, sous le titre de : *Histoire de la guerre de mil sept cent quarante et un ;* voyez ma Préface du tome XXI. B.

[2] *Le Temple de la Gloire*, et *la Princesse de Navarre*, à laquelle son auteur avait fait quelques changements. Cl.

M. d'Alion? Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord; et puisse la paix habiter les quatre points cardinaux du monde, et le milieu!

Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

1364. AU CARDINAL QUERINI[1],

ÉVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

Parigi, 17 agosto.

La perfetta conoscenza che vostra eminenza a di tutte le scienze, la protezione che compartisce alle scienze sono i motivi che danno l'animo d'importunare vostra eminenza, benchè il suo gusto e la sua capacità siano per tormelo. Porgo dunque ai piedi di vostra eminenza un piccolo tributo del mio rispetto, e della stima, nella quale è tenuta a Parigi, come in Italia. Ho sempre detto che i Francesi e gli altri popoli, sono obbligati all' Italia di tutte le arti e scienze. Tutti i fiori adornarono i vostri giardini più di un secolo avanti che il nostro terreno fosse dissodato e colto. Ecco i miei titoli per ambire d'essere sotto la sua protezione. Le porgo l'omaggio d'una piccola opera[2], la quale il Re Cristianissimo ha fatto stampare nel suo palazzo.

Ho celebrato vittorie, e tutti i miei voti sono per la pace; un tal sentimento non dispiacerà a un savio, che, fra tanti furori e disagi del mondo, compatisce ai vinti, ed ancora ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le rispet-

[1] Voyez ma note, tome V, page 473. B.

[2] L'édition du *Poëme de Fontenoi*, faite à l'imprimerie royale. B.

tosissime attestazioni del mio ossequio; le bacio la sacra porpora, e sono con ogni maggiore rispetto, etc.

1365. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Étiolles, le 19 août.

Je ne crains pas, monseigneur, malgré votre belle modestie, que vous me brouilliez avec madame de Pompadour, pour tout le mal que je lui dis de vous; car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportements où le cœur entraîne d'anciens serviteurs.

J'ai écrit à *nostro signore* le Saint-Père, pour le remercier de ses portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal Aquaviva deux médailles, je vous dois les deux autres, et cependant je sens que je suis plus reconnaissant pour vous que pour l'Aquaviva.

J'ai envoyé des *Fontenoi* au roi d'Espagne [1], à madame sa très honorée et très belligérante épouse [2], au sérénissime prince des Asturies [3], au sérénissime infant cardinal [4], le tout adressé à M. l'évêque de

[1] Philippe V. Cl.

[2] Élisabeth Farnèse, née en 1692, morte en 1766, seconde femme de Philippe V. B.

[3] Don Ferdinand, fils de Philippe V et de Louise-Marie de Savoie, né en 1713, mort en 1759; roi depuis 1746, sous le nom de Ferdinand VI. B.

[4] Don Louis-Antoine-Jacques, né en 1727, archevêque de Tolède et cardinal en 1735, donna sa démission de ces dignités en 1754. Il épousa la fille d'un capitaine d'infanterie, et mourut en juin 1776. B.

Rennes[1] à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parceque vous daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas sur le fond.

Il serait fort doux que je dusse encore à votre protection quelques petites marques des bontés de leurs majestés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'Arétin, mais c'est avec des éloges; cette façon-là est plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation si vous vouliez bien, dans votre première lettre à M. de Rennes, lui toucher adroitement quelque petit mot des services qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impression du Louvre, et quelque marque de magnificence espagnole, seront une belle réponse aux Desfontaines.

Mais il faut que je vous parle de la *Lettre* à un archevêque de Cantorbéry[2], écrite par un mauvais prêtre nommé Lenglet. Vous savez qu'il y dit tout net que M. de Chauvelin reçut cent mille guinées des Anglais, pour le traité de Séville. Cent mille guinées! l'abbé Lenglet ne sait pas que cela fait plus de deux millions cinq cent mille livres. Si cela n'était que ridicule, passe; mais une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au calomnié. M. de Chauvelin a une grande famille. On trouve

[1] Louis-Gui Guerapin de Vauréal, nommé grand d'Espagne en 1745, époque où il était ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la cour de Versailles à celle de Madrid. Reçu à l'académie française en 1749. Cl.

[2] *Lettre d'un pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe*, 1745, in-12. Voltaire avait traité moins sévèrement l'abbé Lenglet Dufresnoy; voyez tome LIV, page 526. B.

affreux qu'on ait imprimé une injure si indécente. Les indifférents disent qu'il n'est pas permis d'attaquer ainsi des ministres, que l'exemple est dangereux, et l'on se plaint du lieutenant de police. Celui-ci dit que c'est l'affaire de Gros de Boze [1], et Gros de Boze dit que c'est la vôtre; que vous avez jugé la pièce imprimable, et moi je dis que non; qu'on vous a envoyé l'ouvrage comme étant fait en pays étranger, et que vous avez répondu simplement que l'auteur prenait le parti de la France contre la maison d'Autriche; que vous n'aviez répondu que sur cet article, et que d'ailleurs vous êtes loin d'approuver une pièce mal écrite, mal conçue, pleine de sottises et de calculs faux. Fais-je bien, fais-je mal? Prescrivez-moi ce qu'il faut dire et taire.

Je vous suis attaché pour ma vie, avec la tendresse la plus respectueuse et la plus ardente.

Nous gagnons donc la Flandre pour ravoir un jour le Canada. En attendant, les castors seront chers; j'ai envie de proposer les bonnets. Trouvez donc sous votre bonnet quelque façon de nous donner la paix. Le beau moment pour vous!

1366. A MONSIGNOR G. CERATI [2],

A FIRENZE, O A PISA.

Parigi, 20 agosto.

Signore illustrissimo, e padrone colendissimo e reverendissimo,

[1] Gros de Boze (dont j'ai parlé dans une note, tome XXXVIII, page 545) était devenu inspecteur de la librairie en 1745, pendant la maladie de Maboul. B.

[2] Gaspard Cerati, né à Parme en 1690, confesseur du conclave en 1730,

Quando si è goduto l'onore della vostra conversazione, non sene perde più la memoria. Mi do il vanto d'essere uno di quelli che hanno risentito questo onore colla più parziale stima e coi sensi del più tenero rispetto. Mi lusingo che ella si compiacerà di ricevere colla sua solita benignità l'omaggio che le porgo d'un libretto [1], che il Re Cristianissimo ha fatto stampare nel suo palazzo. Benchè ella sia sotto il dominio d'un principe [2] che non è ancora nostro amico, nondimeno tutti i letterati, tutti gli amatori della virtù sono del medesimo paese.

E veramente l'Italia è mia patria, giacchè gli Italiani, ma particolarmente i Fiorentini ammaestrarono le altre nazioni in ogni genere di virtù e scienza. La loro stima sarà sempre il più glorioso premio di tutti i miei lavori. Stimolato da un tanto motivo, la supplico di pigliarsi il fastidio d'inviare un esemplare del mio libretto a monsignor Rinuccini [3], ed un altro al signor Cocchi, la stima di cui ho sempre ambito, ed a cui resterò sempre obbligato. Prego Iddio che i vostri occhi siano intieramente risanati, e così buoni come sono quelli dell' anima vostra. Le bacio di cuore le mani; e sono con ogni maggiore ossequio, etc... VOLTAIRE.

proviseur-général de l'Université de Pise, mort en 1769, auteur d'une *Dissertazione* en faveur de l'inoculation. Voltaire le consulta sur la question de l'excommunication des comédiens; voyez tome XXXV, page 483; et, ci-après, la lettre 1395. B.

[1] Le *Poëme de Fontenoi*. CL.

[2] François-Étienne de Lorraine; voyez page 9. CL.

[3] Secrétaire d'état de Florence; voyez, tome X, la lettre que lui adressa Antoine Cocchi. B.

1367. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Août.

Vous devez avoir reçu, monsieur, les prémices de l'édition du Louvre [1], telles que vous les voulez, simples et sans reliure; voilà comme il vous les faut pour Plombières; mais le roi en a fait relier un exemplaire pour votre bibliothèque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous présenter, à votre retour.

Je vous ai fait une infidélité, en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de Pompadour, de votre charmant, de votre immortel *Abrégé de l'Histoire de France;* elle a plus lu à son âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner [2], et où il est bien à desirer qu'elle règne. Elle avait lu presque tous les bons livres, hors le vôtre; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choses sans efforts, et surtout les caractères des rois, des ministres, et des siècles; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle sait de notre histoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne sait point; elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre aussi aimable que son auteur. Je ne marche jamais sans cet ouvrage. Je fis semblant d'envoyer à Paris, et, après souper, on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit:

[1] Du *Poëme de Fontenoi*. B.

[2] Voyez la fin de la note 1, lettre 1359, où est rapportée la plaisanterie de Frédéric. CL.

Le voici ce livre vanté;
Les Graces daignèrent l'écrire
Sous les yeux de la Vérité,
Et c'est aux Graces de le lire.

etc., etc., etc. Il y en a davantage [1], mais je ne m'en souviens pas; je ne me souviens que de vos vers aimables où *Corneille déshabille Psyché*. Nous ne déshabillons personne dans notre fête. Cahusac [2] pourrait bien n'être point joué, mais on donnera un magnifique ouvrage [3] composé par M. Bonneval [4], des Ménus, et mis en musique par Colin [5]. Vous savez que le sylphe [6] réussit. Cela fait, ce me semble, un très joli spectacle; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux? Revenez dans ces belles demeures, où je ne souperai plus, mais où je vous ferai ma cour, si vous et moi sommes assez sages pour dîner.

Tortone est pris [7], le château non; mais tout le Canada est perdu pour nous; plus de morues, plus

[1] On ne sait ce qu'est devenu l'exemplaire donné par Voltaire à madame de Pompadour, de l'ouvrage du président Hénault. B.

[2] L. de Cahusac, auteur de plusieurs opéra, et, entre autres, des *Fêtes de Polymnie*, musique de Rameau; 1745. Cl.

[3] *Jupiter vainqueur des Titans*, tragédie lyrique en cinq actes, avec prologue, mise en musique par Colin de Blamont et Buri son neveu, représentée, à Versailles, le 11 décembre 1745. C'est une pièce allégorique sur les victoires du roi. « Les vers, dit Léris, sont d'un anonyme qu'on prétend « être M. de Bonneval. » On a cru qu'il y en avait de plusieurs mains, et même de celle de Voltaire. B.

[4] Michel de Bonneval, nommé intendant des menus plaisirs du roi en 1732, mort en 1766. Cl.

[5] Colin de Blamont. Voyez ma note, tome LI, page 96. Cl.

[6] *Zélindor*. Voyez la lettre 1351. Cl.

[7] Le 14 auguste 1745. Quant au château, il capitula le 3 septembre suivant. Cl.

de castors. La paix, la paix! Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. O que les hommes sont fous, et que vous êtes charmant! Savez-vous que je vous idolâtre?

1368. A M. L'ABBÉ DE VOISENON[1].

Vous êtes dans le beau pays[2]
Des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient; quels beaux jours sont les vôtres!
Mais, dans le triste état où le destin m'a mis,
Puis-je suivre les uns, puis-je manger les autres?
Aux autels de Vénus on peut, dans son malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins son cœur;
Mais sans son estomac peut-on se mettre à table
Chez ce héros de Champs, intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur,
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agréments, les plaisirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos?
La tristesse, attachée à ma langueur fatale,
Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur;
Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
La santé, la gaîté, la vive et douce humeur,
Sont la robe nuptiale[3]
Qu'il faut au festin du Seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languissant, triste, presque philosophe. Je souffre

[1] Claude-Henri Fusée de Voisenon, né le 8 janvier 1708, est mort le 22 novembre 1775; voyez son épitaphe dans la lettre de Voltaire à madame de Saint-Julien, du 8 décembre 1775. Voltaire l'appela *évêque de Montrouge*, parcequ'il était fréquemment au château du duc de La Vallière à Montrouge. B.

[2] A Champs-sur-Marne, où le duc de La Vallière, nommé *le héros de Champs* dans cette lettre, possédait un magnifique château. Cl.

[3] Évangile de saint Matthieu, ch. XXII, v. 12 et 13. Cl.

chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excuses à la beauté[1] et aux graces. M. du Châtelet a reçu ma lettre d'avis, et m'a fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien, mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est faible, et l'esprit n'est point prompt[2]; c'est un lot de damné.

1369. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 28 septembre.

Je reçois, monseigneur, votre lettre à dix heures du soir, après avoir travaillé, toute la journée, à certain plan de l'Europe, pour en venir aux campagnes du roi[3]. Le tout pourra vous amuser à Fontainebleau.

Je vais quitter les traités[4] d'Hanovre et de Séville, pour la capitulation[5] de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois; *fides punica*. Je tâcherai de remplir vos intentions, en suivant votre esprit, et en transcrivant vos paroles, qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum*. C'est à M. le maréchal de Saxe à donner du poids à l'abbé de La Ville.

Vous aurez, monseigneur, votre amplification au

[1] La duchesse de La Vallière. Cl.

[2] « Spiritus quidem promptus est, caro vero infirma. » Évangile de saint Marc, ch. XIV, v. 38. Cl.

[3] Il s'agit de l'ouvrage dont Voltaire a déjà parlé dans la lettre 1363. B.

[4] Le premier de ces traités fut conclu en 1725, le second en 1729. Cl.

[5] Voyez, tome XXXVIII, page 539, les *Représentations aux états-généraux de Hollande*. B.

moment que vous la voudrez. Mille tendres respects.

P. S. Madame de Colorini (c'est, je crois, son nom), la gouvernante des pauvres princesses de Bavière, attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame du Châtelet. Elle est venue au chevet de mon lit pour cela, et se mettrait, je crois, dans le vôtre, si elle osait.

Adieu, monseigneur; heureux les gens qui vous voient!

1370. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Du 29, mardi matin[1].

Voici, monseigneur, ce que je viens de jeter sur le papier[2]. Je me suis pressé, parceque j'aime à vous servir, et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir suivi vos vues; il ne faut point trop de menaces. M. de Louvois irritait par ses paroles; il faut adoucir les esprits par la douceur, et les soumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous serez à Paris, et vous corrigerez mon thème; mais vous ne trouverez rien à refaire dans les sentiments qui m'attachent à vous.

[1] En 1745 le mardi n'est tombé le 29 d'un mois qu'une seule fois, et c'était en juin. Cette lettre à M. d'Argenson doit donc être du *mercredi* 29 septembre. B.

[2] A cette lettre étaient jointes les *Représentations aux états-généraux*, dont j'ai parlé dans la dernière note de la lettre précédente. B.

1371. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau, ce 5 octobre.

Vraiment les graces célestes ne peuvent trop se répandre, et la lettre[1] du Saint-Père est faite pour être publique. Il est bon, mon respectable ami, que les persécuteurs des gens de bien sachent que je suis couvert contre eux de l'étole du vicaire de Dieu. Je me suis rencontré avec vous dans ma réponse, car je lui dis que je n'ai jamais cru si fermement à son infaillibilité.

Je resterai ici jusqu'à ce que j'aie recueilli toutes mes anecdotes sur les campagnes du roi, et que j'aie dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec passion ; je ne m'en porte pas mieux. Je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. Monsieur et madame d'Argental seront toujours les juges de mes pensées et les maîtres de mon cœur.

Bonsoir, couple adorable ; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'est ainsi que doit parler votre saint serviteur, en vous envoyant la lettre du pape ; mais, charmantes créatures, il serait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être sauvé dans l'autre. Hélas ! je ne vis point ; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints (au nombre desquels j'ai l'honneur d'être) aiment leur Dieu créateur !

[1] La lettre de Benoît XIV, en date du 19 septembre 1745, et la réponse de Voltaire, ont été conservées en tête de *Mahomet*, tome V, page 11. B.

1372. A M. DE CIDEVILLE.

Le 6 octobre.

Lorsque tu fais un si riche tableau
Du fier vainqueur de l'Issus et d'Arbelles,
Tu veux encor que je sois un Apelles!
Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je, entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher Cideville! O santé, quand écarterez-vous mes tourments, pour me laisser tout entier à lui!

Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage; soutenez-moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le *Poëme de Fontenoi;* continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du Saint-Père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction; mais j'aimerais mieux faire pour votre académie[1] une inscription qui pût lui plaire, et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit trois genres; si elle prenait pour devise une Diane, avec cette légende: *Tria regna tenebat*; avec l'exergue : *Académie des sciences, de littérature, et d'histoire, à Rouen*, 1745.

Bonsoir; je vous embrasse. Je n'ai pas un moment. Mes respects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du Resnel, sur l'amitié de qui je compte toujours. V.

[1] L'*Académie des sciences, belles-lettres et arts* de Rouen, fondée en 1744, principalement par les soins de Cideville, qui, à la première séance, et la même année, lut un *Discours sur l'établissement de cette société.* On

1373. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, ce 20 octobre.

Monseigneur, il n'y a pas de soin que je ne prenne pour faire une *Histoire*[1] complète des campagnes glorieuses du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ses ennemis mêmes. Ceux qui ont senti le pouvoir de ses armes m'aident à publier sa gloire.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland (qui est mon intime ami) m'a écrit une longue lettre, dans laquelle je découvre des sentiments pacifiques que les succès de sa majesté peuvent inspirer.

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, sous le prétexte naturel de voir par mes yeux les choses dont je dois parler. Je pourrais ensuite aller voir ce secrétaire qui m'en a prié. M. le duc de Cumberland ne s'y opposerait assurément pas. Je suis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais : j'ai des amis à Bruxelles, et ces amis sont attachés à la France. Je peux aisément, et en peu de temps, savoir bien des choses.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland a fait

chercherait vainement le nom de Voltaire sur la liste des membres de l'académie de Rouen. Cela doit paraître d'autant plus singulier, que l'auteur de *la Henriade*, ami intime de Cideville et de plusieurs autres académiciens normands, fut membre de la plupart des sociétés littéraires et savantes de l'Europe. Cl.

[1] Voyez ma Préface du tome XXI. B.

naître à son maître l'envie de me voir; les éloges [1] que j'ai donnés à ce prince, pour relever davantage la gloire de son vainqueur, lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma situation.

Si sa majesté croit que je puisse rendre un petit service, je suis prêt; et vous connaissez mon zèle pour sa gloire et pour son service.

Je suis avec respect, etc.

(BILLET AJOUTÉ.)

Voici, monseigneur, ce qui m'a passé par la tête, à la réception de la lettre anglaise du secrétaire du duc de Cumberland. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable, et peut-être utile. Vous pouvez disposer les esprits du comité. Je crois que M. le maréchal de Noailles même me donnera sa voix. Vous liriez ensuite ma lettre en plein conseil; chacun dirait oui, et le roi aussi. Tout ceci est dans le secret. Madame *** [2] n'en sait rien. Faites ce que vous jugerez à propos; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de Cumberland.

N. B. Ce secrétaire du duc de Cumberland est le chevalier Falkener, ci-devant ambassadeur à Constantinople, homme d'un très grand crédit, informé de tout mieux que personne, et, encore une fois, mon intime ami [3]. Ne serait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'est de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries.

[1] Voyez le vers 75 du *Poëme de Fontenoi.* CL.

[2] Madame du Châtelet, sans doute. CL.

[3] C'est à lui que Voltaire avait dédié *Zaïre.* CL.

1374. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Champs, ce 23 octobre.

Vraiment, monseigneur, ce que je vous ai proposé n'est que dans la supposition que vous crussiez que je pusse apprendre, par le chevalier Fâlkener, des circonstances que vous eussiez besoin de savoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des sentiments *pacifiques*, mais je n'en conclus rien. Je me bornais seulement à vous demander si vous pensiez qu'on pût tirer quelque fruit de ses entretiens, et être plus au fait de ce qui se passe; voilà tout.

Si vous ne pensez pas que ce voyage puisse être utile, n'en parlez point. J'ai cru seulement devoir vous rendre compte de ma liaison avec le secrétaire du duc de Cumberland. J'aimerais mieux d'ailleurs travailler paisiblement ici à mon *Histoire*, que de courir aux nouvelles.

Il se peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empressement. Je lui ai pourtant rendu quelque service en Prusse; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois, ce voyage proposé n'est que dans l'idée que vous voulussiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'est une curiosité dont vous n'avez pas besoin. Ce que me dirait le chevalier Falkener n'empêchera pas le *Prétendant* d'être battant, ni d'être battu; par conséquent, voyage inutile; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, sauf votre meilleur avis.

J'aurai mille fois plus de plaisir à vous faire ma cour à Fontainebleau, qu'à voir des Anglais. Je compte y retourner quand M. de Richelieu aura disposé de moi pour ses fêtes.

Est-il possible que ce soit madame de Pompadour qui, à vingt-deux ans, déteste le cavagnole, et que ce soit madame du Châtelet-Newton qui l'aime[1]!

Madame du Châtelet a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de causer avec elle. Nous vous sommes attachés solidairement.

Je vous fais mon compliment sur le héros[2] d'Écosse.

1375. AU CARDINAL QUERINI.

A Paris, ce 25 octobre.

Il faudrait, monseigneur, vous écrire dans plus d'une langue, si on voulait mériter votre correspondance; je me sers de la française, que vous parlez si bien, pour remercier votre éminence de sa belle prose et de ses vers charmants. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré; je m'en retournais à Paris avec madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile et vous, aussi bien que Newton. Nous lûmes ensemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du *Poëme de Fontenoi*. Je m'écriai :

[1] Marie Leczinska aimait aussi beaucoup le cavagnole, et Longchamp raconte, dans ses *Mémoires*, comment madame du Châtelet, jouant au jeu de la reine avec des fripons de qualité, perdit quatre-vingt-quatre mille francs, à Fontainebleau, dans une soirée d'octobre 1746. Cl.

[2] Le *Prétendant* victorieux, le 2 octobre, à Preston-Pans. Cl.

« Sic veneranda suis plaudebat Roma Quirinis;
« Laus antiqua redit, Romaque surgit adhuc,
« Non jam Marte ferox, dirisque superba triumphis;
« Plus mulcere orbem quam domuisse fuit. »

La fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre éminence tout ce qu'elle m'inspire. Elle me cause bien du chagrin en me comblant de ses faveurs; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les Platon, qui allaient voir leurs maîtres en Égypte; mais ces Platon avaient de la santé, et je n'en ai point.

Permettez-moi, monseigneur, de vous envoyer une *Dissertation* [1] que j'ai faite pour l'académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je serai un peu rétabli, je lui ferai adresser cet hommage sous l'enveloppe de M. le cardinal Valenti [2], si vous le trouvez bon; car les dissertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce sera le troc de Sarpedon; vous me donnez de l'or et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps que tout homme qui cherche à enrichir son ame trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne sent tout le prix d'un tel commerce.

Je suis, avec un profond respect, etc.

[1] C'est la *Dissertation* qui, imprimée d'abord en italien sous le titre de *Saggio intorno ai cambiamenti avvenuti sul globo della terra*, 1746, in-12, fut traduite ensuite par Voltaire lui-même; voyez t. XXXVIII, p. 565. B.

[2] Silvio Valenti; voyez page 53, la note de la lettre 1362. Cl.

1376. AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 7 di novembre.

Tutti li seguaci d'Ippocrate, i Boeravi, i Leprotti[1], non avrebbero mai potuto somministrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo sollievo di quello che ho provato nel leggere le lettere, e le belle opere, delle quali vostra eminenza si è compiaciuta d'onorarmi. Ella mi ha destato dal languido torpore nel quale le malattie mie mi avevano sepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual' incanto pone ella in uso per condire, con tanti vezzi, tanta e così varia dottrina, e per adornarla di questa finitura di composizione in cui non appare l' arte, ma sopra tutto la facilità dello stile, e la vera e soda eloquenza?

Si raddoppiò in cielo la felicità del cardinal Poli[2], dai nuovi pregi che la penna di vostra eminenza gli ha conferiti. Ella dà ad un tratto a questo celebre Inglese ed a se stessa l' immortalità del mondo letterato.

Credo bene io, coll' erudito Vulpio[3], che quel

[1] Médecin de Benoît XIV, dont ce pape parle dans sa lettre du 19 septembre; voyez tome V, page 12. B.

[2] Querini avait publié, en 1744 et 1745, deux volumes in-folio intitulés *Reginaldi Poli et aliorum ad eumdem Epistolæ;* et il y joignit une Vie du même cardinal Polus, né en 1500 dans le comté de Stafford. Cl.

[3] Ou Volpi, en latin *Vulpius*. Trois frères Volpi ont été contemporains de Querini et de Voltaire: le plus savant était Jean-Antoine, professeur de philosophie à Padoue, sa ville natale, et membre de l'académie de *la Crusca*. Cl.

bel giovane scolpito in avorio sia il genio del re Tolomeo e di Berenice; ma mi pare più certo che vostra eminenza sia il mio; e se gli antichi soleano porgere i loro voti ai genj de' grand' uomini, mi fa d'uopo d'invocare quello del cardinal Querini. Gli rendo umilissime grazie, e mi protesto con ogni ossequio il suo zelante ammiratore.

1377. A M. MARMONTEL[1].

Venez, et venez sans inquiétude; M. Orri, à qui j'ai parlé, se charge de votre sort. VOLTAIRE.

1378. DE J. J. ROUSSEAU[2].

Paris, le 11 décembre 1745.

Monsieur, il y a quinze ans que je travaille pour me rendre digne de vos regards et des soins dont vous favorisez les jeunes muses en qui vous découvrez quelque talent. Mais, pour avoir fait la musique d'un opéra, je me trouve, je ne sais comment, métamorphosé en musicien. C'est, monsieur, en cette qualité, que M. le duc de Richelieu m'a chargé des scènes dont vous avez lié les divertissements de *la Princesse de Navarre*. Il a même exigé que je fisse, dans les canevas, les changements nécessaires pour les rendre convenables à votre nouveau sujet.

[1] Marmontel (Jean-François), né à Bort, en Limousin, d'un tailleur de pierre, le 11 juillet 1723, vint à Paris sur cette invitation de Voltaire avec qui il avait correspondu dès 1743. Mais, à son arrivée à Paris, le contrôleur-général Orri, qui devait être son protecteur, était disgracié (voyez page 9). Il s'adonna au théâtre et à d'autres genres de littérature. Marmontel est mort le 31 décembre 1799. B.

[2] Né à Genève le 28 juin 1712, mort le 3 juillet 1778. La réponse de Voltaire est du 15 décembre. Il est bien triste de voir plus tard ces deux grands hommes animés l'un contre l'autre. B.

J'ai fait mes respectueuses représentations; monsieur le duc a insisté, j'ai obéi. C'est le seul parti qui convienne à l'état de ma fortune. M. Ballot s'est chargé de vous communiquer ces changements. Je me suis attaché à les rendre en moins de mots qu'il était possible. C'est le seul mérite que je puis leur donner. Je vous supplie, monsieur, de vouloir les examiner, ou plutôt d'en substituer de plus dignes de la place qu'ils doivent occuper.

Quant au récitatif, j'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien le juger avant l'exécution, et m'indiquer les endroits où je me serai écarté du beau et du vrai, c'est-à-dire de votre pensée. Quel que soit pour moi le succès de ces faibles essais, ils me seront toujours glorieux, s'ils me procurent l'honneur d'être connu de vous, et de vous montrer l'admiration et le profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre très humble, etc.

J.-J. ROUSSEAU, citoyen de Genève.

1379. A M. J.-J. ROUSSEAU.

Le 15 décembre.

Vous réunissez, monsieur, deux talents[1] qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de vous estimer et de chercher à vous aimer. Je suis fâché pour vous que vous employiez ces deux talents à un ouvrage qui n'en est pas trop digne. Il y a quelques mois que M. le duc de Richelieu m'ordonna absolument de faire en un clin d'œil une petite et mauvaise esquisse de quelques scènes insipides et tronquées qui devaient s'ajuster à des divertissements qui ne sont point faits

[1] Rousseau avait commencé, en 1742, un opéra intitulé *les Muses galantes*, dont la musique était de lui. CL.

pour elles. J'obéis avec la plus grande exactitude; je fis très vite et très mal. J'envoyai ce misérable croquis à M. le duc de Richelieu, comptant qu'il ne servirait pas, ou que je le corrigerais. Heureusement il est entre vos mains, vous en êtes le maître absolu ; j'ai perdu tout cela entièrement de vue. Je ne doute pas que vous n'ayez rectifié toutes les fautes échappées nécessairement dans une composition si rapide d'une simple esquisse, que vous n'ayez rempli les vides et suppléé à tout.

Je me souviens qu'entre autres balourdises, il n'est pas dit dans ces scènes, qui lient les divertissements, comment la princesse Grenadine[1] passe tout d'un coup d'une prison dans un jardin ou dans un palais. Comme ce n'est point un magicien qui lui donne des fêtes, mais un seigneur espagnol, il me semble que rien ne doit se faire par enchantement. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une idée confuse. Voyez s'il est nécessaire que la prison s'ouvre, et qu'on fasse passer notre princesse de cette prison dans un beau palais doré et verni, préparé pour elle. Je sais très bien que cela est fort misérable, et qu'il est au-dessous d'un être pensant de se faire une affaire sérieuse de ces bagatelles; mais enfin, puisqu'il s'agit de déplaire le moins qu'on pourra, il faut mettre le plus de raison qu'on peut, même dans un mauvais divertissement d'opéra.

Je me rapporte de tout à vous et à M. Ballot[2], et je compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes

[1] Voyez ma note, tome V, page 213. B.

[2] C'est celui que Voltaire appelait Ballot-*l'imagination*. Cl.

remerciements, et de vous assurer, monsieur, à quel point j'ai celui d'être, etc.

1380. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, et jamais à la cour, décembre.

Je vous envoie, mes adorables anges, une fête[1] que j'ai voulu rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les sornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon sujet.

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité se trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus de secours qu'ailleurs; aussi je compte bien venir profiter de vos volontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux[2]. Il est absolument nécessaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne soient point exposées à des contradictions devant le ministre et devant le roi. Ce travail, joint aux tracasseries du pays, me retient ici plus long-temps que je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit approuvé par M. d'Argenson; il est mon chancelier, et M. de Crémilles mon examinateur. Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé M. de Crémilles[3], et que je n'ai pas eu de peine de l'obtenir.

[1] Probablement *le Temple de la Gloire*, où la Gloire, en personne, couronnait de lauriers *Trajan*-Louis XV. Cl.

[2] Pour l'ouvrage dont parle la lettre 1363. B.

[3] L. Hyacinthe Boyer de Crémilles, militaire distingué qui avait dirigé une grande partie des opérations de l'armée de Flandre, sous le comte de Saxe. Né en 1700, mort en 1768. Voltaire le cite dans le chapitre XXVI du *Précis du Siècle de Louis XV*, tome XXI, page 244. Cl.

Je me trouvai hier chez M. d'Argenson; et je parlais du combat de Mesle[1]. Je disais combien cette action fesait d'honneur aux Français. Il y a surtout, disais-je, un diable de M. d'Azincourt, un jeune homme de vingt ans, qui a fait des choses incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'Azincourt, que je n'avais jamais vu; il ne fut pas fâché. Je crois que c'est un officier d'un très grand mérite, car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

1381. A M. DE CIDEVILLE.

Versailles, le 7 janvier 1746.

Mon cher ami, j'ai entendu dire en effet, dans ma retraite de Versailles, qu'après le départ[2] de M. le duc de Richelieu, il était arrivé deux figures jouant de la flûte[3] en parties. Ma figure, dans ce temps-là, était fort embarrassée d'une espèce de dyssenterie qui m'a retenu quinze jours dans ma chambre, et qui m'y retient encore. L'air de la cour ne me vaut peut-être rien, mais je n'étais point à la cour, je n'étais qu'à Versailles, où je travaillais à extraire, dans les bureaux de la guerre, des mémoires qui peuvent servir à l'Histoire dont je suis chargé. J'ai la bonté de faire pour rien ce que Boileau ne fesait pas étant bien payé; mais le plaisir d'élever un monument à la gloire du roi et à celle de la nation, vaut toutes les

[1] 9 juillet 1745; voyez tome XXI, page 149. B.

[2] Pour Calais. Cl.

[3] Dès 1738, Vaucanson avait exécuté son *Flûteur automate*. Cl.

pensions de Boileau. J'ai porté cet ouvrage jusqu'à la fin de la campagne de 1745; mais ma détestable santé m'oblige à présent de tout interrompre; je suis si faible, qu'à peine je puis tenir ma plume en vous écrivant; je suis même trop mal pour me hasarder de me transporter à Paris. Voilà comment je passe ma vie; mais les beaux-arts et votre amitié feront éternellement ma consolation. Adieu, mon cher ami.

1382. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, le 8 janvier.

Je ne décide point entre Genève et Rome;
Henriade, ch. II, v. 5.

Mais, s'il vous plaît, monseigneur, mon paquet, s'il arrive, me vient de Rome, et celui qu'on m'a rendu vient de Genève, et vous appartient. Voici le fait: Quand on m'apporta le ballot de votre part, je vis des livres en feuilles, et je ne doutai pas que ce ne fussent des *coglionerie italiane* que m'envoyait le cardinal Passionei. Je dépêchai le tout chez Chenut, relieur du roi, et de moi indigne. Il s'est trouvé, à fin de compte, que le ballot contient le *Dictionnaire du Commerce*[1], imprimé à Genève. J'ai sur-le-champ ordonné expressément à Chenut de ne point passer outre, et j'attends vos ordres pour savoir par qui et comment et quand vous voulez faire relier votre *Dictionnaire*, qu'on ne lit point assez, et dont la

[1] Ouvrage dans la composition duquel Jacques Savari fut encouragé par le père de MM. d'Argenson. Cl. — Voyez tome XIX, page 209. B.

langue est rarement entendue à Versailles. Je vous souhaite les bonnes fêtes. Je me flatte que, tôt ou tard, vous ferez quelque chose des *araignées* [1]; mais si elles continuent à se détruire, ne soyez point détruit. Je le penserai toute ma vie, la paix de Turin [2] était le plus beau projet, le plus utile, depuis cinq cents ans.

Mille tendres respects.

1383. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 14 janvier.

Si le prince Édouard ne doit pas son rétablissement à M. le duc de Richelieu, on dit que nous devrons la paix à M. le marquis d'Argenson. Les Italiens feront des sonnets pour vous; les Espagnols, des redondillas [3]; les Français, des odes; et moi, un poëme épique pour le moins. Ah! le beau jour que celui-là, monseigneur! En attendant, dites donc au roi, dites à madame de Pompadour, que vous êtes content de l'historiographe. Mettez cela, je vous en supplie, dans vos capitulaires. Que j'aurai de plaisir

[1] Voyez la note, page 1. B.

[2] Des préliminaires de paix venaient d'être signés (le 26 décembre 1745) à Turin, entre la Sardaigne et la France, et le marquis d'Argenson y avait la plus grande part; mais Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, refusa d'y accéder, et l'évêque de Rennes, Vauréal, en communiquant ce projet à la cour de Madrid, *essuya les plus gros mots, dont la reine,* selon le marquis d'Argenson, *était prodigue en sa colère.* Cl.

[3] Les *redondillas* sont des stances composées de quatre vers de huit syllabes, dont le premier rime ordinairement avec le quatrième, et le deuxième avec le troisième. Cl.

de finir cette histoire par la signature du traité [1] de paix!

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de Tencin la suite de ce que vous avez eu la bonté de lire; il lit plus vite que vous; tant mieux, c'est une preuve que vous n'avez pas de temps, et que vous l'employez pour nous; mais lisez, je vous en prie, l'article qui vous regarde (c'est à la fin de 1744). Le public ne me désavouera pas, et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis.

Le pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de Prusse, que j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères [2] me traite à Versailles! On n'est point prophète chez soi [3].

On vient de m'envoyer un livre fait par quelque politique allemand, où votre gouvernement est joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de Schmettau, où il dit que M. d'Alion est un ignorant et un paresseux; mais vraiment pour paresseux, je le crois; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet [4] que vous avez eu la bonté de lui recommander, et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous assez bon, monseigneur, pour daigner l'en faire ressouvenir, la première fois que vous écrirez au bout du monde?

Il paraît tant de mauvais livres sur la guerre présente, qu'en vérité mon *Histoire* est nécessaire. Je

[1] Ce traité ne fut signé que le 18 octobre 1748. Cl.

[2] Probablement Maurepas, que Voltaire appelle *l'eunuque Bagoas* dans sa lettre du 11 décembre 1750, à d'Argental. Cl.

[3] Luc, IV, 24. B.

[4] C'était sans doute celui que Voltaire recommandait au marquis d'Argenson dans sa lettre du 3 mai 1745. Cl.

vous demande en grace de dire au roi un mot de cet ouvrage auquel sa gloire est intéressée. J'ai peur que vous ne soyez indifférent, parcequ'il s'agit aussi de la vôtre; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un seul mot dans cette histoire, que les personnes sages, instruites, et justes, ne signent. Vous me direz qu'il y aura peu de signatures, mais c'est ce peu qui gouverne en tout le grand nombre, et qui dirige, à la longue, la manière de penser de tout le monde.

Adieu, monseigneur,

«.... Nostrorum sermonum candide judex.»
Hor., lib. I, ep. IV, v. 1.

Votre historiographe n'a pu vous faire sa cour, dimanche passé, comme il s'en flattait; il passe son temps à souffrir et à historiographer; il vous aime, il vous respecte bien personnellement.

1384. AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 3 febbrajo.

Porgo a lei un nuovo rendimento di grazie per gli ultimi suoi favori. La lettera pastorale di vostra eminenza mi fa desiderare d' essere uno dei suoi diocesani. Non direi allora come quelli d'Avranches: *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ses études?*

Il dono della sua libreria[1] al suo popolo, ed ai suoi successori, sarà un monumento eterno del suo grande e generoso spirito. La marmorea mole che la

[1] Querini, évêque de Brescia, avait donné une bibliothèque à cette ville. Cl.

contiene non durerà quanto la vostra memoria; e le belle e savie opere di vostra eminenza, in ogni genere, saranno il più nobile ornamento di questo tesoro di letteratura. Non mi starebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti; sono io troppo profano. Nondimeno dimanderò a vostra eminenza, fra pochi mesi, la licenza di presentarle un saggio d' istoria[1] de' presenti movimenti, e delle guerre che scuotono d' ogni lato, e distruggono l'Europa. Tocca al mio re di farla tremare, ai grandi personaggi di vostro carattere di pacificarla, a me di scrivere, con verità e modestia quel ch' è passato. Ben so io che, quando dovrò parlare degl' ingegni che sono il fregio e l' onore di nostra età, incomincierò dal nome dell' illustrissimo cardinale Querini.

In tanto le bacio la sacra porpora, e mi rassegno con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

1385. AU R. P. DE LA TOUR, JÉSUITE,

PRINCIPAL DU COLLÉGE DE LOUIS-LE-GRAND.

A Paris, le 7 février 1746[2].

MON RÉVÉREND PÈRE,

Ayant été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de

[1] Voyez ma note sur la lettre 1363. B.

[2] Voltaire composa cette lettre pour s'aplanir l'entrée de l'académie française (voyez tome XXXVIII, page 545). Il s'en fit deux éditions sous le millésime 1746; l'une in-8°, l'autre in-4°. Dans l'édition in-4° la lettre porte pour toute date ces mots : « A Paris, 1746, » qui ne sont pas dans l'in-8°. En conservant la date du 7 février, qu'on trouve dans l'édition de

vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentiments dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la *Gazette ecclésiastique* [1] m'a fait l'honneur de me joindre à sa sainteté, et de calomnier à-la-fois, dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres, et celui de la vertu [2]; ce sont ces mêmes sentiments qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une estampe du portrait de sa sainteté, je mis au bas cette inscription :

« Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
« Qui terram [3] scriptis docuit, virtutibus ornat. »

Je ne crains [4] pas que le sens de ces paroles soit [5]

Kehl, je crois devoir noter que si, selon l'opinion généralement reçue, cette lettre fut faite pour pouvoir être admis à l'académie, elle doit être de la fin de mars, puisque ce ne fut qu'alors qu'une place fut vacante (voyez la lettre 1391). Jusqu'à présent cette lettre a été reproduite conforme à l'édition in-4°; mais l'édition in-8° contient des différences que je donne en variantes. 1831. B.

[1] Dans les *Nouvelles ecclésiastiques* de 1746, page 3, on lit: « L'auteur « des *Lettres philosophiques* brûlées par la main du bourreau.... est en commerce avec le pape, tandis que des évêques, des prêtres, des religieux, « des religieuses, etc., sont traités d'excommuniés. Y a-t-il encore de la foi « sur la terre, etc.? » B.

[2] « *Vertu.* Je vous prie d'engager les révérends pères qui travaillent au « Journal de Trévoux à vouloir bien honorer d'une place dans leur recueil « ce que je vais prendre la liberté de vous dire sur ces deux articles. *Il y a* « *quatre mois*, etc. » B.

[3] La note tome V, page 11, porte *mundum*. B.

[4] In-8° : « croyais. » B. — [5] In-8° : « fût. » B.

repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on [1] a pour lui. Monseigneur le cardinal Passionei, bibliothécaire du Vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le *Poëme sur la bataille de Fontenoi*, que le roi avait daigné faire imprimer à son Louvre. Je ne fesais que remplir mon devoir en présentant aux [2] personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui [3] ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai: il fut traduit en vers italiens; et vous avez vu la traduction que son éminence M. [4] le cardinal Quirini, digne successeur des Bembes et des Sadolets, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaissent le caractère du pape, son goût et son zèle pour les lettres, ne sont point sur-

[1] In-8° : « qu'elle a pour lui. ». B.
[2] In-8° : « à ces personnes. » B.
[3] In-8° : « Qui est chère aux Romains comme à nous, répandit quelqu'un « de ses rayons. » B.
[4] In-8° : « S. E. le cardinal. » B.

pris qu'il m'ait gratifié de plusieurs de ses médailles, lesquelles sont autant de monuments du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que sa majesté avait daigné faire, et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'est point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté si honorables pour la littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? Voilà pourtant[1] ce qui a excité la bile de l'auteur clandestin de la *Gazette ecclésiastique:* il ose accuser *le pape d'honorer de ses lettres un séculier, tandis qu'il persécute des évêques*[2]; et il me reproche, à moi, je ne sais quel livre[3] auquel je n'ai point de part, et que je condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les[4] libelles.

Je sais combien le monarque bienfesant qui règne à Rome est au-dessus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

« Scilicet is superis labor est, ea cura quietos
« Sollicitat[5]. »

S'il est étrange que, tandis que ce prince se fait chérir de ses sujets et du monde chrétien, un écrivain du faubourg Saint-Marceau le calomnie, il serait bien inutile que je réfutasse cet écrivain. Les discours des petits ne parviennent pas de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause; mais si

[1] In-8° : « cependant. » B. — [2] In-8° : « évêques, etc. » B.
[3] Les *Lettres philosophiques;* voyez ma note, page 84. B. — [4] In-8° : « ses. » B. — [5] *Æn.*, IV, 379-80. B.

l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique et ténébreuse pouvait laisser quelque accès dans l'ame aux lumières douces de la raison, je conjurerais cet auteur [1] et ses semblables de se représenter à eux-mêmes, ce que c'est que de mettre continuellement sur le papier des invectives contre ceux qui sont préposés de Dieu pour conserver le peu qui reste de paix sur la terre; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel [2] de lèse-majesté, par des libelles méprisés, et [3] d'être à-la-fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux et inutile dessein de troubler l'état que le roi défend à la tête de ses armées: il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens: il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Église, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, et qui sont enfin l'objet du dédain de ceux même qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez insensés et assez privés de pudeur, pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passe-passe*, dont les charlatans de la foire rougiraient; qu'ils aient le front d'appeler ce manége infame des miracles faits au nom de Dieu; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abo-

[1] In-8° : « cet écrivain. » B. — [2] In-8° : « criminels. » B.
[3] In-8° : « et être tout à-la-fois. » B.

minable, pour prouver qu'Élie est venu; qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé et le mort, contrefaire ensuite le ressuscité, et finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht, le 17 juin[1] 1743, à la potence qu'il avait dressée lui-même, et dont il croyait se tirer comme auparavant: voilà ce qu'on pourrait appeler les maux de l'Église, si de tels hommes étaient en effet comptés[2], soit dans l'Église, soit dans l'état.

Il leur sied bien[3] sans doute de calomnier le souverain pontife, en citant l'Évangile et les Pères: il leur sied bien d'oser parler des lois du christianisme, eux qui violent la première de ses lois, la charité; eux qui, au mépris de toutes lois divines et humaines, vendent tous les jours un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médisance et de satire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande[4], qui me reproche d'être attaché aux jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre: *Vous êtes un calomniateur*; je lui dirai au contraire: *Vous dites*[5] *la vérité.* J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres? Quoi! il sera dans la nature

[1] In-8° : « janvier. » B. — [2] In-8° : « écoutés. » B.
[3] In-8° : « Il sied bien sans doute à de tels gens de calomnier. » B.
[4] In-8° : « d'Hollande. » B. — [5] In-8° : « Vous avez dit » B.

de l'homme de revoir avec plaisir[1] une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri[2] par une femme mercenaire? et il ne serait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années? Si des jésuites ont un procès[3] au Malabar avec un capucin, pour des choses dont je n'ai point connaissance, que m'importe? est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, et des sentiments qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du P. Porée, qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables[4]. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût[5] assister à tout âge à de telles leçons: je serais revenu souvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère du P. Porée, et je sais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin, pendant les sept années que j'ai vécu dans[6] leur maison, qu'ai-je vu chez eux? la vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi, il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de

[1] In-8° : « avec complaisance. » B. — [2] In-8° : « nourri, et il ne sera pas « dans notre cœur. » B. — [3] In-8° : « sont eu procès. » B. — [4] In-8° : « aimable. » B. — [5] In-8° : « que l'on pût. » B. — [6] In-8° : « en » B.

m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice[1]. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des temps de ténèbres, des casuistes qui ont traité le pour et le contre des[2] questions aujourd'hui éclaircies, ou mises en oubli. Mais, de bonne foi, est-ce par la satire[3] ingénieuse des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale? c'est assurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les *Sermons*[4] du P. Bourdaloue, on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de présenter des choses indifférentes sous des faces criminelles, celui d'insulter avec éloquence : on apprendra, avec le P. Bourdaloue, à être sévère à soi-même, et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale, et lequel de ces deux livres[5] est utile aux hommes.

J'ose le dire; il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de[6] morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. Quel est le particulier qui ne sera pas consolé d'essuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve[7] conti-

[1] In-8° : « corruptible. » B. — [2] In-8° : « de. » B. — [3] In-8° : « satire des *Lettres.* » B. — [4] In 8° : « de Bourdaloue. » B.

[5] In-8° : « est le plus utile aux hommes. J'ose le dire; il n'y a rien de « plus contradictoire, ni de plus inique, rien de plus honteux pour l'hu- « manité, d'accuser.... » B.

[6] In-8° : « d'une morale. » B. — [7] In-8° : « en reçoit. » B.

nuellement d'aussi cruelles? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables, dont nous sommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un jésuite au tribunal de la pénitence, et que là il fît un aveu sincère de sa conduite, en présence de Dieu; il serait obligé de dire: « J'ai osé traiter de *persécuteur* un roi adoré « de ses sujets: j'ai appelé cent fois ses ministres des « ministres d'iniquité: j'ai vomi les calomnies les plus « noires contre[1] le premier ministre du royaume[2], « contre un cardinal qui a rendu des services essen« tiels dans ses ambassades auprès de trois papes[3]: « je n'ai respecté ni le nom, ni l'autorité sainte, ni « les mœurs pures, ni la grandeur d'ame, ni la vieil« lesse vénérable de mon archevêque[4]. L'évêque[5] de « Langres[6], dans une maladie populaire qui fesait du « ravage à Chaumont, accourut avec des médecins « et de l'argent, et arrêta le cours de la maladie; il[7] « a signalé toutes les années de son épiscopat par les « actions de la charité la plus noble: et ce sont[8] ces « mêmes actions que j'ai empoisonnées. L'évêque[9] de « Marseille[10], pendant que la contagion dépeuplait « cette ville, et qu'il ne se trouvait plus personne, ni « qui donnât la sépulture aux morts, ni qui soula« geât les mourants, allait le jour et la nuit, les se« cours temporels dans une main[11], et Dieu dans l'au« tre, affronter de maisons[12] en maisons un danger

[1] In-8°: « contre le primat du royaume. » B.— [2] Le cardinal de Fleuri. B. — [3] Le cardinal de Polignac. B.— [4] Le cardinal de Noailles. B.— [5] In-8°: « Si l'évêque. » B. — [6] Montmorin. B.— [7] In-8°: « S'il a signalé. » B. — [8] In-8°: « ce sont. » B. — [9] In-8°: « Si l'évêque. » B.— [10] Belzunce. B.— [11] In-8°: « d'une main. » B. — [12] In-8°: « de maison en maison. » B.

« beaucoup plus grand que celui où l'on[1] est exposé « à l'attaque d'un chemin couvert; il[2] sauva les tris- « tes restes de ses diocésains par l'ardeur du zèle le « plus attendrissant, et par l'excès d'une intrépidité « qu'on ne caractériserait pas sans doute assez en « l'appelant héroïque; c'est un[3] homme dont le nom « sera béni avec admiration dans tous les âges: ce « sont ceux qui l'ont imité que j'ai voulu décrier dans « mes petits libelles diffamatoires. »

Je suppose, pour un moment, que le jésuite qui entendrait cet aveu eût à se plaindre de tous ceux que l'on[4] vient de nommer, qu'il fût le parent et l'ami du coupable; ne lui dirait-il pas : Vous avez commis un crime horrible, et vous ne pouvez trop l'expier?

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, et il ajoutera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché ses excès; il l'accusera, lui et sa société, d'une morale relâchée: c'est ainsi[5] que l'esprit de parti est fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense et oublié de ses calomnies : il pourra m'imputer des sentiments que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les[6] éditeurs. Je lui répondrai comme le grand Corneille dans une pareille occasion: *Je soumets mes écrits au jugement de l'Église.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus: je

[1] In-8° : « où on est. » B. — [2] In-8° : « s'il. » B. — [3] In-8° : « c'est cet homme. » B. — [4] In-8° : « qu'on vient. » B. — [5] In-8° : « c'est ainsi qu'en use l'esprit de parti. » B. — [6] In-8° : « ses. » B.

lui déclare, à lui et à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui; que je veux vivre et mourir tranquille [1] dans le sein de l'Église catholique, apostolique, et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir [2] la moindre opinion qui puisse offenser personne: je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentiments connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses graces, attaché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre maison respectable; et si les règles de l'éloquence, que j'y ai [3] apprises, se sont effacées de mon esprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La *Henriade* même n'a jamais été correctement [4] imprimée; on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de grossir le nombre des livres dont on est surchargé, pourvu que je sois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur souverain, zélés pour leur patrie, fidè-

[1] In-8° : « tranquillement. » B.— [2] In-8° : « sentir. » B. — [3] In-8° : « que j'ai apprises. » B. — [4] In-8° : « exactement. » B.

les à leurs amis dès l'enfance, et reconnaissants envers leurs premiers maîtres.

C'est dans ces sentiments que je serai toujours, avec respect, mon révérend père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

1386. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 17 février.

Je vous fais mon compliment de la belle chose[1] que j'entends dire. Comptez que, quand vous serez au comble de la gloire, je serai à celui de la joie. Souvenez-vous, monseigneur, que vous ne pensiez pas à être ministre quand je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et de bonnes choses, et vous les ferez durables, parceque vous avez justesse dans l'esprit et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait sur moi la même impression que le succès d'*Armide* sur les amateurs de Lulli.

[1] Le comte de Maillebois, fils du maréchal de ce nom, et gendre du marquis d'Argenson, venait d'être associé à Lévesque de Champeaux, alors résident de France à Genève, mais envoyé secret à la cour de Turin. Ce fut le 17 février 1746 que le comte de Maillebois signa, chez son beau-père, un traité d'armistice entre la France et la Sardaigne; mais le comte arriva trop tard au lieu de sa destination, et *l'ambition extravagante de la reine d'Espagne* acheva de contrecarrer les vues du ministère français, dont une partie, y compris Maurepas, était alors vouée à la cour de Madrid. CL.

Il faut que j'aille passer une quinzaine de jours à Versailles; je ne serai point surpris si, au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant, voulez-vous permettre que je fasse mettre un lit dans le grenier au-dessus de l'appartement que vous avez prêté à madame du Châtelet, sur le chemin de Saint-Cloud? J'y serai un peu loin de la cour, tant mieux; mais je me rapprocherai souvent de vous, car c'est à vous que mon cœur fait sa cour depuis bien long-temps, et pour toujours.

Mille tendres respects.

1387. A M. DE LA CONDAMINE.

En partant pour Versailles, mars.

Mon cher philosophe, ou juif errant, je n'ai pu encore vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'adresser à deux grands politiques, ni en profiter. J'ai été presque aussi errant que vous, et, de plus, malade. N'avez-vous point attrapé quelque augmentation de pension à votre académie? êtes-vous en train d'être payé des ministres, d'être récompensé, de vivre à Paris tranquille et heureux?

Bonsoir; souvenez-vous quelquefois d'un homme qui s'intéresse à vous tendrement.

1388. A MADAME LA DUCHESSE DE MONTENERO[1].

Versaglia.

Perdoni l'eccellenza vostra, se le scrivo così di rado. Non a da rimproverarmi la mia dimenticanza, ma da

[1] Cette dame était fille de la marquise du Châtelet. Cl.

compatire il cattivo stato di mia salute, che fa di me un uomo mezzo morto, e mi toglie la consolazione di più spesso prestare a vostra eccellenza il dovuto mio ossequio; ma la pertinace e nojosa mia infermità, ed i miei continui dolori non hanno punto indeboliti i sentimenti di rispetto, di stima e del più vivo affetto che nutrirò sempre per lei. Nè il tempo, nè la lontananza potranno mai scancellare quel che il suo merito ha impresso nel mio cuore. Il felice parto dell' eccellenza vostra mi à recato un così sensibil piacere, che ha fatto svanire tutti i miei affanni. Il mio animo non è ora capace di rissentire altro che la gioja di vostra eccellenza, quella del signor duca suo sposo, e di tutta l' illustrissima sua casa.

Vostra eccellenza è sì cortese verso di me, che, nel tempo della sua gravidanza, s' è degnata di pensare a mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il signor marchese de L'Hospital [1], già arrivato a Versaglia, mi farà pervenire da Marsiglia, fra poche settimane. Vorrei veramente prenderne alcune chicchere nel gabinetto di vostra eccellenza in Napoli, e godere il giubilo di vederla collocata nel grado [2] che a bramato.

Mi lusingo che quanto ella desidera, sarà dall' eccellenza vostra conseguito senza fallo, imperocchè il signor principe d'Ardore essendo aggregato all' ordine del re di Francia [3], è ben giusto che quello di

[1] Paul-François de L'Hospital, né en 1697. Il revenait de l'ambassade de Naples. Cl.

[2] Allusion au desir que la duchesse de Montenero avait alors d'être nommée dame du palais de la reine de Naples. Cl.

[3] Le prince d'Ardore, ambassadeur extraordinaire du roi des Deux-Siciles, à Paris, avait été admis chevalier du Saint-Esprit, le 1er janvier 1746. Cl.

Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardevole di tutte le dame francesi che possano fare l'ornamento d' una corte. Le auguro l' adempimento di tutte le sue brame; ma non mi consolerei mai di non vedere co' proprj occhi la sua felicità, di non poter baciare il suo bambino, nè profondamente inchinare la di lui cara madre.

Quì si fanno feste ogni giorno. Le nostre comuni vittorie in Italia ed in Fiandra hanno portato la casa di Borbone al colmo della sua gloria. Il duca di Richelieu deve esser ora sbarcato [1] in Inghilterra, ed avrà forse scacciato via il re Giorgio, quando nelle mani dell' eccellenza vostra capiterà la mia lettera. Eccellentissima mia signora, che ella sia sempre altrettanto felice, quanto lo sono i nostri monarchi.

Le auguro un felicissimo avanzamento ed esito dell' affare nel quale l' affezionatissima madre dell' eccellenza vostra, gli umilissimi suoi servidori fervidamente s'impiegano; ed io resterò sempre colla viva ambizione d' ubbidirla, e con ogni maggiore rispetto e venerazione,

Di vostra eccellenza, etc.

1389. AU CARDINAL PASSIONEI [2],

A ROME.

Marzo.

Stento ad imparare la lingua italiana; mentre si diletta l' eminenza vostra nell' abbellire la lingua

[1] L'embarquement n'eut pas lieu. La perte de la bataille de Culloden, le 27 avril 1746 (voyez tome XXI, page 220), ôta toute ressource au prince Édouard. B.

[2] Dominique Passionei, né le 2 décembre 1682, cardinal en 1738, est

francese. Aspetto colla maggior premura, e colli più vivi sentimenti di gratitudine i libri, cói quali ella si degna d'ammaestrarmi. Ma, essendo privo dell' onore di venire ad inchinarla in Roma, voglio almeno intitolarmi al suo patrocinio, e naturalizzarmi Romano in qualche maniera, nel sottoporre al suo sommo giudizio ed alla sua pregiatissima protezione questo *Saggio*[1] che ho sbozzato in italiano. Prendo la libertà di pregarla di presentarlo a quelle accademie delle quali ella è protettore (e credo che sia il protettore di tutte); ricerco un nuovo vincolo che possa supplire alla mia lontananza, e che mi renda uno de' suoi clienti, come se fossi un abitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato a quelli che godono l' onore d' essere istrutti dalla sua dottrina, e di bevere a quel sacro fonte, del quale si degna d' inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più lungamente i suoi grandi negozj, e, baciando la sua sacra porpora, mi confermo, etc.

1390. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Mars[2].

Je ne vous fais point ma cour, monseigneur, mais je fais mille vœux pour le succès de votre belle en-

mort en 1761. Dans le *Commentaire historique* (voyez tome XLVIII), Voltaire rapporte un fragment d'une lettre de Passionei qui *écrivait en français presque aussi bien qu'en italien*. B.

[1] Voyez ma note sur la lettre 1375. B.

[2] Une note de M. René d'Argenson, éditeur des *Mémoires du marquis d'Argenson* (son grand-oncle), 1825, in-8°, dit que cette lettre est de mai 1746. B.

treprise[1]. On dit que vous avez besoin de tout votre courage, et de résister aux contradictions, en fesant le bien des hommes. Voilà où l'on en est réduit. Vous avez de la philosophie dans l'esprit et de la morale dans le cœur; il y a peu de ministres dont on puisse en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. O que vous allez conclure divinement mon *Histoire*, et que je me sais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait! il est vrai, du moins.

M. le cardinal Passionei me mande qu'il envoie sous votre couvert, par M. l'archevêque de Bourges[2], un paquet de livres dont il veut bien me gratifier.

Voici le saint temps de Pâques qui approche; la reine de Hongrie et la reine d'Espagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme* [3], et se réconcilieront en bonnes chrétiennes; cela est immanquable. Ah! maudites *araignées* [4], vous déchirerez-vous toujours, au lieu de faire de la soie!

Grand et digne citoyen, ce monde-ci n'est pas digne de vous.

1391. A MONSIEUR ET MADAME D'ARGENTAL[5].

Voltaire sait d'hier la mort du président Bouhier[6];

[1] La paix générale. (*Note de M. R. d'Argenson.*)
[2] De La Rochefoucauld, ambassadeur à Rome. Cl.
[3] Saint Paul, *aux Éphésiens*, IV, 22; et *aux Colossiens*, III, 9. B.
[4] Voyez la lettre 1316. B.
[5] Cette lettre a été publiée, pour la première fois, dans le tome second du Recueil de la Société des Bibliophiles français, dont elle se trouvait ainsi la propriété, et qui m'a permis de la réimprimer. B.
[6] Le président Bouhier étant mort à Dijon le 17 mars 1746, sa mort n'a

mais il oublie tous les présidents vivants et morts quand il voit monsieur et madame d'Argental. On a déjà parlé à V. de la succession dans la partie de fumée qu'avait à Paris ledit président commentateur. V. est malade; V. n'est guère en état de se donner du mouvement; V. grisonne, et ne peut pas honnêtement frapper aux portes, quoiqu'il compte sur l'agrément du roi. Il remercie tendrement ses adorables anges. Il sera très flatté d'être desiré; mais il craindra toujours de faire des démarches. Mes divins anges! être aimé de vous, voilà la plus belle de toutes les places.

1392. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le .... mars.

Je vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin *Pollion*. Je vous ai cru portant la terreur et les graces dans le pays des Marlborough et des Newton. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles.... que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de Richelieu; je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette[1] et ma lyre. Partez, soyez l'Achille et l'Homère, et conservez vos bontés pour votre ancien, très tendre, et très attaché serviteur.

guère pu être connue à Paris que le 19 mars; la lettre de Voltaire serait alors du 20. B.

[1] Voltaire n'eut pas à chanter Richelieu; voyez page 97. B.

1393. A M. AMMAN,

SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADEUR DE NAPLES, A PARIS.

A Versailles, ce 26 mars.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concedisque tua decerptas fronte coronas.
Carminibus nostram petis ad certamina musam.
O utinam videar tibi respondere paratus!
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror; victus, non invidus, arma repono.

On m'a renvoyé ici, monsieur, les vers charmants que vous avez bien voulu m'adresser; je ne puis que les admirer, et non les imiter. C'est en remerciant celui qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être, avec reconnaissance, etc.

1394. A M. DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE, ETC.

Mars.

Mon cher *sylphe*, dont je n'ose encore m'appeler le confrère [1], mais dont je serai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche partout pour vous dire combien il me sera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi; mais comment me conduirai-je, au sujet du libelle diffamatoire dans lequel l'académie est outragée, et moi si horriblement déchiré? Il n'est

[1] Voltaire se présentait pour remplacer le président Bouhier à l'académie française; voyez ci-dessus la lettre 1391. B.

que trop prouvé, aux yeux de tout Paris, que le sieur Roi est l'auteur de ce libelle coupable. C'est la vingtième diffamation dont il est reconnu l'auteur, et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de Richelieu. Il a comblé la mesure de ses crimes; mais je dois respecter la protection qu'il se vante d'avoir surprise auprès de la reine. Il a pris les apparences de la vertu pour être reçu chez la plus vertueuse princesse de la terre. C'est la seule manière de la tromper; mais cette même vertu, dont sa majesté donne tant d'exemples, permettra sans doute que je me serve des voies de la justice pour faire connaître le crime. Je vous supplie d'exposer à la reine mes sentiments, et de lui demander pour moi la permission de suivre cette affaire. Je ne ferai rien sans le conseil du directeur de l'académie, et, surtout, sans que vous m'ayez mandé que la reine trouve bon que j'agisse. Vous pourriez même peut-être lui lire ma lettre; elle y découvrirait un cœur plus touché des sentiments d'admiration que ses vertus inspirent, qu'il n'est pénétré du mal que le sieur Roi m'a voulu faire.

Adieu, homme aimable et digne de servir celle que la France adore.

1395. A MONSIGNOR G. CERATI[1],

A FIRENZE, O A PISA.

Parigi, 6 aprile.

Vostra signoria illustrissima è venuta in questo paese, e ci ha dato nuove istruzioni, mentre io non

[1] Voyez la lettre 1366. Ce n'est pas sans quelque hésitation que je laisse

ho potuto acquistarne in Firenze nè in Piza. Ella parla la nostra lingua colla più elegante finezza, ed io non posso senza gran fatica esprimermi in italiano. Sono infelicemente innamorato della vostra lingua e del vostro paese. Ho cercato d'alleviare un poco il dolore che io risento di non aver mai viaggiato di là d'ell' Alpi, scrivendo almeno un qualche *Saggio* [1] in italiano; la prego di ricevere colla sua solita benignità questi fogli, e mi lusingo ancora che avrà la bontà di presentarne alcuni esemplari alle accademie fiorentine, dalle quali non spero già applauso, ma molto ambirei una favorevole indulgenza. Io godo l'onore d'essere suo compagno nell' Instituto di Bologna, e nella Società di Londra; ma se un nuovo grado d'onore, un nuovo vincolo potesse naturalizzarmi Italiano, simile consolazione sminuirebbe il mio eterno rammarico di non aver veduto l'antica patria e la culla delle scienze; rimetto tutto alla sua cortesissima gentilezza.

Vi è un altro piccolo affare, sopra il quale supplico V. S. illustrissima di darmi il suo avviso, e di favorirmi delle sue istruzioni. Si tratta quì della scomunica fulminata da alcuni vescovi e curati contro i commedianti del re, che sono pagati e mantuneti da sua maestà, e che non rappresentano mai tragedia

à 1746 cette lettre du 6 avril, où Voltaire parle de l'excommunication des comédiens. Dans ses *Commentaires sur Corneille* (voyez t. XXXV, p. 483), Voltaire dit avoir consulté Cerati en 1742. A la fin de sa lettre il parle de la mort de La Marre, qu'on fixe ordinairement à 1746; mais M. Miorcec de Kerdanet, dans ses *Notices sur les théologiens, etc., de la Bretagne*, 1818, in-8°, dit formellement que La Marre est mort en 1742; c'est la date que j'ai suivie dans ma note, tome LII, page 143. B.

[1] Voyez ma note sur la lettre 1375. B.

nè commedia se non approvata dai magistrati, e munita di tutti i contrassegni dell' autorità pubblica. Si dice quì comunemente che questa contradizione tra il governo e la Chiesa non si trova in Roma, e che i virtuosi mantenuti a spese pubbliche non sono sottoposti a questa crudele infamia.

La supplico, colla più viva premura, di dirmi come si usa in Roma ed in Firenze con questi tali; se siano scomunicati, o no; e quali siano insieme le regole e la tolleranza. Mi farà un pregiatissimo favore, se si compiacerà di darmi sodi insegnamenti intorno a questa materia. La prego d'indirizzare la sua risposta al signor *de la Reinière*, *fermier-général des postes, à Paris.*

La supplico di scusarmi se questa lettera sia scritta d'un 'altra mano, perchè sono gravemente ammalato. Ma dalla mia malattia non vengono indeboliti i sentimenti coi quali sarò sempre... VOLTAIRE.

P. S. Sa bene che il signor *de La Marea* è morto.

1396. AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 12 aprile.

Mi è stato detto che vostra eminenza non aveva ricevuto le lettere da me scritte. Se sono smarrite, sarò riputato appresso di vostra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l' immortalità al *Poema di Fontenoi;* m' ha favorito della sua bella lettera pastorale, della stampa del magnifico monumento eretto da lèi nel suo palazzo di Brescia; in somma è divenuta il mio Mecenate, e non riceve da me il menomo testimonio della mia grati-

tudine. Sono però più infelice che colpévole. Ho scritto a vostra eminenza tre o quattro volte; l' ho ringraziata, le ho spiegato il mio cuore; ho pensato che il suo nome sarebbe riverito anche da' barbari che possono svaligiare i corrieri; ho mandato le mie lettere alla posta senza altra diligenza. Dopo questo il signore ambasciadore di Venezia m' ha dato la licenza di mettere nel suo piego tutte le lettere che avrei da oggi in avanti l' onore di scrivere a vostra eminenza. Userò di questa libertà, e mi lusingo che il signor Tron [1], essendo il suo nipote, sarà un nuovo vincolo dal quale verranno raddoppiati quelli che mi ritengono sotto il suo caro patrocinio, e che stringono la mia ossequiosa servitù. Mi perdoni se non ho potuto scrivere di proprio pugno; sono gravemente ammalato. Ma benchè le mie forze siano molto indebolite, non sono sminuiti i vivi sentimenti del mio riverente ossequio.

Bacio la sua sacra porpora, e mi confermo, etc.

1397. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le 15 avril.

Je suis bien malade, mais vous me rendez la santé, et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule ; il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai, ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret, et

[1] Cet ambassadeur de la république de Venise était arrivé à Paris au commencement de 1746. Voltaire le cite dans sa lettre du 3 juin de la même année, à la comtesse de Verteillac. Cl.

la France vous gardera long-temps, monseigneur, la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général, et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

Ah! que la sentence de Comines, qui est dans votre portefeuille, vous sied bien! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive sous votre chevet.

1398. A M. DE MONCRIF.

Avril.

Mon céleste *sylphe*, mon ancien ami, je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché à Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de *sainte* Villars[1]. Je vous recommande M. Hardion[2]. C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment desirable. Un lien de plus, qui m'unira à vous, me sera bien cher et bien précieux; et, pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable *sainte* qui soit sur la terre, que, quoique la reconnaissance soit une vertu mondaine, cependant j'en suis pétri pour

[1] La maréchale de Villars. Cl.

[2] Jacques Hardion, écrivain à longues phrases, était un des détracteurs de Voltaire. Cl.

elle. J'ose croire que M. l'abbé de Saint-Cyr[1] ira à l'académie le jour de l'élection, et qu'il ne me refusera pas ce beau titre d'élu.

Comptez sur le tendre et éternel attachement de VOLTAIRE.

1399. A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, ce 1er mai.

Mon illustre ami, je vous reconnais; vous ne m'oubliez point, quoiqu'il soit permis d'oublier tout le monde auprès du grand Frédéric et entre les bras de l'amour[2]. Jouissez de tous les avantages qui vous sont dus; pour moi, je n'ai que des consolations; ma malheureuse santé me les rend bien nécessaires. Il est vrai, mon illustre ami, que le roi m'a fait présent de la première charge de gentilhomme de la chambre, qu'il a augmenté ma pension, qu'il m'accable de bontés, mais je me meurs, et n'ai plus de consolations que dans l'amitié.

Me voici enfin votre confrère dans cette académie française où ils m'ont élu tout d'une voix[3], sans même que l'évêque de Mirepoix s'y soit opposé le moins du monde. J'ennuierai le public d'une longue harangue lundi[4] prochain; ce sera le chant du cygne. J'ai fait un petit brimborion[5] italien pour l'Institut de Bo-

[1] Odet-Joseph de Vaux de Giri, abbé de Saint-Cyr, sous-précepteur du dauphin, reçu à l'académie française en 1741, mort le 14 janvier 1761. CL.

[2] Maupertuis venait d'épouser, à Berlin, Catherine-Éléonore de Borck, qui lui survécut. CL.

[3] Il n'eut que vingt-huit voix sur vingt-neuf. B.

[4] Le 9 mai 1746. Voyez tome XXXVIII, page 545. CL.

[5] La dissertation dont j'ai parlé page 72. B.

logne, dans lequel j'ai l'honneur d'être votre confrère; je ne vous en importune pas, parceque je ne sais si vous avez daigné mettre la langue italienne dans l'immensité de vos connaissances.

Madame du Châtelet fait imprimer sa traduction [1] de Newton; vous devez l'en aimer davantage. Je vois quelquefois votre ami La Condamine, qui vient prendre chez nous son café au lait, en allant à l'académie [2]. Nous parlons de vous, nous vous regrettons, nous espérons que vous ferez ici quelque voyage; mais pressez-vous, si vous voulez voir en vie votre admirateur et votre ami V.

M. de Valori, M. d'Argens, daignent-ils se souvenir de moi? Voulez-vous bien leur présenter mes très humbles compliments? M. de Couville [3] est-il à Berlin? Daignez ne me pas oublier auprès de lui, ni auprès de ceux à qui j'ai fait ma cour, quand j'ai eu le bonheur trop court d'être où vous êtes pour longtemps. Mais il y a une personne que je veux absolument qui ait un peu de bonté pour moi, c'est madame de Maupertuis. Adieu. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

1400. A M. DE VAUVENARGUES.

J'ai passé plusieurs fois chez vous [4] pour vous re-

[1] Voyez ma note, tome XXXIX, page 411. B.

[2] Celle des sciences. La Condamine ne fut reçu à l'académie française qu'en 1760. Cl.

[3] M. de Couville était un gentilhomme normand attaché à Frédéric comme chambellan. Cl.

[4] Vauvenargues avait quitté Aix, et il demeurait alors à Paris, rue du Paon, faubourg Saint-Germain, hôtel de Tours. Cl.

mercier d'avoir donné au public des pensées[1] au-dessus de lui. Le siècle qui a produit les *Étrennes de la Saint-Jean*[2], *les Écosseuses*[3], *Misapouf*[4], ne vous méritait pas; mais enfin il vous possède, et je bénis la nature. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre; je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime, et avec quels transports je m'unis à la grandeur de son ame et à la sublimité de ses réflexions, comme à l'humanité de son caractère. Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie; ne peut-on pas adorer l'Être suprême sans se faire capucin? N'importe, tout le reste m'enchante; vous êtes l'homme que je n'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer.

1401. A M. DE VAUVENARGUES.

Ce samedi, mai.

Je ne sais où trouver M. de Marmontel et son Pylade[5]; mais je m'adresse au héros de l'amitié pour

[1] Allusion à la fin du volume in-12 qui parut en janvier 1746, sous le titre de *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de Réflexions et de Maximes.* Cl.

[2] Voyez ma note, tome XXXIX, page 369. B.

[3] C'est le titre d'un volume in-12 publié en 1739, et dont on dit que les auteurs sont Vadé, le comte de Caylus, et la comtesse de Verrue. B.

[4] *Le sultan Misapouf et la princesse Grisemine*, par Voisenon, 1746, deux parties in-12. B.

[5] Jean-Grégoire Bauvin, né en 1714. Il venait d'entreprendre, avec Marmontel, un journal intitulé *l'Observateur littéraire*, dont il ne parut que le premier volume. Cl.

faire passer jusqu'à eux le chagrin que me cause la petite tribulation arrivée à leurs feuilles, et l'empressement que j'aurai à les servir. Les recherches qu'on a faites, par ordre de la cour, chez tous les libraires, au sujet du libelle de Roi [1], sont cause de ce malheur. On cherchait des poisons, et on a saisi de bons remèdes. Voilà le train de ce monde. Ce misérable Roi n'est né que pour faire du mal; mais je me flatte que cette aventure pourra servir à faire discerner ceux qui méritent la protection du gouvernement, de ceux qui méritent l'indignation du gouvernement et du public. C'est à quoi je vais travailler avec plus de chaleur qu'à mon *Discours* à l'académie. J'embrasse tendrement celui dont je voudrais avoir les pensées et le style, et dont j'ai les sentiments, et je prie le plus aimable des hommes de m'aimer un peu.

1402. AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 8 maggio.

Ho ricevuto il cumulo de' suoi favori, la lettera stampata e dedicata al suo degno nipote [2], nella quale mi fa conoscere quel grand' uomo barbaro di nome [3], ma di costumi cortese, e di opere grande; e nella quale ho trovato i belli versi italiani e latini che fanno a me un tanto onore, ed un sì gran stimolo alla virtù. E mi sono pervenuti gli altri pieghi che

[1] Voyez ma note, tome XXXVIII, page 545. B.

[2] Voltaire parle de ce neveu, dans sa lettre du 23 avril 1749, à Querini. C'était peut-être l'ambassadeur de Venise, nommé dans la lettre 1396. Cl.

[3] Louis Alamanni, auteur d'un poëme sur *l'Agriculture* (*La Coltivazione*); mort en 1556. Cl.

contengono la traduzione latina ed italiana del principio della *Henriade*. Non fu mai il gran Tasso così rimunerato, ed il trionfo che gli fu preparato nel Campidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare a vostra eminenza le dovute grazie al suo eccellentissimo nipote.

Sarò domani pubblicamente aggregato all'accademia francese, nell'istesso tempo che l'accademia della Crusca si procura il vantaggio d'acquistare l'eminenza vostra; ma questa è la differenza fra noi, che l'accademia della Crusca riceve un onore insigne dal vostro nome, laddove io ne ricevo un grande da quella di Parigi. Ho l'incombenza di pronunciare un lungo e tedioso discorso; ma, per quanto tedioso possa essere, non mancherò di mandarlo a vostra eminenza, essendo costumato di mandarle tributi, benchè indegni del suo merito.

Non dubito che le sia a quest'ora capitato il piego che contiene cinque o sei esemplari del mio piccolo *Saggio* italiano sopra una materia fisica, che io ho sottoposto al suo giudizio, e pel quale richiedo il suo patrocinio. Sarò sempre col più profondo rispetto, etc.

1403. A M. DE VAUVENARGUES.

Versailles, mai.

J'ai usé, mon très aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée. J'ai crayonné un des meilleurs livres[1] que nous ayons en notre langue,

[1] L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, ouvrage cité plus haut. Cl.

après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle ame si sublime, si éloquente, et si vraie, cette foule d'idées neuves ou rendues d'une manière si hardie, si précise, ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants, de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue. Il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre. Je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Je vous supplie de dire à notre ami Marmontel qu'il m'envoie sur-le-champ ce qu'il sait bien. Il n'a qu'à l'adresser, par la poste, chez M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, à Versailles. Il faut deux enveloppes, la première à moi, la dernière à M. d'Argenson.

Adieu, belle ame et beau génie.

1404. A M. DE VAUVENARGUES.

Ce samedi[1] au soir, 12 mai.

J'ai apporté à Paris, monsieur, la lettre que je vous avais écrite à Versailles. Elle ne vous en sera que plus tôt rendue. J'y ajoute que la reine veut vous lire, qu'elle en a l'empressement que vous devez inspirer, et que, si vous avez un exemplaire que vous vouliez

[1] Le samedi était le 14 mai. Cl.

bien m'envoyer, il lui sera rendu demain matin de votre part. Je ne doute pas qu'ayant lu l'ouvrage, elle n'ait autant d'envie de connaître l'auteur que j'en ai d'être honoré de son amitié.

1405. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A Paris, le 16 mai.

Voici, monseigneur, ma bavarderie académique. Je fourre partout mes vœux pour la paix[1]. On dit que je suis bon citoyen; comment ne le serais-je pas? il y a quarante ans que je vous aime.

Allez, si vous voulez, à Rotterdam, mais revenez à Paris avec des branches d'olivier, et vous entendrez des *hosanna in excelsis*. Permettez que je mette dans votre paquet un imprimé pour M. l'abbé de La Ville, et un pour M. Charlier votre hôte, et hôte très aimable.

Je ne sais pas comment sont les actions d'Angleterre, mais je garde les miennes. Fais-je bien, mon maître? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi! Mon Dieu, que je vous aimerai, si vous faites tout ce que vous avez tant d'envie de faire!

Voilà M. l'évêque de Bazas mort; cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de La Ville[2]? On en a déjà parlé dans l'académie; mais il faudrait écrire, et faire agir des amis. Gardez-moi le secret.

[1] Voyez la fin de son *Discours de réception*, t. XXXVIII, p. 564. B.
[2] L'abbé de La Ville l'eut en effet; voyez tome LIV, page 172. B.

1406. A M. DE VAUVENARGUES.

Mai.

La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre ame et du petit nombre d'hommes de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire. Mais, plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie [1] pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce qui pouvait être à la place de vingt sottises inintelligibles qui étaient dans le manuscrit. Vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant je méritais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger qui ne craint jamais le travail, et enfin par ma tendre amitié pour vous.

1407. DE M. DE VAUVENARGUES.

A Paris, lundi matin, mai.

Vous me soutenez, mon cher maître, contre l'extrême découragement que m'inspire le sentiment de mes défauts. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir lu sitôt mes *Réflexions*. Si vous êtes chez vous, ce soir, ou demain, ou après-demain, j'irai vous remercier. Je n'ai pas répondu hier à votre lettre, parceque celui qui l'a apportée l'a laissée chez le portier, et s'en est allé avant qu'on me la rendît. Je vous écrirais et je

[1] *Sémiramis*. Cl.

vous verrais tous les jours de ma vie, si vous n'étiez pas responsable au monde de la vôtre.

Ce qui a fait que je vous ai si peu parlé de votre tragédie[1], c'est que mes yeux souffraient extrêmement lorsque je l'ai lue, et que j'en aurais mal jugé après lecture si mal faite. Elle m'a paru pleine de beautés sublimes. Vos ennemis répandent dans le monde qu'il n'y a que votre premier acte qui soit supportable, et que le reste est mal conduit et mal écrit. On n'a jamais été si horriblement déchaîné contre vous, qu'on l'est depuis quatre mois. Vous devez vous attendre que la plupart des gens de lettres de Paris feront les derniers efforts pour faire tomber votre pièce. Le succès médiocre de *la Princesse de Navarre* et *du Temple de la Gloire* leur fait déjà dire que vous n'avez plus de génie. Je suis si choqué de ces impertinences, qu'elles me dégoûtent non seulement des gens de lettres, mais des lettres mêmes. Je vous conjure, mon cher maître, de polir si bien votre ouvrage, qu'il ne reste à l'envie aucun prétexte pour l'attaquer. Je m'intéresse tendrement à votre gloire, et j'espère que vous pardonnerez au zèle de l'amitié ce conseil, dont vous n'avez pas besoin. VAUVENARGUES.

1408. A M. DE VAUVENARGUES.

Mai.

Quoi! la maladie m'empêche d'aller voir le plus aimable de tous les hommes, et ne m'empêche pas d'aller à Versailles! Je rougis et je gémis de cette cruelle contradiction, et je ne peux me consoler qu'en me plaignant à vous de moi-même. Vous m'avez laissé des choses admirables dans lesquelles je vois que vous m'aimez. Je vous jure que je vous le rends bien. Je sens combien il est doux d'être aimé d'un génie tel que le vôtre. Je vous supplie, monsieur, si vous voyez MM. les *Observateurs*[2], de leur dire que je viens de

[1] *Sémiramis.* CL.

[2] Voyez la note sur la lettre 1401. B.

m'apercevoir d'une faute énorme du copiste dans la petite lettre[1] au roi de Prusse.

Comme un carré long est une contradiction.

Il faut : *Comme un carré plus long que large est une contradiction.*

Adieu. Que j'ai de choses à vous dire et à entendre !

1409. A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC[2].

A Paris, ce 21 mai.

Je n'ai entendu parler, madame, ni de M. le marquis Scipion Maffei, ni de sa *Mérope*[3]. Je viendrai recevoir vos ordres dès que ma santé me permettra de sortir. Il y a long-temps que vous savez quelle est mon ambition de vous faire ma cour. Cette passion a été jusqu'ici malheureuse, mais je me flatte qu'enfin la persévérance sera récompensée.

J'ai l'honneur, etc. VOLTAIRE.

1410. A M. DE VAUVENARGUES.

Paris, samedi[4], 26 mai.

Nos amis, monsieur, peuvent continuer leurs feuil-

[1] Du 23 janvier 1738; voyez tome LIII, page 15. B.

[2] Marie-Magdelène-Angélique de La Brousse, comtesse de Verteillac, ou Vertillac, morte le 21 octobre 1751. Cl.

[3] Quand, vers la fin de 1745, l'ambassadeur de Venise (*il signor Tron, nipote di Querini*) passa par Vérone pour se rendre en France, Maffei le chargea de remettre à Voltaire un paquet contenant quelques exemplaires de la *Mérope* italienne, dont un était sans doute destiné à la comtesse de Verteillac. Ce paquet remis à Paris, par l'ambassadeur même, aux domestiques de Voltaire, tandis que celui-ci était à Versailles, s'égara probablement entre leurs mains. Cl.

[4] Le dernier samedi de mai 1746 était le 28. Cl.

les. M. de Boze [1] fermera les yeux, mais il faut les fermer aussi avec lui, et ignorer qu'il veut ignorer cette contrebande de journal. Le chevalier de Quinsonas a abandonné son *Spectateur* [2]. Il ne s'agit plus, pour les *Observateurs*, que de trouver un libraire accommodant et honnête homme, ce qui est plus difficile que de faire un bon journal. Qu'ils se conduisent avec prudence, et tout ira bien. Je vous attends à deux heures et demie.

1411. A M. DE VAUVENARGUES.

Ce lundi [3], 28 mai.

J'ai peur d'être né dans le temps de la décadence des lettres et du goût; mais vous êtes venu empêcher la prescription, et vous me tiendrez lieu du siècle qui me manque. Bonjour, homme aimable et homme de génie; vous me ranimez, et je vous en ai bien de l'obligation. Je vous soumettrai mes sentiments et mes ouvrages. Votre société m'est aussi chère que votre goût m'est précieux.

1412. A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 30 mai.

Il est très vrai, madame, que, si mon goût décidait de ma conduite, il y a long-temps que je vous aurais fait ma cour. Je n'ai reçu que des paquets de M. le cardinal Querini, et il y a plus de trois ans que

[1] Voyez une note de la lettre 1365. B.

[2] Le *Spectateur littéraire* est de Favier; mais il contient des pièces de Quinsonas. B.

[3] En 1746, le lundi était le 30 mai. B.

je n'ai des nouvelles de M. Maffei. J'ai reçu une *Mérope,* mais c'est une traduction hollandaise[1] de ma tragédie jouée à Amsterdam. Voilà, madame, toutes les nouvelles que j'ai des *Méropes*. J'ai demandé aux gens de madame du Châtelet et aux miens s'ils n'avaient point reçu de paquet; on ne m'a donné aucun éclaircissement. J'aurai l'honneur de venir vous assurer de mon profond respect. VOLTAIRE.

1413. A M. DE VAUVENARGUES.

Mai.

Je vais lire vos portraits[2]. Si jamais je veux faire celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'ame la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement.

1414. AU CARDINAL QUERINI.

1 giugno.

Eminenza, sono strinto ora, con un forte e dolce nodo, a l' eminenza vostra. Mentre che ella è aggregata all' accademia della Crusca, ricevo il medesimo onore; ed il discepolo viene introdotto sotto il patrocinio del maestro. L'accademia ha voluto, in una volta, acquistare un compagno paesano, ed un servidore forestiero.

[1] Cette traduction, publiée en 1746, est de Jean Feitama, neveu de Sibrand Feitama, traducteur de *la Henriade*, de *Brutus*, et d'*Alzire*, né à Amsterdam en 1694. CL.

[2] Allusion aux *Caractères*, opuscule imprimé dans les *OEuvres posthumes* de Vauvenargues, édition de M. Brière, et dont le manuscrit est chargé de corrections faites par Voltaire. CL.

Il signore principe di Craon mi ha fatto l'onore d'informarmi della singolare bontà dell' accademia verso di me, e ne ho risentito tanto più di giubilo, e di riconoscenza, quanto più questa pregiatissima grazia m' intitola ai vostri nuovi favori.

Spero che vostra eminenza avrà ricevuto le mie lettere del passato mese, colla lettera di ringraziamento al suo degno nipote che misi nel di lei piego.

Se ben mi rammento, presi l' ardire, nella mia ultima scritta [1], di richiederla d'un favore. La pregai, come la prego ancora umilmente, e colle più vive premure, di degnarsi darmi alcuni rischiarimenti sopra la difficoltà mossa tra noi intorno ai nostri Commedianti, che rappresentano, in presenza del re e di tutta la corte, tragedie e commedie scritte con la più severa decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù, e soda morale. Non pare nè giusto nè convenevole che quelli che vengono pagati dal re, per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciatamente trattenendo la più infima plebe colle più vili brutture. Eglino meritavano la scomunica della Chiesa, et la severa correzione dei magistrati; ma, essendo i tempi ed i costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevole ai più savj personnaggi che si faccia la giusta distinzione tra quelli che meritano il nome d' infami, e questi che sono degni d' essere assunti

[1] Cette lettre a été perdue, ou bien Voltaire crut avoir adressé à Querini, relativement aux comédiens, les questions dont il s'agit dans le deuxième alinéa de celle du 6 avril précédent, à Cerati. Cl.

nel numero de' più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi come s' usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere sopra tal caso. Aggiungerò questo nuovo favore a tanti che si è compiacciuta di compartirmi.

1415. A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC.

A Paris, ce 3 juin.

Vous jugez bien, madame, que, si j'avais reçu le paquet, il y a cinq mois, il y aurait cinq mois que j'aurais eu l'honneur de vous le porter. J'ai eu celui d'aller chez vous et chez M. l'ambassadeur[1] de Venise. Je fais toutes les diligences possibles pour savoir si le paquet n'aurait point été porté à Versailles où je demeurais pour lors, chez M. le duc de Richelieu. Vous sentez, madame, combien je regretterais la perte d'un manuscrit de M. de Maffei, et combien je sentirais cette perte redoublée par celle que vous feriez. Madame du Châtelet a fait chercher, ces jours-ci, dans son appartement de Versailles, et assurément on ne négligera rien pour retrouver une chose si intéressante.

J'ai l'honneur d'être avec respect.... VOLTAIRE.

1416. A M. LE PRINCE DE CRAON[2].

Giugno.

Un cittadino avanzato al titolo di conte dell' impero non sene tiene tanto onorato, quanto io lo sono

[1] Voyez plus haut la seconde note de la lettre 1409. CL.

[2] Marc de Beauvau-Craon, prince du Saint-Empire, né le 29 avril 1679,

dalla mia aggregazione all' accademia della Crusca. I versi gentilissimi, co' quali vostra eccellenza si è compiacciuta di accompagnare verso di me la polizza del favore conferitomi da questa celebratissima accademia, producono in me un nuovo riconoscimento accresciuto ancora dal celebrato nome Alamanni, di cui la gloria vien' ancora avanzata da voi. Non m' è incognito il bel poema *della Coltivazione* di quel nobil fiorentino Luigi Alamanni, emulo di Virgilio, e vostro antenato, maestro di casa della regina Caterina de' Medici. Egli fu giustamente protetto dal re Francesco primo, quel gran principe che incominciò ad annestare i selvatichi allori delle muse galliche nei verdi ed eterni allori di Firenze. Fù questo Luigi Alamanni le delizie della corte di Francia, e mi pare oggi di recevere, dal più degno de' suoi nipoti, un contrassegno di gratitudine verso la nostra nazione; ma, meno o meritato le sue cortesissime espressioni, più risento la sua benignità; ed esibisco la mia prontezza a ringraziarnela.

Le porgo la supplica di presentare all' accademia la lettera che o l'onore di rimetterle, nella quale vostra eccellenza vedrà quali siano i miei ardenti sensi di riconoscimento e di venerazione.

Piacesse a Dio che potessi ringraziare l'accademia di viva voce; ma, se la presenza di codesti valentissimi letterati fosse per accrescere in me la gratitudine e l'ammirazione, sarebbe per sminuire la stima della

mort en 1754. Il était alors président du conseil de régence, à Florence, et grand-écuyer du grand duc de Toscane. Le treizième de ses vingt enfants fut M. Fr. Cath. de Beauvau-Craon, marquise de Boufflers, mère du chevalier de Boufflers. Cl.

quale si sono degnati d' onorarmi. Non voglio però perdere la speranza di riverire un giorno i miei maestri e benefattori, e dirvi, o mio signore, quanto io sono desideroso di ricevere i vostri comandi. Non ardirò intitolarmi il vostro socio, ma mi chiamerò sempre,

Di vostra eccellenza, etc.

1417. AGLI ACCADEMICI DELLA CRUSCA,

A FIRENZE.

Parigi, 12 giugno.

Eccellentissimi signori, il favore che io ricevo dalla vostra somma benignità, mi fa giudicare l'Eccellenze vostre possono aggregare alla loro tanto pregiata accademia i menomi discepoli, come gli antichi Romani concedevano alcune volte il titolo di *Civis Romanus* ai meno cospicui forestieri, ne' quali si era scoperta vera ammirazione, e sincera parzialità delle virtù romane. È gia un pezzo che non fù collocata in nissuno Francese la grazia della quale m' avete onorato, giacchè io reputo il signor duca di Nevers non meno Toscano[1] che Francese; il Chapelain, il Ménage, e l'abbate Regnier-Desmarais, che riceverono anticamente il medesimo onore, erano molto più pratici di tutte le finezze della vostra bellissima lingua, e più versati di me nella vostra eloquenza, benchè non più appassionati d'essa. Ebbero eziandio il nobile ardire di scrivere versi italiani, e questi loro tentativi servirono a comprovare quanto poetica sia la favella toscana, e che bel soccorso ella sommi-

[1] Le duc de Nevers naquit à Rome, selon la *Biographie universelle*. Cl.

nistra ad un virtuoso, poichè succederono in comporre versi italiani, ma non potettero mai riuscire nella nostra poesia. Erano fanciulli che non potevano camminare agevolmente senza la mano della loro madre; e, davvero, la lingua toscana, questa figlia primogenita del latino, è la madre di tutte le buone arti, e specialmente della poesia; o bevuto io troppo tardi le dolci acque del vostro bel sacro fonte; non o letto i vostri divini poeti, che dopo aver faticato le Muse galliche coi miei componimenti. Al fine mi sono rivolto ai vostri autori, e ne sono stato innamorato. Avete mostrato pietà della mia passione, e l' avete infiammata.

Mi pare che il mio gusto nel leggerli sia divenuto già più vivace, e più affinato dall' onore che l' Eccellenze vostre m' anno compartito; mi sembra che io sia fatto maggiore di me; e, se non posso scrivere con eleganza in toscano, avrò almeno la consolazione di leggere le belle opere della vostra accademia, e non senza profitto. Vi sono dunque in debito, non solamente d'un onore, ma ancora d'un piacere; e non si può mai conferire una più grande grazia. Mentre che amerò la virtù, cioè fintantochè sarò uomo, resterò cumulato di vostri favori, e mi dirò sempre coi più vivi sentimenti di riconoscenza, e col più ossequioso rispetto,... VOLTAIRE.

1418. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, le 12 juin.

L'éternel malade, l'éternel persécuté, le plus an-

cien de vos courtisans, et le plus éclopé, vous demande, avec l'instance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. Le Bret, avocat-général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler seul dans mon affaire[1] assez instruite, et dont je lui remettrai les pièces incessamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne soit avilie par le batelage indécent qu'un misérable tel que Mannori apporte au barreau. La bienséance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, méprisé de ses confrères, et qui porte la bassesse de son ingratitude jusqu'à plaider, de la manière la plus effrontée, contre un homme qui lui a fait l'aumône.

Enfin je supplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de son ame bienfesante. Je suis né pour être vexé par les Desfontaines, les Rigolei, les Mannori, et pour être protégé par les d'Argenson.

Je vous suis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employassiez vous disaient qu'ils vous étaient dévoués.

Mille tendres respects.

1419. A M. BERGER[2],

DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

Du 13 juin.

Il me serait bien peu séant, monsieur, qu'ayant fait *le Temple de la Gloire* pour un roi qui en a tant

[1] Son procès contre Travenol; voyez ma note, t. XXXVIII, p. 546. B.

[2] Ancien receveur général des finances du Dauphiné. Il eut la direction

acquis, et non pour l'Opéra, auquel ce genre de spectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir, je prétendisse à la moindre rétribution et à la moindre partie de ce qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour le théâtre de l'Académie de musique. Le roi a trop daigné me récompenser, et ni ses bontés ni ma manière de penser ne me permettent de recevoir d'autres avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la versification d'un ballet est si au-dessous de la peine et du mérite du musicien; M. Rameau est si supérieur en son genre, et, de plus, sa fortune est si inférieure à ses talents, qu'il est juste que la rétribution soit pour lui tout entière. Ainsi, monsieur, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire; que vous pouvez donner à M. Rameau tout ce dont vous êtes convenu, sans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un aussi honnête homme que vous, monsieur, et d'un amateur aussi zélé des arts, m'est plus précieuse que tout l'or du monde. J'ai toujours pensé ainsi; et, quand je ne l'aurais pas fait, je devrais commencer par vous et par M. Rameau. C'est avec ces sentiments, monsieur, et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être, etc.

de l'Opéra depuis 1744 jusqu'en 1747, en société avec le chevalier de Mailly, colonel de dragons, qui prit, dans l'acte, le nom de *Venture*. Il s'agit, dans cette lettre, des honoraires qui étaient dus aux auteurs du *Temple de la Gloire*, opéra remis au théâtre de l'Académie royale de musique, en 1746. Ce M. Berger n'est pas le même que celui à qui sont adressées d'autres lettres (voyez, tome LI, la note de la lettre 245). B.

1420. A M. FR. MULLER [1].

Versailles, 28 junii 1746.

Si longo et gravi morbo non laboravissem, citius tibi et venerandæ imperiali academiæ quas debeo reddidissem gratias. Semper miratus sum quantam orbi terrarum utilitatem afferent tot nova virorum doctissimorum collegia, quæ quasi communem inter se rempublicam erexerunt a finibus Italiæ usque ad Finlandiæ terminos. Cum inter se dimicent reges, academiæ vinculo sapientiæ unitæ sunt, et cum vesana ambitio tot regna perturbet, tot devastet provincias, amor bonarum artium Anglos, Germanos, Gallos, Italos arcte conjungit et, ut ita dicam, ex omnibus populis selectum unum populum efficit.

Sed præcipue mira semper veneratione prosequar vestram imperialem academiam, quæ nata est cum Petri magni imperio, et ædificata cum urbe Petropoli in loco antea Europæ fere ignoto, ubi nec ullum civitatis vestigium, nec rusticorum mapalium erat. Hæc omnia de nihilo creavit magnus ille legislator, et nunc jam novem volumina vestra societate prodierunt in lucem in quibus multa reperiuntur quæ eruditissimos etiam possint erudire, cum nihil de hoc genere in publicum exierit in multis antiquorum et florentibus imperiorum metropolibus.

Exspecto ardentissime decimum volumen, quod cæteris quæ jam teneo et in celeberrima dominæ du Châtelet bibliotheca reposita sunt, cum summa voluptate adjungam. Si mea me valetudo patitur adhuc studiis quæ amavi et colui operam dare, in latinam

[1] Voyez ma Préface du tome XXI, pages iij et v. B.

linguam vertam dissertationem quam nuperrime misi anglice scriptam ad regiam Londini societatem, et italice ad institutum Bolonianum, quibus illustribus academiis abhinc aliquot annis sum aggregatus. Agitur in hac diatriba[1] de antiquis petrificationibus et conjectis, ut aiunt, ubique stupendarum, quas terrarum orbis dicitur expertus fuisse mutationum monumentis. Hanc tibi, vir eruditissime et celeberrime, mittam latine elaboratam, et meas academiæ judicio submittam cogitationes. Cæterum nunquam honoris mihi ab academia conferti immemor ero. Te rogo enixe ut velis sociis tuis omnes animi mei sensus, gratitudinem, venerationem, curam, amorem testificari. Cum essem Berelonini, decreveram usque ad urbem Petri magni iter facere, et cuncta tanti hominis vestigia et opera intueri, sed præcipue academiæ et tuorum spectator esse laudum; nec mea valetudo, nec temporum opportunitas hac me permiserunt frui voluptate. Nunc magna me consolatio recreat cum me unum e vestris civibus putem.

Vale, et mihi academiæ gratiam et tuam vitæ meæ ornamentum conserva.

TRADUCTION.

Si je n'avais pas été accablé par une maladie grave et longue, j'aurais exprimé plus tôt les remerciements que je vous dois, ainsi qu'à la respectable académie impériale. J'ai toujours admiré la grande utilité qu'offrent au monde toutes ces nouvelles associations

[1] C'est la *Dissertation sur les changements arrivés dans le globe*, etc., qu'on a vue tome XXXVIII, page 565. B.

de savants qui ont en quelque sorte formé parmi elles une république depuis les frontières de l'Italie jusqu'aux confins de la Finlande. Tandis que les rois se combattent, les académies sont unies par le lien de la sagesse; pendant qu'une cruelle ambition trouble tant de royaumes et dévaste tant de provinces, l'amour des arts unit intimement les Anglais, les Allemands, les Français et les Italiens, et en forme pour ainsi dire un peuple choisi.

Mais je suis pénétré de respect surtout pour votre académie impériale qui est née avec l'empire de Pierre-le-Grand, et qui a été édifiée avec Saint-Pétersbourg, dans un lieu antrefois presque ignoré de l'Europe, où il n'y avait ni le vestige d'une ville, ni même un village. Ce grand législateur a créé tout cela de rien, et déjà votre société a mis au jour neuf volumes dans lesquels se trouvent beaucoup de choses qui peuvent instruire les plus instruits, attendu qu'en ce genre il n'a rien été publié dans les métropoles florissantes de plusieurs états anciens.

J'attends avec la plus vive impatience le dixième volume que j'aurai un grand plaisir à réunir aux autres qui se trouvent dans la bibliothèque de madame du Châtelet. Si ma santé me permet de me livrer de nouveau aux études que j'aime et que j'ai cultivées, je traduirai en latin une dissertation que j'ai récemment envoyée en anglais à la société royale de Londres, en italien à l'institut de Bologne; académies illustres, qui, depuis plusieurs années, m'ont admis au nombre de leurs membres. Dans ce mémoire il s'agit d'anciennes pétrifications, monuments qui,

comme on le dit, sont répandus sur toute la surface de la terre dont ils attestent les changements. Je vous l'enverrai comme à un homme célèbre et érudit, et je soumettrai mes idées au jugement de l'académie. Au reste, je n'oublierai jamais l'honneur que m'a fait l'académie; je vous prie instamment d'informer vos confrères de mes sentiments de reconnaissance, de vénération, d'attachement, et d'amitié. Lorsque j'étais à Berlin, j'avais résolu de me rendre à la ville de Pierre-le-Grand, et d'y contempler les traces et les créations de ce grand homme, et surtout d'être témoin des éloges qui vous sont dus ainsi qu'à l'académie; mais ni ma santé ni le temps ne m'ont permis de jouir de ce plaisir. Maintenant j'éprouve une grande consolation en me considérant comme un de vos concitoyens.

Adieu; conservez-moi votre bienveillance et celle de l'académie qui embellissent mon existence.

1421. AL SIGNOR SEGRETARIO DELL' ACCADEMIA ETRUSCA DI CORTONA.

Versaglia, 3 luglio.

Signore, mi pare che io sia aggregato ad un collegio dei sacerdoti di Memfi, i quali ammettevano tra loro alcuni profani alla cognizione delle antichità del mondo. La vostra accademia è salita oltre, ed a superato i primi secoli di Roma; ed, avendo scoperto alcuni vestigj dei primi ammaestramenti che gli antichi Romani riceverono dai Toscani, vavincolati insieme tutti i tempi, e radunati tutti i pregi dell' Italia antica e moderna. Poteva ella conferire il titolo d'acca-

demico ad un soggetto più degno di me, ma non ad un più grande ammiratore di si nobili studj. La ringrazio col più sincero rispetto, e colla più viva gratitudine. Prego vostra signoria illustrissima di porgere alla vostra celebratissima accademia i miei sensi dell' onore che ho ricevuto, e d' aggradire l' ossequio e la riverenza con cui mi protesto.

D. V. S. Illustrissima... VOLTAIRE.

1422. AL SIGNOR GUADAGNI[1],

SEGRETARIO DELLA SOCIETA' BOTANICA, A FIRENZE.

Versaglia, 3 luglio.

Signore, tra i grandi favori che il signor principe di Craon[2] mi a compartiti, quello d' introdurmi nell' accademia dei Botanisti è uno dei più segnalati; e tanto mi riesce più grato, quantochè mi procurerà frequenti occasioni di aver corrispondenza con vostra signoria illustrissima, e di ricevere i suoi comandi. Sono ora cittadino fiorentino. La venerazione, anzi l' amore che portai sempre a questa patria d' ogni virtù, m' aveva fatto uno dei suoi vassalli; il nuovo vincolo che mi stringe colla celebratissima accademia vostra cumula i miei onori, come pure le mie brame. Porgo all' accademia la più ossequiosa gratitudine, e mi protesto con ogni maggiore rispetto di vostra signoria illustrissima, VOLTAIRE.

[1] Carlo Guadagni, de la même famille que Léopold-André Guadagni, savant jurisconsulte. CL.

[2] Celui à qui est adressée la lettre 1416. CL.

1423. A M. DE MAUPERTUIS,

A BERLIN.

A Versailles, le 3 juillet [1].

Mon cher philosophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaisir que je me fesais de vous rendre publiquement la justice qui vous est due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguste monarque. Je n'avais point séparé le souverain et le philosophe, et vous étiez le Platon qui avait quitté Athènes pour un roi supérieur assurément à Denis. On m'a rayé ce petit article dans lequel j'avais mis toutes mes complaisances.

Lorsque je lus mon *Discours* à l'académie, devant les officiers et devant plusieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent absolument que je me renfermasse dans les objets de littérature qui sont du ressort de l'académie, et retranchèrent tout ce qui paraissait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous. Si Limiers a jugé à propos de mettre mon *Discours* dans la gazette, au lieu de l'imprimer à part, je ne crois pas que vous puissiez vous en plaindre.

J'ai reçu les lettres les plus polies et les plus remplies de bonté de ceux qui président à l'académie de la Crusca, à celle de Cortone, à celle de Rome,

[1] Cette lettre est quelquefois datée du 26 mai ; voyez ma note, tome XXXVIII, page 545. B.

et à plusieurs autres. J'ai droit [1] d'attendre de vous les mêmes marques d'amitié; et la justice que je vous ai toujours rendue est un des motifs qui m'y fesait prétendre. Je suis persuadé que vous serez toujours plus touché de mes sentiments pour vous, que de la conduite de M. Limiers, et de la délicatesse de l'académie.

Bonjour; ma santé est pire que jamais; je suis étonné de vivre; mais, tant que je vivrai, ce sera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades, les harmonies *préruinées*, et le grand art de dire des riens en trente-deux volumes in-4° [2]?

1424. A M. BOLLIOUD MERMET [3].

12 juillet 1746.

Je vous remercie, monsieur, du livre [4] plein de goût et de raison que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je me félicite d'avoir pour confrère l'auteur d'un si agréable ouvrage. Je vois que Lyon sera bientôt plus connu dans l'Europe par ses académies que par ses manufactures. Vous redoublez, monsieur, l'envie que j'ai d'aller me faire recevoir; mais pour celle de voir votre aimable intendant [5], rien ne peut la redoubler. Pardonnez à mes occupations et à ma

[1] Voltaire fut le premier qui attira l'attention de Frédéric sur Maupertuis, relativement à la réorganisation de l'académie de Berlin. Cl.

[2] Œuvres de Wolff. K.

[3] L. Bollioud Mermet, secrétaire de l'académie de Lyon, né dans cette ville le 13 février 1709, mort en 1793. B.

[4] *De la corruption du goût dans la musique française*, 1746, in-12. B.

[5] Pallu; voyez la note, tome LI, page 185. B.

santé si je n'ai pas plus tôt répondu à l'honneur que vous m'avez fait: je n'y ai pas été moins sensible.

1425. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

13 agosto.

Si compiacerà, per questa volta, che io non le discorra di letteratura, perchè solo mi riserbo a supplicarla, con tutta la maggior efficacia, d' un favore che molto m' interessa, e che attendo in riguardo di quella amicizia e bontà con cui ella degnossi graziarmi, ed anche per quella che conserva alla signora du Châtelet; ed eccone il succinto.

La signora duchessa di Montenero [1] vive desiderosissima d' essere annoverata fra le dame di palazzo della regina [2] di Napoli; e sapendo essere il miglior mezzo per ottenere quest' onore, quello della regina di Polonia, sua madre, bramerei che vostra eccellenza interponesse ogni suo potere acciocchè, con una lettera di S. M. venisse raccomandata alla regina sua figlia, e con questo autorevole patrocinio fosse secondata la brama della sopra accennata duchessa. La supplico, colla più viva istanza, di parlarne al padre Guarini [3], o al signor conte di Brühl [4], e non tralasci di promovere con tutto calore ogni oppor-

[1] Voyez la lettre 1388. B.

[2] Marie-Amélie de Saxe, née en 1724, fille de l'électeur de Saxe, roi de Pologne; mariée, en 1738, à don Carlos. Cl.

[3] Jésuite napolitain, confesseur du roi et de la reine de Pologne, à la cour de Dresde, où était sans doute Algarotti lorsque Voltaire lui écrivit cette lettre. Cl.

[4] Henri, comte de Brühl, ministre et favori du roi de Pologne, électeur de Saxe. Cl.

tuno mezzo per arrivarne al desiato fine; e lene sarò eternamente obbligato, porgendogliene fin d' adesso umilissime grazie. Madame du Châtelet vene sarà sommamente obbligata. Lo domando in nome della signora Beatrice, e di tutte le donne di che avete cantato la beltà, e goduto i favori. Addio, carissimo e stimatissimo amico. *Vive felix.* V.

1426. A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 19 août.

Mon cher ami, pardonnerez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine; que j'en étais au quatrième acte, quand madame la dauphine mourut [1], et que, moi chétif, j'ai été sur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la destinée se joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour!

Le poëme [2] de madame du Boccage, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très tard, les remerciements les plus sincères. C'est une belle époque pour les lettres et

[1] Le 22 juillet 1746. Cl.

[2] Le sujet et le titre de ce poëme, couronné par l'académie de Rouen le 12 juillet 1745, et imprimé en 1746, étaient le *Prix alternatif entre les Belles-Lettres et les Sciences*, fondé par le duc de Luxembourg, gouverneur de Normandie. C'était le premier prix que distribuait l'académie de Rouen, et il rappelait celui que l'académie française, en 1671, décerna à mademoiselle de Scudéri, Normande comme madame du Boccage. Cl.

pour votre académie. J'ai trouvé son poëme écrit facilement et avec naturel; ce n'est pas là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficultés.

Nous avons ici un jeune homme[1] du pays de Pourceaugnac qui a remporté notre prix; cela n'a pas l'air si galant que votre académie; mais en vérité, sa pièce est une des meilleures qui se soient faites depuis trente ans. La littérature languit d'ailleurs. La terre se repose. Il ne faut pas faire des moissons tous les jours; la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y a que la douceur de l'amitié et de la société qui ne lasse point. Et cependant, mon ancien ami, ai-je vécu avec vous? ai-je eu cette consolation? je n'ai fait que souffrir pendant tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai passé une vie douloureuse à espérer inutilement de jouir des agréments et du commerce charmant de mon cher Cideville. Il y a deux mois que je ne vois personne, et que je n'ai pu répondre à une lettre. Mon ame était à Babylone, mon corps dans mon lit; et de là je dictais à mon valet de chambre[2] de grands diables de vers tragiques qu'il estropiait.

J'ai exécuté tous vos ordres sur le poëme de la Sapho[3] de Normandie. Adieu, vous qui en êtes l'Anacréon; aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embrasse tendrement. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. V.

[1] Marmontel; voyez page 74. Le sujet du prix qu'il venait de remporter était *la gloire de Louis-le-Grand perpétuée dans le roi son successeur*. Cl.

[2] Ce doit être Longchamp, dont il est parlé dans la lettre 1428. B.

[3] Madame du Boccage. Cl.

1427. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 août.

Je dois passer, monsieur, dans votre esprit, pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très infirme [1]. J'ai été, pendant un mois entier, accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me fesait faire pour les relevailles de madame la dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'est madame la dauphine qui est morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs!

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et, ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos

[1] Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 41; et saint Marc, ch. XIV, v. 38. CL.

modes, sur nos usages, sur le Nouveau-Monde découvert presque de son temps [1], sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parcequ'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes [2] est entre Montaigne et Épictète. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez aussi celle de votre ange gardien, que vous m'avez fait voir à Versailles. Cette Michelle et ce Michel Montaigne sont de bonnes ressources contre l'ennui. Je vous souhaite, monsieur, autant de plaisir que vous m'en avez fait.

Je ne sais si la personne à qui vous avez envoyé votre dissertation, également instructive et polie, osera imprimer sa condamnation. Pour moi, je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en supplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remerciements. Je voudrais, en vérité, passer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait? Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments; elle a un esprit trop juste pour n'être pas

[1] Michel de Montaigne naquit le 28 février 1533, environ quarante ans après la découverte de l'Amérique. Cl.

[2] De Tressan, alors maréchal de camp, fesait partie de l'expédition confiée au duc de Richelieu, en faveur de la cause du *Prétendant*, et était particulièrement chargé du commandement de l'armée des côtes de la Manche. Cl.

entièrement de votre avis; elle est contente de votre petit ouvrage, à proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup.

Adieu, monsieur; conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce me soutiennent dans mes longues infirmités.

1428. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Paris, 22 septembre.

Sire, votre personne me sera toujours chère, comme votre nom sera toujours respectable à vos ennemis mêmes, et glorieux dans la postérité. Le sieur Thieriot m'apprit, il y a quelques mois, que vous aviez perdu, dans le tumulte d'une de vos victoires [1], ce commencement de l'Histoire de Louis XIV, que j'avais eu l'honneur de remettre entre les mains de votre majesté. J'envoyai, quelques jours après, à Cirey chercher le manuscrit original sur lequel je fis faire une nouvelle copie. M. de Maupertuis partit de Paris avant que cette copie fût prête, sans quoi je l'en aurais chargé; il me dit l'étrange raison alléguée par le sieur Thieriot à votre majesté même, par laquelle ledit Thieriot s'excusait de faire cet envoi. C'est ce qui m'a déterminé à presser les copistes, et à leur faire quitter tout autre ouvrage. J'ai donc porté l'Histoire de Louis XIV chez le correspondant du sieur

[1] La bataille de Sorr; voyez ma Préface du tome XV, page iij. B.

Jordan, et votre majesté la recevra probablement avec cette lettre.

Si vous aviez, sire, daigné vous adresser à moi, vos ordres n'en auraient pas été, à la vérité, exécutés plus tôt, puisqu'il a fallu le temps d'envoyer à Cirey; mais vous m'auriez donné une marque de confiance et de bonté que j'étais en droit d'attendre. Car, quoique ma destinée m'ait forcé de vivre loin de votre cour, elle n'a pu assurément rien diminuer des sentiments qui m'attacheront à vous jusqu'au dernier jour de ma vie.

Non seulement je vous envoie, sire, cette Histoire; mais je ferai tenir aussi à votre majesté la tragédie de *Sémiramis*, que j'avais faite pour la dauphine qui nous a été enlevée [1]. Je n'ai pu vous donner *la Pucelle* [2]; il faudrait pour cela user de violence, et la violence n'est bonne qu'avec les pandours et les hussards. C'est malgré moi que je ne remets pas entre vos mains tout ce que j'ai pu jamais faire; il est juste que l'homme de la terre le plus capable d'en juger en soit le possesseur. Je ne crois pas que dorénavant ma santé me permette de travailler beaucoup; je suis tombé enfin dans un état auquel je ne crois pas qu'il y ait de ressource. J'attends la mort patiemment, et si votre majesté veut le permettre, j'aurai soin que tous mes manuscrits vous soient fidèlement remis après ma mort, et votre majesté en disposera comme elle voudra. C'est déjà pour moi une idée bien consolante de penser que tout ce qui m'a occupé pen-

[1] Le 22 juillet 1746. Cl.

[2] Le roi en avait depuis long-temps six chants; voyez t. LIV, p. 586. B.

dant ma vie ne passera que dans les mains du grand Frédéric.

Je sais que votre majesté a ordonné au sieur Thieriot de lui envoyer toutes les éditions qu'il aura pu recouvrer; mais elles sont toutes si informes et si fautives, qu'il n'y en a aucune que je puisse adopter. Celle des Ledet est une des plus mauvaises; et surtout leur sixième volume[1] serait punissable, si on savait en Hollande punir la licence des libraires.

Votre majesté ne sera peut-être pas fâchée d'apprendre que les armes du roi mon maître, et ses succès en Flandre, ont prévenu de nouvelles prévarications de la part des libraires hollandais. Un secrétaire[2], que malheureusement madame du Châtelet m'avait donné elle-même, avait pris la peine de transcrire, à Bruxelles, plusieurs de mes lettres et de celles de madame du Châtelet, plusieurs même de votre majesté, et les avait mises en dépôt chez une marchande de Bruxelles, nommée Desvignes, qui demeure à l'enseigne du *Ruban-Bleu*. Cette femme en avait vendu une partie aux Ledet, qui les ont imprimées dans leur sixième volume; et elle était en marché du reste, lorsque le roi mon maître prit Bruxelles[3]. Nous nous adressâmes sur-le-champ à M. de Séchelles[4], nommé intendant des pays con-

[1] Ce sixième volume, daté de 1745, et donné comme suite à l'édition de 1738-39, quatre volumes, contient des lettres de Frédéric à Voltaire, et de ce dernier à Frédéric. B.

[2] Longchamp, qui fut au service de Voltaire de 1746 à 1754, mais qui ne le suivit pas à Berlin en 1750. B.

[3] Bruxelles avait été pris par les Français en février 1746. B.

[4] Voyez la note, tome LIV, page 337. B.

quis. Il fit une descente chez la Desvignes, se saisit des papiers, et les renvoya à madame la marquise du Châtelet.

Au reste, sire, madame du Châtelet et moi nous sommes toujours pénétrés de la même vénération pour votre majesté, et elle vous donne sans difficulté la préférence sur toutes les monades de Leibnitz. Tout sert à la faire souvenir de vous; votre portrait, qui est dans sa chambre, à la droite de Louis XIV; vos médailles, qui sont entre celles de Newton et de Marlborough; votre couvert, avec lequel elle mange souvent; enfin, votre réputation, qui est présente partout et à tous les moments.

Pour moi, sire, je n'ai d'autre regret dans ce monde que celui de ne plus voir le grand homme qui en est l'ornement. J'achève paisiblement ma carrière, et je la finirai en vous protestant que j'aurai toujours vécu avec le plus véritable attachement et le plus profond respect, etc.

1429. A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, ce 9 novembre.

Je ne sais plus qui disait que les gens qui font des tragédies n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaissait son monde. Un tragédien dit toujours: J'écrirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand portefeuille, et versifie. Son cœur a beau lui dire: Écris donc à ton ami; vient un héros de Babylone, ou une piaillarde de princesse, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très aimable Cideville; me voici à Fontainebleau [1], et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec *Sémiramis*. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir point vu habiller Louis XV. Au moins je me console en disant : C'est pour eux que je travaille. Mon cher Cideville, si j'ai de la santé, j'irai à Paris à votre lever, je viendrai vous montrer ma besogne; je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami; je ne sais pas ce qu'on fera sur nos frontières, mais tout sera à Paris en fêtes, et c'en est une bien grande pour moi de vous revoir.

Bonjour; je vous embrasse tendrement. V.

1430. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

Non ho voluto ringraziarla di tutti i suoi favori prima d' averli interamente goduti, me ne sono veramente inebriato. Ho letto e riletto *il Newtonianismo*, e sempre con un nuovo piacere. Sa bene non esservi chi abbia maggior interesse di me nella sua gloria; si degni ella di ricordarsi che la mia voce fu la prima tromba [2] che fece rimbombare tra le nostre zampogne francesi il merito del vostro libro, prima che

[1] Ce fut pendant ce séjour à Fontainebleau que madame du Châtelet perdit au jeu 84,000 livres; Longchamp, dans l'article v de ses *Mémoires*, donne quelques détails sur cette particularité qui amena la retraite de Voltaire à Sceaux chez la duchesse du Maine. B.

[2] Voyez, tome XIV, le sonnet à Algarotti (*Poésies mêlées*, 1736). B.

fosse uscito in pubblico. La vostra luce settemplice abbarbagliò per un tempo gli occhi de' nostri cartesiani, e l' accademia delle scienze, ne' suoi vortici ancora involta, parve un poco ritrosetta nel dare al vostro bello e mal tradotto [1] libro i dovuti applausi. Ma vi sono delle cose al mondo, che sottomettono sempre i ribelli: la verità, e la beltà. Avete vinto con queste armi; ma mi lagnerò sempre che abbiate dedicato *il Newtonianismo* ad un vecchio cartesiano [2], che non intende punto le leggi della gravitazione. Ho letto col medesimo piacere la vostra dissertazione sopra i sette piccoli, e mal conosciuti re romani; l'avete scritta nella vostra gioventù, ma eravate già molto maturo d' ingegno e di dottrina. Avete per avventura conoscenza d' un volume scritto in Germania, venti anni fa, da un Francese, sopra l' istessa materia? Vi sono acute investigazioni, ma non mi ricordo dell' autore.

Ho letto sei volte la vostra epistola al signor Zeno; oh! quanto s' innalza un tal mobile, ed egregio volo sopra tutti i sonnettieri dell' infingarda Italia! Ecco dunque tre opere, tutte differenti di materia e di stile. *Tria regna tenens.* Non v' è al mondo un' ingegno così versatile, e così universale. Pare a chi vi legge che siate nato solamente per la cosa che trattate.

Mi rincresce molto di non accompagnare il duca di Richelieu [3]. Mi lusingavo di vedere in Dresda la

[1] Allusion à la traduction de Duperron de Castera; 1738. Cl.
[2] Fontenelle. B.
[3] Voyez plus bas la lettre 1433. Cl.

nostra delphina [1], la magnifica corte d' un re [2] amato da suoi sudditi, un gran ministro [3], e 'l signor Algarotti; ma la mia languida sanità distrugge tutte queste speranze incantatrici. Non si scordi però dell' affare che le ho raccommandato [4]; la protezione d' una madre è la più efficace presso d' una figlia, e ne spero un felice esito col vostro patrocinio; le bacio di grán cuore la mano che ha scritto tante belle cose.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

1431. A M. DALEMBERT.

Le 13 décembre.

En vous remerciant, monsieur, de vos bontés et de votre ouvrage sur la cause générale des vents [5]. Du temps de Voiture, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame du Châtelet est trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maison où vous soyez plus estimé.

« Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures. »
Virg., ecl. III, v. 73.

[1] Marie-Josèphe, fille de l'électeur de Saxe, née en novembre 1731, mariée au dauphin le 9 février 1747. Cl.

[2] Frédéric-Auguste II, né en 1696, mort en 1763; roi de Pologne et électeur de Saxe. Cl.

[3] Le comte de Brühl, déjà cité, page 133. Cl.

[4] L'admission de la duchesse de Montenero, comme *dama di palazzo*, auprès de la reine de Naples. Cl.

[5] *Réflexions sur la cause générale des vents*, pièce qui a remporté le prix proposé par l'académie de Berlin; 1746, in-4°. B.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments d'estime qui vous sont dus, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

1432. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 18 décembre.

Le marquis de Paulmi [1] sera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime, et comme un nourrisson du Parnasse accrédité par Apollon même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de Richelieu ne le conduise pas par Berlin; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talents de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura, dans tous les siècles, les mêmes suffrages que lui accordent Paris, la France, et l'Europe entière.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agréments dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore [2], je vous laisserai faire. Confessez-vous, faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles, recevez à-la-fois les sept sacrements, si vous le voulez; peu m'importe; cependant dans votre soi-disant agonie, je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de Saxe. Certes vous autres Français vous êtes étonnants. Vos héros gagnent des batailles ayant la mort sur les lèvres, et vos poëtes font des ouvrages immortels, à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, si jamais la nature se plaît, par un caprice, à vous rendre sains et robustes!

[1] M. de Paulmi (voyez tome LIV, page 388) venait d'être nommé pour accompagner le duc de Richelieu dans son ambassade à Dresde. Cl.

[2] Boileau, satire IX, 264, a dit :

Et toujours bien mangeant mourir par métaphore. B.

Les anecdotes sur la vie privée de Louis XIV m'ont fait bien du plaisir, quoique, à la vérité, je n'y aie pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44 [1], et que vous missiez la dernière main au *Siècle de Louis-le-Grand.* Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'est en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'est aux hommes de faire de grandes choses, et à la postérité impartiale à prononcer sur eux et sur leurs actions.

Croyez-moi, achevez *la Pucelle.* Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des polissons. Un Hercule, enchaîné et retenu par trop d'entraves, doit perdre sa force et devenir plus flasque que le lâche Pâris.

Il semble que le dauphin ne se marie que pour exercer votre génie. *Sémiramis* fait autant de bruit en Allemagne, que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes suffrages à ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute la ville s'intéresse à son sort; c'est notre Palladium, et la plus belle conquête que j'aie faite de ma vie. Pour vous, qui n'êtes qu'un inconstant, un ingrat, un perfide, un... que ne vous dirais-je pas, si je ne fesais grace à vous et à tous les Français, en faveur de Louis XV [2] !

Adieu; les vêpres de la comédie sonnent. Barbarin [3], Cochois [4], Hauteville, m'appellent; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts; c'est pourquoi je ne saurais refuser mon estime à l'auteur de *la Henriade.* FÉDÉRIC.

[1] Qui devait entrer dans l'ouvrage dont Voltaire parle à la lettre 1363. B.

[2] Toutes les éditions portent *Louis XV;* mais j'ai été tenté de mettre ici *Louis XIV.* B.

[3] Voyez tome XL, pages 76, 331. B.

[4] Voyez tome LII, pages 319, 366, 392; et XL, 92. B.

1433. A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR[1] A DRESDE.

A Paris, le 24 décembre.

Très magnifique ambassadeur,
Vous avez quelque sympathie
Pour ces catins dont la manie
Est d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui, sur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galants exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maison,
A tant de belles destinée,
Vous allez chez le roi saxon
Rendre hommage au dieu d'hyménée;
Vous, cet aimable Richelieu,
Qui, né pour un autre mystère,
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de son frère.
Revenez cher à tous les deux;
Ramenez la paix avec eux,
Ainsi que vous eûtes la gloire[2],
Aux campagnes de Fontenoi,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monsieur le duc, vous voulez des scieurs de long sur le devant de votre tableau! fi donc! Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères, dont les attitudes seront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très beaux ef-

[1] Richelieu fut chargé d'aller demander, à Dresde, pour le dauphin, la main de Marie-Josèphe de Saxe. Cl.

[2] Cette gloire appartenait beaucoup plus à Lally; voyez page 27. Cl.

fets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel.

Que dites-vous d'une infame *Calotte* qu'on a faite contre monsieur et madame de La Popelinière, pour prix des fêtes qu'ils ont données? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons? Mais le poëte Roi aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre, dont son ame est plus attaquée que son corps.

Vous savez que l'aventure de Gènes s'est terminée à l'amiable [1], par la pendaison de quelques citoyens et de quelques soldats; que cependant le général Brown a fait faire à M. de Mirepoix [2] d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de Belle-Ile, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon.

« In tanto le bacio umilmente le mani, e riverisco « nella sua persona l' onor di nostra età. »

1434. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 5 février 1747.

Sire, eh bien! vous aurez *Sémiramis;* elle n'est pas à l'eau rose; c'est ce qui fait que je ne la donne pas à notre peuple de sybarites, mais à un roi qui pense comme on pensait en France, du temps du grand Corneille et du grand Condé, et qui veut qu'une tragédie soit tragique, et une comédie comique.

Dieu me préserve, sire, de faire imprimer l'*His-*

[1] Pas tant *à l'amiable*, car le peuple de Gènes venait d'en chasser les Autrichiens. Voyez le chapitre XXI du *Siècle de Louis XV*. Cl.

[2] Mort maréchal de France le 25 septembre 1757. Cl.

toire de la guerre de 1741! Ce sont de ces fruits que le temps seul peut mûrir; je n'ai fait assurément ni un panégyrique, ni une satire; mais plus j'aime la vérité, et moins je dois la prodiguer. J'ai travaillé sur les mémoires et sur les lettres des généraux et des ministres. Ce sont des matériaux pour la postérité; car sur quels fondements bâtirait-on l'histoire, si les contemporains ne laissaient pas de quoi élever l'édifice? César écrivit ses *Commentaires*, et vous écrivez les vôtres [1]; mais où sont les acteurs qui puissent ainsi rendre compte du grand rôle qu'ils ont joué? Le maréchal de Broglie [2] était-il homme à faire des commentaires? Au reste, sire, je suis très loin d'entrer dans cet horrible et ennuyeux détail de journaux de siéges, de marches, de contre-marches, de tranchées relevées, et de tout ce qui fait l'entretien d'un vieux major et d'un lieutenant colonel retiré dans sa province. Il faut que la guerre soit par elle-même quelque chose de bien vilain, puisque les détails en sont si ennuyeux. J'ai tâché de considérer cette folie humaine un peu en philosophe. J'ai représenté l'Espagne et l'Angleterre dépensant cent millions à se faire la guerre pour quatre-vingt-quinze mille livres portées en compte; les nations détruisant réciproquement le commerce pour lequel elles combattent [3]; la guerre au sujet de la Pragmatique devenue comme une maladie qui change trois ou quatre fois de caractère, et qui de fièvre devient paralysie, et de paralysie, con-

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.* B.
[2] Voyez la note, tome LIV, page 222. B.
[3] Voyez tome XX, page 528; et XXI, 81-82. B.

vulsion; Rome qui donne la bénédiction et qui ouvre ses portes aux têtes de deux armées ennemies, en un même jour; un chaos d'intérêts divers qui se croisent à tout moment; ce qui était vrai au printemps devenu faux en automne; tout le monde criant: *La paix! la paix!* et fesant la guerre à outrance; enfin, tous les fléaux qui fondent sur cette pauvre race humaine; au milieu de tout cela, un prince philosophe qui prend toujours bien son temps pour donner des batailles et des opéra; qui sait faire la guerre, la paix, et des vers, et de la musique; qui réforme les abus de la justice, et qui est le plus bel esprit de l'Europe. Voilà à quoi je m'amuse, sire, quand je ne meurs point; mais je me meurs fort souvent, et je souffre beaucoup plus que ceux qui, dans cette funeste guerre, ont attrapé de grands coups de fusil.

J'ai revu M. le duc de Richelieu, qui est au désespoir de n'avoir pu faire sa cour au grand homme de nos jours. Il ne s'en console point, et moi je ne demande à la nature un mois ou deux de santé que pour voir encore une fois ce grand homme, avant d'aller dans le pays où Achille et Thersite, Corneille et Danchet, sont égaux. Je serai attaché à votre majesté, jusqu'à ce beau moment où l'on va savoir à point nommé ce que c'est que l'ame, l'infini, la matière, et l'essence des choses; et, tant que je vivrai, j'admirerai et j'aimerai en vous l'honneur et l'exemple de cette pauvre espèce humaine. V.

1435. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre *Sémiramis* pour Paris; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un portefeuille. Je vous devine; avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin. A coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, et que votre discrétion, ou votre modestie, vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remerciements à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public, ou plutôt les intrigues et les cabales qui puissent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire; suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe; je me suis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables, et j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événements et sur les différents effets qu'une même chose produit, quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre, que vous dédaignez, sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties, et vous avez raison sur ce sujet; cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux[1] qui la traitent pour la plupart du temps. Si on lisait

[1] Le jésuite Daniel, par exemple. Cl. — Voyez ce qu'en dit Voltaire, tome XX, page 506. B.

une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, et où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas, pour cela, que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre, qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en aurait-elle pas?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille; aussi bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public.

J'ai pensé très sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là bas, j'aurais guetté Lucrèce et Virgile, jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Élysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci; ma curiosité sur *l'infini* et sur les principes *des choses* n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage. Cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu,

> *Car* je t'aime toujours, tout ingrat et vaurien:
> Je te pardonne tout avec un cœur chrétien;
> Et ma facilité *fait* grace à ta faiblesse [1].

Le duc de Richelieu a vu des dauphines, des fêtes, des cé-

[1] Vers 30 à 32 de l'Épître à Génonville, tome XIII. Cl.

rémònies, et des fats; c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi, j'ai vu le petit Paulmi[1] aussi doux qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, et il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation; il doit être à présent à Paris. Je vous prie de lui faire mes compliments, et de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre *Pucelle* à la duchesse de Wurtemberg[2]; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez; et les seuls qui méritent votre confiance, ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu; puisse la nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, et vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'esprit humain!

1436. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Versailles, ce 9 mars.

Les fileuses des destinées,
Les Parques, ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là bas de vos exploits,
De vos rimes si bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte
A Berlin vous rendant visite,
La Mort s'en vint, avec le Temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et discours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!

[1] Voyez la note, tome LIV, page 388. Aucun de ses ouvrages dramatiques n'a été imprimé. B.

[2] Mère des princes Charles-Eugène et Louis-Eugène de Wurtemberg, avec lesquels Voltaire fut en relations fréquentes. CL.

Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte, et votre épée;
Elle songea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
Et qu'Alcide par sa valeur,
La bravèrent dans son empire.
Dans vous, dans mon prince elle vit [1]
Le seul homme qui réunit
Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide;
Doublement elle vous craignit,
Et, laissant son dard homicide,
S'enfuit au plus vite, et partit
Pour aller saisir la personne
De quelque pesant cardinal,
Ou pour achever, dans Lisbonne,
Le prêtre-roi [2] de Portugal.

[1] Variante de l'édition de Kehl:

Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit
Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide.
Doublement elle vous craignit;
Et, jetant son ciseau perfide,
Chez ses sœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis,
Car vous êtes tous deux amis:
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis;
Vous régnez sur des cœurs soumis,
L'un, à Berlin; l'autre, à Versailles.
Tous deux un jour... mais je finis;
Il est trop aisé de déplaire
Quand on parle aux rois trop long-temps;
Comparer deux héros vivants
N'est pas une petite affaire.

[2] Jean V. — Selon Voltaire, les fêtes de ce prince étaient des processions, et ses maîtresses des religieuses. On lit dans l'*Histoire des confesseurs des empereurs, des rois, et d'autres princes*, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, page 249, que Jean V « avait établi son sérail au couvent des reli-

Vraiment, sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je serais bien loin de plaisanter, si votre lettre, en me rassurant, ne m'avait inspiré de la gaîté. La Renommée, qui a toujours ses cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre majesté était à l'extrémité, et qu'il y avait très peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, sire, vous aurait fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut consterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos états. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible; vous auriez senti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ses défauts, est peut-être dans l'univers la seule dispensatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que des Anglais; les Italiens ne sont rien; les Espagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain; les *monades* de Leibnitz, en Allemagne, et l'*harmonie préétablie*, n'immortaliseront aucun grand homme. Vous savez, sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie; mais j'ose assurer qu'elle est la seule qui élève des monuments à la gloire des grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi, sire, votre péril me fit frémir, et me

« gieuses d'Odivelas, à deux lieues de Lisbonne; et, comme il avait éprouvé « des attaques d'apoplexie qui pouvaient se renouveler d'une manière fâ- « cheuse, quand il allait à Odivelas il était suivi d'un prêtre qui portait les « saintes huiles pour l'administrer, en cas de besoin. » Les jésuites furent tout-puissants sous le règne de ce prince, mort en 1750. Cl.

coûta bien des larmes. Ce fut M. de Paulmi qui m'apprit que votre majesté se portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je serais tenté de croire que les pilules de Stahl doivent faire du bien au roi de Prusse; elles ont été inventées à Berlin, et elles m'ont presque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros!

Si quelque jour elles me rendent un peu de forces, je vous demanderai assurément la permission de venir encore vous admirer; peut-être votre majesté ne serait-elle pas fâchée de me donner ses lumières sur ce qu'elle a fait et sur ce qu'elle pense de grand. Je lui jure qu'elle ne se plaindrait pas que j'eusse donné à madame la duchesse de Wurtemberg ce que je devais donner au grand Frédéric. Elle a peut-être copié une page ou deux de ce que vous avez, mais il est impossible qu'elle ait ce que vous n'avez pas [1]; je vous jure encore que le reste est à Cirey, et n'est point fait du tout pour être à présent à Paris.

La dame de Cirey, qui a été aussi alarmée que moi, vous demande la permission de vous témoigner sa joie et son attachement respectueux.

Vivez, sire, vivez, grand homme, et puissé-je vivre pour venir encore une fois baiser cette main victorieuse qui a fait et écrit de quoi aller à la postérité la plus reculée! Vivez, vous qui êtes le plus grand homme de l'Europe, et que j'oserai aimer tendrement

[1] Voyez le troisième alinéa de la lettre 1428. Cl.

jusqu'à mon dernier soupir, malgré le profond respect qui empêche, dit-on, d'aimer.

1437. A M. THIERIOT.

A Versailles, le 10 mars[1].

Je vous renvoie vos livres italiens. Je ne lis plus que la religion des anciens mages, mon cher ami. Je suis à Babylone, entre Sémiramis et Ninias. Il n'y a pas moyen de vous envoyer ce que je peux avoir de l'*Histoire de Louis XIV*. *Sémiramis* dit qu'elle demande la préférence, que ses jardins valaient bien ceux de Versailles, et qu'elle croit égaler tous les modernes, excepté peut-être ceux qui gagnent trois batailles en un an, et qui donnent la paix dans la capitale de leur ennemi. Mon ami, une tragédie engloutit son homme; il n'y aura pas de raison avec moi, tant que je serai sur les bords de l'Euphrate, avec l'ombre de Ninus, des incestes, et des parricides. Je mets sur la scène un grand-prêtre honnête homme, jugez si ma besogne est aisée!

Adieu, bonsoir; prenez patience à Berci; c'est votre lot que la patience.

1438. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril.

Vous que le ciel, en sa bonté,
Dans un pays libre a fait naître,

[1] Thieriot, correspondant littéraire de Frédéric depuis 1737 (voyez tome LIII, page 21), n'en était pas payé. C'était donc moins pour les louanges données par Voltaire au roi, que pour lui rappeler ses promesses, que Thieriot lui adressa, avec la lettre du 9 mars, copie de la lettre ou du fragment de lettre du 10 mars. B.

Vous qui, dans la Saxe arrêté[1]
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez su vous choisir un maître
Préférable à la liberté;

così scrivo al mio Pollione veneto, al mio carissimo ed illustrissimo amico, e così saranno stampate queste bagatelluccie, se fate loro mai l' onore di mandarle ai torchi del Walther, *si aliquid putas nostras nugas esse*[2]. Veramente nè queste ciancie, nè *Pandora*, nè il volume a voi indirizzato, non vagliono otto scudi; ma, carissimo signore, un così esorbitante prezzo è una violazione manifesta *juris gentium*. Il nostro intendente delle lettere, e dei postiglioni, il signor di *La Reinière*, *fermier-général des postes de France*, *par le moyen duquel « one walks at sight from a pole to another,* » aveva per certo munito di suo sigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioso e grave piego. E chi non sa quanto rispetto si debba portare al nome di La Reinière, ad un uomo che è il più ricco ed il più cortese *de tous les fermiers-généraux?* Ma giacchè, a dispetto della sua cortesia, e della stretta amicizia che corre fra le due corti, i signori della posta di Dresda ci anno usati come nemici, tocca al librajo Walther di pagare gli otto scudi, e gliene terrò conto. Per tutti i santi, non burlate, quando mi dite che le cose mie vi vengono *molto care?* Manderò quanto prima il tomo della *Henriade* pel primo corriere.

« Farewell, great and amiable man. They say you

[1] Voyez la note de la lettre 1347. B.

[2] « Meas esse aliquid putari nugas. »
CATULLE, épît. I, *ad Cornel. nepotem*, v. 4.

« go to Padua. You should take your way through « France. Emily should be very glad to see you, and « I should be in ecstasy, etc. »

1439. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

24 avril.

Vous rendez la Mort si galante,
Et le Tartare si charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon esprit et le tente
D'en tâter pour quelque moment;
Mais de cette demeure sombre,
Où Proserpine avec Pluton
Gouverne le funeste nombre
D'habitants du noir Phlégéthon,
Je n'ai point vu revenir[1] d'ombre.
J'ignore si dans ce canton
Les beaux esprits ont le bon ton;
Et le voyage est de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'est pas trop sûre.
Laissons donc à la Fiction
La tranquille possession
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'Imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puise le système où se fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place son plus doux espoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout consolé,
Bien lesté, saintement huilé,
Passer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale;

[1] Voltaire a dit, en 1778, dans ses *Adieux à la vie*, tome XIV :

Adieu ; je vais dans ce pays
D'où ne *revint* point feu mon père. Cl.

Moi, qui ne suis point affublé
De vision théologale,
Je préfère à cette morale
La solide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laisse la félicité
Dont on prétend qu'elle est suivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaisir engourdie
Ne vit que dans l'éternité;
A cette engeance triste et folle
Des Malebranche de l'école,
Grands alambiqueurs d'arguments,
Dont la raison et le bon sens
Subtilement des bancs s'envole,
Attendant un Roland nouveau
Qui, par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi, qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne sans faiblesse
Aux plaisirs que m'offrent mes goûts;
Et, lorsque mon démon m'oppresse,
Aux riches sources du Permesse
J'ose encor puiser quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeunesse;
Mon front, sillonné par ses doigts,
M'apprend, hélas! que la vieillesse
Vient pour me ranger sous ses lois.
Adieu, beaux jours, plaisirs, folie,
Brillante imagination,
Enfants de mon naissant génie;
Adieu, pétillante saillie,
Vos charmes sont hors de saison;
Et la sagesse, me dit-on,
Doit, sur la physionomie
D'un républicain de Platon,
Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,



Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raison;
Ma muse, du Pinde proscrite,
M'avertit que son dieu la quitte.
Ainsi donc j'abandonnerai
Cette séduisante carrière;
Mais, tant que je vous y verrai,
Assis auprès de la barrière,
Battant des mains, j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'avez envoyé. Il n'est en vérité rien au-dessus de vos vers. J'en ai vu que vous adressez à Algarotti qui sont charmants[1], mais ceux qui sont pour moi [2] sont encore au-dessus des autres.

La *Sémiramis* m'est parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail et de ces superbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne sais cependant si les spectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'esprit du dix-huitième siècle se prête à ce merveilleux lorsqu'il est en récit, et c'est un peu hasarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand Ninus fasse des prosélytes. Ceux qui croient à peine en Dieu doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle sur le théâtre.

Je hasarde peut-être trop de vous exposer mes doutes sur une chose dont je ne suis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeste, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raisonner plus à mon aise, et bavarder politique; ce qui est le plus souvent travestir en héroïsme la fourberie des hommes.

Je me suis à présent enfoncé dans l'histoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de savoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à présent, je vous conserve toujours mon estime, et je suis toujours dans les dis-

[1] C'est sans doute l'Épître du 21 février (tome XIII). Cl.
[2] Voyez les vers qui sont au commencement de la lettre 1436. Cl.

positions de vous recevoir ici avec empressement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes compliments à madame du Châtelet, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

1440. A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR[1].

Avril.

Quand César, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en fesait son compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amants ainsi que des guerriers
Unissait le myrte aux lauriers;
Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère;
Et, depuis quelque temps, j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglants du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je suis persuadé, madame, que, du temps de ce César, il n'y avait point de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens ; et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbéciles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir, avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle, c'est comme bon citoyen ; et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Étiolles ou à Brumoi, ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

[1] Voyez la note sur la lettre 1359. B.

Je suis avec respect, madame, de vos yeux, de votre figure, et de votre esprit, le très, etc.

1441. A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

A Paris, le 4 de la pleine lune[1].

L'ange Jesrad a porté jusqu'à Memnon la nouvelle de vos brillants succès [2], et Babylone avoue qu'il n'y eut jamais d'itimadoulet dont le ministère ait été plus couvert de gloire. Vous êtes digne de conduire le cheval sacré du roi des rois, et la chienne favorite de la reine. Je brûlais du desir de baiser la crotte de votre sublime tente, et de boire du vin de Chiras à vos divins banquets. Orosmade n'a pas permis que j'aie joui de cette consolation, et je suis demeuré enseveli dans l'ombre, loin des rayons brillants de votre prospérité. Je lève les mains vers le puissant Orosmade; je le prie de faire long-temps marcher devant vous l'Ange exterminateur, et de vous ramener par des chemins tout couverts de palmes.

Cependant, très magnifique seigneur, permettriez-vous qu'on vous adressât, à votre sublime tente, un gros paquet que Memnon [3] vous enverrait du séjour

[1] Cette lettre, écrite en juillet 1747, semblerait être du 24 du même mois, d'après la date que Voltaire lui donne; mais je la crois du 8. Voyez les *Mémoires* du marquis d'Argenson, page 465. Cl.

[2] La victoire remportée par les Français, le 2 juillet 1747, dans les champs de Laufelt. Cl.

[3] L'ouvrage publié, en 1747, par Voltaire, sous le titre de *Memnon*, a été, l'année suivante, intitulé *Zadig*; voyez ma Préface du tome XXXIII, page iv. B.

humide des Bataves? Je sais que vous pourriez bien l'aller chercher vous-même en personne; mais, comme ce paquet pourrait bien arriver aux pieds de votre grandeur avant que vous fussiez à Amsterdam, je vous demanderai la permission de vous le faire adresser par M. Chiquet, dans la ville où vous aurez porté vos armes triomphantes; et vous pourriez ordonner que ce paquet fût porté jusqu'à la ville impériale de Paris, parmi les immenses bagages de votre grandeur.

Je lui demande très humblement pardon d'interrompre ses moments consacrés à la victoire, par des importunités si indignes d'elle; mais Memnon, n'ayant sur la terre de confident que vous, n'aura que vous pour protecteur, et il attend vos ordres très gracieux. V.

1442. A M. G.-C. WALTHER [1].

Paris, 15 juin 1747.

M. le comte Algarotti, monsieur, m'ayant mandé que vous vouliez faire une édition complète de mes

[1] George-Conrad Walther, libraire de Dresde, à qui cette lettre est adressée, donna, en 1748, les huit premiers volumes d'une édition in-8° des *OEuvres de M. de Voltaire*. Il publia un neuvième volume en 1750, et un dixième en 1754. Il mit au jour, en 1752, une autre édition des *OEuvres de M. de Voltaire*, en sept volumes in-12; édition pour laquelle Voltaire lui écrivit maintes fois. Ce fut G.-C. Walther qui donna, en 1753, la première édition du *Supplément au Siècle de Louis XIV* (voyez tome XX, pages 478-79), après avoir publié une édition du *Siècle* en deux volumes petit in-8°. Il a imprimé d'autres ouvrages de Voltaire (voyez ma Préface du tome XV, page v); mais toutes les éditions qui portent son nom ne sont pas de lui, entre autres une qui porte la date de 1770. Il existe soixante-neuf lettres de Voltaire à Walther, dont on a imprimé des fragments, et dont même quelques unes sont imprimées en entier. Je donnerai toutes ces dernières, et quelques fragments. La lettre du 15 juin a été imprimée en tête de l'édition de 1748. B.

ouvrages, non seulement je vous donne mon consentement, mais je vous aiderai et je vous achèterai beaucoup d'exemplaires[1] ; bien entendu que vous vous conformerez aux directions que vous recevrez de ceux qui conduiront cette impression[2], et qui doivent vous fournir mes vrais ouvrages bien corrigés.

Gardez-vous bien de suivre l'édition débitée sous le nom de Nourse, à Londres[3], celle qui est intitulée de Genève[4]; celle de Rouen[5], et surtout celles de Ledet[6], et d'Arkstée et Merkus, à Amsterdam : ces dernières sont la honte de la librairie; il n'y a guère de pages où le sens ne soit grossièrement altéré; presque tout ce que j'ai fait y est défiguré, et ces ouvriers ont, pour comble d'impertinence, déshonoré leur édition par des pièces infames qui ne peuvent être écrites, débitées, et lues, que par les derniers des hommes. Je me flatte que vous aurez autant de discernement qu'ils en ont eu peu. C'est dans cette espérance que je suis entièrement à vous.

VOLTAIRE.

[1] Dans une lettre inédite, il parle de quatre cents. B.

[2] H. Dumont et J. Bertaud, dont la signature est au bas de la Préface de 1748, pourraient bien être des pseudonymes. B.

[3] 1746, six volumes in-12. B.

[4] Genève, Bousquet (Paris, Barrois), 1742, cinq volumes petit in-12; voyez tome LIV, page 448. B.

[5] Voyez tome LIV, page 425. B.

[6] Voyez ma note, tome LII, page 215; et aussi LIV, 424. B.

1443. A M. LE MARQUIS DES ISSARTS[1].

Versailles, le 7 août[2].

Monsieur, la lettre aimable dont vous m'honorez me donne bien du plaisir et bien des regrets; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signait[3] le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux; mais vous, monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez.

Qu'il est doux d'être ambassadeur
Dans le palais de la candeur!
On dit, et même avec justice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant soit peu besoin d'artifice;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous avez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour;
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour
Ou de Louis-Quinze ou d'Auguste:
C'est un grand point très contesté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine sagacité;

[1] Charles-Hyacinthe de Gallean, marquis des Issarts, né en 1716; nommé, le 24 mai 1746, ambassadeur extraordinaire de France auprès d'Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe; ambassadeur à Turin, en 1751. Il mourut à Avignon le 18 auguste 1754. Cl.

[2] Le 14 du même mois, Voltaire et Émilie allèrent à Anet, chez la duchesse du Maine; ils y restèrent jusqu'au 25. Cl.

[3] Le 9 février 1747, le marquis des Issarts avait conclu le mariage du dauphin avec Marie-Josèphe de Saxe. Cl.

Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde; et puis, monsieur, les personnes qui la savent le mieux sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont l'honneur d'approcher des trois princesses[1] que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, et à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse?

Que même on demande à la reine
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monseigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me souviens de Psyché, et je songe que Psyché avait deux sœurs.

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidèle;
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle Pâris aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère

[1] Marie-Josèphe de Saxe. — Marie-Amélie, née en 1724, mariée, en juin 1738, à D. Carlos, roi des Deux-Siciles jusqu'en 1759, époque où ce prince commença à régner en Espagne. — Marie-Anne, mariée, le 13 juin 1747, à Maximilien-Joseph, électeur de Bavière. Cl.

Celle qui le plus promptement[1]
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, monsieur, que, sans être politique, j'ai l'esprit conciliant ; je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentiments, et, de plus, vous pouvez être sûr qu'on est très disposé à Versailles à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Bréda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je serais très flatté, monsieur, si mes sentiments respectueux pour M. le comte de Brühl lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous serez obéi avec zèle.

1444. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Moi, être fâché contre vous ! je ne peux l'être que contre moi, qui ne vois rien du tout de ce que vous voulez que je voie. Mais exigez-vous une foi aveugle? elle est impossible ; commencez par me convaincre.

Adine[2] me paraît intéressante autant que neuve, et huit vers seulement répandus à propos dans son rôle en augmenteront l'intérêt. Son voyage, son amour, sont fondés, et la curiosité me paraît excitée depuis le commencement jusqu'à la fin.

[1] Marie-Josèphe ne donna le jour à Louis-Joseph-Xavier (mort le 22 mars 1761) que le 13 septembre 1751. Du 23 auguste 1754 au 9 octobre 1757, elle devint mère de trois autres princes (Louis XVI, Louis XVIII, et Charles X). Cl.

[2] Personnage de *la Prude*, comédie. Cl.

Darmin est lié tellement au sujet, que c'est lui qui amène Adine, lui qui l'engage à parler, lui qui fait un contraste perpétuel, lui qui est soupçonné par Blanford de vouloir calomnier Dorfise, lui enfin à qui la mondaine est fidèle, tandis que la prude le trompe.

Madame Burlet est encore plus nécessaire, puisque c'est sur elle que roule l'intrigue, et que c'est elle qui est accusée d'aimer Adine; et j'avoue qu'il est bien étrange qu'une chose aussi claire ne vous ait pas frappé. Tout ce qu'elle dit d'ailleurs me paraît écrit avec soin, et la morale me semble naître toujours de la gaîté. Si j'osais, je trouverais beaucoup d'art dans ce caractère.

La prude est une femme qui est encore plus faible que fourbe; elle en est plus plaisante et moins odieuse. Je ne conçois pas comment vous trouvez qu'elle manque d'art; elle n'en a que trop, en fesant accroire qu'elle doit épouser le chevalier, en mettant par-là Blanford dans la nécessité de penser qu'on la calomnie.

Ce tour d'adresse doit nécessairement opérer sa justification dans l'esprit de Blanford; et, quand elle sera partie avec le jeune homme dont elle se croit aimée, elle ne doit plus se soucier de rien.

Pouvez-vous trouver quelque obscurité dans une chose qu'elle explique si clairement? Enfin je ne peux m'empêcher de voir précisément tout le contraire de ce que vous apercevez. Si les friponneries de la prude ne révoltent pas (ce qui est le grand point) je pense être sûr d'un très grand succès. Tout le monde convient que la lecture tient l'auditeur en haleine, sans

qu'il y ait un instant de langueur. J'espère que le théâtre y mettra toute la chaleur nécessaire, et qu'il y aura infiniment de comique, si la pièce est jouée.

Plaignez ma folie, mais ne vous y opposez pas, et ne dites pas, mon cher ange: « Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam [1]. »

Mille tendres respects à l'autre ange.

1445. A M. G.-C. WALTHER.

Paris, 23 septembre 1747.

Sur vos propositions, et à la prière de M. Algarotti, je vous ai mis en état de faire une édition complète et correcte de mes œuvres. Je vous en ai envoyé trois tomes remplis de beaucoup de choses qui ne sont dans aucune autre édition, et purgés de toutes les fautes qui les défiguraient. J'ai travaillé aux autres volumes avec le même soin, et je vous achète quatre cents exemplaires de votre édition, que je veux bien même vous payer tome à tome pour vous encourager. Vous m'avez écrit que votre édition était sous presse. Cependant les libraires de Hollande mandent que, loin d'avoir commencé, vous renoncez à votre entreprise. Comme je n'ai point reçu les premières feuilles que j'attendais de vous, j'ai lieu de croire que les libraires de Hollande ne m'en ont point imposé. S'il est vrai que vous ayez changé de dessein, ne manquez pas, s'il vous plaît, monsieur, de remettre à M. l'ambassadeur de France les trois volumes que je vous ai fait tenir. C'est un devoir

[1] Jérémie, chap. LI, v. 9. K.

dont je me flatte que vous ne vous dispenserez pas: je suis d'ailleurs toujours prêt à vous donner des marques de mon affection, étant particulièrement à vous. VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du roi.

1446. A M. DE CHAMPFLOUR, FILS,

A CLERMONT EN AUVERGNE.

A Sceaux, ce 20 novembre[1].

Je vous fais mon compliment de tout mon cœur, monsieur. J'en dois un aussi à madame votre femme, car il me semble qu'elle a un très aimable mari. J'espère que vous serez tous deux fort heureux. Votre bonheur augmentera celui de monsieur votre père. On ne peut s'intéresser plus que moi à tout ce qui regarde votre famille. Je suis de tout mon cœur, monsieur, etc. VOLTAIRE.

1447. A M. DE CIDEVILLE.

Le 2 janvier 1748.

Les rois ne me sont rien, mon bonheur ne se fonde
Que sur cette amitié dont vous sentez le prix;
Mais, hélas! Cideville, il est dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

[1] Cette lettre, publiée en 1825, avait été placée à l'année 1748. Puisqu'elle est datée de Sceaux, elle ne peut être de 1748; en novembre de cette année, Voltaire était à Lunéville. Voltaire était à Sceaux en novembre 1746, mais il s'y cachait; et il n'est pas à croire qu'il eut l'imprudence d'indiquer le lieu de sa retraite. J'ai donc mis cette lettre à l'année 1747. La *Prude* (voyez tome V, page 349) fut jouée à Sceaux le 15 décembre 1747; et il est à présumer que Voltaire alla quelque temps à Sceaux pour les répétitions de la pièce. B.

Mon malheur veut que je ne voie guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour[1], et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces, et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets, entre Moncrif et d'Arboulin. Mais, mon cher Cideville, tout l'éclat dont brille Moncrif ne m'a point séduit. Les talents ne rendent point heureux, surtout quand on est malade; ils sont comme une jolie dame dont les galants s'amusent, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui fait son destin? Nous sommes, dans cette vie, des marionnettes que Brioché mène et conduit sans qu'elles s'en doutent.

On dit que vous revenez incessamment. Dieu veuille que je profite de votre séjour à Paris un peu plus que l'année passée! En vérité, nous sommes faits pour vivre ensemble; il est ridicule que nous ne fassions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame du Châtelet-Newton vous fait mille compliments. V.

[1] Louis XV était revenu à Versailles le 26 septembre 1747, dix jours après la prise de Berg-op-Zoom par Lowendahl, fait maréchal de France à cette occasion. Cl.

1448. A M. DE MAIRAN.

A Versailles, ce 10 janvier.

Je vous remercie bien tendrement, monsieur, de votre livre d'*Éloges*[1]; et je souhaite que de très long-temps on ne prononce le vôtre, que tout le monde fait de votre vivant. Je n'ai qu'un regret, c'est que le tourbillon de ce monde, plus plein d'erreurs, s'il est possible, que ceux de Descartes, m'empêche de jouir de votre société, qui est aussi aimable que vos lumières sont supérieures. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, monsieur, de tout mon cœur, votre, etc.

1449. A M. MARMONTEL[2].

A Lunéville, à la cour, le 13 février.

J'avais bien raison, mon cher ami, de vous dire que j'espérais beaucoup de ce *Denis*[3], et de ne vous point faire de critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au succès d'une tragédie; c'est pour l'impression qu'il faut être sévère. L'exactitude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les situations sont tout ce que demande le spectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaisir

[1] *Éloges des académiciens de l'académie royale des sciences, morts dans les années* 1741, 1742, *et* 1743; in-12, 1747. CL.

[2] Voyez la lettre 1377. B.

[3] *Denis le Tyran*, tragédie en cinq actes, jouée le 5 février 1748, et dédiée à Voltaire; voyez tome XXXIX, page 47. B.

extrême. Voilà votre succès assuré. C'est à présent qu'il faut corriger la pièce; c'est un grand plaisir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéresserai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde.

1450. A DOM CALMET[1],

ABBÉ DE SÉNONES.

De Lunéville, 13 février.

Je préfère, monsieur, la retraite à la cour, et les grands hommes aux rois. J'aurais la plus grande envie d'aller passer quelques semaines avec vous et vos livres. Il ne me faudrait qu'une cellule chaude, et, pourvu que j'eusse du potage gras, un peu de mouton, et des œufs, j'aimerais mieux cette heureuse et saine frugalité qu'une chère royale. Enfin, monsieur, je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir été si près de vous et n'avoir point eu l'honneur de vous voir. Je veux m'instruire avec celui dont les livres m'ont formé, et aller puiser à la source. Je vous en demande la permission; je serai un de vos moines; ce sera Paul qui ira visiter Antoine. Mandez-moi si vous voudrez bien me recevoir en solitaire; en ce cas, je profiterai de la première occasion que je trouverai ici pour aller dans le séjour de la science et de la sagesse. J'ai l'honneur, etc.

[1] Augustin Calmet, né près de Commerci, en février 1672, mort le 25 octobre 1757. Cl.

1451. A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 14 février.

Mes divins anges, me voici donc à Lunéville! et pourquoi? C'est un homme charmant que le roi Stanislas; mais, quand on lui joindrait encore le roi Auguste [1], tout gros qu'ils sont, dans une balance, et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez; et, s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de Pont de Veyle et M. de Choiseul [2] sont-ils enfin contents de ma Reine de Babylone? Comment va leur santé? sont-ils bien gourmands? Oui; et ensuite on prend de l'eau de tilleul. C'est ainsi, à peu près, que j'en use depuis quarante ans, disant toujours : J'aurai demain du régime. Mais madame du Châtelet, qui n'en eut jamais, se porte merveilleusement bien; elle vous fait les plus tendres compliments. Je ne sais si elle ne restera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne suis qu'une petite planète de son tourbillon, je la suis dans son orbite, cahin-caha.

Je suis beaucoup plus aise, mon respectable et charmant ami, du succès de Marmontel, que je ne serais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette *Sémiramis;* elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup ce Marmontel; il

[1] Père de la seconde dauphine, Marie-Josèphe. Cl.

[2] Le comte de Choiseul, auquel est adressée une lettre du 5 septembre 1752. Il fut créé *duc de Prâlin* le 2 novembre 1762. Cl.

me semble qu'il y a de bien bonnes choses à espérer de lui.

J'ai vu jouer ici le *Glorieux;* il a été cruellement massacré, mais la pièce n'a pas laissé de me faire un extrême plaisir. Je suis plus que jamais convaincu que c'est un ouvrage égal aux meilleurs de Molière, pour les mœurs, et supérieur à presque tous, pour l'intrigue. *Zaïre* a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium* [1].

Je ne peux donc, mes divins anges, sortir de Paris sans être exilé! Vos gens de Paris sont de bonnes gens d'avertir les rois et les ministres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles seront toujours les très bienvenues. Moi, une lettre à madame la dauphine [2] ! Non assurément.

Il est bien vrai que j'ai écrit quelque chose à une princesse qui, après la reine et madame la dauphine, est, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à personne, pas même à vous. Je n'en fais pas assez de cas pour vous la montrer; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand-père de son

[1] Psaume VIII, v. 3. CL.

[2] Il s'agit des stances à la princesse royale de Suède (voyez tome XII), commençant ainsi :

Souvent la plus belle princesse,

qui avaient couru, et ont été imprimées sous l'adresse de madame la dauphine. On répandait le bruit que l'auteur avait été exilé par lettre de cachet, parceque ses vers semblaient être une critique de la cour de France. Voyez aussi la lettre suivante au président Hénault. B.

auguste époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

Il est vrai que j'ai été malade; mais il y a plaisir à l'être chez le roi de Pologne; il n'y a personne assurément qui ait plus soin de ses malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je serais charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du *Méchant*[1]. Il ne nous donnera point de grammaire ridicule, comme l'abbé Girard son devancier, mais il fera de très jolis vers, ce qui vaut bien mieux.

Je vous supplie de dire à M. l'abbé de Bernis que, s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Est-il déjà dans son palais des Tuileries? Pour moi, si je ne vivais pas avec madame du Châtelet, je voudrais occuper l'appartement où la belle *Babet*[2] avait ses guirlandes et ses bouquets de fleurs. Madame du Châtelet se trouve si bien ici, que je crois qu'elle n'en sortira plus, et je sens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne sauriez croire, couple adorable, avec quelle respectueuse tendresse je vous suis attaché à vous et aux vôtres.

1452. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

De Lunéville, février.

J'ai vu ce salon magnifique,
Moitié turc et moitié chinois,

[1] Gresset remplaçait Danchet; mais le même jour que lui (4 avril 1748) avait été reçu le marquis de Paulmy, qui succédait à Girard. B.

[2] Nom donné à l'abbé de Bernis, cardinal en 1758, et qui venait d'obtenir, par le crédit de madame de Pompadour, un appartement aux Tuileries, et une pension de 1500 livres sur la cassette du roi. B.

Où le goût moderne et l'antique,
Sans se nuire, ont uni leurs lois.
Mais le vieillard qui tout consume
Détruira ces beaux monuments,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, monsieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre absence près, l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée, on m'a répondu que c'était parceque j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole est ennuyeux. Je conçois bien que, si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtiment le plus sévère; mais, en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchants vers à une autre princesse très aimable qui tient sa cour à quelque quatre cents lieues d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la nécessité de cultiver son esprit, je lui avais dit :

On croirait que le jeu console;
Mais l'Ennui vient, à pas comptés,
S'asseoir entre des Majestés
A la table d'un cavagnole.

Car il faut savoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Versailles. Au reste, monsieur, si la reine s'applique cette satire, je vous supplie de lui dire qu'elle a très grande raison.

Un esprit fin, juste et solide,
Un cœur où la vertu réside,
Animé d'un céleste feu,
Modèle du siècle ou nous sommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du soin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu;
Et même son illustre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amuse guère.

Ainsi, dussé-je être coupable de lèse-majesté ou de lèse-cavagnole, je soutiendrai très hardiment qu'une reine de France peut très bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaisent point du tout. Il y a quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné servir auprès de la reine par des mensonges officieux; mais vous, monsieur, qui êtes malin et malfesant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler; ce sont des esprits malfesans et méchants comme le vôtre qu'il faut employer, quand on veut faire des tracasseries à la cour; j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de Luines.

1453. A M. MARMONTEL.

A Lunéville, 15 février.

Je vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre succès m'intéresse. J'avais adressé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à

présent pour enseigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit,

« . . . . hedera crescentem ornate poetam. »
Virg., ecl. vii, v. 25.

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire[1] en est un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les auteurs adressaient leurs ouvrages à leurs amis. Il eût été plus glorieux à Corneille de dédier *Cinna* à Rotrou qu'au trésorier de l'épargne Montauron[2]. Je vous avoue que je suis bien flatté que notre amitié soit aussi publique qu'elle est solide, et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux gens de lettres. J'espère revenir à Paris assez à temps pour voir jouer votre pièce, quelque tard que j'y vienne. Comptez que tous les agréments de la cour de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaisir que votre réussite m'a causé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'est à présent qu'il faut corriger les détails; c'est une besogne aisée et agréable, quand le succès est confirmé. Adieu, mon cher ami; il faut songer à présent à être de notre académie; c'est alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je compte à jamais sur votre amitié.

[1] La dédicace de *Denis le Tyran*; voyez tome XXXIX, page 47. B.
[2] Voyez tome XXXV, page 195. B.

1454. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 25 février.

J'ai acquitté votre lettre de change, madame, le lendemain; mais je crains bien de ne vous avoir payée qu'en mauvaise monnaie. L'envie même de vous obéir ne m'a pu donner du génie [1]. J'ai mon excuse dans le chagrin de savoir que votre santé va mal; comptez que cela est bien capable de me glacer. Vous ne savez peut-être pas, M. d'Argental et vous, avec quelle passion je prends la liberté de vous aimer tous deux.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grace convenable. Mais aussi pourquoi moi, quand vous avez la grosse et brillante *Babet* [2] dont les fleurs sont si fraîches? les miennes sont fanées, mes divins anges, et je deviens, pour mon malheur, plus raisonneur et plus historiographe que jamais; mais enfin il y a remède à tout, et *Babet* est là pour mettre quelques roses à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner.

Mon prétendu exil serait bien doux ici, si je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce séjour-ci est délicieux; c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame du Châtelet a trouvé le

[1] Je pense qu'il s'agit de l'*Épître au maréchal de Saxe*, au nom du marquis de Rochemore (voyez tome XIII), et qui lui aurait été demandée par madame d'Argental. B.

[2] Voyez ma note, page 177. B.

secret d'y jouer *Issé*[1] trois fois sur un très beau théâtre, et *Issé* a fort réussi. La troupe du roi m'a donné *Mérope*. Croiriez-vous, madame, qu'on y a pleuré tout comme à Paris? Et moi, qui vous parle, je me suis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kiosque, ou d'un palais dans une cabane; et partout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame du Châtelet passerait ici sa vie[2]; mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes, j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

Si M. d'Argental voit Marmontel, il me fera le plus sensible plaisir de lui dire combien je suis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami Marmontel, il y a plus de dix jours, pour le remercier; j'ai accepté, tout franchement et sans aucune modestie, un honneur qui m'est très précieux, et qui, à mon sens, rejaillit sur les belles-lettres. Je trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier son ouvrage à son ami et à son confrère qu'à un prince. Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à Crébillon, s'il avait été un homme comme un autre. C'est un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'Argental approuvera cette démarche de Marmontel, et que même il l'y encouragera.

[1] Pastorale de La Motte. — Madame du Châtelet, en décembre 1747, ayant joué le rôle d'*Issé* à Sceaux, Voltaire, à cette occasion, lui avait adressé les madrigaux imprimés dans les *Poésies mêlées*, tome XIV. Cl.

[2] Selon Longchamp, ce fut dans ce séjour à Lunéville que madame du Châtelet vit pour la première fois Saint-Lambert, que Voltaire appelle son *terrible élève*, dans sa lettre du 28 auguste 1749, à d'Argental. Cl.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi si respectables, et qui faites le charme de la société. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monsieur votre frère, ni auprès de M. de Choiseul et de vos amis.

1455. A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Lunéville.

Le desir d'aller vous surprendre au Champbonin, madame, du moins l'espérance que j'en avais, m'empêche depuis long-temps d'avoir l'honneur de vous écrire. J'ai toujours compté partir de jour en jour, et quitter la cour de Lorraine, pour aller goûter auprès de vous les charmes de l'amitié et de cette vie que vous m'avez fait aimer. Je n'attends plus qu'une lettre de votre amie madame du Châtelet, et de madame de Roncières, pour partir. Permettez donc, madame, que je vous adresse celle-ci que j'écris à madame de Roncières, et que je vous supplie de lui faire tenir par un exprès, afin qu'une réponse prompte me mette en état d'aller bientôt vous faire ma cour. Une des plus agréables nouvelles que je puisse jamais recevoir serait que votre fortune fût un peu augmentée : il me semble que c'est la seule chose qu'on puisse vous desirer. Pardonnez ce petit mouvement, qui est peut-être d'indiscrétion, au tendre attachement que je vous ai voué pour jamais. Quand on aime véritablement, on se passe hardiment des choses dont on ne dit mot au reste du monde. Nous attendons tous les jours ici une bataille[1] gagnée ou perdue. Il

[1] Les hostilités ayant cessé immédiatement après l'entrée des Français à Maestricht, Voltaire dit avec raison, dans sa lettre du 10 juin 1748, à d'Ar-

y a ordre aux portes de ne point laisser passer des courriers extraordinaires. Cet ordre fait penser qu'on veut donner le temps au courrier de l'armée de porter la nouvelle. D'ailleurs on sait ici très peu de chose de la façon dont les armées sont postées. Le lansquenet et l'amour occupent cette petite cour. Pour moi, quand la tendre amitié m'occupera au Champbonin, je serai bien content de mon sort. Comptez, madame, pour toute ma vie, sur mon tendre et respectueux attachement.

1456. DE STANISLAS[1],

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 17 mai.

J'ai cru, mon cher Voltaire, jusqu'à présent, que rien n'était plus fécond que votre esprit supérieur; mais je vois que votre cœur l'est encore plus. J'en reçois des marques bien sensibles; j'aime son style au-delà du style le plus éloquent. Je veux tâcher de me mettre au niveau, en répondant à vos sentiments par ceux que votre incomparable mérite m'a inspirés, et par lesquels vous me connaîtrez toujours tout à vous, et de tout mon cœur, STANISLAS, roi.

gental : *Tout est tranquille dans l'Europe*. C'est une preuve que la lettre ci-dessus est du troisième ou quatrième mois de 1748, et non du dernier. CL.

[1] Stanislas Leckzinski, beau-père de Louis XV, était né en 1682, et mourut en 1766; voyez ce que Voltaire en dit, tome XXIV, page 120; et XL, 82. B.

1457. A MADAME DE TRUCHIS DE LAGRANGE[1],

RELIGIEUSE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE, A BEAUNE.

A Paris, 7 juin 1748.

PROLOGUE.

Osons-nous retracer de féroces vertus
Devant des vertus si paisibles?
Osons-nous présenter ces spectacles terribles
A ces regards si doux, à nous plaire assidus?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître;
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits.
On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour vous et pour ces lieux quelle scène étrangère
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené!
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire;
Leurs grandeurs, leurs forfaits vivent dans la mémoire;
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants,
Dieu lui-même a conduit ces grands événements.
Adorons de sa main ces coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables,
Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis,
Éclairés par sa grace et sauvés par son fils.

Voilà, madame, ce que vous m'avez ordonné. J'aurais plus tôt exécuté cet ordre, si ma santé et des occupations fort différentes de la poésie l'avaient permis. Je voudrais que ce prologue fût plus digne de vous, et répondît mieux à l'honneur que vous me

[1] Cette dame avait demandé à Voltaire un prologue pour une représentation qu'on devait donner au couvent de Beaune, de la *Mort de César*. Les vers qui font partie de cette lettre étaient connus depuis long-temps; ils avaient été imprimés dans le *Journal de Paris* du 28 février 1783. La lettre entière a été publiée dans l'*Impartial* (journal de Besançon) du 18 avril 1830. B.

faites; mais que dire de Jules César dans un couvent? J'ai tâché au moins de rappeler, autant que j'ai pu, les idées de cette catastrophe aux idées de religion et de soumission à Dieu, qui sont les principes de votre vie et de votre retraite. Je vous prie, madame, de vouloir bien intercéder pour moi auprès du maître de toutes nos pensées. Vous me rendrez par là moins indigne de voir mes ouvrages représentés dans votre sainte maison.

J'ai l'honneur d'être avec respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE, *gentilhomme ordinaire du roi.*

1458. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 10 juin.

Je n'ai point écrit à mes anges depuis qu'ils m'ont abandonné. Je suis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux[1] tranquillement, charmants malades; pour moi, j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous sachiez que je ne sais plus où j'en suis, quand vous ne me tenez plus par la lisière. Il y a grande apparence qu'on ne pourra venir à bout de *Sémiramis* que quand vous y serez. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose de bien et que je réussisse sans vous? D'ailleurs, me voilà, outre mes coliques, attaqué d'une édition en douze volumes[2] qu'on vend à

[1] Monsieur et madame d'Argental étaient alors à Plombières avec le comte de Choiseul (duc de Prâlin en novembre 1762). Cl.

[2] Cette édition doit être celle de Rouen ou Dreux (voyez page 188), pour laquelle Arnaud composa une Préface dont Voltaire parle dans sa lettre à d'Argental, du 14 novembre 1750. Je n'ai pas encore pu voir cette édi-

Paris sous mon nom, remplie de sottises à déshonorer, et d'impiétés à faire brûler son homme. Les Français me persécutent sur terre, les Anglais me pillent sur mer[1].

Ah! pour Sémiramis quel temps choisissez-vous[2]?

Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame du Châtelet a essuyé mille contre-temps horribles sur ce commandement de Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille, dans quelque temps, à Commerci. Je vais donc aussi à Commerci; et *Sémiramis*, que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire sans vous. Buvez, mes anges, buvez; que madame d'Argental revienne aussi rebondie que l'abbé de Bernis! que M. de Choiseul rapporte le meilleur estomac du royaume!

Pour vous, mon cher et respectable ami, qui dînez et soupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaisir, revenez comme vous y êtes allé; mais, mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours sortir de chez soi à quatre heures? comment vous passez-vous d'opéra et de comédie? Je ne sais nulle nouvelle. Tout est tranquille dans l'Europe, tout l'est encore plus à Versailles. M. le Grand-

tion de 1748 en douze volumes; mais elle est autre que celle dont je parle dans une note de la lettre 1442. B.

[1] Voltaire plaçait des fonds sur des vaisseaux en commerce avec Cadix. Il paraît, d'après ce qu'en dit Longchamp, article XXXIV de ses *Mémoires*, qu'un seul des vaisseaux dans lesquels Voltaire était intéressé fut pris par les Anglais pendant la guerre de 1741 à 1748. CL.

[2] *Iphigénie en Aulide*, I, 2. B.

Prieur n'est pas mort [1]. Les prières des agonisants lui ont fait beaucoup de bien.

On vous aura sans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en prison. La rue du Four n'est pas philosophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

Adieu, madame; adieu, messieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir? Mille tendres respects.

1459. A M. CLÉMENT [2],

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Versailles, le 11 juin.

Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié, monsieur; voici une occasion de m'en donner des marques. Votre intérêt s'y trouve joint au mien. J'apprends qu'on vient d'imprimer en Normandie, les uns disent à Rouen, les autres à Dreux [3], douze volumes, sous le nom de *mes OEuvres*, remplis d'ouvrages scandaleux, de libelles diffamatoires, et de pièces impies qui méritent la plus sévère punition. L'édition est intitulée, *d'Amsterdam*, *par la compagnie des Libraires;* mais il est démontré qu'elle est faite en Normandie, puisque c'était de là que venait le premier volume, qui contient *la Henriade*, et que

[1] J.-Philippe d'Orléans, dit le *chevalier d'Orléans*, l'un des bâtards du régent, et grand-prieur de France, mourut quelques jours plus tard, le 16 juin 1748. Voyez tome XIX, page 33. Cl.

[2] Voyez tome LI, page 330. B.

[3] Dreux était dans l'Ile-de-France. Cl.

j'ai vu vendre publiquement à Versailles, au commencement de cette année. Ce premier volume est précisément le même, sans qu'il y ait une lettre de changée. C'est ce que je viens de vérifier à la hâte. Je n'ai point encore vu les autres tomes; mais j'ai vu votre nom en plus d'un endroit de la table qui est à la tête. Vous voilà assurément en détestable compagnie; on y annonce plusieurs pièces de vous. Il n'est pas douteux, monsieur, que le gouvernement ne procède avec rigueur contre les éditeurs de cette édition abominable, et il y va de mon plus grand intérêt de la supprimer. Vous y êtes intéressé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire d'abord. Le nom d'un honnête homme, d'un père de famille, ne doit pas se trouver avec des ouvrages qui attaquent la probité, la pudeur, et la religion. Je vous demande en grace de faire tous vos efforts pour savoir où l'on a imprimé et où l'on vend ce scandaleux ouvrage. Vous pourrez être sur la voie par ceux que vous serez à portée de soupçonner d'avoir si indignement abusé de votre nom. Je peux vous assurer que madame la duchesse du Maine, et tous les honnêtes gens, vous sauront gré d'avoir arrêté cette iniquité. En mon particulier, monsieur, j'en conserverai une reconnaissance qui durera autant que ma vie. Je vous supplie de faire chercher le livre chez les libraires de la province, d'employer vos amis et votre crédit avec votre prudence ordinaire, et de vouloir bien me donner avis de ce que vous aurez pu faire. Ce sera une grace que je me croirai obligé de reconnaître par le plus tendre attachement et par l'empressement

le plus vif à vous servir dans toutes les occasions où vous voudrez bien m'employer. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirés, votre très humble et très obéissant serviteur.

1460. A M. D'ARNAUD.

Juin.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi[1], et sur l'*Épître à Manon*[2]. Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmants, et en grand nombre; mais vous êtes trop aimable pour n'être pas toujours un franc paresseux.

Je vais partir avec un joli viatique; vos vers égaieront mon imagination; je suis vieux et malade, je n'ai plus d'autre plaisir que de m'intéresser à ceux de mes amis. Les *Manon* sont bien heureuses d'avoir des amants et des poëtes comme vous. Je ne vous envie point *Manon*, mais je vous envie les princes de Wurtemberg[3]. Je pars sans avoir pu leur faire ma cour; peut-être, à leur retour, ils passeront chez le roi de Pologne, en Lorraine. Il me semble que c'est leur chemin; en ce cas, je réparerais la sottise

[1] Baculard d'Arnaud, auquel est adressée une lettre du 20 novembre 1742, venait de remplacer Thieriot, comme agent littéraire de Frédéric. Cl.

[2] La pièce est intitulée *Épître au cul de Manon*. B.

[3] Charles-Eugène et Louis-Eugène de Wurtemberg. — Charles-Eugène, alors duc régnant de Wurtemberg, venait de prendre d'Arnaud pour agent littéraire, en lui donnant mille francs par an, comme le roi de Prusse. Cl.

que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes respects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

Si M. de Montolieu [1] est celui que j'ai vu à Berlin et à Bareuth, je pars désespéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon cher d'Arnaud; entre les princes et les *Manon*, n'oubliez pas Voltaire. Adieu.

1461. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 27 juin.

Je pars demain; je me rapproche d'environ soixante lieues de mon cher et respectable ami. M. l'abbé de Chauvelin peut vous dire des nouvelles d'une répétition de *Sémiramis*, les rôles à la main. Tout ce que je desire, c'est que la première représentation aille aussi bien. Ils ne répétèrent pas *Mérope* avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'ont fait frissonner. Sarrasin a joué mieux que Baron; mademoiselle Dumesnil s'est surpassée, etc. Si La Noue n'est pas froid, la pièce sera bien chaude. Elle demande un très grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de Fleuri [2], à madame de Pompadour. Il nous faut les secours du roi; mais, mon ange, il nous faut le vôtre. Écrivez bien fortement à M. le duc d'Aumont; mais surtout revenez au plus vite protéger votre ou-

[1] M. de Montolieu, appartenant à une des principales familles de Lausanne, est cité dans les lettres 1475 et 1479. Voyez aussi la lettre du 12 auguste 1755, à Polier de Bottens. Cl.

[2] L'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, avec le duc d'Aumont. Cl.

vrage, et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs seront prêts avant quinze jours. Encore une fois, s'ils jouent comme ils ont répété, M. Romancan leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore si je pourrai voir les premières représentations [1], mais vous les verrez. C'est pour vous qu'on joue *Sémiramis*. Portez-vous donc bien, tous mes anges; revenez gros et gras à Paris, et faites réussir votre fête.

Vraiment j'ai bien suivi votre conseil pour cette infame édition [2]. Les magistrats s'en mêlent, et moi je ne songe qu'à vous plaire. Adieu, madame; adieu, messieurs; tâchez de me prendre en repassant. Mille tendres respects.

1462. A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

A Commerci, ce 19 juillet.

Voulez-vous bien permettre, monsieur, que je prenne la liberté de vous adresser un gros paquet pour M. le comte de Maillebois? Ceci est du ressort de l'historiographerie.

Il me paraît, par tous les mémoires qui me sont passés par les mains, que M. le maréchal de Maillebois [3] s'est toujours très bien conduit, quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un historien est de faire voir combien la fortune a souvent tort, combien les mesures les plus justes, les

[1] Voltaire y assista. Voy. l'art. XVIII des *Mémoires* de Longchamp. CL.
[2] Celle dont Voltaire parle dans la lettre 1458. CL.
[3] Né le 5 mai 1682, maréchal le 11 février 1741, mort en 1762. CL.

meilleures intentions, les services les plus réels, ont souvent une destinée désagréable. Bien d'honnêtes gens sont traités par la fortune comme je le suis par la nature; je fais l'impossible pour avoir de la santé, et je ne puis en venir à bout.

Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec madame du Châtelet, et avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres[1] pensants qui soient dans la nature. Je vous trouve heureux si vous vous portez bien: *Hoc est enim omnis homo*[2].

Est-il vrai que mon illustre confrère[3] va incessamment porter ses graces chez les Suisses? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il est marié et ambassadeur. Ma détestable santé m'a empêché de faire ma cour au père et au fils; on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y suis agonisant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, sans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laissez-moi toujours, je vous en prie, l'espérance de passer les dernières années de ma vie dans votre société. Il faut finir ses jours comme on les a commencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés; il ne faut pas se séparer pour rien.

[1] Longchamp dit, dans ses *Mémoires*, que Voltaire, à cette époque, *vit ou crut voir*, dans un cabinet du château royal de Commerci, *madame du Châtelet et M. de Saint-Lambert sur un sopha, causant ensemble d'autre chose que de vers et de philosophie*. Cl.

[2] Ecclésiaste, chap. XII, v. 13. Cl.

[3] M. de Paulmi fut nommé ambassadeur en Suisse à cette époque. Cl.

Adieu, monsieur; je voudrais être au-dessus des maux comme vous êtes au-dessus des places; mais on peut être fort heureux sans tracasseries politiques, et on ne peut l'être sans estomac. Comptez qu'il n'y a point de malade qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement dévoué que VOLTAIRE.

1463. A M. DE LA NOUE,

A L'HÔTEL DES COMÉDIENS DU ROI, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

A Commerci, ce 27 juillet.

J'eus l'honneur, monsieur, en partant de Paris[1], de vous faire tenir le changement qui vous parut convenable dans le rôle d'Assur. Je me flatte que vous avez bien voulu faire porter ce changement sur le rôle et sur la pièce. Permettez-moi de vous demander si vous n'aimeriez pas mieux

Quand sa *puissante* main la ferma sous mes pas.

Sémiramis, acte II, scène 4.

que

Quand son *adroite* main.

Il me semble que ce terme d'*adroite* n'est pas assez noble, et sent la comédie. Je vous prie d'y avoir égard, si vous êtes de mon avis.

J'apprends que M. le duc d'Aumont nous fait donner une décoration digne des bontés dont il honore les arts, et digne de vos talents. Cette distinction, que les auteurs méritent, me rend encore plus timide et plus méfiant sur mon ouvrage. Il serait bien triste de faire dire que le roi a placé sa magnificence et

[1] Le 28 juin précédent. CL.

ses bontés sur un ouvrage qui ne les méritait pas. C'est à vous, monsieur, et à vos camarades de réparer par votre art les défauts du mien; vous êtes un grand juge de l'un et de l'autre. Il y a pourtant un point sur lequel j'aurais quelques représentations à vous faire; c'est sur l'idée où vous semblez être que le tragique doit être déclamé un peu uniment. Il y a beaucoup de cas où l'on doit, en effet, bannir toute pompe et tout tragique; mais je crois que, dans les pièces de la nature de celle-ci, la plus haute déclamation est la plus convenable. Cette tragédie tient un peu de l'épique, et je souhaite qu'on trouve que je n'ai point violé cette règle:

« Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus. »
Hor., *de Art. poet.*, v. 191.

Le cothurne est ici chaussé un peu plus haut que dans les intrigues d'amour, et je pense que le ton de la simplicité ne convient point à la pièce. C'est une réflexion que je soumets à vos lumières, comme je me repose du rôle uniquement sur vos talents. Je vous prie de croire que j'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus sincère, etc.

1464. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, le 2 août.

Plus de Cirey, mes chers anges; madame du Châtelet joue *le Double Veuvage*[1] et l'opéra. On ne peut se soustraire un moment à ces importantes occupations. Nous avons représenté au roi de Pologne,

[1] Comédie en prose de Dufréni; 1702. Cl.

comme de raison, qu'il faut tout quitter pour monsieur et madame d'Argental. Il a bien été obligé d'en convenir; mais il est jaloux, et il veut que vous préfériez Commerci à Cirey. Il m'ordonne de vous prier de sa part de venir le voir. Vous serez bien à votre aise; il vous fera bonne chère; c'est le seigneur de château qui fait assurément le mieux les honneurs de chez lui. Vous verrez son pavillon avec des colonnes d'eau, vous aurez l'opéra ou la comédie, le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philosophie effarouchée; mais, si vous avez quelque idée du roi de Pologne, elle doit s'apprivoiser. Cela serait charmant; c'est votre chemin le plus court; et, si vous voulez m'avertir de votre arrivée, le roi vous enverra probablement un relais, et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne sera pas retardé d'un seul jour. Vous serez les maîtres absolus du temps; vous arriverez à Paris le jour que vous aurez résolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'Aumont pour le remercier; mais je vous remercierai bien davantage, si vous venez. A propos, on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois [1]; cela pourrait fournir quelques spectateurs de plus à *Sémiramis*. Je commence à avoir grand'peur. Je ne serai rassuré que quand vous serez à Paris. Si elle était jouée sans vous, mon malheur serait sûr. Mes adorables anges, venez raisonner de tout cela à Com-

[1] La paix, signée à Aix-la-Chapelle le 18 octobre 1748, ne fut publiée à Paris que le 12 février 1749. Cl.

merci. Bonsoir. Madame du Châtelet joint ses prières aux miennes. Refuserez-vous les rois et l'amitié? Mille tendres respects à vous deux.

1465. A M. L'ABBÉ CHAUVELIN[1].

A Commerci, ce 12 août.

Je ne sais, monsieur, comment va votre santé; mais j'apprends que vous faites plus de bien à *Sémiramis* que les eaux ne vous en ont fait. Voici, je crois, mes deux anges gardiens de retour à Paris; vous avez donc la bonté de faire le troisième. Je vous rends de très humbles actions de graces; cela est bien beau de protéger les orphelins. Le père de *Sémiramis* mourrait de peur sans vous. Je défie l'ombre de Ninus d'avoir l'air plus ombre que moi. Je crois que la peur m'a encore maigri. Je ne reprendrai des forces qu'en cas que j'apprenne que mon enfant se porte bien. Je viendrai assurément vous remercier de la victoire; mais je ne me hasarderai pas d'être présent à une défaite. Quoi qu'il arrive, je serai toute ma vie, monsieur, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, etc.

1466. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 15 août.

Souffrirez-vous, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un

[1] Henri-Philippe Chauvelin, né le 18 avril 1714, frère du marquis de Chauvelin, est mort en 1770. Il était conseiller au parlement depuis 1738. Il est auteur des *Répliques aux Apologies des Jésuites*, 1762, qui furent attaquées par un anonyme, et dont Voltaire prit la défense. Voyez tome XL, page 465. B.

crêpe comme dans le *Double Veuvage* [1] ? Mon idée, à moi, c'est qu'elle soit toute blanche, portant cuirasse dorée, sceptre à la main, et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le suis plus que jamais. Je me flatte que madame d'Argental ne l'est pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette santé brillante, ou du moins ce tour de santé que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier, si vous faites la fortune de *Sémiramis*.

Votre substitut, l'abbé de Chauvelin, me mande que le roi donne une décoration magnifique; chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaissance, car tout cela se fait pour vous; mais n'allons pas être sifflés avec une dépense royale, et qu'on ne dise pas :

Le faste de votre dépense
N'a point su réparer l'extrême impertinence, etc.

Cette petite distinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs; et, si je suis sifflé, je n'oserai jamais me présenter devant M. et madame d'Argental, ni devant le roi. Il n'y a que votre présence, à la première représentation, qui puisse me rassurer. Vous savez que la fête est pour vous. Je n'y serai pas [2], mais vous y serez; cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

1467. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, ce 12 septembre.

Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins

[1] Voyez page 195. B. — [2] Voyez la note, page 192. B.

anges; j'ai la fièvre bien serré à Châlons; je ne sais plus quand je pourrai partir.

On s'est bien plus pressé, ce me semble, de lire *Catilina* que de le faire; mais faudra-t-il que mon ami Marmontel pâtisse de mon impatience, et qu'on ne reprenne pas son pauvre *Denis*, dont il a besoin? Ce serait une extrême injustice, et mes anges ne le souffriront pas. Prault n'est-il pas venu la gueule enfarinée? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer *Sémiramis*? mais ne faut-il pas tenir le bec de Prault dans l'eau, afin de prévenir les éditions subreptices dont on me menace continuellement?

Joue-t-on *Sémiramis* les mercredis et les samedis seulement, dans l'effroyable disette de monde où l'on est à Paris? la laisse-t-on aller jusqu'à Fontainebleau?

Au reste, vous parlez de *Zadig* comme si j'y avais part; mais pourquoi moi? pourquoi me nomme-t-on? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans.

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez sur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre; c'est tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus. *V.*

1468. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A la Malgrange[1], le 4 octobre.

J'ai senti, madame mon ange, ce que c'est que

[1] Château de plaisance du roi Stanislas, à trois quarts de lieue de Nanci. Cl.

la jalousie. J'ai trouvé un M. de Verdun, qui m'a dit, du premier bond : J'ai reçu une lettre de madame d'Argental. C'est donc un heureux homme que ce M. de Verdun? Eh bien! madame, si je n'ai pas eu le bonheur dont il se vante, j'ai la consolation de vous écrire. Je vous soupçonne d'être à Paris. M. d'Argental est, dit-il, à Guiscard; mais où est Guiscard [1]? Voici, madame, une lettre pour cet ange-là, et je vous soumets tout ce que je lui écris. Je ne sais pas plus où adresser ma lettre pour l'abbé de Bernis; permettez que je la mette dans votre paquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de la calomnie [2]; mais *qui plume a guerre a.* Le loyer de nous autres pauvres diables de victimes publiques, c'est d'être honnis et persécutés. Je pardonne à l'envie; elle a raison de me croire heureux; elle sait l'amitié dont vous m'honorez. Si je m'avise de donner jamais une pièce qui ait du succès, je serai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte publication de la paix. Paris sera plus méchant et plus frivole que jamais. Si deux ou trois personnes ne soutenaient le bon goût, nous dégringolerions dans la barbarie. Songez à votre santé, madame; je veux vous retrouver avec un appétit désordonné. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'est bien tard; mon cœur me le dit. Je vous supplie de détruire dans l'esprit de M. l'abbé de Bernis la ridicule calomnie que je trouve encore plus désagréable que ridicule; c'est l'homme du monde dont je crois mériter le

[1] A huit lieues de Compiègne (Oise). Cl.

[2] Voyez lettre 1469. B.

mieux l'amitié, et il s'en faut bien que j'aie rien à me reprocher sur son compte. Permettez-moi, en vous renouvelant mes plus tendres respects, de les présenter à M. de Pont de Veyle et à M. de Choiseul. Madame du Châtelet, qui joue ou l'opéra, ou la comédie, ou à la comète[1], vous fait mille compliments.

1469. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, le 4 octobre.

Mon cher et respectable ami, voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens, Sarrasin m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans son jeu plus d'ame et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut, pour les avoir fait paraître en qualité d'assistants. La Noue a déclamé contre la pièce beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot, je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez, je vous en prie, que je ne sacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en sauraient aucun gré, et qui en sont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas hasarder d'offenser l'amour-propre de mademoiselle Dumesnil[2], de mademoiselle Clairon, et de Grandval. Quelques galanteries données à propos ne les

[1] Jeu qu'aimaient beaucoup Stanislas et madame du Châtelet; voyez l'article XX des *Mémoires de Longchamp*. B.

[2] Cette actrice venait de *créer* le rôle de *Sémiramis*, et celui d'*Azéma* était rempli par mademoiselle Clairon. CL.

fâcheront pas. Le chevalier de Mouhy et d'autres [1] ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps n'oblige personne. On ne peut s'adresser qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai, pour la reprise, avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de soin. Il est triste qu'on la joue à Fontainebleau, parceque le théâtre est impraticable; mais, si on la joue, je vous supplie d'engager M. le duc d'Aumont à ne pas faire mettre de lustre sur le théâtre. Nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très bien éclairé avec des bougies en grand nombre, et des reflets dans les coulisses. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit absolument nécessaire au troisième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les coulisses, tandis qu'on abaisserait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de Cindré [2]; mais c'est de M. le duc d'Aumont que j'attends toute sorte de protection grande et petite, et c'est à vous que je la devrai, à vous à qui je dois tout, et dont l'amitié est si active, si indulgente, et si inaltérable.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de Bernis; elle vient d'un homme [3] qui m'a fait depuis long-temps

[1] Thieriot, du Molard, le libraire Lambert, le chevalier de la Morlière, mais non l'abbé de La Mare, que Longchamp nomme dans l'article XVIII de ses *Mémoires*. Cl.

[2] Le Noir de Cindré, l'un des intendants des Menus. Cl.

[3] Piron. K.

l'honneur d'être jaloux de moi, je ne sais pas pourquoi, et qui n'aime pas l'abbé de Bernis (je sais bien pourquoi), parcequ'il veut plaire, et que l'abbé de Bernis plaît. Je ne nomme personne, je ne veux me plaindre de personne; je vis dans une cour charmante et tranquille, où toute tracasserie est ignorée; mais je serais pénétré de douleur que M. l'abbé de Bernis me crût capable d'avoir dit une parole indiscrète sur son compte. Je lui écris; mais, ne sachant où adresser ma lettre, je prends la liberté de la mettre dans votre paquet, que j'adresse à Paris, à madame d'Argental. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien; je vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuser.

1470. A MARIE LECKZINSKA, REINE DE FRANCE[1].

Le 10 octobre.

Madame, je me jette aux pieds de votre majesté. Vous n'assistez aux spectacles que par condescendance pour votre auguste rang, et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure, avec la plus vive douleur, de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse[2] qu'on veut faire contre moi, à Fontainebleau, sous vos yeux. La tragédie de *Sémiramis* est fondée, d'un bout à l'autre, sur la morale la plus pure; et par-là, du moins, elle peut s'attendre à votre protection.

[1] Voyez ci-après, page 213, quelle fut la réponse de la reine qui fit moins que madame de Pompadour; voyez page 210. B.

[2] Voyez le n° IX de ma note, tome V, page 472. B.

Daignez considérer, madame, que je suis domestique [1] du roi, et, par conséquent, le vôtre; mes camarades, les gentilshommes du roi, dont plusieurs sont employés dans les cours étrangères, et d'autres dans des places très honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement aussi cruel. Je conjure votre majesté, par la bonté et par la grandeur de son ame, et par sa piété, de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre par une flétrissure publique. Daignez envisager, madame, que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul, sous les yeux de votre majesté! Elle ne souffre pas la médisance dans son cabinet; l'autorisera-t-elle devant toute la cour? Non, madame; votre cœur est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prières et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur, et le premier sur qui sont tombées vos bontés[2]. Un mot de votre bouche, madame, à M. le duc de Fleuri et à

[1] Ce mot a aussi été employé par J.-J. Rousseau, dans une lettre du 8 août 1744; et quoique Rousseau ait dit *domestique honorable*, etc. (voyez ma note sur la lettre de Voltaire à Hume, du 24 octobre 1766), on a voulu en conclure que Rousseau reconnaît avoir été *domestique* chez M. de Montaigu. On peut alors dire la même chose de Voltaire. Mais il est plus juste de dire que tous deux ont employé ce mot dans son sens primitif de : *attaché à la maison ;* c'est du mot latin *domus* (maison) que vient le mot domestique, dont l'acception a changé. B.

[2] Allusion à la pension de 1500 livres citée dans la lettre 89. Cl.

M. de Maurepas, suffira pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité qu'elle sera touchée, et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé par elle.

Je suis, etc.

1471. A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Commerci, le 10 octobre.

Oui, respectable et divin ami; oui, ame charmante, il faudrait que je partisse tout-à-l'heure, mais pour venir vous embrasser et vous remercier. Je suis ici assez malade, et très nécessaire aux affaires de madame du Châtelet. Voici ce que j'ai fait, sur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Il est monté sur-le-champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine sa fille une lettre[1]. Elle est faite, et il la trouve très touchante. Il en écrit une très forte, et il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout, j'écris à madame de Pompadour, et je lui fais parler par M. Montmartel[2].

J'écris à madame d'Aiguillon, et j'offre une chandelle à M. de Maurepas. J'intéresse la piété de la duchesse de Villars, la bonté de madame de Luines, la facilité bienfesante du président Hénault, que je vous

[1] C'est celle qui précède. Cl.

[2] Le plus jeune des quatre frères Pâris. Cl.

prie d'encourager. Je presse M. le duc de Fleuri; je représente fortement, et sans me commettre, à M. le duc de Gèvres [1], des raisons sans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre, qu'il montrera; je me sers de toutes les raisons, de tous les motifs, et je mets surtout ma confiance en vous. Je suis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'Aumont; qu'il ne souffrira pas que les scandales qu'il a réprimés pendant six ans se renouvellent contre moi, et qu'il soutiendra son autorité dans une cause si juste; qu'il engagera M. le duc de Fleuri à ne pas abandonner la sienne, et à ne pas souffrir l'avilissement des beaux-arts et d'un officier du roi dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même.

Mes anges, engagez M. l'abbé de Bernis à ne pas abandonner son confrère, à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'académie, à écrire fortement, de son côté, à madame de Pompadour; c'est ce que j'espère de son cœur et de son esprit; et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie. Au reste, je pense que peut-être une des meilleures réponses que je puisse employer est dans les amples corrections que je vous envoie pour *Sémiramis*. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiselle Dumesnil, qu'elle donnera à Minet [2], et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage, je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés

[1] François-Joachim Potier, duc de Gèvres, l'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, mort gouverneur de Paris le 19 septembre 1757. Cl.

[2] Souffleur et copiste de la Comédie-Française. B.

celle d'envoyer le paquet à mademoiselle Dumesnil, à Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'histoire de ma *vie*[1], dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches nécessaires. Je ne laisse pas d'avoir des amis auprès du stathouder[2]; mais, si je ne réussis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de *Frétillon*[3], et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous sont une belle consolation. Le bénéfice l'emporte sur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres jusqu'au tombeau; méritons l'envie et méprisons-la, en faisant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maison charmante où habitent la vertu, l'esprit, et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui soupez; moi, qui dîne, je suis bien indigne de vous. Ah! M. de Pont de Veyle, oubliez-vous mes moyeux[4]?

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'Aumont ne soit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la sécurité d'être à l'abri de l'infame parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Représentez-lui tout cela avec cette éloquence persuasive que vous avez.

[1] Je ne connais pas cette *Vie* de Voltaire. B.

[2] Guillaume-Charles-Henri-Frison de Nassau-Dietz, prince d'Orange, connu sous le nom de *Guillaume IV*, aïeul de Guillaume-Frédéric de Nassau, roi des Pays-Bas depuis 1815. Cl.

[3] *Histoire de mademoiselle Cronel dite Frétillon*, 1743, quatre parties in-12; pamphlet contre mademoiselle Clairon, attribué au comte de Caylus et aussi au comédien Gaillard de la Bataille. B.

[4] Espèce de prunes confites de Franche-Comté. Cl.

J'ai écrit à M. Berrier [1]. Madame du Châtelet doit vous écrire ; elle vous fait les plus tendres compliments. Comme notre cour est un peu voyageuse, je vous prie d'adresser vos ordres *à la cour du roi de Pologne, en Lorraine.* On ne laissera pas de la trouver.

P. S. Je serais très fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre notre sainte religion. Voyez quelle apparence !

Mademoiselle Quinault, Quinault-comique [2], ne cesse de dire que j'en suis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit sans croire me nuire ; mais les coquins, qui veulent y voir du mal, en abusent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien jusque sur le bout de la langue de mademoiselle Quinault, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits sont capables de me porter un très grand préjudice ? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma présence, encore une fois, irriterait l'envie, qui aimerait bien mieux me blesser de près que de loin. Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables soupeurs et preneurs de lait. Conservez-moi une amitié précieuse, qui console de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaisirs.

[1] Lieutenant-général de police ; voyez tome XL, page 126. Cl.

[2] Voyez ma note, tome LII, page 216. B.

1472. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 11 octobre.

Belles ames, ces représentations si justes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux mesures que je prends, me donnent lieu d'espérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la scène française, la seule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et respectable ami, à défendre ce que vous avez fait réussir; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait suscitée depuis *Phèdre*. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. Ma présence animerait mes ennemis, qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné; et, si je ne réussissais pas à faire défendre leur malheureuse satire, je ne serais venu que pour réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de Bernis ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de Pompadour, et qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation.

Encore une fois, le soin que je prends de rendre *Sémiramis* moins indigne du public éclairé est ma meilleure réponse, est ma meilleure manœuvre. Bien faire, et être secondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui présidez à ma Babylone. L'envie a raison de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et

le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain, l'emportent sur tant de justes raisons; si on s'obstine à jouer l'infamie [1] à la cour, M. le duc d'Aumont, qui assurément doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la représentation de *Sémiramis?* ne pouvez-vous pas même engager très aisément mademoiselle Dumesnil à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre? la disposition nouvelle du théâtre de Fontainebleau n'est-elle pas encore un motif pour différer? ne peut-on pas pousser ce délai jusqu'au dernier jour, et, s'il le faut même, ne pas jouer la pièce? Alors on ne pourrait donner la parodie; et ce temps, que nous aurions, servirait non seulement à prendre de nouvelles mesures, mais encore à faire de nouveaux changements pour l'hiver. Alors la pièce serait presque nouvelle, et les Slodtz [2], qui sont prêts à réparer leur honneur en rajustant leurs décorations, donneraient un nouveau cours et un nouveau prix à notre guenille, qui aurait un plein triomphe, tandis que peut-être *Catilina*...

Mandez-moi si vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'Aumont en conséquence. Conduisez ma tête et ma main comme mon cœur.

1473. A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

Octobre.

Madame de Pompadour a plus fait que la reine.

[1] Intitulée aussi *Sémiramis;* voyez le n° IX de ma note, tome V, page 472. B.

[2] Slodtz est le nom d'une famille d'artistes, dont les uns furent dessinateurs, et les autres sculpteurs. Il s'agit ici des premiers. CL.

Elle me fait dire, mon cher et respectable ami, que l'infamie ne sera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne sera pas permise à la ville, et que M. le duc d'Aumont insistera sur une suppression de cinq ou six années, après laquelle il serait bien odieux de renouveler un scandale qu'on a eu tant de peine à déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'Aumont; il s'agirait de mettre M. de Maurepas dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris comme à la cour. Il faut assurément ôter à la cabale ce misérable sujet d'un si honteux triomphe. Pour réponse à toutes ces tracasseries, je vous enverrai incessamment un nouveau cinquième acte[1]; c'est là le point principal.

Quand mes anges parlent, l'auteur de *Sémiramis* doit se taire. Je reçois dans ce moment un très beau mémoire de M. le coadjuteur[2] contre les parodies, appuyé d'un mot de M. d'Argental. Je ne peux répondre à présent que par les plus grands remerciements. Je n'épargnerai point assurément mes peines pour mériter des bontés si continues, si vives, et si encourageantes. J'avais encore, par la dernière poste, envoyé de la Malgrange quelques rogatons; mais tenons tout cela pour non avenu, et attendons qu'après avoir travaillé à tête reposée, je vienne travailler sous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre[3]. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaisirs quand on a pour critiques des amis si tendres et si éclairés.

[1] De *Sémiramis*. K.

[2] L'abbé de Chauvelin; voyez la note, page 197. B.

[3] Voltaire ne revint à Paris, par Cirey, que dans la première quinzaine de février 1749. Cl.

Madame du Châtelet vous fait mille tendres compliments, et moi j'attends des moyeux; cela est bien autrement intéressant que *Sémiramis*. Or, dites-moi, respectable ami, si vous êtes content de mon procédé avec M. l'abbé de Bernis. Daignez-vous faire usage des mémoires dont je vous ai assassiné? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités, je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous; je ne sais si j'en serai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens.

1474. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, ce 23 octobre.

Voici, mon cher et respectable ami, un gros paquet de Babylone; mais, à présent, le point essentiel est d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penser que M. Montmartel m'ayant écrit de la part de madame de Pompadour, et m'ayant redit ses propres paroles : « Que le roi était bien « éloigné de vouloir me faire la moindre peine, et que « la parodie ne serait certainement point jouée, » j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette proscription d'un abus aussi pernicieux est pour Paris comme pour Versailles.

Je vais écrire dans cet esprit à M. Berryer[1]; et l'ordre du roi, à Fontainebleau, sera pour lui un nouveau motif de me marquer sa bienveillance, et une nouvelle facilité de se faire entendre aux personnes qui pourraient favoriser encore la cabale qui

[1] Voyez tome XL, page 126. B.

s'est élevée contre moi. Je suis fâché que M. le duc d'Aumont soit le seul qui ne réponde point à mes lettres, mais je n'en compte pas moins sur sa fermeté et sur la chaleur de ses bons offices, animé par votre amitié. Je vous prie de m'instruire sur tout ce qui se passe de cette affaire, qui m'est devenue très essentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de Luines, que les parodies étaient d'usage, et qu'on avait travesti Virgile. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de Virgile qui a fait l'*Énéide travestie*, que les Romains en étaient incapables; que si on avait récité une *Énéide* burlesque à Auguste et à Octavie, Virgile en aurait été indigné; que cette sottise était réservée à notre nation [1] long-temps grossière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que Gilles et Pierrot ne sont pas faits pour former l'esprit des descendants de saint Louis.

Au reste, si j'ai écrit une capucinade [2], c'est à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grace que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vite de mademoiselle Quinault de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goître dont elle s'est défaite. Il y a ici une dame beaucoup plus jolie qu'elle qui a un cou extrêmement affligé de cette

[1] En 1745, Fougeret de Monbron avait publié *la Henriade travestie*. Cl.
[2] La lettre 1470. B.

maladie, et vous rendriez un grand service à elle et à ses amants de nous envoyer la joyeuse recette de la demoiselle Quinault. Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés. Et mes moyeux? ah! M. de Pont de Veyle, mes moyeux!

Ce 24.

Le roi de Pologne, qui avait envoyé ma lettre à la reine, et qui en était très content, a été fort piqué que nos adversaires aient prévalu auprès de la reine, et que ce ne soit pas elle à qui j'aie l'obligation de la suppression de l'infamie. Les mêmes gens[1] qui avaient fait la calomnie sur *Zadig* ont continué sous main leurs bons offices, et le roi de Pologne en est très instruit. Dites cela à l'abbé de Bernis, et qu'il écrive à madame de Pompadour pour la suppression de l'infamie à la ville comme à la cour.

1475. A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, le 25 octobre.

Mon cher ami, votre lettre sans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne m'apprend rien; j'ai toujours compté sur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que messeigneurs les princes de Wurtemberg m'honorent de leur souvenir. Je vous prie de leur présenter mes profonds respects et mes tendres remerciements, et de ne pas oublier M. de Montolieu.

Il est vrai que je n'écris guère au roi de Prusse.

[1] Les dévots, avec lesquels Maurepas, fort peu croyant, s'entendait secrètement. Cl.

J'attends que j'aie mis *Sémiramis* au point d'être moins indigne de lui être envoyée; j'y ai fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années[1] que j'envoyai à sa majesté l'esquisse de cette pièce; j'en suis très honteux et très fâché. Ce n'est pas un homme à qui on doive présenter des choses informes; c'est un juge qui me fait trembler. Personne sur la terre n'a plus d'esprit et plus de goût, et c'est pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir passer ma vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable santé a encore plus besoin des eaux de Plombières que de la cour de Lunéville. Je compte aller à Paris au mois de décembre, et vous y embrasser. Si vous n'étiez pas aussi paresseux qu'aimable, je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature française. Je vous exhorterai toujours à faire usage de votre esprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût, et vos premières productions, m'ont donné d'espérances sur vous. Je suis très fâché de vous avoir été jusqu'ici bien inutile. VOLTAIRE.

Sans compliment et sans cérémonie.

1476. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 30 octobre.

Je reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et respectable ami, que la prétention de M. de Maurepas est insoutenable; mais

[1] En février 1747; voyez les lettres 1434 et 1435. B.

savez-vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus soumise, et la plus tendre, il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie[1] à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi était *d'attendre la suite des premières représentations de ma pièce?* Or, cette suite de premières représentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de Maurepas que les Italiens sont actuellement en droit de me bafouer; et, s'ils ne le font pas, c'est qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs misérables farces faites pour la cour et pour la canaille.

M. le duc de Gèvres[2] m'a mandé que les premiers gentilshommes de la Chambre ne se mêlaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police; et peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la Chambre, c'est de faire servir son autorité à intimider des faquins qui joueraient une pièce malgré eux, et à se faire obéir plutôt par mesure que par droit.

Cependant ce que vous me mandez, et la confiance extrême que j'ai en vous, me font suspendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très forte à madame de Pompadour, et même un placet au roi, qui n'est pas assurément content à présent de celui[3] qui me persécute. Je supprime tout cela, et je ne m'a-

[1] Voyez ma note, page 210. B.

[2] Voyez la note, page 206. B.

[3] Le comte de Maurepas. Louis XV l'exila en novembre 1749, comme auteur d'une épigramme contre la Pompadour. Cl.

dresserai au maître que quand je serai abandonné d'ailleurs; mais j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir, et jusqu'à quel point s'étendent les bontés et l'autorité de M. le duc de Fleuri et de M. le duc d'Aumont. Je vous demande en grace d'écrire sur cela promptement à M. le duc d'Aumont, et de me donner la réponse la plus positive sur laquelle je prendrai mes mesures. Je serais très aise de ne pas importuner le roi pour de pareilles sottises, et que la fermeté de M. d'Aumont m'épargnât cet embarras; mais, s'il y a la moindre indécision du côté des premiers gentilshommes de la Chambre, vous sentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de La Reinière. En voici un autre qui n'est pas de la même espèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un *Panégyrique* [1]; je devrais faire le sien.

Il y en a un aussi pour l'abbé de Bernis. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de sa part; mais j'espère que, s'il est nécessaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de Pompadour contre les parodies, en général, et contre celle de *Sémiramis*, en particulier. Madame de Pompadour est très disposée à me favoriser, mais il ne faut rien négliger.

Madame du Châtelet promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais, mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

[1] Le *Panégyrique de Louis XV*. Voyez tome XXXIX, page 49. Cl.

Je travaille sous terre pour Mouhy; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très aimables anges.

1477. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 10 novembre.

Mais mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il est trois heures après minuit; je reprends *Sémiramis* en sous-œuvre; je corrige partout, selon que le cœur m'en dit. *Spiritus* flat *ubi vult*[1].

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de Fleuri me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la sottise italienne qu'après que *Sémiramis* aurait été jouée à Fontainebleau. C'est encore pis que la lettre de M. de Maurepas. J'en rends compte à M. le duc d'Aumont, et je lui demande qu'au moins, si on persiste à renouveler contre moi le scandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des Italiens, que les premières représentations des Français soient épuisées; il me semble qu'on en usait ainsi, quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus juste. Les premières représentations de *Sémiramis* n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être censées finies qu'après la reprise. Je vous prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'Aumont.

Je vous prie aussi d'écrire à mademoiselle Dumesnil qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y cor-

[1] *Spiritus ubi vult spirat.* Évangile de saint Jean, ch. III, v. 8. Cl.

rige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de Richelieu, et que je donnerai aux *Catilinistes* tout le temps d'être sifflés.

Crébillon s'est conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très digne de sa mauvaise pièce de *Sémiramis*, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au reste, mandez-moi, je vous en prie, si vous croyez que ce soit à présent le temps de présenter un placet au roi.

L'établissement de madame du Châtelet à Lunéville ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges; vous êtes mes consolateurs.

1478. A M. G.-C. WALTHER.

19 novembre 1748.

J'ai vu une lettre que vous écrivez à un homme à moi, par laquelle vous lui mandez que vous voulez m'envoyer un service de porcelaine de Saxe. Je suis très reconnaissant d'une pareille attention, et je vous en fais des remerciements très sincères. Je vois que vous n'avez pas les sentiments d'un libraire hollandais, et votre procédé renouvelle encore l'envie que j'ai de vous être utile. Je vous destine l'histoire de la guerre présente, que j'aurai achevée dans quelques mois. Mais, en même temps, je vous déclare que je ne veux

pas absolument que vous fassiez pour moi la dépense d'un service de porcelaine. Je vous prie très sérieusement de ne me le pas envoyer. Je recevrai avec plaisir quelques exemplaires de votre édition; c'est bien assez; et si vous m'envoyez autre chose, je vous avertis que je vous renverrai votre présent; vous avez fait assez de dépense pour votre édition. Encore une fois, des exemplaires sont tout ce qu'il me faut, et tout ce que je veux.

1479. A M. D'ARNAUD,

A PARIS.

A Lunéville, le 28 novembre.

Comment! vous savez à qui l'on a donné un paquet, et que c'est M. de Montolieu qui l'a envoyé chez moi! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami; vous deviendrez un homme essentiel, un homme d'importance.

Voici quelque chose de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Prusse, il aime ces guenilles-là. C'est une lettre [1] au duc de Richelieu, qu'un homme de vos amis lui a écrite sur la statue qu'on lui élève à Gênes. Cela ne vaut pas le *Cul de Manon* [2], mais je ne suis plus dans l'âge des Manon. C'est votre affaire; mais je vous assure que je vous aime plus solidement que toutes les Manon de Paris.

Vous êtes mal instruit de l'histoire des histrions; Crébillon a retiré tous ses rôles, les a corrigés, les a

[1] C'est l'épître du 18 novembre 1748 (voyez tome XIII). B.
[2] Voyez la lettre 1460. B.

rendus, et Grandval attend encore son quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer aussi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de *Sémiramis*[1] que le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompense, *Arlequin* donnera son approbation à *Catilina*. Le bon homme aurait dû se souvenir qu'on ne put pas seulement parodier sa *Sémiramis*. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embrasse et je vous aime, parceque vous faites de bons vers, et que vous êtes un bon cœur.

1480. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 29 novembre[2].

En vain veux-je vous arrêter;
Partez donc, indiscrète Muse;
Allez vous-même déclamer
Vos vers, que Vaugelas récuse,
Et chez l'Homère des Français
Étaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuse.
Quels sont vos étranges exploits!
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de sa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, sans raison, sans sujet,

[1] Crébillon, en qualité de censeur, avait sans doute donné son approbation à la parodie de *Sémiramis*; mais l'imprimé ne contient pas d'approbation; voyez le n° IX de ma note, tome V, page 472. Le nom de Crébillon est au bas de l'approbation de plusieurs brochures pour ou contre *Sémiramis*. B.

[2] La réponse à cette lettre est du 29 janvier 1749. B.

Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter sa trompette
Par les sons de mon flageolet.
Partez donc, je n'y sais que faire.
Puisqu'il le faut, voyez, Voltaire;
Le fatras énorme et complet
De mille rimes insensées,
Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes pensées;
Mais surtout gardez le secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. Voltaire, leur disais-je, est malheureux; un libraire avide de ses ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver, et de paraître dans le monde malgré vous; mais, sentant que cette réflexion n'est qu'un effet de l'amour-propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant, dans le fond, que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviraient mieux dans la tabagie du roi Stanislas. Qu'on les brûle! c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mène une vie fort heureuse; on dit qu'il enfume madame du Châtelet et le gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XV, c'est-à-dire qu'il ne peut se passer de vous deux. Cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi, pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je versifie. Passons à des sujets plus graves. Savez-vous bien que je me suis mis en colère contre vous, et cela tout de bon? Comment pourrait-on ne point se fâcher? car

Du plus bel esprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu, depuis un an,
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'est, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone;
Cette nouvelle Tisiphone

Fait-elle oublier des amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuse,
Où, vainqueur de ses ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuse
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime et profond.
D'où vient donc ce silence étrange?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inspiré par un mauvais ange,
Vous a transporté chez Pluton,
Dans ce manoir funeste et sombre
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais ne sortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.
Cependant un bruit court en ville,
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire est à Lunéville;
Mais quels contes ne fait-on pas!
Un instant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, sont vos galants [1];
L'un roi sans peuple et sans couronne,
L'autre si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parents.

Au nombre des rois vos amants
J'en ajouterais un troisième;
Mais la décence et le bon sens
M'ont empêché, depuis long-temps,
D'oser vous parler de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point: « Vaillant fils de Télamon, ranimez votre courage, aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat, et que le sort des Grecs dépend de votre bras; mais achevez l'Histoire de Louis-le-Grand;

[1] Voyez page 242. B.

« et, ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile,
« ajoutez-y la gloire de lui donner un Arioste. »

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que, comme vous n'êtes point à Paris, vous seriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame du Châtelet est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son Voltaire à gages. Nous avons ici un gros cyclope[1] de géomètre que nous lui engagerons contre le bel esprit; mais qu'elle se détermine vite. Si elle souscrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reste plus qu'un œil à notre homme, et une courbe nouvelle, qu'il calcule à présent, pourrait le rendre aveugle tout-à-fait, avant que notre marché fût conclu. Faites-moi savoir sa réponse, et recevez en même temps de bonne part les profondes salutations que ma muse fait à votre puissant génie. Adieu. FÉDÉRIC.

1481. A M. MARMONTEL,

A PARIS.

A Lunéville, le 15 décembre.

Mon cher ami, voici ce qui m'est arrivé; vous verrez que je ne suis pas heureux. J'étais à la suite du roi de Pologne, dans une de ses maisons de campagne; un paquet, qui, dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville, et, comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contresignés, on renvoie le paquet à Paris. Je soupçonne que c'était *Denis*, et je sens tout ce que j'ai perdu. Heureusement nous avons ici ce *Denis* si bien écrit, si rempli de belles choses, et si approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami, j'ai été attendri jus-

[1] Ce géomètre borgne est Léonard Euler, l'un des plus grands hommes de notre siècle. Il est très vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français. K.

qu'aux larmes de votre charmante *Épître*[1]. Elle me fait autant de plaisir que d'honneur; c'est un monument que vous érigez à l'amitié; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le vôtre console de toutes les fureurs de l'envie, et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites sur notre respectable ami Vauvenargues[2] doit bien faire souhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je desire, c'est d'hériter des sentiments que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir incessamment, vous embrasser, vous dire à quel point je suis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie[3] achevée. Je m'imagine que les plaisirs font chez vous les entr'actes un peu longs, et que vous quittez souvent Melpomène pour quelque chose de mieux; mais vous êtes comme les héros qui réunissent les plaisirs et la gloire. Adieu; vous faites la mienne. Je vous embrasse mille fois. Madame du Châtelet est charmée de vos talents, et vous fait ses compliments.

[1] En tête de *Denis le Tyran*; voyez ma note ci-dessus, page 180. B.

[2] Voici les vers de Marmontel sur Vauvenargues:

Ce Vauvenargue enfin qui fit voir à la terre
Un juste dans le monde, un sage dans la guerre,
Un cœur stoïque et tendre, et qui, maître de lui,
Insensible à ses maux, sentait tous ceux d'autrui. B.

[3] *Aristomène*, jouée le 30 avril 1749. Cl.

1482. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre.

Enfin je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos conseils sont suivis ou plutôt prévenus, et partout j'ai rendu raison de l'inaction forcée d'Assur.

Il me semble que le point dont il s'agit, c'est la clarté. On voit bien nettement qu'Assur est entré dans ce mausolée (fait en labyrinthe, selon l'usage des anciens) par une issue secrète; et l'autre ange, M. Pont de Veyle, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet Assur n'est pas parvenu plus tôt à l'endroit du sacrifice. Ninias dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ses pas derrière lui, dans ce tombeau; autre degré de lumière. Azéma répond : C'est peut-être *votre mère qui a été assez hardie pour envoyer à votre secours dans cet asile inabordable et sacré.* Ces mots préparent, ce me semble, la terreur, et fortifient le tragique de la catastrophe, loin de le diminuer, puisqu'il se trouve enfin que c'est la reine elle-même qui est venue au secours de son fils.

Assur est donc tout naturellement amené du tombeau sur la scène; et Azéma, se jetant au-devant du coup qu'Assur veut porter à Ninias, augmente la force de l'action, en rend le jeu noble et naturel. Il est absolument nécessaire que cette action se passe sous les yeux et non en récit, et que Ninias commence à apprendre son malheur de la bouche même d'Assur. Si vous êtes contents, madame et messieurs, je le suis aussi, et je me mets à l'ombre de vos ailes.

1483. A M. DE CIDEVILLE.

A Loisei[1], près de Bar, le 24 décembre.

Je ne suis plus qu'un prosateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant[2] tout haut mon roi, qui n'en sait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un sage ami, qui s'en aperçoit bien.

Vous casanier, dans un séjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être;
L'amour encor vous fait sentir ses coups.
Heureux qui peut tromper des infidèles !
C'est votre lot. Vous courtisez des belles,
Et moi des rois; j'ai bien plus tort que vous.

Il est vrai, mon cher Cideville, que ma main est devenue bien paresseuse d'écrire, mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je suis devenu courtisan par hasard; mais je n'ai pas cessé de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé l'*Histoire*[3] *de* cette maudite *guerre* qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très glorieuse, puisqu'elle assure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : « Approuvera-t-il cet endroit? « y trouvera-t-il des vérités qui puissent être bien re-

[1] Nom d'une commune à deux lieues et demie de Bar-le-Duc, et à une demi-lieue de la route qui conduit de cette ville à celle de Ligni. Le comte de Lomont, frère puîné du marquis du Châtelet, que Longchamp cite dans l'article xxv de ses *Mémoires*, y possédait un château tout près de l'église, dans l'arrière-chœur de laquelle il fut enterré en juillet 1783. Cl.

[2] Allusion au *Panégyrique de Louis XV*. Cl.

[3] Voyez ma note sur la lettre 1363. B.

« ques? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu?» Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai *Catilina*. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner *Sémiramis*, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de Richelieu [1] que sous le consulat du duc de Fleuri. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas Grecs; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

1484. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 31 décembre.

Je ne suis point étonné de la chute de *Catilina* [2]; l'auteur n'avait pas consulté mes anges. Ce n'est pas avec une cabale, c'est avec des amis éclairés et sévères qu'on fait réussir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et respectable ami, me persuade que *Catilina* ne durera pas longtemps. La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a personne qui aille bâiller deux heures, pour avoir le plaisir de me rabaisser.

[1] Un des quatre gentilshommes de la chambre depuis 1743. Cl.

[2] Tragédie de Crébillon, jouée le 21 décembre 1748; voyez tome XL, page 491. B.

Sémiramis est entièrement à vos ordres; elle ne se remontrera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un peu moins insolemment que Crébillon; il méritait un peu sa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi; par la sottise qu'il a faite de mettre son nom [1] au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens; par l'approbation qu'il a donnée à la parodie; par la mauvaise grace avec laquelle il voulait retrancher de mon ouvrage des vers que vous approuviez. On ne peut pas abuser davantage de la misérable place qu'il a de censeur de la police. Sa conduite est cent fois plus mauvaise que celle de sa pièce; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges.

Je suis bien fâché de l'état languissant où est encore madame d'Argental; je compte lui écrire quand je vous écris. Le digne coadjuteur devrait bien m'envoyer ses remarques sur *Catilina*. Un plan écrit de sa main, avec cette éloquence que je lui connais, amuserait bien madame du Châtelet dans sa solitude. Nous ne revenons qu'après les Rois; nous aurons le temps de recevoir de vos nouvelles.

Bonsoir, mes chers anges; je soupire après le moment de vous revoir.

M. de Betz ne marie-t-il pas incessamment sa seconde fille au fils du *Bon Dieu* [2]?

[1] Voyez ma note, page 221. B.

[2] Ch.-Marie, marquis de Choiseul-Beaupré, né en 1698, connu alors dans la société qu'il fréquentait sous le nom de Choiseul-*Bon-Dieu*. Le comte de Choiseul, son fils, né en 1728, épousa Marie-Françoise Lallemand de Betz, le 10 février 1749. Cl.

1485. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

A TABLE AVEC LES GRACES.

Cirey, ce 3 janvier 1749.

Vous qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
Hénault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Avec tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'envie, etc.

Voilà, mon illustre et charmant confrère, comment j'avais corrigé le commencement de l'*Épître* que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'allais vous l'envoyer, quand j'ai reçu votre lettre [1]. J'ai été très fâché qu'on eût envoyé des copies de ce petit ouvrage, avant que je susse si le héros de la pièce était content. Et pour comble de disgrace, les copies avaient été faites par une espèce d'aide-de-camp qui estropie terriblement les vers. Je ne suis pas tout-à-fait content de ce commencement; il est plus digne du public que les premiers vers qui n'étaient que familiers, mais il me semble qu'il n'est pas frappé assez fortement. J'ai bien à cœur que ce petit ouvrage soit bon, et qu'il fasse aller un jour mon nom à côté du vôtre.

Au reste, les personnes qui ont condamné les *sou-*

[1] Voyez, tome XIII, la note et les variantes de l'épître au président Hénault, datée de novembre 1748. B.

pés me paraissent indignes de souper; c'est, à mon sens, la critique du monde la plus ridicule. Mais les gens qui ont tort sont presque toujours les plus forts; pour moi qui ne soupe plus, je retranche les *soupés*, même en vers. Madame du Châtelet, à qui je ne donnerai plus mes vers que quand j'y aurai mis la dernière main, vous fait mille compliments. Voulez-vous bien permettre que j'assure madame du Deffand de mon respect?

Je reçois aussi une lettre de vous, renvoyée de Lunéville à Paris et à Cirey. Je vous remercie de tant de faveurs. Conservez-moi une amitié aussi nécessaire à ma gloire, si j'en ai, qu'au bonheur de ma vie; cette vie est à vous.

On dit que vous logez près de mes confrères les Incurables; je me flatte que vous ne l'êtes pas. Les murs de Thèbes, d'Ilion et de Babylone ne sont plus; mais mon cœur restera inébranlable à la tendre amitié qu'il vous porte.

1486. DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 9 janvier.

Peut-on s'attendre, mon cher Voltaire, qu'une si maudite cause produise un si bon effet? Je vous fais savoir toute l'horreur de la calomnie, et vous me dites tout ce qui est de plus flatteur pour moi! Il est certain qu'à juger de ce livre [1] par sa noirceur, il doit faire votre panégyrique, l'envie effrénée n'attaquant que le mérite. Je ne saurais cependant, malgré le mépris qu'on doit en avoir, qu'être touché sur tout ce qui

[1] Le *Voltariana*; voyez ma note, tome XXXVII, page 106. B.

regarde votre réputation. Elle m'est chère par l'amitié et la haute estime avec lesquelles je vous suis affectionné.

STANISLAS, roi.

1487. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Cirey, janvier.

Le jeune d'Arnaud, qui, par ses mœurs et par son esprit, paraît digne de servir[1] votre majesté, me manda, il y a quelque temps, que vous aviez daigné vous souvenir du plus ancien serviteur que vous ayez en France, et de l'admirateur le plus passionné que vous ayez en Europe; mais je ne suis pas né heureux. Je n'ai point reçu les ordres dont votre majesté m'honorait; j'étais en Lorraine, à la cour du roi Stanislas. Je sais bien que tous les gens de bon sens demanderont pourquoi je suis à la cour de Lunéville, et non pas à celle de Berlin. Sire, c'est que Lunéville est près des eaux de Plombières, et que je vais là souvent pour faire durer encore quelques jours une malheureuse machine dans laquelle il y a une ame qui est toute à votre majesté. Je suis revenu de Lunéville à cet ancien Cirey, où vous m'avez donné tant de marques de vos bontés; où nous avons vu votre ambassadeur Kaiserling, dont nous déplorons la mort, et qui vous aimait si véritablement; où nous avons vos portraits en toile et en or, et où nous parlons tous les jours des espérances que vous donniez en ce temps-là, et que vous avez tant passées depuis. Enfin, sire, le courrier qui s'était chargé de votre

[1] Comme correspondant littéraire. Voyez la note de la lettre 1460. Cl.

paquet ne l'a rendu ni à Lunéville ni à Cirey. Je le fais chercher partout, et, en attendant, je vous expose ma douleur. Il n'y a pas d'apparence que le paquet soit perdu; mais il y a tant de contre-temps que probablement je ne l'aurai de plus de quinze jours. Soit prose, soit vers, je sens bien la perte que j'ai faite.

J'ai appris que votre majesté n'abandonnait pas tout-à-fait la poésie, et qu'en se donnant à l'histoire elle se prêtait encore aux fictions. Vous mettez à vous instruire et à instruire les hommes un temps que d'autres perdent à suivre des chiens qui courent après un renard ou un cerf. Vous avez envoyé à M. de Maupertuis des vers charmants[1]. Je vous assure qu'il n'y a aucun de nos ministres qui pût répondre en vers à votre majesté, et que tous les conseils des rois de l'Europe, pétris ensemble, ne pourraient pas seulement vous fournir une ode, à moins que milord Chesterfield ne fût du conseil d'Angleterre; encore ne vous donnerait-il que des vers anglais, dont votre majesté ne se soucie guère. Pour moi, sire, qui aime passionnément vos vers, et qui n'en fais plus guère, je me borne à la prose, en qualité de chétif historiographe; je compte les pauvres gens qu'on a tués dans la dernière guerre[2], et je dis toujours vrai, à plusieurs milliers près. Je démolis les villes de la barrière hollandaise; je donne une vingtaine de batailles qui m'ennuient beaucoup; et,

[1] Voltaire en cite deux dans sa lettre 1491. B.

[2] *Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de* 1741; voyez tome XXXIX, page 27. B.

quand tout cela sera fait, je n'en ferai rien paraître; car, pour donner une histoire, il faut que les gens qui peuvent nous démentir soient morts. J'ai vu un temps où votre majesté s'amusait à un pareil ouvrage[1]; mais c'était César qui fesait ses *Commentaires;* et moi je suis un commis de ministre, qui extrais, dans les bureaux, les archives vraies ou fausses des malheurs, des sottises, et des méchancetés de notre siècle. Si votre majesté était curieuse de voir le commencement de ma bavarderie historique, j'aurais l'honneur de lui en envoyer, en la suppliant très humblement de daigner corriger l'ouvrage de cette main qui écrit comme elle combat. Les maux continuels auxquels je suis condamné pour ma vie ne m'ont pas permis d'avancer beaucoup ma besogne. L'honneur d'entretenir votre majesté quelques heures me fournirait plus de lumières que toutes les pancartes de nos ministres. Mais je suis d'une faiblesse inconcevable, et Berlin est loin des eaux chaudes. Je n'ai plus de ressources que dans l'espérance d'un petit voyage de votre majesté aux bains de Charlemagne[2], votre devancier, ou à quelques autres bains où on étouffe de chaud. En ce cas, je m'empaqueterais pour avoir encore la consolation de voir Frédéric-le-Grand avant de mourir, et pour rassasier mes yeux et mes oreilles; mais on passe sa vie à souhaiter et à faire le contraire de ce qu'on voudrait faire. On

[1] L'*Histoire de mon temps*, par Frédéric; ouvrage qui fait partie de ses *OEuvres posthumes*, et embrasse les événements depuis juin 1740 jusqu'à la paix de Dresde du 25 décembre 1745. B.

[2] A Aix-la-Chapelle. Cl.

peut bien répondre de ses sentiments, mais il n'y a personne qui puisse dire ce qu'il fera demain. La destinée nous mène et se moque de nous. Ma destinée, sire, sera de vous être attaché jusqu'au dernier soupir de ma vie, et je lui demande de me permettre de pouvoir voir encore le premier des rois et des hommes. Je lui renouvelle mes très profonds respects; madame du Châtelet y joint les siens.

1488. DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 19 janvier.

J'ai reçu, mon cher Voltaire, votre lettre avec le manuscrit des *Mensonges imprimés*[1]. Rien de si vrai que ce que vous dites; mais il est trop bon pour servir de réponse au livre imprimé, je crois, au fond de l'enfer. Ainsi je crois qu'il faudrait se servir de l'usage ordinaire de mépriser la noirceur des malhonnêtes gens, et se contenter d'être estimé des gens d'honneur, comme vous l'êtes, ce qui doit faire votre satisfaction. La mienne sera toujours de vous marquer combien je suis votre très affectionné, STANISLAS, roi.

J'embrasse la chère madame du Châtelet.

1489. A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Cirey, le 21 janvier.

O anges! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau, que de faire tournoyer Assur alentour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conspiration et de la manquer, que de faire venir Assur

[1] Voyez tome XXXIX, page 282. B.

enchaîné, que de prévenir la catastrophe et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéressants, et dont l'exposé serait le comble de l'ennui. Un vraisemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu; et, quand on est arrivé aux bornes de son talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vite au colin-maillard du tombeau, quand il sera touché du reste. Voilà une très petite partie de mes raisons; je remets le reste au bienheureux moment où je serai dans votre ciel.

Je ne sais pas quelles sont les choses essentielles dont il faut que je parle à M. de Richelieu; il nous mande qu'il a proscrit pour jamais les parodies. Je ne sais rien de plus essentiel pour le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caisse de Bar; mais il faut que madame du Châtelet règle ses affaires avec son fermier, et que ses forges[1] passent devant *Sémiramis*.

A l'égard des Slodtz, il vaut mieux leur parler, le 1er février, que de leur envoyer des plans de décorations; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments; elle vient d'achever une préface[2] de son *Newton*, qui est un chef-d'œuvre. Il n'y a personne à l'académie des sciences qui eût pu faire mieux.

[1] Celles qui dépendaient du château de Cirey, et qui en sont voisines. CL.

[2] *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*; voyez t. XXXIX, p. 411. B.

Cela fait honneur à son sexe et à la France. En vérité, je suis saisi d'admiration.

Valete, angeli.

1490. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Je vous avais déjà mandé[1], monsieur, que j'étais très fâché qu'on se fût hâté d'envoyer malgré moi des copies informes de cette petite pièce, qui d'ailleurs a, ce me semble, l'approbation de tous les gens de goût et de bon sens. Je suis encore plus fâché et moins surpris qu'il y ait des hommes assez méchamment bêtes pour trouver à redire qu'on mette parmi les agréments de la vie de bons soupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on est les délices et le modèle. La seconde leçon vaut certainement mieux; mais, à votre place, j'aurais laissé subsister la première pour punir les sots. Les caillettes et les imbéciles du bel air, qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'esprit, ni en autre chose, cherchent à mordre sur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait tout ce qu'ils ont pu pour que M. de Richelieu trouvât mauvais que je lui écrivisse[2] comme Voiture écrivait au prince de Condé; mais il n'a pas été leur dupe; et, en vérité, plus je vais en avant, plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriser les sots discours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi, je me console de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation, et de la

[1] Voyez la lettre 1485. B.

[2] L'épître dont il est question dans la lettre 1479. B.

haine des demi-beaux esprits par l'honneur de votre amitié. Madame du Châtelet pense comme moi. Elle vous fait mille compliments. Elle vient d'achever une préface de Newton, qui est un chef-d'œuvre, et qui fait honneur à son sexe et à la France. Elle a résisté avec courage aux impertinences des caillettes, et passera, dans la postérité, pour un génie respectable. Si elle n'avait pas méprisé les mauvaises plaisanteries, elle n'aurait pas fait des choses admirables, que les ricaneurs n'entendront pas.

1491. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Cirey, le 26 janvier.

Sire, je reçois enfin le paquet dont votre majesté m'a honoré, du 29 novembre. Un maudit courrier, qui s'était chargé de ce paquet enfermé très mal à propos dans une boîte envoyée de Paris à madame du Châtelet, l'avait porté à Strasbourg, et de là dans la ville de Troyes, où j'ai été obligé de l'envoyer chercher.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-Breton,
Et nous, le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se fesait attendre.

On revient toujours à ses goûts; vous faites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose;

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où bâille la Philosophie,
Jusqu'aux lieux pleins de volupté
Où folâtre la Poésie.

Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans Dresde, vous approfondissez la métaphysique, vous écrivez les *Mémoires* [1] d'un siècle dont vous êtes le premier homme; enfin, vous faites des vers, et vous en faites plus que moi, qui n'en peux plus, et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont votre majesté a régalé M. de Maurepas; mais j'en avais déjà vu quelques uns de l'*Épître* à votre président [2] des *x x* et des beaux-arts.

Le neveu de Dugai-Trouin,
Demi-homme et demi-marsouin,

avait déjà fait fortune. Nos connaisseurs disent: Voilà qui est du bon ton, du ton de la bonne compagnie; car, sire, vous seriez cent fois plus héros, nos beaux esprits, nos belles dames, vous sauront gré surtout d'être du bon ton. Alexandre, sans cela, n'aurait pas réussi dans Athènes, ni votre majesté dans Paris.

L'*Épître sur la Vanité et sur l'Intérêt* [3] m'a fait encore plus de plaisir que ce bon ton et que la légè-

[1] Voyez ma note, page 234. B.

[2] Maupertuis; voyez page 233. B.

[3] Dans les Œuvres de Frédéric, il n'y a point d'épître sur la *Vanité*, mais *sur la Gloire et l'Intérêt*. B.

reté des graces d'une épître familière. Le portrait de l'insulaire,

Qui de son cabinet pense agiter la terre,
De ses propres sujets habile séducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, etc.,

est un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Ce ne sont pas là des portraits de fantaisie. Tous les travers de notre pauvre espèce sont d'ailleurs très bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés;
De nos vaines témérités
Vos vers sont la fidèle histoire;
On peut fronder les vanités,
Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'ode *sur la Guerre* est de quelque pauvre citoyen, bon poëte d'ailleurs, lassé de payer le dixième, et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre pour les querelles des rois. Point du tout, elle est du roi qui a commencé la noise, elle est de celui qui a gagné, les armes à la main, une province et cinq batailles. Sire, votre majesté fait de beaux vers, mais elle se moque du monde.

Toutefois, qui sait si vous ne pensez pas réellement tout cela quand vous l'écrivez? Il se peut très bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé des ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par la passion des héros; demain on pense en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille, selon

que les ressorts de la machine pensante sont montés. C'est une preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la *Liberté*[1].

J'ai relu ici ce petit morceau très philosophique; il fait trembler. Plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, et comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est construite, et de ce qu'elle a été montée pour écrire l'*Épître à Hermotime*.

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois,
Dans le rapide cours de ses brillants exploits,
Estimait Aristote et méditait son livre.
Heureux si sa raison, plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus! etc.

Personne en France n'a jamais fait de meilleurs vers que ceux-là. Boileau les aurait adoptés; et il y en a beaucoup de cette force, de cette clarté, et de cette élégance harmonieuse dans votre *Épître à Hermotime*. Votre majesté a déjà peut-être lu *Catilina;* elle peut voir si nos académiciens écrivent aussi purement qu'elle.

Sire, grand merci de ce que, dans votre ode sur votre académie, vous daignez, aux chutes des strophes, employer la mesure des trois petits vers de trois

[1] Voyez tome LII, page 597. B.

petits pieds ou de six syllabes[1]. Je croyais être le seul qui m'en étais servi; vous la consacrez. Il y a peu de mesures, à mon gré, aussi harmonieuses; mais aussi il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses; votre géomètre borgne[2], dont votre majesté parle, n'en sait rien. Nous sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons; le reste n'en sait pas plus qu'un géomètre suisse. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour.

J'avais en quelque sorte prévenu la lettre de votre majesté, en lui parlant de la cour de Lorraine, où j'ai passé quelques mois, entre le roi Stanislas et son apothicaire, personnage plus nécessaire pour moi que pour son auguste maître, fût-il souverain dans la cohue de Varsovie.

J'aime fort cette Épiphanie[3]
Des trois rois que vous me citez;
Tous trois différents de génie,
Tous trois de moi très respectés.
Louis, mon bienfaiteur, mon maître,
M'a fait un fortuné destin;
Stanislas est mon médecin;
Mais que Frédéric veut-il être?

Vous daignez, sire, vouloir que je sois assez heureux pour vous venir faire ma cour? Moi! voyager pendant l'hiver, dans l'état où je suis! Plût à Dieu! mais mon cœur et mon corps ne sont pas de la même espèce. Et puis, sire, pourrez-vous me souf-

[1] Dans l'ode sur le *Rétablissement de l'académie*, les sept premiers vers de chaque strophe ont douze syllabes; les trois derniers, six. B.

[2] Voyez la note, page 224. B.

[3] Page 223. B.

frir? J'ai eu une maladie qui m'a rendu sourd d'une oreille, et qui m'a fait perdre mes dents. Les eaux de Plombières m'ont laissé languissant. Voilà un plaisant cadavre à transporter à Potsdam, et à passer à travers vos gardes! Je vais me tapir à Paris, au coin du feu. Le roi mon maître a la bonté de me dispenser de tout service. Si je me raccommode un peu cet hiver, il serait bien doux de venir me mettre à vos pieds, dans le commencement de l'été; ce serait pour moi un rajeunissement. Mais dois-je l'espérer? Il me reste un souffle de vie, et ce souffle est à vous. Mais je voudrais venir à Berlin avec M. de Séchelles, que votre majesté connaît: elle en croirait peut-être plus un intendant d'armée, qui parle gras et qui m'a rendu le service de faire arrêter, à Bruxelles, la nommée Desvignes, laquelle était encore saisie de tous les papiers qu'elle avait volés à madame du Châtelet, et dont elle avait déjà fait marché avec les coquins de libraires d'Amsterdam. Votre majesté pourrait très aisément s'en informer. Je vous avoue, sire, que j'ai été très affligé que vous ayez soupçonné que j'eusse pu rien déguiser. Mais si les libraires d'Amsterdam sont des fripons à pendre, le grand Frédéric, après tout, doit-il être fâché qu'on sache, dans la postérité, qu'il m'honorait de ses bontés? Pour moi, sire, je voudrais n'avoir jamais rien fait imprimer; je voudrais n'avoir écrit que pour vous, avoir passé tous mes jours à votre cour, et passer encore le reste de ma vie à vous admirer de près. J'ai fait une très grande sottise de cultiver les lettres pour le public. Il faut

mettre cela au rang des vanités dangereuses dont vous parlez si bien [1]; et, en vérité, tout est vanité, hors de passer ses jours auprès d'un homme tel que vous.

Faites comme il vous plaira, mais mon admiration, mon très profond respect, mon tendre attachement, ne finiront qu'avec ma vie.

1492. A M. DARGET [2].

A Cirey, ce 26 janvier 1749.

M. d'Arnaud a dû vous mander ce qui est arrivé à votre paquet. J'espère que si sa majesté daigne m'honorer de quelques nouveaux ordres, on prendra de meilleures précautions pour me les faire tenir; au reste, d'Arnaud est un garçon très aimable, fort attaché au roi votre maître, et il n'y a nullement de sa faute dans le retardement qui m'a privé un mois

[1] Dans l'*Épître sur la gloire et l'intérêt*. B.

[2] Darget avait accompagné, en qualité de secrétaire, le marquis de Valori, ambassadeur en Prusse (de 1739 à 1748), et qui accompagna Frédéric dans ses campagnes. Dans un campement, en 1745, le logement de l'ambassadeur français fut placé dans un faubourg de Jaronivitz. Un détachement d'Autrichiens s'y présenta de grand matin. Darget revêt la robe de chambre de l'ambassadeur, est pris pour lui, et emmené prisonnier. Il sauvait ainsi son maître. Frédéric, instruit de ce dévouement, se hâta de faire échanger Darget, et voulut se l'attacher. Du consentement de Valori, Darget passa au service du roi de Prusse, devint son lecteur et son secrétaire, se maria en Prusse; mais, en 1749, il perdit sa femme, et quitta Berlin en mars 1752. De retour en France, il eut une place à l'École militaire, puis fut ministre des évêques de Liége et de Spire. Il est mort en 1778. C'est à Darget que Frédéric adressa son *Apologie des rois*, épître en vers dont Voltaire parle dans sa lettre du 5 mars 1749. Les *OEuvres posthumes* de Frédéric contiennent aussi sa correspondance avec Darget, de 1749 à 1771. C'est l'aventure de Darget, en 1745, qui est le sujet du *Palladion*, poëme du roi de Prusse (voyez la lettre 1521). B.

entier de la lettre de sa majesté et de la vôtre. Je crois que notre président retourne cet hiver dans votre charmante cour. Un homme qui a été au pôle peut bien aller à Berlin au mois de janvier. Les aigles voyagent dans toutes les saisons; mais un pauvre petit pinson qui ne bat plus que d'une aile, se niche dans un trou de muraille. Je suis si étonné d'être en vie, que cela me paraît quelquefois fort plaisant. Il est vrai que j'ai eu la force d'aller à la cour du roi Stanislas, qui s'est établi mon premier médecin, et qui est voisin des eaux de Plombières. Mais je ferai plutôt le voyage de saint Paul au troisième ciel, que celui de Berlin pendant l'hiver. Tout le feu du génie du grand Frédéric ne me réchaufferait pas, et je serais mort en arrivant, auquel cas je ne profiterais point du tout des agréments de ce voyage. Je dirai à bien plus juste titre qu'Horace:

« Quamque dabas ægro, dabis ægrotare timenti,
« Mecenas, veniam. »

Et je dirai encore avec lui: *cum zephiris et hirundine prima;* encore Horace était gros et gras, et Rome était plus près de Tibur que Paris de Berlin. Il ne me reste qu'à faire des vœux pour que sa majesté daigne me conserver en été les mêmes bontés qu'en hiver. Je vous assure, et vous le croirez aisément, que ce voyage ferait le charme de ma vie. Je donnerais assurément la préférence à votre cour sur les bains de Plombières. Vespasien guérit un aveugle en le touchant, comme chacun sait. Le grand Frédéric, qui vaut assurément mieux que Vespasien, me guérirait une oreille très sourde en daignant me par-

ler, et remettrait un peu de feu dans mon ame. Je vais, en attendant, passer l'hiver à Paris, au coin du feu terrestre. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien rendre compte à sa majesté de mes desirs et de ma misère. J'ai vu cette édition de Dresde : les libraires allemands ne sont pas des fripons comme ceux de Hollande; mais ils impriment bien incorrectement; toutes ces éditions-là ne sont bonnes qu'à jeter au feu. Il y a trop de livres; de quoi me suis-je avisé d'en grossir le nombre? *Qui bene latuit, bene vixit.* Je voudrais *latere* à Berlin.

Adieu, monsieur; conservez-moi, je vous en supplie, une amitié qui me console des libraires. Je vous prie de vouloir bien présenter mes hommages aux personnes de votre cour, qui daignent se souvenir de moi; je compte toujours sur votre bienveillance, et j'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc.

1493. DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 31 janvier.

Je vous suis redevable, mon cher Voltaire, des compliments du roi de Prusse, et de ceux que vous lui avez faits de ma part. Notre gent est d'accord sur votre sujet, et je suis bien flatté d'avoir les mêmes sentiments qu'un prince que j'aime et estime beaucoup. C'est à vous à partager les vôtres entre nous, sans exciter notre jalousie.

Je voudrais, à tel prix que ce soit, que la malheureuse *comète*[1] vous amusât plus favorablement qu'elle n'a fait, et qu'il n'y ait rien qui vous ennuie à Lunéville. Ma troupe de

[1] Voyez ma note, page 201. B.

qualité de la comédie, qui surpasse celle de profession, y suppléera.

Je crains que l'*original du héros* que vous voulez copier dans le roman soit romanesque en effet. Je ne me fie pas à la favorable prévention que vous avez pour lui. Si ce que vous imaginez d'avantageux en sa faveur est une fiction, rien de si réel qu'il est bien sensible à votre attachement et à votre amitié. Vous voilà donc, je crois, à Paris, sans que je puisse encore dire quand j'y serai. C'est le séjour de madame l'infante qui me règlera. Je vous renvoie vos deux pièces. *Memnon* m'a endormi bien agréablement, et j'ai vu, dans un profond sommeil, que la sagesse n'est qu'un songe. Je suis de tout mon cœur à vous. STANISLAS, roi.

1494. DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 5 février.

Ce n'est pas *Memnon* qui m'ennuie, mon cher Voltaire, c'est votre sciatique. Je desire avec impatience d'apprendre que vous en soyez quitte. Nous mangeons vos bonbons tout notre soûl. Vos soins à nous les envoyer en font la plus agréable douceur. A la place de cela, je vous envoie *le Philosophe chrétien*[1], qui a été continué depuis votre départ. Memnon dira bien qu'il y a de la folie de vouloir être sage; mais, du moins, il est permis de se l'imaginer. Ce *Philosophe* ne mérite pas un moment de votre temps perdu pour le parcourir, mais il connaît votre indulgence pour se présenter devant vous. Faites-lui donc grace en faveur du bonheur qu'il cherche, et que vous lui procurerez, si vous le jugez digne de vous occuper un moment. Je vous embrasse de tout mon cœur.

STANISLAS, roi.

[1] 1749, in-12; par le roi Stanislas. Formey et l'abbé Sigorgne ont depuis publié des ouvrages sous le même titre. B.

1495. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 13 février.

Je reçois avec plaisir deux de vos lettres à-la-fois; avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est Thersite qui veut faire assaut de valeur contre Achille. J'espérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique des pièces, comme vous en usiez autrefois, lorsque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre Kaiserling, que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais Voltaire, devenu courtisan, ne sait donner que des louanges; le métier en est, je l'avoue, moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections; je n'ai point la fatuité de présumer qu'un Allemand fasse de bons vers français.

La critique douce et civile
Pour un auteur est un grand bien;
Dans son amour-propre imbécile,
Sur ses défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Blesse à la vérité ses yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux;
Il corrige, il devient sévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, polissant son ouvrage,
Distingue la correction
De la satire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner; je sens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me disiez comment.

Ne pensez-vous pas que de bien faire des vers est un acheminement pour bien écrire en prose? le style n'en deviendrait-il pas plus énergique, surtout si l'on prend garde de ne point charger la prose d'épithètes, de périphrases, et de tours trop poétiques?

J'aime beaucoup la philosophie et les vers. Quand je dis philosophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphysique.

La première, quoique sublime, n'est point faite pour le commerce des hommes; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'Anglais; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite. Pour la métaphysique, c'est, comme vous le dites très bien, un ballon enflé de vent[1]. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices et des abîmes; et je me persuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ses secrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie, et ne nous embarrassons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous font agir, ou si c'est notre liberté. Si cependant j'osais hasarder mon sentiment sur cette matière, il me semble que ce sont nos passions et les conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne sais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers, tant bons que mauvais, mais j'ignore si c'est une impulsion étrangère qui m'y force; toutefois lui devrais-je savoir mauvais gré de ne pas mieux m'inspirer.

Ne vous étonnez point de mon *Ode sur la Guerre*; ce sont, je vous assure, mes sentiments. Distinguez l'homme d'état du philosophe, et sachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, et philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix; de là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres, et de princes mauvais.

Si tout était bien assorti,
Sur ce ridicule hémisphère,
L'ouvrier, quittant son outil,
Serait amiral ou corsaire;
Le roi, peut-être charbonnier;
Le général, un maltôtier;
Le berger, maître de la terre;

[1] Voltaire dit cela de l'amour-propre dans *Zadig*; voyez tome XXXIII, page 53; et comme dans le même alinéa, page 54, il est question de métaphysique, il se peut que Frédéric ait fait confusion. B.

L'auteur, un grand foudre de guerre :
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place;
Le monde va par ses vieux *us;*
Et jusqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de *Rhadamiste*, d'*Électre* et de *Sémiramis*, qui sont de toute beauté; et le *Catilina* de Crébillon me paraît l'*Attila* de Corneille, avec cette différence que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, Crébillon ne conserve que le caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la république romaine; et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, et la république romaine, un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les supports de sa liberté aussi généreux que sages et vertueux; alors le parterre serait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé; on ignore quel était le véritable dessein de Catilina, et il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à Catilina. On peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, Lentulus et les ambassadeurs gaulois, qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persiflage; et, dans le cinquième acte, Catilina vient se tuer dans le temple, parceque l'auteur avait besoin d'une catastrophe. Il n'y a aucune raison

valable qui l'amène là; il semble qu'il devait sortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'est que la beauté de l'élocution et le caractère de Catilina qui soutiennent cette pièce sur le théâtre français. Par exemple, lorsque Catilina est amoureux, c'est comme un conjuré rempli d'ambition doit l'être.

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.
Acte I, scène 1.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de Cicéron et de Caton :

Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes! etc.
Acte I, scène 3.

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que *la critique est aisée, et* que *l'art est difficile* [1].

Je n'ai compté vous revoir que cet été; si cela se peut, et que vous fassiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poëme [2] épique de quatre mille vers ou environ, dont Valori est le héros; il n'y manque que cette servante [3] qui alluma dans vos sens des feux séditieux que sa pudeur sut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux, et sans jambes, si vous ne le pouvez autrement; pourvu que ce je ne sais quoi, qui vous fait penser et qui vous inspire de si belles choses, soit du voyage, cela me suffit. Je recevrai volontiers les fragments des campagnes des Louis XV, mais je verrai avec plus de satisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien, et cet ouvrage seul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que Voltaire et Montesquieu qui écrivent en prose. Si vous faites divorce avec les Muses, à qui sera-t-il désormais permis d'écrire, ou, pour

[1] La critique est aisée, et l'art est difficile.
DESTOUCHES, *le Glorieux*, act. II, sc. 5. CL.

[2] Le *Palladion;* voyez ma note de la lettre 1492. B.

[3] Voyez tome LIV, page 636; et ci-après, page 276. B.

mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on soutenir la lecture ?

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitez point le dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, qui punit les crimes des pères jusqu'à la quatrième génération[1]. Les persécutions de l'envie sont un tribut que le mérite paie au vulgaire. Si quelques misérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la postérité en seront les dupes. Malgré la vétusté des temps, nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome; les cris d'Eschine n'obscurcissent point la gloire de Démosthène; et, quoi qu'en dise Lucain, César passe et passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche, et d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie et des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

1496. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Paris, le 17 février.

Sire, ce n'est pas le tout d'être roi, et d'être un grand homme dans une douzaine de genres, il faut secourir les malheureux qui vous sont attachés. Je suis arrivé à Paris paralytique, et je suis encore dans mon lit. Vespasien guérit bien un aveugle[2]; vous valez mieux que lui. Pourquoi ne me guéririez-vous pas? Je n'ai encore trouvé rien qui me fît plus de bien que les vraies pilules de Stahl, et nous n'en avons à Paris que de mal contrefaites. Je vois bien que tout mon salut est à Berlin. Votre majesté me

[1] Exode, xx, 5. B.

[2] Voyez *Suéton. Vespasian., cap.* 7. (Note de M. Boissonade.)

dira peut-être que le roi Stanislas est mon médecin, et elle me renverra à lui. Eh bien! sire, je prends le roi Stanislas pour mon médecin, et le roi de Prusse pour mon sauveur.

Je supplie votre majesté de daigner m'envoyer une livre des vraies pilules de Stahl. Elle peut ordonner qu'on me les adresse par la poste, sous l'enveloppe de M. de La Reinière, fermier-général des postes de France, si elle n'aime mieux m'envoyer ce petit restaurant par les sieurs Mettra, comme elle fesait autrefois.

Mettez-moi, sire, en état de pouvoir vous faire ma cour au commencement de cet été. Ce serait ce voyage-là qui me donnerait encore quelques années de vie. Je viendrais ranimer, auprès de mon soleil, le feu de mon ame qui s'éteint.

Le flambeau du fils de Japet
Et la fontaine de Jouvence
Feraient sur moi bien moins d'effet
Que deux jours de votre présence.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, l'attachement, le profond respect, l'admiration de votre ancien serviteur, de votre ancien protégé, de celui dont l'ame a toujours été à genoux devant la vôtre.

1497. DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

A MADAME DU CHATELET, ET A VOLTAIRE.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Le 17 février.

Je vous rends mille graces, ma chère marquise, du compte que vous me rendez de ce que vous faites. J'envie le bonheur

de tous les lieux où vous vous trouvez. J'espère avoir le plaisir de vous rejoindre immédiatement après Pâques; madame l'infante m'en donnera le temps. Jusqu'à ce moment le carême me deviendra bien mortifiant. J'ai réfléchi sur ce que M. d'Argenson [1] vous a dit. Si vous ne faites rien avant mon arrivée, je crois que la gloire me reviendra, quand j'y serai, d'effectuer ce qu'on vous a promis. Du moins j'y emploierai tous mes soins, et tout l'empressement que vous me connaissez pour tout ce qui vous intéresse. Soyez-en, je vous en conjure, persuadée, car, en vérité, je suis de tout mon cœur votre très affectionné, STANISLAS, roi.

A M. DE VOLTAIRE.

P. S. Je n'ai pas le temps, mon cher Voltaire, de vous écrire aujourd'hui. Je me réduis à cette apostille pour vous dire que je viens d'exécuter ce que vous avez demandé au *philosophe* [2] par sa bonne amie, et de vous embrasser cordialement.

A MADAME DU CHATELET.

Oserais-je vous prier de pouvoir me servir de vous pour témoigner à M. de Richelieu combien j'ai pris part à son expédition de Gênes, et à son avancement [3]? Cela me vaudra plus dans son amitié que tous les compliments que je lui aurais pu faire à cette occasion.

1498. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Tuum tibi mitto Ciceronem quem relegi ut barbari Crebillonii [4] scelus expiarem. Te precor mihi *Semi-*

[1] Le comte d'Argenson, ministre de la guerre. Madame du Châtelet, quelques semaines auparavant, lui avait écrit afin d'obtenir, en Lorraine, une lieutenance de roi pour son fils, alors à Gênes. CL.

[2] Stanislas lui-même, auteur du *Philosophe chrétien*. CL.

[3] Richelieu avait été créé maréchal de France le 11 octobre 1748. CL.

[4] C'est la première fois que Voltaire appelle Crébillon le *barbare*. Il lui donne cette épithète à cause de la manière dont il avait fait parler Cicéron

ramidem mandare cum tuis animadversionibus. Timeo ne tempus me deficiat. Hanc comœdi *Semiramidem* requirunt quod reverendi patris de Nivelle comœdia [1] non placuerit. Sed die et nocte operam dabo ut consiliis tuis possim opus meum perficere.

1499. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

De Potsdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules [2] que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget [3] de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, et que le défunt Stahl fesait faire par son cocher; il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes, en vérité, bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins!
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,

dans sa tragédie de *Catilina*. Le 3 août 1749 survint à Voltaire, pour expier le crime de Crébillon, pour venger Cicéron, l'idée de composer sa *Rome sauvée;* voyez la lettre à d'Argental, du 12 août 1749. Dans son *Épître à Dalembert* (de 1771), Voltaire a dit:

On préfère à mes vers Crébillon le barbare.

Voyez tome XIII. B.

[1] L'*École de la Jeunesse*, comédie de La Chaussée, jouée le 22 février 1749, avait eu peu de succès. La *Sémiramis* de Voltaire fut reprise le 10 avril (voyez tome V, page 472). Cette lettre à d'Olivet, classée jusqu'à ce jour en 1748, doit donc être des derniers jours de février ou des premiers jours de mars 1749. B.

[2] Voyez les lettres 1436, 1508, 1512. B.

[3] Voyez ma note sur la lettre 1492. B.

Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins [1].

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé; que ce soient les pilules, le séné, ou les clystères, qui vous rétablissent, peu importe; les moyens sont indifférents, pourvu que j'aie encore le plaisir de vous entendre, car il ne sera plus possible de vous voir; vous devez être tout-à-fait invisible à présent.

Malgré la Sorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'esprit
Que l'homme n'est qu'une matière
Qui naît, végète, et se détruit;
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une Épître qui contient l'*apologie*[2] de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement; c'est mon délassement que de faire des vers. Si je pèche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choses dans mes Épîtres, et point de ce paralogisme vain, de cette crème fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres, Virgiles et Horaces français, qu'il est permis d'employer cet *heureux choix de mots harmonieux*[3], cette variété de tours, de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon sens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuses de la poésie française. Cette étude demande

[1] Voltaire fut, en 1770, agrégé à l'ordre des capucins; voyez, t. XII, les *Stances* à Saurin.

[2] L'*Apologie des rois*, épître à Darget.

[3] Boileau, *Art poétique*, I, 109. B.

un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations, me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'état, ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, sans craindre le sort du malheureux Palinure[1]. Les Muses demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux presque jouir. Souvent, après avoir fait trois vers, on m'interrompt; ma muse se refroidit, et mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les prisons de la Bastille comme sur des paillasses en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'est un ananas qui porte dans des serres, et qui périt en plein air.

Adieu; passez par tous les remèdes que vous voudrez, mais surtout ne trompez pas mes espérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre usage, et des vers en votre honneur.

1500. DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 13 mars.

Je serais, mon cher Voltaire, au désespoir, si je me trouvais aussi embarrassé à répondre à vos sentiments pour moi, qu'à la production de votre incomparable génie; car il n'y a ni vers ni prose qui soient capables de vous exprimer combien je suis sensible à tout ce que vous me dites. Toute mon éloquence est au fond de mon cœur. C'est par son langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaissance de la part que vous avez prise à ma légère incommodité, et pour vous assurer combien je suis de tout mon cœur à vous. STANISLAS, roi.

[1] Voyez le livre VI de l'*Énéide*. CL.

1501. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 17 mars.

Sire, cet éternel malade répond à-la-fois à deux lettres de votre majesté. Dans votre première, vous jugez de la conduite de *Catilina* avec ce même esprit qui fait que vous gouvernez bien un vaste royaume, et vous parlez comme un homme qui connaît à fond les gens qui gouvernaient autrefois le monde, et que Crébillon a défigurés. Vous aimez *Rhadamiste* et *Électre*. J'ai la même passion que vous, sire; je regarde ces deux pièces comme des ouvrages vraiment tragiques, malgré leurs défauts, malgré l'amour d'Itys et d'Iphianasse, qui gâtent et qui refroidissent un des beaux sujets de l'antiquité, malgré l'amour d'Arsame, malgré beaucoup de vers qui pèchent contre la langue et contre la poésie. Le tragique et le sublime l'emportent sur tous ces défauts; et qui sait émouvoir sait tout. Il n'en est pas ainsi de la *Sémiramis*. Apparemment votre majesté ne l'a pas lue. Cette pièce tomba absolument; elle mourut dans sa naissance, et n'est jamais ressuscitée; elle est mal écrite, mal conduite, et sans intérêt. Il me sied mal peut-être de parler ainsi, et je ne prendrais pas cette liberté, s'il y avait deux avis différents sur cet ouvrage proscrit au théâtre. C'est même parceque cette *Sémiramis* était absolument abandonnée que j'ai osé en composer une. Je me garderais bien de faire *Rhadamiste* et *Électre*[1].

[1] Six mois n'étaient pas écoulés (voyez la lettre 1541), et Voltaire avait commencé son *Oreste*, qui fut joué le 12 janvier 1750; voyez tome VI, page 145. B.

J'aurai l'honneur d'envoyer bientôt à votre majesté ma *Sémiramis*, qu'on rejoue à présent avec un succès dont je dois être très content. Vous la trouverez très différente de l'esquisse que j'eus l'honneur de vous envoyer il y a quelques années. J'ai tâché d'y répandre toute la terreur du théâtre des Grecs, et de changer les Français en Athéniens. Je suis venu à bout de la métamorphose, quoique avec peine. Je n'ai guère vu la terreur et la pitié, soutenues de la magnificence du spectacle, faire un plus grand effet. Sans la crainte et sans la pitié, point de tragédies. Sire, voilà pourquoi *Zaïre* et *Alzire* arrachent toujours des larmes, et sont toujours redemandées. La religion, combattue par les passions, est un ressort que j'ai employé, et c'est un des plus grands pour remuer les cœurs des hommes. Sur cent personnes il se trouve à peine un philosophe, et encore sa philosophie cède à ce charme et à ce préjugé qu'il combat dans le cabinet. Croyez-moi, sire, tous les discours politiques, tous les profonds raisonnements, la grandeur, la fermeté, sont peu de chose au théâtre; c'est l'intérêt qui fait tout, et sans lui il n'y a rien. Point de succès dans les représentations, sans la crainte et la pitié; mais point de succès dans le cabinet, sans une versification toujours correcte, toujours harmonieuse, et soutenue de la poésie d'expression. Permettez-moi, sire, de dire que cette pureté et cette élégance manquent absolument à *Catilina*. Il y a dans cette pièce quelques vers nerveux, mais il n'y en a jamais dix de suite où il n'y ait des fautes contre la langue, ou dans lesquels cette élégance ne soit sacrifiée.

Il n'y a certainement point de roi dans le monde qui sente mieux le prix de cette élégance harmonieuse que Frédéric-le-Grand. Qu'il se ressouvienne des vers où il parle d'Alexandre, son devancier, dans une épître morale [1], et qu'il compare à ces vers ceux de *Catilina*, il verra s'il retrouvera dans l'auteur français le même nombre et la même cadence qui sont dans les vers d'un roi du Nord, qui m'étonnèrent. Quand je dis qu'il n'y a point de roi qui sente ce mérite comme votre majesté, j'ajoute qu'il y a aussi peu de connaisseurs à Paris qui aient plus de goût, et aucun auteur qui ait plus d'imagination.

Votre *Apologie des rois* a un autre mérite que celui de l'imagination; elle a la profondeur, la vérité, et la nouveauté.

J'étais occupé à corriger une ancienne *Épître sur l'égalité des conditions* [2], et je fesais quelques vers précisément sur le même sujet, lorsque j'ai reçu votre *Épître à Darget* [3]. J'effleurais en passant ce que vous approfondissez.

Votre majesté a bien raison de dire que je ne trouverai ni clinquant ni *crème fouettée* dans cet ouvrage. C'est le chef-d'œuvre de la raison. Elle est remplie d'images vraies et bien peintes. Ne me dites pas, sire, que je vous parle en *courtisan;* quand il s'agit de vers, je ne connais personne. Je révère, comme je le dois, Frédéric-le-Grand, qui a délivré son royaume des procureurs, et qui a donné la paix

[1] Voyez l'*Épître à Hermotime*, dans les *Œuvres de Frédéric*. B.
[2] Voyez, tome XII, le premier des *Discours en vers sur l'homme*. Cl.
[3] Voyez ma note, page 256. B.

dans Dresde; mais je parle ici à mon confrère en Apollon.

Je ne suis pas sévère sur la rime, mais je ne peux passer la rime d'*ennuis* et *soucis*.

On ne se sert du mot *desservir* que pour une chapelle, un bénéfice. On ne l'emploie pas même pour la messe; car on dit *servir* la messe, et non pas *desservir*; ainsi,

> .... Les différents emplois
> Qui *desservent* la cour, les finances, les lois,

est une expression vicieuse; mais elle est aisée à corriger.

> Et lorsque dans les fers on pense l'enchaîner,
> Il s'échappe, et revient hardiment vous braver.

Braver et *enchaîner* ne riment pas. Il faudrait *captiver*. *Enchaîner dans les fers* est un pléonasme; *enchaîner* seul suffit.

On ne dit point *faire l'or*; on dit *faire de l'or*, comme on dit *cuire du pain*, *faire du velours*, *bâtir des maisons*, et non *cuire le pain*, *faire le velours*, *bâtir les maisons*, à moins que ce *les* ne se rapporte à quelque chose qui précède ou qui suit. D'ailleurs, en vers, il y a toujours plus de mérite à faire entendre les choses connues qu'à les nommer. Molière, par exemple, dans le style même familier, au lieu de faire dire à un de ses personnages *vous faites de l'or apparemment*, le fait parler ainsi:

> Vous avez *donc trouvé* cette bénite pierre
> Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre [1].

[1] Molière, les *Fâcheux*, acte III, scène 3. B.

Dans un des plus beaux morceaux de cette épître excellente, vous dites *la haine embrasée!* Ce mot est impropre. La haine peut embraser des villes, et même des cœurs; mais la personne de la Haine ne peut être *embrasée*. Elle est ardente, étincelante, implacable, funeste, etc.

Privilégiés est de cinq syllabes, et non de quatre; et c'est un mot dont les syllabes sourdes et maigres déplaisent à l'oreille. Il ne doit point entrer dans la poésie.

Tout trafic est rompu. On rompt un traité. On interrompt, on arrête, on ruine, on fait languir un trafic. D'ailleurs le *trafic d'honneur et de droiture* est une expression qui veut dire la *mauvaise foi*. Votre intention est de dire, *tout commerce d'honneur est détruit;* or *trafic* est un terme qui signifie *vendre son honneur;* et c'est précisément le contraire que vous entendez. Si vous dites :

Tout commerce est détruit d'honneur et de droiture,

ou quelque chose de semblable, cette faute ne subsistera plus.

Un monarque insensible et presque inanimé,
D'un marbre dur et blanc doit bien être estimé.

Il semble par cette construction que le monarque doive être estimé par un marbre dur et blanc. On peut aisément corriger cette faute.

Vous voyez que je ne suis pas si *courtisan*, et que je vous dis la vérité, parceque vous en êtes digne. C'est avec la même sincérité que je vous dirai combien j'admire cette épître, la sagesse qui y règne,

le tour aisé et agréable, les vers bien frappés, les transitions heureuses, tout l'art d'un homme éloquent, et toute la finesse d'un homme dont l'esprit est supérieur. Vous êtes le seul homme sur la terre qui sachiez employer ainsi votre peu de loisir. C'est Achille qui joue de la flûte, en revenant de battre les Troyens. Les Autrichiens valent bien les troupes de Troie, et votre lyre est bien au-dessus de la flûte d'Achille.

Voilà une lettre bien longue, pour être adressée à un roi, et pour être écrite par un malade; mais vous me ranimez un peu. Votre génie et vos bontés font sur moi plus d'effet que les pilules de Stahl.

J'ai pris la liberté de demander à votre majesté de ces pilules, parcequ'elles m'ont fait du bien; je ne crois que faiblement aux médecins, mais je crois aux remèdes qui m'ont soulagé. Le roi Stanislas me donnait de bonnes pilules de votre royaume, à Lunéville. Il y a un peu d'insolence à faire de deux rois ses apothicaires, mais ils auront la bonté de me le pardonner.

Si la nature traite mon individu, cet été, comme cet hiver, il n'y a pas d'apparence que j'aie la consolation de me mettre encore aux pieds de l'immortel et de l'universel Frédéric-le-Grand. Mais, s'il me reste un souffle de vie, je l'emploierai à venir lui faire ma cour. Je veux voir encore une fois au moins ce grand homme. Je vous ai aimé tendrement, j'ai été fâché contre vous [1], je vous ai

[1] Frédéric avait lui-même pardonné difficilement à Voltaire, lors du second voyage de celui-ci à Berlin, en octobre 1743, de ne lui avoir pas sacri-

pardonné, et actuellement je vous aime à la folie. Il n'y a jamais eu de corps si faible que le mien, ni d'ame plus sensible. J'ose enfin vous aimer autant que je vous admire.

Une fille pucelle ou non pucelle! Vraiment c'est bien là ce qu'il me faut! J'ai besoin de fourrure en été, et non de fille. Il me faut un bon lit, mais pour moi tout seul, une seringue, et le roi de Prusse.

Je me porte trop mal pour envoyer des vers à votre majesté; mais en voici qui valent mieux que les miens[1]. Ils sont d'un capitaine dans les gardes du roi Stanislas; ils sont adressés au prince de Beauvau. L'auteur, nommé Saint-Lambert, prend un peu ma tournure, et l'embellit. Il est comme vous, sire, il écrit dans mon goût. Vous êtes tous deux mes élèves en poésie; mais les élèves sont bien supérieurs, pour l'esprit, au pauvre vieux maître poëte.

Songez combien vous devez avoir de bontés pour moi, en qualité de mon élève dans la poésie, et de mon maître dans l'art de penser.

fié la marquise du Châtelet; et c'est à ce mécontentement qu'on peut attribuer, au moins en partie, la diminution du nombre des lettres de ces deux grands hommes dans leur correspondance, entre 1743 et 1749. Madame du Châtelet, de son côté, après avoir été excessivement tourmentée de la longueur du même voyage de Voltaire, commença dès lors à perdre de son attachement pour l'auteur de *Zaïre*, et finit par le sacrifier à Saint-Lambert, beaucoup plus jeune que le philosophe et que la marquise elle-même. Cl.

[1] C'est l'épître qui commence par ces vers :

A vivre au sein du jansénisme,
Cher prince, je suis condamné.

Voltaire en cite quatre vers dans son *Éloge funèbre des officiers*, etc.; voyez tome XXXIX, pages 45-46. B.

1502. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 mars.

Je vous envoie donc, monsieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d'esprit que vous, et dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grace de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez surtout le secret à M. de Valori; il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les personnes [1] qui vous ont ôté le ministère protègent *Catilina*, cela est juste.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1503. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE [2].

A Versailles, ce 19 avril.

Sire, vous vous plaignez que je vous traite avec trop de douceur. Il est vrai que je ne dis pas de duretés à votre majesté; mais, quand je loue et que je cite ce qui m'a paru bon dans les ouvrages qu'elle daigne me communiquer, n'est-ce pas vous dire la vérité, n'est-ce pas vous prier de la chercher et de la sentir vous-même? Ne pouvez-vous pas comparer ces beaux morceaux avec les autres? N'est-ce pas à celui qui les a faits d'en apercevoir la différence?

Par exemple, ce morceau, dans votre *Épître à son*

[1] Louis XV et la Pompadour. Cl.

[2] La réponse est sous le n° 1509. B.

altesse royale madame la margrave de Bareuth[1], est excellent, et vous devez, en le relisant, vous rendre à vous-même ce témoignage:

Il n'est rien de plus grand, *dans ton sort glorieux*,

(il faudrait pourtant un hémistiche moins faible)

Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
Ni rien de plus divin, dans ton beau caractère,
Que cette volonté toujours prête à les faire,
Osait dire à César, ce consul orateur
Qui de Ligarius se rendit protecteur;
Et c'est à tous les rois qu'il paraît encor dire:
Pour faire des heureux vous occupez l'empire;
Astres de l'univers, votre éclat est pour vous;
Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous.

Vous devez sentir que, dans tous ces vers, la rime, la césure, le nombre, ne coûtent rien au sens, que la netteté de la construction en augmente la force. Les deux derniers surtout sont admirables. Je ne crois pas que votre majesté doive trouver mauvais que j'aie lu ce morceau singulier au roi Stanislas, qui, au moins, fait de la prose, et à la reine sa fille. Elle en a été bien étonnée. Ce ne sont pas là des vers de roi, ce sont des vers du roi des poëtes. Voilà comment il en faut faire. Une douzaine de vers dans ce goût marquent plus de génie et font plus de réputation que cent mille vers médiocres. D'ailleurs, je n'en laisse point tirer de copie, et jamais aucun des vers que vous m'avez daigné envoyer n'a couru, mais ceux-ci mériteraient d'être sus par cœur.

Voilà donc des pièces de comparaison que vous

[1] *Sur l'usage de la fortune.* B.

vous êtes faites vous-même. Voilà votre poids du sanctuaire. Pesez à ce poids tous les vers que vous ferez, et surtout avant que d'en envoyer à nos ministres[1]; et soyez bien sûr, sire, qu'ils ne s'intéressent pas tant à ce petit avantage, aux charmes de ce talent, et à votre personne, que moi, et que je me connais mieux en vers qu'eux.

Quand vous avez fait un morceau aussi parfait que celui que je viens de vous citer, ne sentez-vous pas, sire, dans le fond de votre cœur, combien cet art des vers est difficile? Je vous en crois convaincu; mais si vous ne l'étiez pas, je vous prierais de relire votre lettre à Darget, que je renvoie à votre majesté soulignée et chargée de notes. Ne croyez pas que j'aie tout remarqué. Dites-vous à vous-même tout ce que je ne vous dis point. Examinez ce que j'ose vous dire, et puis, sire, si vous l'osez, accusez-moi d'en user avec trop de douceur.

Pourquoi vous parlé-je aujourd'hui si franchement? pourquoi vous fais-je des critiques si détaillées? pourquoi dorénavant vous traiterai-je durement (si cela ne déplaît pas à la majesté)? c'est que vous en êtes digne; c'est que vous faites en effet des choses excellentes, je ne dis pas excellentes pour un homme de votre rang, qu'on loue d'ordinaire comme on loue les enfants; je dis excellentes pour le meilleur de nos académiciens. Vous avez un prodigieux génie, et ce génie est cultivé. Mais si, dans l'heureux loisir que vous vous êtes procuré avec tant de gloire, vous continuez à vous

[1] Frédéric avait envoyé des vers à Maurepas. Cl.

occuper des belles-lettres, si cette passion des grandes ames vous dure, comme je l'espère; si vous voulez vous perfectionner dans toutes les finesses de notre langue et de notre poésie, à qui vous faites tant d'honneur, il faudrait que vous eussiez la bonté de travailler avec moi deux heures par jour, pendant six semaines ou deux mois; il faudrait que je fisse avec votre majesté des remarques critiques sur nos meilleurs auteurs. Vous m'éclaireriez sur tout ce qui est du ressort du génie, et je ne vous serais pas inutile sur ce qui dépend de la mécanique, et sur ce qui appartient au langage, et surtout aux différents styles. La connaissance approfondie de la poésie et de l'éloquence demande toute la vie d'un homme. Je n'ai fait que ce métier, et, à l'âge de cinquante-cinq ans, j'apprends encore tous les jours. Ces occupations vaudraient bien des parties de jeu, ou des parties de chasse[1]. Les amusements de Frédéric-le-Grand doivent être ceux de Scipion.

Si vous me permettiez alors d'entrer dans les détails, j'ose croire que vous conviendriez que la *Sémiramis* ancienne, dont votre majesté me parle[2], ne vaut rien du tout, et que le public, qui jamais ne s'est trompé à la longue ni sur les rois ni sur les auteurs, a eu très grande raison de la réprouver. Et pourquoi l'a-t-il condamnée unanimement? C'est que l'amour d'une mère pour son fils, cet

[1] Le dauphin, père de Charles X, aimait beaucoup la chasse; mais en en revenant un jour, en 1755, ayant blessé mortellement son écuyer Chambors, il y renonça pour toujours. B.

[2] Voyez page 250; mais il doit y avoir une autre lettre sur *Sémiramis*, qui est perdue. B.

amour qui brava les remords, est révoltant, odieux. L'amour de Phèdre avait besoin de remords, dans Euripide et dans Racine, pour trouver grace, pour intéresser. Comment voulez-vous donc qu'on supporte l'amour d'une mère, quand d'ailleurs il joint à l'horreur d'un inceste dégoûtant, la fadeur des expressions d'un amour de ruelle, jointe à un style toujours dur et vicieux? Qu'est-ce qu'un Bélus qui parle toujours des dieux et de vertu, en fesant des actions de malhonnête homme? Quelle conspiration que la sienne! Comme elle est embrouillée et peu vraisemblable! comme le roman sur lequel tout cela est bâti est mal tissu, obscur, et puéril! Enfin quelle versification! Voilà, sire, les raisons qui justifient notre public, depuis trente ans que cette pièce fut donnée. Comment pouvez-vous soupçonner qu'une cabale ait fait tomber cet ouvrage? Tous les rois de la terre ne seraient pas assez puissants pour gouverner, pendant trente ans, le parterre de Paris. Passe pour quelques représentations. On ne s'acharne point contre Crébillon, en disant ainsi, avec tout le monde, que ce qui est mauvais est mauvais. On lui rend justice, comme quand on loue les très belles choses qui sont dans *Électre* et dans *Rhadamiste*. Je parle de lui avec la même vérité que je parle de votre majesté à vous-même.

Ne croyez pas non plus que, dans notre académie, nous nous reprochions sans cesse nos incorrections. Nous avons trouvé très peu de fautes contre la pureté de la langue dans Racine, dans

Boileau, dans Pascal; et ces fautes, qui sont légères, ne dérobent rien à l'élégance, à la noblesse, à la douceur du style. L'académie de la Crusca a repris beaucoup de fautes dans le Tasse; mais elle avoue qu'en général le style du Tasse est fort bon.

Je ne parlerai ici de moi que par rapport à mes fautes. J'en ai laissé échapper beaucoup de ce genre, et je les corrige toutes. Car actuellement je m'occupe à revoir toute l'édition de Dresde[1]. Je change souvent des pages entières, afin de n'être pas indigne du siècle dans lequel vous vivez.

J'ai eu, en dernier lieu, une attention scrupuleuse à écrire correctement ma dernière tragédie; cependant, après l'avoir revue avec sévérité, j'avais encore laissé trois fautes considérables contre la langue, que l'abbé d'Olivet m'a fait corriger.

La difficulté d'écrire purement dans notre langue ne doit pas vous rebuter. Vous êtes parvenu, sire, au point où beaucoup d'habitants de Versailles ne parviendront jamais. Il vous reste peu de pas à faire. Vous avez arraché les épines, il ne vous coûtera guère de cueillir les roses; et votre puissant génie triomphe des petits détails comme des grandes choses. Mais j'ai bien peur que vous n'alliez cueillir des lauriers aux dépens des Russes, au lieu de cultiver en paix ceux du Parnasse. Votre majesté ne m'a point envoyé l'épître à M. *Algarotti*. Je crois qu'à la place on a mis dans le paquet une seconde copie de celle *à M. Darget*.

Je me mets aux pieds de votre majesté.

[1] Voyez ma note sur la lettre 1442. B.

1504. AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 23 aprile.

Ho ricevuto l'onore della sua lettera, del 17 marzo, coi bellissimi versi che sono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo stimolo che m'instigherebbe a correre più allegramente nella strada della virtù, se la mia debole salute non ritardasse il mio corso, e non fosse per infiacchire le mie piccole forze. Non posso credere che cotali versi sieno tutti composti da un giovane suo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che vostra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò seriosamente, e con riverenza ed ammirazione ciò che dice Giunone da scherzo, o piuttosto con un amaro rimprovero :

> Egregiam vero laudem, et spolia ampla refertis,
> Tuque, puerque tuus.
>
> *Æn.*, lib. IV, v. 93.

E dirò ancora al nipote:

> Avunculus excitet Hector.
>
> *Æn.*, lib. III, v. 343.

Spero di ricevere, fra pochi giorni, il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto le do avviso che ho presa la libertà di mandarle un piego per la via di Venezia, non sapendo allora che vostra eminenza fosse per andarsene a Roma. Questo piego contiene una piccola Dissertazione[1] intorno

[1] Tout bien considéré, je pense qu'il s'agit ici du texte italien de la *Dissertation* imprimée tome XXXVIII, page 565, et non de la *Digression* qui la termine. B.

l'opinione volgare che pretende tutto il nostro globo esser stato spesso rovesciato e fracassato, e che asserisce le balene aver nuotato durante molti secoli sulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra sia stata sempre come fu creata (li 150 giorni del diluvio in fuori).

Gli esemplari che ho mandati a vostra eminenza le capiteranno in Roma, e le saranno rimandati da Brescia. O che commercio! Mi cumula ella di perle e d' oro, e gli mando in contraccambio schiocchelie; ma, se i miei tributi sono leggieri, non è così frale il mio ossequio, e la mia costante ammirazione.

Sarò sempre coll' umiltà più rispettosa, e colle più ardenti brame del mio cuore, etc.

1505. A M. MARMONTEL.

Mercredi au soir.

Voici votre second triomphe [1], mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres [2] pardevers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour no-

[1] Le succès d'*Aristomène*, jouée, pour la première fois, le mercredi 30 avril 1749, date de ce billet. Cl.

[2] Les prix remportés en 1746 et 1748. Cl.

tre cher Vauvenargues, s'il vivait! J'ai relu son livre[1] à Versailles; c'était bien là le germe d'un grand homme que les sots ne connaîtront pas. *Vale.*

1506. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

Cela n'est pas vrai, madame, vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne soit trop vrai, et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir, mort ou vif, savoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gaussin sort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle est. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de *Sémiramis*. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, si jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*[2], mais je me meurs.

1507. A M. MARMONTEL.

Vendredi au soir, mai.

« Je suis très reconnaissant de l'honneur que me « veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom « qu'il veut mettre à la tête de son ouvrage[3]. On dit

[1] L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. Cl.

[2] Voyez tome VI, page 1. B.

[3] Dans le tome VIII de l'édition des *OEuvres de Marmontel*, Liége,

« qu'il a eu le plus grand succès. Je vous en fais mon « compliment à tous deux. »

Ces paroles sont tirées de l'épître de M. le maréchal de Richelieu, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui, de Marli, à votre ami Voltaire.

Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi, et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner madame du Châtelet, toute la journée, pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de Richelieu, que je ferai partir sur-le-champ. *Te amo, tua tueor, te diligo, te plurimum*, etc.

1508. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 15 mai.

J'aurai l'honneur d'être purgé[2]
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner[3] l'Autriche et la Hongrie.

1779, on trouve, en tête d'*Aristomène*, une dédicace à Richelieu, qui n'est ni dans l'édition des *OEuvres*, 1818-1819, dix-huit volumes in-8°, ni dans l'édition originale de la tragédie. B.

[1] La lettre 1512 répond à celle-ci. Cl.

[2] Voyez page 255. B.

[3] Voltaire appelle Frédéric le *saigneur* des nations, dans la lettre 1163. Cl.

Grand prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poésie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez, aux champs de Mars,
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Étendu votre renommée;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'homie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre majesté à Neiss ou à Glogau, fesant quelques bonnes épigrammes contre les Russes. Je vous supplie, sire, d'en faire aussi contre le mois de mai, qui mérite si peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai est l'emblème des réputations mal acquises. Si les pilules dont votre majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les

chambrières[1] de M. de Valori; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue; j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grace qui vous coûtera peu; c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ces pays-là, où l'on a toujours chaud. Votre majesté ne manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y serais un courtisan très assidu. Je vous parlerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jetterais des fleurs sur les tombeaux de Kaiserling et du successeur de Lacroze[2], que votre majesté avait si heureusement arraché à l'Église pour l'attacher à votre personne; et je voudrais comme eux mourir, mais fort tard, à votre service; car, en vérité, sire, il est bien triste de vivre si long-temps loin de Frédéric-le-Grand.

1509. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 16 mai.

Voilà ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers, que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure, et la rime, se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut

[1] Voyez page 251. B.

[2] Le successeur de Lacroze fut Ch.-E. Jordan; voyez t. LII, p. 405. B.

surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond, vous ont rendu poëte sans qu'il vous en ait rien coûté; je rends justice à l'infériorité de mes talents; je nage dans cet océan poétique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi bien que je pense; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, et, dans cet embarras, je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes; mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire; si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne Cicéron [1]. Je ne m'élève point aux sciences, par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne sait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe-creux d'algébristes auront carrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes trouvées; et, pour les agréables, j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poétique dont vous pourrez faire la dissection; cela vaut mieux que de critiquer Crébillon ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages.

[1] *Tusculanes*, v, 36. B.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Neva, et point de lauriers. Ne vous imaginez point que j'aille là pour faire mon bonheur; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-Souci, menant la vie d'un particulier philosophe.

Si vous aimez à présent le bruit et l'éclat, je vous conseille de ne point venir ici; mais si une vie douce et unie ne vous déplaît pas, venez, et remplissez vos promesses. Mandez-moi précisément le jour que vous partirez; et, si la marquise du Châtelet est une usurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour son poëte, son bel esprit, son..., etc.

Adieu; j'attends votre réponse. FÉDÉRIC.

1510. DE Mᴱ LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST[1].

A Zerbst, ce 25 mai.

Monsieur, je suis trop sensible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commission hardie dont j'avais osé charger madame la comtesse de Bentinck[2], et trop véritablement reconnaissante pour ne pas me porter avec autant d'empressement que de plaisir à vous faire mes remerciements au sujet de la belle inscription et du précieux don que vous avez eu la politesse d'y ajouter; mais vous n'avez

[1] Jeanne-Élisabeth de Holstein, née le 24 octobre 1712, et mariée, vers la fin de 1727, à Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst, dont elle eut, le 2 mai 1729, la princesse si fameuse depuis sous le nom de Catherine II. Veuve le 16 mars 1747, elle finit par se retirer en France, et elle mourut à Paris, le 30 mai 1760, plus de deux ans avant que sa fille régnât seule en Russie. — La réponse de Voltaire à la lettre ci-dessus est restée inconnue. CL.

[2] Charlotte-Sophie, comtesse d'Altembourg, née en 1715; mariée, en 1733, à Guillaume Bentinck, comte du Saint-Empire. S'étant séparée de son mari, cette dame, aimable, spirituelle, mais singulière par son caractère, ne cessa guère de voyager. Voltaire, qui fut en correspondance avec elle, l'appelle *Signora errante ed amabile*, dans sa lettre du 2 septembre 1758, à Algarotti. CL.

peut-être pas senti, monsieur, ce que vous m'allez imposer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothèque pour soutenir la réputation de femme lettrée que votre présent me donne; il y attirera les savants et les personnes de goût, pour consulter ce rare exemplaire de vos œuvres, avec la même ardeur qu'on examine un manuscrit de Virgile ou de Cicéron.

Comptez cependant, monsieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothèque d'un savant, n'en est pas moins entre les mains d'une personne qui a toujours su admirer les productions de votre plume, et qui saura conserver ce morceau inestimable comme un monument aussi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre siècle. Si l'estime, monsieur, qui vous est due à ce titre, est un tribut que votre mérite exige, celle que je conserverai pour vous très particulièrement est propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre tout acquise amie et très humble servante, ÉLISABETH.

1511. A M. LE MARQUIS ROUILLÉ DU COUDRAY.

Voilà ce qu'un citoyen fort zélé, et peut-être un peu bavard, avait griffonné il y a quelques jours. Si cela amuse M. du Coudray, s'il daigne en amuser monsieur le contrôleur-général, le bavard sera très honoré.

M. du Coudray est très humblement supplié de renvoyer le manuscrit à Paris[1] dans la rue Traversine, quand il s'en sera ennuyé.

[1] C'est ce qu'il n'a point fait, puisque le voici. (*Note de M. de La Bédoyère.*) — Il s'agit, dans ce billet à M. du Coudray, de la *Lettre* sur le vingtième, qu'on a vue tome XXXIX, page 112. Le billet et la *Lettre* ont été publiés, en 1829, par M. H. de La Bédoyère, et font partie du tome VI des *Mélanges* de la Société des Bibliophiles, qui m'a donné la permission de réimprimer ces deux pièces, sa propriété. B.

1512. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 10 juin.

Jamais on n'a fait d'aussi jolis vers pour des pilules[1]; ce n'est point parceque j'y suis loué; je connais en cela l'usage des rois et des poëtes; mais, en fesant abstraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmants.

Si des purgatifs produisent d'aussi bons vers, je pourrais bien prendre une prise de séné, pour voir ce qu'elle opèrera sur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme se trouve être une ode[2]; je vous l'envoie avec une épigramme contre les médecins[3]. J'ai lieu d'être un peu de mauvaise humeur contre leurs procédés; j'ai la goutte, et ils ont pensé me tuer, à force de sudorifiques.

Écoutez : j'ai la folie de vous voir; ce sera une trahison si vous ne voulez pas vous prêter à me faire passer cette fantaisie. Je veux étudier avec vous; j'ai du loisir cette année, Dieu sait si j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats[4] par lesquels vous apprendrez que ce climat n'est pas tout-à-fait sans aménité.

On fait aller son corps comme l'on veut. Lorsque l'ame dit: Marche, il obéit. Voilà un de vos propres apophthegmes dont je veux bien vous faire ressouvenir.

Madame du Châtelet accouche dans le mois de septembre; vous n'êtes pas une sage-femme; ainsi elle fera fort bien ses couches sans vous; et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaisirs que l'on fait aux gens, sans se faire tirer l'oreille, sont de meilleure grace et plus agréables que lorsqu'on se fait tant solliciter.

[1] Voyez lettre 1508. B.

[2] *Ode sur les troubles du Nord* (dans les *OEuvres de Frédéric*). B.

[3] *Stances contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer*. B.

[4] Voyez une note de la lettre 1517. B.

Si je vous gronde, c'est que c'est l'usage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais je n'en serai pas la dupe, et je verrai bien si vous m'aimez sérieusement, ou si tout ce que vous me dites n'est qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

1513. A M. DIDEROT[1].

Juin.

Je vous remercie, monsieur, du livre[2] ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un[3] qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites des jugements que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né, qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre, qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'en-

[1] Denis Diderot, fils d'un coutelier de Langres, où il naquit en 1713. On ne sait précisément à quelle époque il se lia avec Voltaire, et ce ne fut peut-être guère avant 1749. Leurs relations durèrent jusqu'à la mort du plus âgé des deux; et la lettre que Voltaire adressa à Diderot, le 14 auguste 1776, ne fut sans doute pas la dernière. CL.

[2] *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, 1749, in-12. Cet ouvrage fit mettre son auteur au donjon de Vincennes, le 24 juillet suivant. CL.

[3] Les *Éléments de la philosophie de Newton* (1748). CL.

tendent point, et les méchants qui se joignent aux imbéciles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson [1], qui nie un Dieu parcequ'il est né aveugle. Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très intelligent qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue; et, en apercevant par la pensée des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est[2]. Je desire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, monsieur, que vous me fissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi, avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je desire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être, etc.

[1] Aveugle âgé de quatorze ans, en 1728, lorsque Cheselden lui rendit la vue. Voyez tome XXXVIII, page 117; et le second alinéa de la lettre de Voltaire à Dalembert, du 20 décembre 1766. Cl.

[2] La conviction constante et profonde de l'existence d'un Dieu est le motif pour lequel Voltaire fut appelé *cagot* par Diderot. Cl.

1514. A M. MARMONTEL.

Le 16 juin.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille [1] qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'*Aristomène* est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts?); mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier, quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines [2], de très odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'*Inès* de M. de La Motte; mais, dans aucune, il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? les satires passent, comme

[1] L'*abbé* Fréron, qui porta ce titre, avec la soutane, jusqu'à la fin de 1745, commença à publier, en 1749, ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps;* et c'est de cette *feuille* qu'il s'agit ici. Voyez ce que Voltaire dit de Fréron dans le quatrième alinéa de la lettre 1520. CL.

[2] Mort le 16 décembre 1745. CL.

dit le grand Racine [1], et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents et de très grands talents au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très pénible, et souvent très mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant, c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables [2], et c'est un exemple que j'espère donner long-temps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

[1] Seconde préface de *Britannicus*. B.

[2] Fin du troisième *Discours sur l'homme*, tome XII. B.

1515. A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

Cirey, le 23 juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter des appartements délicieux, ses livres, sa liberté, pour aller jouer à la *comète*. Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles [1].

Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine *Nanine*, quand on ne la jouera plus. Le sieur Minet, homme fort dangereux en fait de manuscrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre *Nanine* entre les mains de mademoiselle Gaussin, après la représentation; et mademoiselle Gaussin doit la serrer et vous la rendre après son enterrement. Cela fait, je vous supplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enveloppe de M. Alliot, conseiller aulique de sa majesté, etc.

Comment va la santé de madame d'Argental? Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit à Auteuil. M. de Choiseul digère-t-il? M. de Pont de Veyle est-il toujours gras à lard? M. l'abbé de Chauvelin prend-il son lait tous les soirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois, où je vais aller avec madame du Châtelet. J'ai tant fait parler ces messieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire

[1] Voltaire veut probablement parler de sa tragédie de *Rome sauvée*: voyez ma note sur la lettre 1498. B.

et tout ce qu'ils disent ne vaut pas assurément le charme de votre société.

Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur serait d'être à-la-fois à Cirey et à Paris.

1516. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Cirey, le 29 juin.

Votre muse à propos s'irrite
Contre ce vilain Bestucheff[1],
Et ce gros buffle moscovite,
Qui voulait nous porter méchef,
Est traité selon son mérite.

Je crois qu'autrefois Apollon,
Avant que d'un trait redoutable
Il perçât le serpent Python,
Fit contre lui quelque chanson,
Ou quelque épigramme agréable.

De ce dieu beaucoup vous tenez;
Vous avez ses traits et sa lyre,
Vous battez et vous chansonnez[2]
Les ennemis de votre empire.

Sire, on ne peut guère dire des choses plus fortes contre les Moscovites, ni faire de meilleures plaisanteries sur les médecins[3], que ce que j'ai lu dans les derniers vers que votre majesté a bien voulu m'envoyer.

Bien est-il vrai qu'il y a toujours quelques petites

[1] Alexis, comte de Bestucheff, né à Moscou en 1693; chancelier de l'impératrice Élisabeth, qu'il excitait sans cesse contre Frédéric. Cl.

[2] Le roi de Prusse avait *chansonné* Élisabeth même, et elle s'en souvint en 1756. Voyez tome XXI, page 290. Cl.

[3] Les *Stances contre un médecin;* voyez ma note, page 280. B.

fautes contre la langue qui échappent à la rapidité de votre style et à la beauté de votre imagination.

> Quel est le feu céleste [1]
> Ou quelle ardeur funeste
> Embrasa ces glaçons ?

M. le maréchal de Belle-Ile, qui est à présent l'un de nos Quarante [2], vous dira qu'après ce vers :

> Quel est le feu céleste,

il faudrait un *qui*, ou bien il vous dira qu'on aurait pu mettre :

> Quelle flamme funeste,
> Infernale ou céleste,
> Embrasa ces glaçons ?

La strophe qui suit est admirable; mais des critiques sévères vous diront que la Discorde ne vomit guère de tisons. J'examinerais auprès de vous ces grandes beautés et ces petites fautes, si je pouvais partir, comme votre majesté me l'ordonne, et comme je le souhaite. Mais ni M. Bartenstein, ni M. Bestucheff, tout puissants qu'ils sont, ni même Frédéric-le-Grand, qui les fait trembler, ne peuvent à présent m'empêcher de remplir un devoir que je crois très indispensable. Je ne suis ni feseur d'enfants, ni médecin, ni sage-femme, mais je suis ami, et je ne quitterai pas, même pour votre majesté, une femme qui peut mourir au mois de septembre. Ses couches ont l'air d'être fort dangereuses; mais, si elle s'en tire

[1] Ces vers étaient dans l'*Ode sur les troubles du Nord*. Le roi y a fait un changement. B.

[2] Belle-Ile fut reçu à l'académie française en 1749, à la place d'Amelot de Chaillou. Cl.

bien, je vous promets, sire, de venir vous faire ma cour au mois d'octobre. Je tiens toujours pour mon ancienne maxime que quand vous commandez à une ame, et que cette ame dit à son corps: Marche, le corps doit aller, quelque chétif et quelque cacochyme qu'il soit. En un mot, sire, sain ou malade, je m'arrange pour partir en octobre, et pour arriver, tout fourré, auprès du Salomon du Nord, me flattant que, dans ce temps-là, vous n'assiégerez point Pétersbourg, que vous aimerez les vers, et que vous me donnerez vos ordres. Je remercie très fort la Providence de ce qu'elle ne veut pas que je quitte ce monde avant de m'être mis à vos pieds.

1517. A M. DARGET.

Cirey, le 29 juin.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'Académie,
Chacun prend de vos almanachs.
Vous donnez des *certificats* [1]

[1] Le roi de Prusse avait envoyé à Voltaire (voyez la lettre 1512) dès certificats sur la beauté du climat de Berlin, par Maupertuis, d'Argens, Algarotti, etc. Le certificat signé de Darget était ainsi conçu:

Je, qui suis né sur les bords de la Seine,
Mais qui depuis dix ans habite ces climats
Où l'on croit que l'hiver et ses affreux frimas
M'accablent en tout temps de froidure et de peine,
A tout chacun atteste et certifie
Que, depuis environ deux mois,
Il fait dans ce pays des chaleurs d'Italie,
Que l'on y mange fraises, pois,
Abricots et melons aussi bons qu'en Turquie;
Qu'on y jouit aussi de la tranquillité
Qui rend le travail agréable,
Et qu'on peut avec liberté
Travailler dans son lit, et ne point boire à table;
En foi de quoi j'ai signé le présent

Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric, votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui [1],
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très graves personnages,
Qui passez pour ses favoris,
Et pour heureux autant que sages;
Vous, dis-je, et Frédéric-le-Grand,
Vous, vos talents, et son génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout aussi bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Émilie.

A Sans-Souci, séjour charmant,
Dans le palais d'un monarque adorable,
Qui fait des vers en s'amusant,
Qui souffre la goutte en riant,
Et, pour ses ennemis seulement redoutable,
Avec ses amis, doux, affable,
Ne se montre le plus puissant
Qu'en se montrant le plus aimable.

C'est en réponse à ces vers que Voltaire écrivit la lettre du 29 juin. B.

[1] Voltaire lui donnait aussi le nom de *Grand* en lui écrivant; voyez la fin de la lettre 1508, page 276. B.

Cette Émilie incessamment
Doit accoucher d'un gros enfant,
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire,
Je les entends très faiblement;
Mais, messieurs, ne voit-on donc faire
Que les choses que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher monsieur, que, si vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur passagère. Mes plus beaux jours seront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, si je suis en vie; c'est un tour de force dans l'état où je suis; mais que ne fait-on pas pour voir Frédéric-le-Grand et les hommes qu'il rassemble auprès de lui!

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

1518. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 juillet 1749.

Mais, ô anges! quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma *Nanine*. En vérité, madame, je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à M. d'Argental, et point de réponse! passe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son silence me jette.

Madame du Châtelet, qui vous fait ses compliments, compte accoucher ici d'un garçon, et moi,

d'une tragédie [1]; mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier *Sémiramis*. Je vais écrire aux Slodtz, et leur recommander un beau mausolée. Adam [2] en fait ici un pour la reine de Pologne [3], qui est digne de Girardon. Pourquoi faut-il que Ninus soit enterré comme un gredin? Il faudra que de Curis [4] fasse de de son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de *Catilina*.

Écrivez-moi donc, paresseux anges.

1519. A M. D'ARNAUD [5].

Lunéville, le 21 juillet.

Je vous aime cent fois davantage, mon cher d'Arnaud, depuis que j'ai lu votre lettre et vos vers. Vous avez un cœur tel que je le cherchais, et vous le faites parler avec la plus tendre éloquence.

Du temps que j'aimais j'aurais pensé comme vous, si j'avais fait une telle perte; mais à présent je n'aime

[1] *Rome sauvée*, que Voltaire commença le 3 auguste suivant. Cl.

[2] Nicolas-Sébastien Adam, né à Nanci en 1705, mort en 1778. Cl.

[3] Catherine Opalinska, morte le 19 mars 1747. Cl.

[4] Bay de Curis, intendant des Menus-Plaisirs, qui, ayant, dans un prologue, tourné en ridicule les gentilshommes de la chambre, fut obligé de quitter sa charge. Quelque temps après, et en 1759, il fit cette parodie de *Cinna*, pour laquelle fut persécuté Marmontel à qui on l'attribua. Cette parodie, dont les interlocuteurs sont le duc d'Aumont, d'Argental et Lekain, a été imprimée à la fin du tome second du *Journal de Collé*, mais n'est pas dans tous les exemplaires. B.

[5] Ce fragment, imprimé dans le *Mercure* d'octobre 1749, y est précédé des *Vers de M. d'Arnaud sur la mort de madame* ***, qu'il dit avoir été sa maîtresse. B.

plus que mes amis. Pour vous, vous serez bientôt consolé par une nouvelle maîtresse, et, après avoir si bien exprimé vos regrets, vous chanterez vos nouveaux plaisirs. VOLTAIRE.

1520. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 24 juillet.

Enfin je respire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la santé de madame d'Argental; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la terre! La lettre adressée à Cirey ne m'est jamais parvenue. La santé de madame d'Argental était languissante, et je craignais aussi que M. d'Argental ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur *Nanine*, pour quelques mauvais vers d'*Adélaïde*. Je fesais mon examen de conscience; j'étais au désespoir. J'ai écrit à mademoiselle Gaussin, j'avais écrit à ma nièce; je les avais priées d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laissez jamais dans ces tourments-là, tant que la santé de madame d'Argental ne sera pas raffermie.

Je reçois donc *Nanine*, et je la mets dans le fond d'une armoire, pour y travailler à loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le sujet le comporte. La Chaussée avait bien fait cinq actes de sa *Paméla*, dans laquelle il n'y avait pas une scène.

Je n'interromprai point notre tragédie[1]. Ce n'est pas une pièce tout-à-fait nouvelle; ce n'est pas non plus *Adélaïde;* c'est quelque chose qui tient des deux; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondements. Vous aurez dans un mois cette esquisse, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles, en me fesant entrevoir qu'on pourrait jouer *Mahomet?* Je serais bien content, surtout si Roselli jouait Séide.

Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à ce maraud de Desfontaines? Pourquoi souffrir Raffiat[2] après Cartouche? Est-ce que Bicêtre est plein?

Adieu, divins anges; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je souhaite sa santé et son ventre à madame d'Argental. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race; mais que madame d'Argental se porte bien : il vaut mieux avoir de la santé que des enfants.

1521. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Sans-Souci, le 25 juillet[3].

Des lois de l'homicide Mars
Belle-Ile peut m'instruire en maître;
Mais du bon goût et des beaux-arts
Il n'est que vous qui pouvez l'être,

[1] *Amélie,* ou *le duc de Foix;* voyez tome III, page 429. B.

[2] Raffiat, Nivet et Poulailler, étaient des voleurs célèbres, après la mort de Cartouche. B.

[3] La réponse à cette lettre est du 18 auguste suivant. CL.

Vous qui parlez comme les dieux
Leur sublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre style
A la prose de Cicéron
Des vers tels qu'en fesait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, et le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le maréchal de Belle-Ile vétillera sur la pureté du langage, Brühl donnera des leçons militaires et fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne, et je composerai un traité sur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaisante dans ses choix. Ces juges de la langue française vont abandonner Vaugelas pour le bréviaire [1]; cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots;
L'art de penser et le génie
En sont exclus par les cagots.

Qui veut le suffrage et l'estime
De ces quarante perroquets
N'a qu'à savoir son catéchisme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous, et Belle-Ile.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais chrétiens; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me re-

[1] L'abbé de Vauréal, évêque de Rennes, remplaça, à l'académie française, Armand-Gaston de Rohan, cardinal et évêque de Strasbourg, mort le 19 juillet 1749. Cl.

mettez à l'automne. Apparemment qu'Apollon, comme dieu de la médecine, vous ordonne de présider aux couches de madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence, et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme[1] quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai; Darget, alors secrétaire de Valori, fut enlevé de nuit, par un partisan autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de Franquini fut extrême, quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de Raphael et le pinceau de Rubens, j'essaierais mes forces en peignant les grandes actions des hommes, mais avec les talents de Callot on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV; je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française[2], mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles; il m'a dit, à cette occasion, que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que *Nanine* avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit, et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici; sinon, craignez l'épigramme; le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

[1] *Le Palladion*; voyez la lettre 1492. B.

[2] Le maréchal de Saxe, qui ne savait pas l'orthographe, avait fait preuve de bon sens en refusant une place à l'académie française. B.

Adieu; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend, au printemps, le moment de les voir pousser. Fédéric.

1522. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville, ce 28 juillet[1].

Sire, votre majesté m'a ramené à la poésie. Il n'y a pas moyen d'abandonner un art que vous cultivez. Permettez que j'envoie à votre majesté une *Épître*[2] un peu longue que j'ai faite, avant mon départ de Paris, pour une de mes nièces, qui est aussi possédée du démon de la poésie. Vous y verrez, sire, *la vie de Paris* peinte assez au naturel. Celle qu'on mène à Potsdam, auprès de votre majesté, est un peu différente, et j'attends vos ordres pour jouir encore de l'honneur que vous daignez me faire. Sain ou malade, il n'importe; je vous ai promis que je partirais dès que madame du Châtelet serait relevée de couche; ce sera probablement pour le milieu de septembre, ou, au plus tard, pour la fin. Ainsi je ferai bientôt, pour voir mon Auguste, un voyage un peu plus long que Virgile n'en fesait pour voir le sien. J'apporterai à vos pieds tout ce que j'ai fait, et vous daignerez me faire part de vos ouvrages. Après cela, je mourrai content, et je pourrai bien me faire enterrer dans votre église catholique. Un Anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami du chevalier Sidney*[3]. Je

[1] La lettre 1528 est la réponse à celle-ci. Cl.

[2] Voyez, tome XIII, l'épître à madame Denis sur *la vie de Paris et la vie de Versailles*. B.

[3] Voyez tome LIII, page 160. B.

ferai mettre sur le mien : *Ci-gît l'admirateur de Frédéric-le-Grand.*

Il n'y a pas long-temps qu'un prince, en lisant une nouvelle édition qu'on vient de faire de votre *Anti-Machiavel,* fut fâché de ce que vous y dites de Charles XII. « Il a beau faire, dit-il en colère, il ne l'ef-« facera pas. » On lui répondit : « Charles XII a été « le premier des grenadiers, et le roi de Prusse est le « premier des rois. »

Croyez, sire, que mon enthousiasme pour vous a toujours été le même, et que si vous étiez roi des Indes, je ferais le voyage de Lahor et de Delhi. Croyez que rien n'égale le profond respect et l'éternel attachement de V.

1523. A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 29 juillet.

Anges, voici le cas de déployer vos ailes. M. de La Reinière doit vous envoyer une tragédie [1] ; ce n'est pas lui pourtant qui en est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser madame d'Argental dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà assemblés, messieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais *Nanine*, mais *Sémiramis*, que deviendront-elles ? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poëte Roi, outré, comme de raison, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette *Nanine* à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la

[1] *Amélie*, ou *le Duc de Foix*. Cl.

lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal, pour mortifier ce scorpion qu'on ne peut écraser, de reprendre *Nanine* avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des personnes qui, dans le fond du cœur, n'en seront pas mécontentes. Mais *Sémiramis! Sémiramis!* c'est là l'objet de mon ambition. Ninus sera-t-il toujours si mesquinement enterré? J'écris à M. de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de Cury, intendant des Menus-*tombeaux*, un petit mémoire pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abîmes. Notre ami Legrand[1] avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras comme un moine?

On ne m'a pas dit que *les Amazones*[2] aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour madame du Boccage, qui prenait la chose fort à cœur; et j'en suis fâché pour ma nièce[3], qui veut vite réparer l'honneur du sexe; mais, si elle se presse, cet honneur-là restera comme il est. Elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre Diderot[4]? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philosophe.

P. S. Je vous avais parlé de mettre *Nanine* en

[1] Legrand fils; voyez tome LII, page 205. B.
[2] Tragédie de madame du Boccage, jouée le 24 juillet 1749. B.
[3] Madame Denis desirait faire jouer sa *Coquette punie*. B.
[4] Voyez une note de la lettre 1513. B.

cinq actes; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées[1] que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de *Nanine*, quand ce ne serait que pour faire faire la grimace à Roi, et enlaidir encore le vilain.

1524. A M. L'ABBÉ RAYNAL[2].

Lunéville, le 30 juillet.

Vous m'avez fait, monsieur, le plus sensible plaisir. Vos lettres sont, après votre conversation, l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous; j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé votre ouvrage[3], que la plupart des livres dont vous me parlez. Je ne ferai venir que celui[4] de M. de Buffon; il pourra m'apprendre des vérités. Les *Lettres* de Rousseau, qui sont en chemin, ne me diront que des mensonges, et encore ce seront des mensonges mal écrits. Il y a loin, assurément, entre ce forgeur de rimes recherchées et un homme d'esprit, et encore plus loin entre lui et un honnête homme. Si c'est Racine le fils, ou Racine, fi! comme disait l'abbé Gé-

[1] Voltaire songeait, comme on l'a dit, à composer *Rome sauvée*. Cl.

[2] Guillaume-Thomas-François Raynal, né le 11 mars 1713, mort le 6 mars 1796. B.

[3] Sans doute les *Anecdotes littéraires*, dont la première édition parut en 1750. Cl.

[4] Le commencement de *l'Histoire naturelle*, dont la première édition parut de 1749 à 1788. Cl.

doin, qui a fait imprimer ces *Lettres* [1], il a fait là une vilaine action; mais je ne veux pas l'en soupçonner. Il doit être dégoûté de faire imprimer des lettres; et, d'ailleurs, je lui crois trop de probité pour penser qu'il se soit avili à rendre publiques de plates et d'insipides calomnies. Il y a un autre homme que j'en soupçonne. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne incessamment un recueil de lettres de l'abbé Desfontaines, de Chausson, et de Deschaufours [2]. Au reste, je puis vous assurer que, si je voulais publier des lettres originales que j'ai entre les mains, je ferais voir que Rousseau a vécu en méchant homme, et est mort en hypocrite. Mais à quoi lui ont servi ses méchancetés? à lui faire traîner une vie vagabonde et malheureuse, à le chasser de chez tous ses maîtres, à lui laisser pour toute ressource un Juif condamné à Paris à être roué. Les honnêtes gens doivent être affligés que ce coquin-là ait fait de beaux vers.

L'homme [3] dont vous parlez, qui fait de mauvaises épigrammes contre un corps dont il était exclus, est bien aussi méchant que Rousseau; mais il n'a pas, comme lui, de quoi racheter un peu ses vices.

Je connais de réputation Aaron Hill [4]; c'est un

[1] L. Racine, qu'on disait éditeur des *Lettres de Rousseau*, 1749 ou 1750, cinq volumes petit in-12, repousse ce titre dans une lettre imprimée au *Mercure* d'août 1749. B.

[2] Pédéraste comme Chausson. Voyez la note du vers 134 de *la Guerre civile de Genève*, ch. 1er (tome XII). Cl.

[3] Voltaire entend probablement parler de Roi, qui, après avoir insulté séparément presque tous les membres de l'académie française, en attaqua le corps entier, dans une allégorie intitulée *le Coche*. Cl.

[4] Poëte dramatique, auteur d'une *Mérope* imitée de Voltaire, et d'une

digne Anglais; il nous pille, et il dit du mal de ceux qu'il vole.

Madame du Châtelet a écrit au gouverneur[1] de Vincennes, pour le prier d'adoucir, autant qu'il le pourra, la prison de *Socrate*-Diderot. Il est honteux que Diderot soit en prison, et que Roi ait une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur.

Adieu, monsieur; vous m'avez mis en goût, ne m'abandonnez pas, je vous en prie; écrivez quelquefois à votre zélé partisan, à votre ami, et ne faites pas plus de cérémonies que moi.

1525. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 12 août.

O anges! j'oserai écrire pour ce brâve meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans; mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme.

Ah! vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie[2] dans le goût ordinaire! je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi, et me dit: Venge Cicéron et la France, lave la honte

traduction de *Zaïre*, sous le titre de *Zara*. Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre du 16 mars 1736, à Thieriot. Cl.

[1] François-Bernardin, marquis du Châtelet-Clémont, parent d'Émilie, et beau-frère du maréchal de Richelieu; mort en septembre 1754. Cl.

[2] *Amélie*, ou *le Duc de Foix*. Cl.

de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de Catilina, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, *Catilina* a été fait[1], et tel à peu près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse, point de Cicéron maquereau; mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. Fulvie vous déchirera le cœur, vous adorerez Cicéron. Que vous aimerez César! que vous direz: Voilà Caton! Et Lucullus, Crassus, qu'en dirons-nous?

O mes chers anges! *Mérope* est à peine une tragédie en comparaison; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre, mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

J'ai fait à peu près ce que vous avez voulu pour *Nanine;* c'est l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la *comète*[2] qu'elle et moi.

P. S. Je suis peu de votre avis, messieurs, sur bien des points qui concernent *Adélaïde;* mais c'est pour

[1] *Rome sauvée*, ou *Catilina;* voyez tome VI, page 291. B.

[2] Voyez ma note sur la lettre 1468. B.

une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

1526. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Lunéville, ce 14 août.

Nous l'attendons avec impatience ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien flatter; ce livre[1] qu'il faudra réimprimer tous les ans, celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles, qui soulage la mémoire, qui éclaire l'esprit, où tout est peint d'un trait, et d'un trait profond, plein de recherches singulières, de vérités utiles, de réflexions qui en font faire, ce livre enfin que j'aime à la folie.

Je vous demande pardon d'avoir oublié mon saint Paul, mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous; et je soupçonne qu'on l'a mal transcrit en cet endroit. C'est ce qu'assurément je ne vérifierai pas. Mais en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin dom Calmet, j'achèverai, s'il vous plaît, mon *Catilina*, que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans[2]. On dira que Crébillon a trop tardé, et que je me suis trop pressé; on dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ou-

[1] Le *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France*, édition de 1749, in-4°, ornée de vignettes historiques. Les éditions antérieures sont de 1744, 1746 et 1747. Cl.

[2] Allusion au temps employé par Crébillon à la composition de son *Catilina*, joué à la fin de 1748. Cl.

vrages ne sont, chez les Français, que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes en huit jours, cela est très ridicule, je le sais bien; mais si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de Cicéron, et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet, et dévorée par son génie, peut faire, en quelques jours, ce que, dans d'autres circonstances, elle ne ferait pas en une année; enfin, *si scirent donum Dei* [1], on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne; et il ne suffit pas qu'elle soit bonne, il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité, et qu'elle plaise. Vous aimez *Brutus*, ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible, et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental. Cela n'est pas encore limé; mais je me flatte que vous y reconnaîtrez Rome, comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage. Vous direz : Voilà le père de la patrie! voici César, et voilà Caton! voilà des hommes, et voici des Romains! Je me meurs d'envie de vous plaire. Lisez ce commencement, je vous en prie, tout informe qu'il est; et voyez si j'ai vengé Cicéron [2]. Vous me ferez,

[1] Jean, IV, 10. B.

[2] Voyez la lettre 1498. Cl.

mon cher confrère, un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé Le Blanc[1] combien je m'intéresse à lui, et combien je desirais qu'il fût des nôtres. On me fait, je crois, des tracasseries avec ses protecteurs, tandis que je ne suis occupé que des intrigues de Céthégus et de Lentulus.

Voyez les méchantes gens! et ceux qui ont fait imprimer les *Lettres* de Rousseau n'ont-ils pas encore fait là une belle action? On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long[2] que je ne m'en souviens pas; mais qu'importe? pourvu que vous aimiez une tragédie où le génie de Rome s'explique sans déclamation, où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques, où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des Sophocle et des Euripide. En voilà trop pour Rome; je reviens à la France, à votre livre que vous avez la bonté de nous donner. Madame du Châtelet vous en fait les plus tendres remerciements. Vous pouvez l'envoyer à mon adresse à Lunéville, chez M. de la Reinière, qui est le grand-maître de mes postes, et le grand contre-signeur de tous mes paquets; si mieux n'aimez vous servir de M. d'Argenson. Tout comme il vous plaira, mais envoyez-nous nos amours.

Oh! la paix n'est pas comme vous, monsieur, elle n'a pas l'approbation générale; et, si vous poussiez

[1] Voltaire croyait que la protection de la duchesse du Maine vaudrait à l'abbé Le Blanc (voyez tome LII, page 195) une place à l'académie française (voyez ci-après, page 309); mais Le Blanc ne l'a jamais eue. B.

[2] C'est probablement l'ouvrage intitulé : *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française*, qui est au tome XXXIX, page 147. B.

votre charmant *Abrégé* de la chronologie jusque-là, vous pourriez dire que Louis XV voulut faire le bonheur du monde, à quelque prix que ce fût, et qu'on ne fut pas content. Pour vous, monsieur, qui me paraissez un des plus heureux hommes de ce monde (en cas que vous digériez), je vous jure que vous méritez bien votre bonheur. Le mien serait de vous plaire. Mon petit *Panégyrique*[1] est d'un bon citoyen, et c'est déjà une grande avance pour être dans vos bonnes graces; je n'ai rien dit qui n'ait été dans mon cœur. Vous m'appelez le poëte de M. de Richelieu, j'ai bien envie d'être le vôtre; mais je voudrais faire pour vous une épître aussi bonne que celle[2] que Marmontel a faite pour moi, et cela est difficile.

Permettez-moi, en qualité de votre commis historiographe, de vous dire combien je suis affligé qu'un de nos héros, le prince Édouard, ait essuyé à Paris l'aventure de Charles XII à Bender[3]. Il est vrai qu'il n'a pas armé ses cuisiniers, mais il n'en avait point. Je suis un peu humilié que mes héros aillent aux Petites-Maisons. Pour M. de Richelieu, il n'ira qu'à celle des Porcherons; celui-là est très sage, car il est guédé de gloire et de plaisir; et je crois qu'à soixante ans il y aura encore des femmes à qui il fera donner des coups de pied dans le cul.

Souffrez que je vous prie de me protéger toujours auprès de madame du Deffand. Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle, et que j'ai dans la tête de lui

[1] Le *Panégyrique de Louis XV*, tome XXXIX, page 49. B.
[2] Voyez tome XXXIX, page 47. B.
[3] Voyez tome XXI, pages v et 235-36. B.

faire ma cour très assidument, quand je serai à Paris. Je trouve, comme dit Montaigne[1], que ses imaginations élancent les miennes; et, quand mon feu s'éteindra, j'irai le rallumer au sien.

Bonsoir, monsieur; je vous aime comme les autres font, mais je vous aime encore à cause de mon siècle. Les siècles produisent en abondance des tyrans tels que les Caligula, les Néron, etc., mais bien rarement des citoyens tels que vous. Conservez-moi vos bontés qui font le bien de ma vie.

Je vous recommande mon enfant; *Catilina*, le traître, est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir.

1527. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE[2].

Lunéville, ce 14 août.

Madame, votre altesse sérénissime est obéie, non pas aussi bien, mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. La petite-fille du grand Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du *Catilina* de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle ame voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en d'indignes mains. Je ne ré-

[1] III, 8. B.

[2] Née en 1676, morte le 23 janvier 1753; voyez tome VI, page 150; et LI, 176. B.

ponds, madame, que de mon zèle; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste, et de Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le desir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé; je suis épouvanté de cet effort; il n'est pas croyable, mais il a été fait pour madame la duchesse du Maine.

Madame du Châtelet, à qui j'apportais un acte tous les deux jours, était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre personnes qui ont le goût très cultivé, et même très difficile; qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible; qui me croiraient perdu si la galanterie de Racine venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie, qu'il n'a connue que dans *Athalie;* qui me croiraient perdu encore, si je tombais dans les déclamations de Corneille; qui veulent une action continue, toujours vive, toujours intriguée, toujours terrible; un tableau fidèle et agissant de Rome entière; Cicéron dans sa grandeur, César dans l'aurore de la sienne, et déjà au-dessus des autres hommes; les *Catilinaires* en action, la vérité fidèlement observée, et, pour toute fiction, Catilina éperdûment épris de sa femme, avec qui il est marié en secret, femme vertueuse et qui aime véritablement son mari; Catilina forcé de tuer le père de sa femme, dans l'instant que ce Romain va révéler la conspiration. Voilà en gros, madame, ce que l'on desirait et ce que l'on a trouvé pour le fonds. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la

sublimité du sujet, surtout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Madame du Châtelet me flatte que votre altesse trouvera *Catilina* le moins mauvais de mes ouvrages; je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si indignement déshonorées; et il faut, de plus, qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin, que mon obéissance et mon zèle me tiennent lieu de quelque chose. Protégez donc, madame, ce que vous avez créé.

On m'apprend que votre protection nous donne l'abbé Le Blanc pour confrère à l'académie[1]. Il vous est plus aisé, madame, de donner une place au mérite, que de donner le talent nécessaire pour faire *Catilina*.

Il faut à présent revoir avec un flegme sévère ce que j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme; il s'agit d'être correct et élégant; voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point de n'être point aux pieds de votre altesse dans Anet; c'est là que j'aurais dû travailler; mais votre royaume est partout.

J'ai combattu pour vous sur la frontière contre les *barbares*[2]; c'est votre étendard que je porte.

Je suis avec un profond respect, etc.

1528. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Sans-Souci, le 15 août.

Si mes vers ont contribué à l'*Épître*[3] que je viens de rece-

[1] Voyez ma note, page 305. B.

[2] Les partisans de Crébillon, et ce poëte lui-même. Cl.

[3] L'*Épître à madame Denis*. Cl.

voir, je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette *Épître* s'écria dans une espèce d'enthousiasme: « Voltaire et le maréchal de Saxe ont le même « sort; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres « en pleine santé. »

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux; vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être Français et posséder vos talents pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, et surtout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un Virgile qui veut bien me servir de Quintilien. Lucine est bien oiseuse, à mon gré; je voudrais que madame du Châtelet se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirey à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens, les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église; et, à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux [1]. Je sais bien que Pégase vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité. Je vous la souhaite le plus tard possible, en vous assurant que vous ne

[1] Faute de chevaux, Voltaire fut obligé de rester quinze jours à Clèves, en juillet 1750, quand il alla à Berlin. Cl.

serez pas reçu avec moins d'empressement que vous êtes attendu avec impatience. FÉDÉRIC.

1529. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 16 août.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de *Catilina*. Mais pourquoi intituler l'ouvrage *Catilina?* C'est Cicéron qui est le héros; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: *Cicéron et Catilina*.

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands hommes; Cicéron l'était.

Je vous demande en grace de lire le premier acte au président Hénault. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés; mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que *Sémiramis*. Courage, coadjuteur [1]! Aux armes, monsieur de Choiseul [2]! Animez-vous, monsieur de Pont de Veyle! Soyez tous de vrais Romains; battez les *barbares*.

1530. DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Commerci.

Madame de Boufflers [3], mon cher Voltaire, en partant précipitamment pour aller voir monsieur son père, m'a chargé

[1] L'abbé Chauvelin. CL.

[2] Le comte de Choiseul, créé duc de Prâlin en novembre 1762. CL.

[3] Marie-Françoise-Catherine de Beauvau, née en 1711, mariée, en 1735,

de vous renvoyer votre livre. Je sacrifie l'empressement que j'ai eu de le parcourir à la nécessité que vous avez de le ravoir, espérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaissez comme je suis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà seul. Les agréments de Commerci ne remplacent pas le plaisir d'être avec ses amis; aussi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame du Châtelet, que j'embrasse tendrement, employât le temps de l'absence à faire ses couches, et la retrouver sur pied. Je vous embrasse, mon cher Voltaire, de tout mon cœur. STANISLAS, roi.

1531. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville, le 18 août.

J'ai reçu vos vers très plaisants[1]
Sur notre triste académie.
Nos Quarante sont fort savants;
Des mots ils sentent l'énergie,
Et de prose et de poésie
Ils donnent des prix tous les ans;
Ils font surtout des compliments;
Mais aucun n'a votre génie.

Votre majesté pense bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me souffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très souvent le voyage de Berlin, tandis que vous pensiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt, chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne

à Louis-François de Boufflers-Remieneourt, qui fut tué le 2 février 1751, morte en 1787 (voyez tome XL, page 82). Elle était mère du chevalier de Boufflers, mort en 1816. B.

[1] Voyez la lettre 1521. La réponse à la lettre ci-dessus est du 4 septembre suivant. CL.

se dit guère aux rois, mais j'ai commencé sur ce pied-là avec votre majesté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre *Lutrin* [1], ou votre *Batrachomyomachie* homérique sur M. de Valori.

Mais un ministre d'importance,
Envoyé du roi très chrétien,
Et sa bedaine, et sa prestance,
Le courage du Prussien,
La fuite de l'Autrichien,
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre majesté, en me parlant des maréchaux de Belle-Ile et de Saxe, dit qu'il faut que chacun fasse son métier; vraiment, sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à-la-fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, qui pis est, le mien, qu'assurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de *Catilina;* en voici le premier acte; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que Crébillon avait mis vingt-huit ans à achever; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que votre majesté m'avait écrit sur le *Ca-*

[1] *Le Palladion*, voyez lettre 1492 Cl.

tilina de mon confrère; elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue[1]; elle trouvait qu'on avait fait jouer à Catilina le rôle d'un bandit extravagant, et à Cicéron, celui d'un imbécile. Je me suis souvenu de vos critiques très justes; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous desiriez; c'est vous qui m'avez fait travailler; jugez ce premier acte; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre majesté; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réhabilité Cicéron, et si j'ai attrapé la ressemblance de César.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus.
César, je le prévois, aura la préférence;
Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de *Nanine*. J'ai crû qu'une petite fille que son maître épouse ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si votre majesté l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain, et je tâche de mériter les suffrages de Frédéric-le-Grand,

De qui je suis avec ardeur
Le très prosterné serviteur,
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur. V.

[1] Voyez page 250. B.

1532. A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC[1].

Lunéville, le 20 août.

La lettre dont vous m'avez honoré, madame, m'a été rendue fort tard à Lunéville. Mes sentiments vous avaient prévenue dans tout ce que vous me dites de l'abbé Trublet, et votre estime pour lui ne fait qu'augmenter celle qu'il m'a inspirée dès long-temps. Mes voyages et ma mauvaise santé ne me permettent guère de me mêler des affaires de l'académie; mais je m'intéresse trop à sa gloire pour ne pas souhaiter d'avoir l'abbé Trublet pour confrère. Ce desir, que vous augmenteriez en moi, madame, s'il n'était pas déjà très-vif, me procure au moins aujourd'hui le plaisir de vous dire combien j'honore votre ami. Je lui envie le bonheur qu'il a de vous voir, et je lui demanderais le bonheur d'être admis dans votre cour avec plus d'empressement qu'il ne souhaite d'être de celle des Quarante[2].

Je suis avec respect, etc., VOLTAIRE.

1533. A MADAME DU BOCCAGE[3].

A Lunéville, le 21 août.

Madame du Châtelet, madame, a reçu votre présent[4]. Vous êtes deux *amazones* qui, dans des gen-

[1] Voyez la lettre 1409. B.

[2] Trublet, compatriote de Maupertuis, avait essayé d'entrer à l'académie dès 1736; mais il ne parvint à s'y glisser qu'en 1761. CL.

[3] Marie-Anne Le Page, épouse de Fiquet du Boccage, née à Rouen le 22 octobre 1710; elle est morte le 8 auguste 1802. CL.

[4] La tragédie des *Amazones*. CL.

res différents, êtes au-dessus des hommes. Orithye fait mille remerciements à Antiope. Pour moi, qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étais un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame, et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin; et, si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode; mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de *Catilina,* et même de l'avoir faite prodigieusement vite; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître, M. de Crébillon; mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre Cicéron tel qu'il était en effet. Figurez-vous le *François II*[1] de M. le président Hénault; voilà

[1] Titre d'un drame du président Hénault. B.

à peu près mon *Catilina.* J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes compliments à M. du Boccage[1]. J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnaissance respectueuse, etc.

1534. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 août.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme[2], mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans

[1] P.-J. Fiquet du Boccage, né en 1700, mort en 1767. Il cultivait aussi les lettres. Cl.

[2] Saint Paul, *Épître aux Éphésiens*, chap. XXII; et *aux Colossiens*, III, 9. B.

la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse, c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de Catilina, la véhémence, la vertu agissante de Cicéron, la jalousie du sénat, le développement du caractère de César; point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par Catilina, qu'on dit dans l'histoire et dans la pièce que ce monstre était aimable.

Je ne sais pas si vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas :

« In nova fert animus............. »

Ovid., *Met.*, lib. I, v. 1.

Je sais que c'est un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait six mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le bassin s'est rempli tout d'un coup.

Ah! que madame d'Argental a dit un beau mot! qu'il faut ne songer qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce sont les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire estropier; mais, avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir Romains. Sarrasin Romain! quel conte! et César, où est-il? Du secret; vraiment oui; c'est bien cela sur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers

pleins de grandeur d'ame d'un bout à l'autre, et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire[1] à madame de Pompadour; car il ne faut pas braver les Graces, et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aiment Cicéron, et qui seront de mon parti! Ah! si Sarrasin jouait ce rôle[2] comme Cicéron déclamait ses *Catilinaires*, je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos Français musqués ne connaissent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuse* ne connaissent point. Il est temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans *Électre*[3].

Que diable est donc devenue la lettre du coadjuteur? s'il l'a adressée à Cirey, tout est perdu. Coadjuteur[4], voyez si j'ai peint les chambres assemblées.

Bonsoir, vous tous que j'aime, que je respecte, à qui je veux plaire. Bonsoir, mon public. Madame du Châtelet est plus grosse que jamais.

1535. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 23 août.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17; ne contristez pas votre créature, et ne me demandez pas un secret qui m'aurait fait une affaire très sérieuse avec une personne très aimable et très puissante. Il

[1] Cette lettre nous est inconnue. Cl.

[2] Ce rôle fut joué par Voltaire, à Berlin, en septembre 1750, sur un théâtre particulier. Cl.

[3] Voltaire ébauchait déjà les premiers actes d'*Oreste*. Cl.

[4] L'abbé Chauvelin. Cl.

était impossible de faire secrètement *Catilina* dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas instruire madame de Pompadour. C'est un devoir indispensable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui est ici.

Je sais bien tout ce que j'aurai à essuyer; je sais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes, enrôlez-moi des soldats, créez des officiers. Le président Hénault est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très instamment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé; il est indigné de la monstrueuse farce dans laquelle Cicéron a été représenté comme le plus imbécile des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon respectable ami.

Comptez que la scène de César et de Catilina fera plaisir à tout le monde, et surtout au président Hénault. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau fidèle. J'avais oublié de vous dire que le sujet de cette tragédie est encore moins *Catilina* que *Rome sauvée*. C'est là, je crois, son vrai nom, si on n'aime mieux l'appeler *Cicéron et Catilina*.

Ces misérables comédiens allaient jouer tranquillement *l'Amant précepteur*[1], où il y avait cinquante

[1] C'est-à-dire *le Faux Savant*, ou *l'Amour précepteur*, comédie de Duvaure, jouée en cinq actes dès 1728, et en trois seulement le 13 auguste 1749. Cl.

vers contre moi, que ce bon Crébillon avait autorisés gracieusement du sceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle Gaussin, malgré ses infames confrères, qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de Marc-Antoine, mais j'ai trouvé en vous un Atticus.

Madame du Châtelet joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de M. le coadjuteur.

1536. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 28 août.

J'attends la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de Pompadour pleine de bonté; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes qui ne cherchent qu'à me nuire ont pu lui donner.

Soyez très convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de Pompadour de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son ame à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir

à sa tête les graces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de Pompadour, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse du Maine que j'ai fait ce *Catilina* qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse du Maine, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président Hénault. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret, font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve *Rome sauvée* fort au-dessus de *Sémiramis*. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que je dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des *Saisons* de M. de Saint-Lambert. Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux; il les fait aussi bien, et, à mon gré, beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. Saint-Lambert, par pa-

renthèse, ne met pas de comparaison entre *Rome sauvée* et *Sémiramis*. Savez-vous que c'est un homme qui trouve *Électre* détestable? Il pense comme Boileau, s'il écrit comme lui. Électre amoureuse! et une Iphianasse, et un plat tyran, et une Clytemnestre qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un Palamède, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce! Ma foi, Saint-Lambert a raison; cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger Cicéron, mordieu, je vengerai Sophocle.

Madame du Châtelet n'accouche encore que de problèmes.

Bonsoir, bonsoir, anges charmants! Comment se porte madame d'Argental? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire *Catilina;* ma nièce est du métier[1]; elle mérite vos bontés.

1537. À M. ALLIOT[2],

CONSEILLER AULIQUE.

Lunéville, le 29 août, à neuf heures du matin.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de me faire savoir si je puis compter sur les

[1] Elle avait fait la *Coquette punie*, comédie, et entrepris une tragédie, *Alceste*. B.

[2] Alliot était commissaire-général de la maison du roi Stanislas. Son économie allait un peu loin, car Voltaire dit, dans ses *Mémoires*, que madame de Boufflers « tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes. » Cl.

choses que vous m'avez promises, et s'il n'y a point quelque obstacle.

Le mauvais état de ma santé ne me permet ni de rester long-temps à la cour du roi, auprès de qui je voudrais passer ma vie, ni d'avoir l'honneur de manger aux tables auxquelles il faut se rendre à un temps précis, qui est souvent pour moi le temps des plus violentes douleurs. Il fait froid d'ailleurs, les matins et les soirs, pour les malades.

Il serait un peu extraordinaire que, malgré votre amitié, on refusât ici les choses nécessaires à un homme qui a tout quitté pour venir faire sa cour à sa majesté.

Je vous prie de me faire savoir s'il faut en parler au roi. VOLTAIRE.

1538. A M. ALLIOT.

CONSEILLER AULIQUE.

Le 29 août, à neuf heures un quart du matin.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien donner des ordres en vertu desquels je sois traité sur le pied d'un étranger; et ne me mettez pas dans la nécessité de vous importuner tous les jours.

Je suis venu ici pour faire ma cour au roi. Ni mon travail ni ma santé ne me permettent d'aller piquer des tables. Le roi daigne entrer dans mon état; je compte passer ici quelques mois.

Sa majesté sait que le roi de Prusse m'a fait l'honneur de m'écrire quatre lettres pour m'inviter à aller chez lui. Je puis vous assurer qu'à Berlin je ne suis

pas obligé à importuner pour avoir du pain, du vin, et de la chandelle. Permettez-moi de vous dire qu'il est de la dignité du roi et de l'honneur de votre administration, de ne pas refuser ces petites attentions à un officier de la cour du roi de France, qui a l'honneur de venir rendre ses respects au roi de Pologne.

1539. A STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 29 août, à neuf heures trois quarts du matin.

Sire, il faut s'adresser à Dieu, quand on est en paradis. Votre majesté m'a permis de venir lui faire ma cour jusqu'à la fin de l'automne, temps auquel je ne puis me dispenser de prendre congé de votre majesté. Elle sait que je suis très malade, et que des travaux continuels me retiennent dans mon appartement autant que mes souffrances. Je suis forcé de supplier votre majesté qu'elle ordonne qu'on daigne avoir pour moi les bontés nécessaires et convenables à la dignité de sa maison, dont elle honore les étrangers qui viennent à sa cour. Les rois sont, depuis Alexandre, en possession de nourrir les gens de lettres, et quand Virgile était chez Auguste, *Alliotus*, conseiller aulique d'Auguste, fesait donner à Virgile du pain, du vin, et de la chandelle. Je suis malade aujourd'hui, et je n'ai ni pain ni vin pour dîner [1]. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, sire, de votre majesté, le très humble, etc.

[1] Voltaire avait souvent de ces querelles avec M. Alliot; et quand le roi était pris pour juge, il décidait en faveur de Voltaire. La femme de M. Al-

1540. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le....[1].

Sire, voici une des tracasseries que j'eus l'honneur de vous prédire il y a dix ans[2], lorsqu'après avoir envoyé votre *Anti-Machiavel* en Hollande, par les ordres de votre majesté, je fis ce que je pus pour supprimer cet ouvrage.

J'avais tort, à la vérité, de vouloir étouffer un si bel enfant, qui s'est conservé malgré moi, et qui est un des plus beaux monuments de votre génie et de votre gloire.

Mais vous vous exprimez dans cet ouvrage avec une liberté qui n'est guère permise qu'à un homme qui a cent mille hommes à ses ordres. Je courus, comme vous le savez, sire, chez l'imprimeur, et j'osai raturer sur le manuscrit des endroits dont David pourrait se plaindre s'il revenait au monde, et ceux qui pourraient être désagréables à des princes contemporains, et surtout à des têtes couronnées que vous avez toujours aimées.

Votre majesté peut se souvenir que le fripon Van-Duren, qui se dit aujourd'hui votre libraire, n'eut pas plus d'égard à mes ratures que le grand-pen-

liot était très sotte et très superstitieuse. Un jour qu'elle se trouvait avec Voltaire, dans un moment d'orage affreux, elle lui fit sentir que sa présence pourrait bien attirer le tonnerre sur la maison. Voltaire, qui, dit-on, n'était pas lui-même très rassuré, dit à haute voix et en montrant le ciel : « Madame, j'ai pensé et écrit plus de bien de celui que vous craignez tant, « que vous n'en pourrez dire de toute votre vie. » K.

[1] Il est bien probable que cette lettre fut adressée à Frédéric II avec celle du 31 auguste, qui suit. Cl.

[2] Voyez les lettres de juin et de juillet 1740. Cl.

sionnaire à mes représentations. Ce coquin avait fait transcrire le manuscrit, et je ne pus obtenir des chefs de la république qu'on l'obligeât à rendre pour de l'argent ce qu'on lui avait donné *gratis*.

Le livre parut donc, malgré tous mes efforts réitérés, et il parut avec quelques passages[1] contre la personne d'un roi que vous avez imité par vos victoires, et contre un autre monarque que vous chérissez, et qui eût été votre allié naturel contre les Russes, si les Polonais avaient été assez heureux et assez fermes pour soutenir celui qu'ils ont si légitimement élu. Ses vertus et son alliance avec la maison de France sont des nœuds qui vous unissent avec lui. Ce monarque est très affligé de la manière dont vous vous êtes expliqué sur Charles XII et sur lui-même. Il est très aisé de réparer ce qui peut être échappé à votre plume sur ces deux princes qui vous sont chers. Je vous supplie, sire, de faire une édition qui sera la seule authentique, et dans laquelle je ne doute pas que votre majesté ne rende plus de justice à deux rois ses amis.

Votre majesté doit approuver aujourd'hui plus que jamais le dessein qu'avait Charles XII de chasser les Russes de la Livonie et de l'Ingrie, et de mettre une barrière entre eux et l'Europe. Si le roi de Pologne était sur le trône où il doit être, les Polonais pourraient alors se souvenir de ce qu'ils ont été, et contribuer à renvoyer les ours moscovites dans leurs forêts; ce sont là vos sentiments et vos desirs.

Quelques lignes, conformes à vos idées, et qui rendraient justice aux deux monarques, feraient un

[1] Chapitres III et VIII de l'*Anti-Machiavel*. B.

effet desiré de tous ceux qui admirent votre livre; et votre plume serait comme la lance d'Achille, qui guérit la blessure qu'elle avait faite.

1541. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville en Lorraine, ce 31 août.

Sire, j'ai le bonheur de recevoir votre lettre [1] datée de votre Tusculum de Sans-Souci, du Linterne de Scipion. Je suis bien consolé que mon *agonie* vous amuse. Ceci est le chant du cygne; je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina*, telle que votre majesté en a vu les prémices dans le premier acte. J'ai depuis commencé la tragédie d'*Électre* [2], que je voudrais bien venir au plus vite achever à Sans-Souci. Je roule aussi de petits projets dans ma tête, pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense que si votre majesté voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complaît dans son indigence. Votre majesté saura qu'à la dernière séance de notre académie, où je me trouvai pour l'élection du maréchal de Belle-Ile, je proposai cette petite question: Peut-on dire *un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère*, comme on dit *un événement soudain?* « Non, répondit-on; car *soudain* n'ap« partient qu'aux choses inanimées. — Eh, messieurs!

[1] La lettre du 15 août. Cl.

[2] *Oreste.* — Cette pièce, commencée après *Rome sauvée*, fut représentée, plus de deux ans avant elle, au Théâtre-Français. Cl.

« l'éloquence ne consiste-t-elle pas à transporter les « mots d'une espèce dans une autre? N'est-ce pas à « elle d'animer tout? Messieurs, il n'y a rien d'in- « animé pour les hommes éloquents. » J'eus beau faire, sire, Fontenelle, le cardinal de Rohan, mon ami l'ancien évêque de Mirepoix, jusqu'à l'abbé d'Olivet, tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain.*

Croit-on, sire, que si M. Bestucheff, ou Bartenstein, disait de votre majesté :

Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
De notre politique il rompt tous les ressorts;

croit-on, dis-je, que Bartenstein, ou Bestucheff, s'exprimât d'une manière peu correcte? Si on laisse faire l'académie, elle appauvrira notre langue, et je propose à votre majesté de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée; elle a plus de peine à mettre au monde un enfant qu'un livre. Tous nos accouchements, sire, à nous autres poëtes, sont plus difficiles, à mesure que nous voulons faire de bonne besogne. Les vers didactiques surtout se font beaucoup plus difficilement que les autres. Belle matière à dissertation, quand je serai à vos pieds!

Mais voici un autre cas : il s'agit ici de prose.

Votre majesté se souvient d'un certain *Anti-Machiavel,* dont on a fait une vingtaine d'éditions. Une de ces éditions est tombée entre les mains du roi à la

cour de qui on accouche. Il y a deux endroits[1] où l'on rend une justice un peu sévère au roi de Suède, et où le monarque dont j'ai l'honneur de vous parler est traité un peu légèrement. Il y est infiniment sensible, et d'autant plus qu'il sent bien que le coup part d'une main trop respectable et faite pour peser les hommes. Vous vous en tirerez, sire, comme vous voudrez, parceque les héros ont toujours beau jeu; mais moi, qui ne suis qu'un pauvre diable, j'essuie tout l'orage; et l'orage a été assez fort.

Autre affaire. Il a plu à mon cher *Isaac-Onitz*[2], fort aimable chambellan de votre majesté, et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée[3], et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde. Mais, sire, si le maître de la chapelle du pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à sa sainteté. Votre majesté m'a daigné donner des pilules qui m'ont fait beaucoup de bien; c'est un grand point; mais si elle daigne m'envoyer une demi-aune de ruban noir[4], cela me servirait mieux qu'un scapulaire. Le roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par

[1] Chap. III et VIII de l'*Anti-Machiavel*. Cl.
[2] Le marquis d'Argens; voyez la note de la lettre 483. Cl.
[3] Voyez plus bas les troisième et quatrième alinéa de la lettre 1563. Cl.
[4] Voyez les lettres à Frédéric des 15 octobre et 10 novembre. B.

vos faveurs; et je vous jure que j'irai bien me mettre aux pieds de votre majesté, sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer votre majesté que le souverain de Lunéville a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec madame du Châtelet, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au beau-père de son maître. Voilà mes raisons, sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché, avant qu'aucun de ceux que vous avez comblés de vos bienfaits eût été connu de votre majesté, et je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville et sur la route de Berlin que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge[1] que je possède auprès du roi mon maître, étant un ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse, est non seulement très compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin c'est l'*Ordre du mérite*, et je veux tenir mon *mérite* de vos bontés. Au reste, je me dispose à partir le mois d'octobre; et, que j'aie du *mérite* ou non, je suis à vos pieds.

1542. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 1er septembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le

[1] Celle de gentilhomme ordinaire de la chambre, accordée à Voltaire en 1745. CL.

décret céleste; je ne sais encore ce que je dois penser de *Rome sauvée.* J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée, mais Fulvie l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie *Nanine* telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'*Électre* [1], et d'*Électre* sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de *Mérope;* mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de Cury m'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très haut et très puissant prince Ninus, roi d'Assyrie. Détachez, je vous en prie, M. de Bachaumont [2] aux sieurs Slodtz; Slodtz signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du *Catilina;* mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et, j'ose dire, embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, *Catilina* est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai *Sémiramis* à cœur. Quand jouera-t-on cette *Sémiramis?* quand viendra *Catilina?* Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois

[1] *Oreste*, représenté, pour la première fois, le 12 janvier 1750. Cl.

[2] Louis Petit de Bachaumont, nommé dans une lettre du 28 février 1754, à d'Argental. Cl.

écrire à madame de Pompadour [1]. Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame [2], qui fit travailler Racine et Corneille à *Bérénice*.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise; et cela parceque le rapporteur (je ne sais quel est ce bon homme) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

1543. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 4 septembre.

Je reçois votre *Catilina*, dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte, que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique, et des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française sur la partie de l'élocution; si cependant mon confrère en Apollon et mon concitoyen, le comte Bar [3], m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire :

> Tyran par la parole, il faut finir ton règne [4].

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on

[1] Cette lettre est perdue ou n'a pas été écrite. B.
[2] Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV. Cl.
[3] Stanislas, duc de Lorraine et de Bar. Cl.
[4] Voyez plus bas, lettre 1562. Cl.

peut dire : *Son éloquence l'a rendu le tyran de sa patrie, il faut finir son règne.* Mais, selon la construction du vers, nous autres Allemands, qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue, nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.*

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque scrupule sur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit *Brutus, la Mort de César*, etc., etc.

Votre lettre[1] est charmante; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différents siècles lui avaient fait naître.

Puisque madame du Châtelet fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par distraction. Dites-lui donc qu'elle se dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous, et le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme Cicéron[2], et comme je le dis dans une de mes épîtres[3]. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances; celle de la langue française, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriste assez sévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme *ordinaire* et du génie *extraordinaire.*

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que si, car vous n'êtes point un faussaire; et, si l'on vous accusait d'être indiscret, je dirais que cela peut être; de vous laisser voler, j'y acquiescerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres, quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu.

[1] Celle du 18 août précédent. CL.
[2] *Tusculanes*, v, 36. B.
[3] *Épître à Hermotime sur l'avantage des lettres.* B.

Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens *Fédéric, par la grace de Dieu, roi de Prusse, électeur de Brandebourg, possesseur de Voltaire*, etc.

1544. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 4 septembre.

Graces vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'Argental que du sort de *Rome*. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à *Catilina* ni à *Électre* que je n'aie l'esprit en repos.

Madame du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son *Newton* [1], s'est senti un petit besoin; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers [2], s'est remise au lit; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon *Catilina*. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'Argental se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'*Électre*, avant d'achever de *sauver Rome*. Je vous demande en grace de

[1] Voyez ma note, tome XXXIX, page 411. B.

[2] Elle en fit plusieurs paquets qu'elle remit à Longchamp, en le chargeant, si elle mourait, de les remettre à leurs adresses respectives. Une cassette, entre autres, adressée au marquis du Châtelet, *renfermait quantité de poésies et de choses précieuses* de Voltaire. Longchamp, qui en parle dans ses *Mémoires* (art. XXIV), dit qu'on les brûla; et il n'en put sauver qu'une faible portion. Cl.

faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table? ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, et de peindre César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la desire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de La Reinière, l'ouvrage du docteur Smith[1]. C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'Opéra? Est-il bien vrai que la façade de Perrault, tant bernée par Boileau[2], sera découverte? qu'on fait une belle place devers la Comédie? Dites-moi, je vous prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil-de-bœuf. Comment le fastueux Louis XIV avait-il pu se loger si mal? Voilà bien

[1] Robert Smith, né en 1689, mort en 1768, est auteur de *Compleat system of Opticks*, 1728, traduit en français par le P. Pezenas, sous le titre de *Cours complet d'optique*, 1747, deux volumes in-4°. B.

[2] *Art poétique*, IV, 13; I[re] des *Réflexions sur Longin*; et *Lettre à M. Arnauld*. B.

des choses à-la-fois. On n'en saurait trop faire; la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

1545. A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Mon cher abbé *greluchon* saura que madame du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose!* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un in-quarto qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul; j'ai accouché en huit jours de *Catilina*. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que Crébillon avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame du Châtelet, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si madame du Châtelet m'imitera, si elle sera grosse encore; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de *Catilina*, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur-le-champ *Électre*. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules, dans la maison de Crébillon.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cicéron ne m'a

pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous? Mille respects, je vous en prie, à madame de Voisenon [1].

1546. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Madame du Châtelet vous mande, monsieur, que cette nuit, étant à son secrétaire, et griffonnant quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parcequ'il faut bien se coucher; et, si elle ne dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi, qui ai accouché d'une tragédie de *Catilina*, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi il m'a fallu faire un Cicéron, un César; et il est plus difficile de faire parler ces gens-là que de faire des enfants, surtout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au théâtre français. Conservez-moi vos bontés; aimez Cicéron de tout votre cœur; il était bon citoyen comme vous, et n'était point m........ de sa fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects.

[1] Probablement la comtesse de Voisenon, belle-sœur de l'abbé. B.

1547. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Le 10 septembre.

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans, qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux; il y avait un grand article pour vous dans ma lettre[1]; madame du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président Hénault. Cette malheureuse petite fille dont elle était accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas! madame, nous avions tourné cet événement en plaisanterie; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaîté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey, avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris, sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une

[1] Elle a été perdue. Cl.

femme qui, avec ses faiblesses, avait une ame respectable.

1548. A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar[1], ce 14 septembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! quelle joie malheureuse, quelle suite funeste! quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être! Conservez-vous, vivez; et, si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. du Châtelet, je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raisons. Ah! cher abbé, quelle perte!

1549. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 21 septembre.

Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit

[1] Au château de Loisei, d'où est datée la lettre 1483. Cl.

des lettres qui, en me fesant fondre en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château; une ancienne amie [1] de cette infortunée femme y pleure avec moi; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible; vous en sentez toute l'amertume, et vos ames charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser; mais que je retrouve donc madame d'Argental en bonne santé! Je me flatte que M. de Pont de Veyle et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

[1] Probablement madame de Champbonin, citée indirectement encore au commencement de la lettre qui suit. Cl.

1550. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 23 septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie [1] de ce grand homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées, par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'Argental. Vous faites ma consolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparenee que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui serait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur-le-champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas supporter Lunéville, où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une ame pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à parler

[1] Au Champbonin, tout près de Vassy. Cl.

à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver madame d'Argental en bonne santé, et je me croirai capable de quelque plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

1551. A WALTHER.

Septembre 1749.

Je vous envoie les pièces curieuses que j'ai recouvrées, et qui feront valoir votre édition. Il faut les mettre dans le huitième tome ou à la fin du troisième. Je vous conseille de les placer à la fin du troisième, parceque la tragédie de *Sémiramis*, avec le discours qui la précède, suffira pour compléter le tome huitième. Vous aurez incessamment cette tragédie de *Sémiramis* qu'on joue depuis un mois à Paris avec un très grand succès. Votre intérêt doit être d'en tirer des exemplaires à part avant de faire paraître l'édition totale; vous en vendrez considérablement. Il y aura un petit avertissement dans lequel on annoncera les huit tomes, et on désavouera les autres éditions antérieures. Comptez que vous me remercierez du bien que je vous fais, et de la manière dont je conduis vos intérêts.

1552. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, le 3 octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées. Me voici à Châlons; j'irai passer deux ou trois jours à Reims, chez M. de Pouilli [1]. C'est une ame comme la vôtre, et un esprit bien philosophique; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame du Châtelet avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraient. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite.

Madame Denis m'a mandé que vous aviez lu sa pièce [2], et que vous en étiez plus content qu'autrefois; mais ce n'est pas là mon compte. Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de madame du Boccage! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme ne doit point sor-

[1] Voyez tome LIII, page 505. B.
[2] Voyez ma note, page 323. B.

tir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims, chez M. de Pouilli. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment se portent madame d'Argental, M. votre frère, M. de Choiseul, et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce *Catilina* dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'août. Depuis le 15 août jusqu'au 1er septembre, j'avais travaillé à *Électre*, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de *Catilina*, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec *Électre*, que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris *Catilina* avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon ame, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin *Catilina* dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la

plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

1553. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 5 au soir, en arrivant.

S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain [1], et d'arriver à très petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parceque je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'Argental m'inquiète! cela est bien long! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous, il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce; mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société; mais que madame d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux!

[1] C'est-à-dire le 8 octobre. Cl.

1554. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 8 octobre.

J'ai cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims *Catilina*, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire; et voici ce que mon écrivain m'a envoyé[1] après avoir lu la pièce. Ce n'est pas que je prétende captiver votre suffrage par le sien; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. de Pouilli pense comme le copiste; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de Pouilli, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'an-

[1] Ce sont les vers suivants, que nous imprimons sur le manuscrit original de M. Tinois:

A M. DE VOLTAIRE.

Sur sa tragédie de CATILINA.

Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître;
Tout Paris dira : Le voilà ;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron, et Voltaire.

Par son très humble et très obéissant serviteur,
TINOIS, de Reims. K.

—Tinois devint, peu après, secrétaire de Voltaire, qui le chassa à la fin de 1750; voyez la lettre 1671. B.

tiquité. Il adore Cicéron, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce Pouilli; il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine[1] qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million; il a mis ce million en bienfaits, il vient de mourir. Mon Pouilli, qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine, qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer Cicéron, car il l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges; car, quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole, et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure santé. C'est là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plus tôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

1555. A MADAME DU BOCCAGE.

A Paris, ce 12 octobre.

J'arrive à Paris, madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une ame aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle fesait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne, qui venait de

[1] Jean Godinot, né en 1671, à Reims, où il mourut le 15 avril 1749. Cl.

traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre *Milton* avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisan plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni ame me les ont attribués [1]. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre nommé Roi en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentiments où

[1] Ce quatrain qui commence par ce vers (voyez tome XIV):

L'univers a perdu la sublime Émilie,

est formellement attribué à Voltaire par Longchamp; voy. ses *Mémoires*, etc., II, 251. B.

l'on se borne quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes compliments à M. du Boccage.

1556. A M. D'ARNAUD.

Ce 14 octobre.

Mon cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole, voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes compliments à M. Morand [1].

Adieu, mon cher d'Arnaud; je vous embrasse.

1557. A M. LE CHEVALIER DE JAUCOURT[2].

15 octobre 1749.

J'arrivai ces jours passés à Paris, mon cher monsieur. J'y trouvai les marques de votre souvenir, et de la bonté de votre cœur; vous devez assurément

[1] Voyez tome LII, page 484. B.

[2] Communiquée par M. Rouard, bibliothécaire de la ville d'Aix. B.

être au nombre de ceux qui regrettent une personne unique, une femme qui avait traduit Newton et Virgile, et dont le caractère était au-dessus de son génie. Jamais elle n'abandonna un ami, jamais je ne l'ai entendue médire. J'ai vécu vingt ans avec elle dans la même maison. Je n'ai jamais entendu sortir un mensonge de sa bouche. J'espère que vous verrez bientôt son Newton [1]. Elle a fait ce que l'académie des sciences aurait dû faire. Quiconque pense honorera sa mémoire, et je passerai ma vie à la pleurer. Adieu, je vous embrasse tendrement. V.

1558. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 15 octobre.

Sire, je viens de faire un effort, dans l'état affreux où je suis, pour écrire à M. d'Argens [2]; j'en ferai bien un autre pour me mettre aux pieds de votre majesté.

J'ai perdu un ami de vingt-cinq [3] années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme, et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie, et vous n'avez peut-être pas jugé d'elle comme vous auriez fait, si elle avait eu l'honneur d'être connue de votre majesté. Mais une femme qui a été capable de traduire Newton et Virgile, et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme, aura sans doute part à vos regrets.

[1] Voyez ma note, tome XXXIX, page 411. B.
[2] Cette lettre nous est inconnue. Cl.
[3] Lisez *quinze*, et voyez les lettres 225 et 226. Cl.

L'état où je suis depuis un mois ne me laisse guère d'espérance de vous revoir jamais; mais je vous dirai hardiment que si vous connaissiez mieux mon cœur, vous pourriez avoir aussi la bonté de regretter un homme qui certainement dans votre majesté n'avait aimé que votre personne.

Vous êtes roi, et, par conséquent, vous êtes accoutumé à vous défier des hommes. Vous avez pensé, par ma dernière lettre[1], ou que je cherchais une défaite pour ne pas venir à votre cour, ou que je cherchais un prétexte pour vous demander une légère faveur. Encore une fois, vous ne me connaissez pas. Je vous ai dit la vérité, et la vérité la plus connue à Lunéville. Le roi de Pologne Stanislas est sensiblement affligé, et je vous conjure, sire, de sa part et en son nom, de permettre une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, où l'on adoucira ce que vous avez dit de Charles XII et de lui; il vous en sera très obligé. C'est le meilleur prince qui soit au monde; c'est le plus passionné de vos admirateurs, et j'ose croire que votre majesté aura cette condescendance pour sa sensibilité, qui est extrême.

Il est encore très vrai que je n'aurais jamais pu le quitter pour venir vous faire ma cour, dans le temps que vous l'affligiez et qu'il se plaignait de vous. J'imaginai le moyen que je proposai à votre majesté; je crus et je crois encore ce moyen très décent et très convenable. J'ajoute encore que j'aurais dû attendre que votre majesté daignât me

[1] Celle du 31 août, dans laquelle Voltaire demandait à Frédéric *une demi-aune de ruban noir*. Cl.

prévenir elle-même sur la chose dont je prenais la liberté de lui parler. Cette faveur était d'autant plus à sa place, que j'ose vous répéter encore ce que je mande à M. d'Argens: oui, sire, M. d'Argens a constaté, a relevé le bruit qui a couru que vous me retiriez vos bonnes graces; oui, il l'a imprimé. Je vous ai allégué cette raison, qu'il aurait dû appuyer lui-même. Il devait vous dire: « Sire, rien n'est plus « vrai, ce bruit a couru; j'en ai parlé; voilà l'endroit « de mon livre où je l'ai dit; et il sera digne de la « bonté de votre majesté de faire cesser ce bruit, en « appelant à votre cour un homme qui m'aime et « qui vous adore, et en l'honorant d'une marque de « votre protection. »

Mais, au lieu de lire attentivement l'endroit de ma lettre[1] à votre majesté, où je le citais, au lieu de prendre cette occasion de m'appeler auprès de vous, il me fait un quiproquo où l'on n'entend rien. Il me parle de libelles, de querelles d'auteur; il dit que je me suis plaint à votre majesté qu'il *ait dit* de moi des choses *injurieuses;* en un mot, il se trompe, et il me gronde, et il a tort; car il sait bien que je vous ai dit dans ma lettre que je l'aime de tout mon cœur.

Mais vous, sire, avez-vous raison avec moi? Vous êtes un très grand roi; vous avez donné la paix dans Dresde; votre nom sera grand dans tous les siècles; mais toute votre gloire et toute votre puissance ne vous mettent pas en droit d'affliger un cœur qui est tout à vous. Quand je me porterais aussi bien que je

[1] Cette lettre n'a pas été retrouvée. Cl.

me porte mal, quand je serais à dix lieues de vos états, je ne ferais pas un pas pour aller à la cour d'un grand homme qui ne m'aimerait point, et qui ne m'enverrait chercher que comme un souverain. Mais si vous me connaissiez, et si vous aviez pour moi une vraie bonté, j'irais me mettre à vos pieds à Pékin. Je suis sensible, sire, et je ne suis que cela. J'ai peut-être deux jours à vivre, je les passerai à vous admirer, mais à déplorer l'injustice que vous faites à une ame qui était si dévouée à la vôtre, et qui vous aime toujours comme M. de Fénelon aimait Dieu; pour lui-même. Il ne faut pas que Dieu rebute celui qui lui offre un encens si rare.

Croyez encore, s'il vous plaît, que je n'ai pas besoin de petites vanités, et que je ne cherchais que vous seul.

1559. A MADAME LA COMTESSE DE STAAL[1].

Mademoiselle[a], si je n'étais l'homme du monde le plus infirme, je passerais pour le plus ingrat. J'ai toujours compté pouvoir venir me jeter aux pieds de madame la duchesse du Maine, la remercier de ses bontés, et vous dire, mademoiselle, combien je suis

[1] Madame Delaunay, née en 1693, et mariée, vers le commencement de 1735, au comte ou baron de Staal, après avoir été long-temps attachée, comme femme de chambre, à la duchesse du Maine. Elle mourut près de Paris, à Gennevilliers, le 15 juin 1756. Cl.

[a] « Je vous demande mille pardons. J'étais plein du nom de mademoiselle « Delaunay, que vous avez rendu si respectable, et j'oubliais madame de « Staal. » — Pendant que madame de Staal n'était que mademoiselle Delaunay, Voltaire lui adressa quelques lettres qui n'ont pas encore été admises dans ses *OEuvres*. B.

pénétré des vôtres. Mais des souffrances continuelles m'arrachent à mes plaisirs et à mes devoirs. Je n'ai d'autres consolations que mes livres et un peu de travail, dans les moments de relâche que me donnent mes maux. Jugez, mademoiselle, si un homme condamné à ne vous point voir est malheureux! Je suis sûr que madame la duchesse du Maine daignera plaindre un de ses sujets qui est exilé de son royaume. Où devrais-je passer ma vie, que dans la patrie du bon goût et du véritable esprit, aux pieds de la protectrice des arts? J'ose vous conjurer, mademoiselle, de vouloir bien me protéger auprès d'elle : son estime est le but de tous mes travaux; elle diminuera mes souffrances. Son altesse sérénissime a vu bien des gens de lettres qui valaient infiniment mieux que moi; mais jamais aucun d'eux n'a senti plus vivement son mérite, et n'a plus admiré la supériorité de ses lumières. Vous êtes faite, mademoiselle, pour lui faire oublier tout le monde; mais je vous prie de daigner la faire souvenir de moi. Je viendrai assurément, au premier rayon de santé, vous assurer que je voudrais passer mes jours auprès de vous.

Je suis avec bien du respect, mademoiselle, etc.

1560. A M. D'AIGUEBERRE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, le 26 octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la

plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très inutile à notre cendre. Elle a laissé des monuments qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamants, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aigueberre, et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès; mais, à présent qu'ils sont finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris; Dieu le veuille! Si vous faites cas d'une vie douce, avec d'anciens amis et des philosophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison [1] que je partageais avec madame du Châtelet. Les lieux qu'elle a habités nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame Denis, qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, pardessus tout cela, a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre

[1] Rue Traversière, près de celle de Richelieu. Cl.

le second appartement, où vous seriez fort à votre aise; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangements. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël; et même, si vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y, et faites-moi réponse; je vous embrasse tendrement.

1561. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Fontainebleau, le 2 novembre.

Ma protectrice, il n'y a pas d'apparence que les nouveaux chagrins qui m'arrivent me permettent d'être aux ordres de votre altesse sérénissime, mardi prochain. On m'a volé à Lunéville la tragédie de *Sémiramis*, la petite comédie de *Nanine*, plusieurs autres manuscrits, et, ce qui est cent fois plus cruel, l'*Histoire* de la dernière guerre [1], que j'avais écrite avec vérité, quoique par ordre du roi. Tout cela est imprimé en province, plein de fautes absurdes, d'omissions, d'additions, de tout ce qui peut déshonorer les lettres et un pauvre auteur. Je suis forcé d'être à Fontainebleau, pour tâcher d'arrêter le cours de ces misères. Je me flatte que votre altesse sérénissime, non seulement me pardonne, mais daignera entrer dans ma peine, avec sa bonté ordinaire. Son

[1] Voyez ma note de la lettre 1363. B.

Catilina ne s'en trouvera pas plus mal. La petite-fille du grand Condé trouvait la place assez tenable; mais elle y verra, à mon retour, de nouvelles fortifications, et, puisqu'elle a été bâtie par ses ordres, j'espère qu'elle résistera aux assauts des *barbares*. O madame, que les petits *barbares* sont en grand nombre! que ce malheureux siècle a besoin de vous! Mais c'est moi qui en ai le plus grand besoin; il faut que je combatte sous vos étendards. Me voilà comme les anciens héros qui devaient purger la terre de monstres, avec le secours des déesses.

Ma protectrice, voici des Grecs [1] en attendant des Romains. J'ai bien peur d'avoir mal peint les uns et les autres; mais je suis bien sûr d'avoir raison, si je dis que, dans la patrie d'Alcibiade et de César, il est bien difficile qu'il y ait eu des dames qui valussent madame la duchesse du Maine. Des héros, on en trouve partout; des ames comme la vôtre, cela est un peu plus rare. Jugez quel est mon sort, si cette belle ame est toujours la protectrice de VOLTAIRE.

1562. A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

« Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne;
« Tyran par la parole, il faut finir ton règne. »

Mon cher maître, ce *tyran par la parole* [2] est-il, ou une hardiesse heureuse, ou une témérité condamnable? mettez, s'il vous plaît, votre avis au bas de ce billet. V.

[1] La tragédie d'*Oreste*, dédiée à la duchesse du Maine. CL.

[2] Voyez le huitième alinéa de la lettre 1563, et aussi page 333. Les deux vers cités ici sont dans les variantes de *Rome sauvée*. CL.

RÉPONSE DE L'ABBÉ D'OLIVET.

Je ne vois rien là qui ne soit très grammatical. Je vous rends les papiers que vous m'avez confiés, et qui sûrement ne sont pas sortis de mes mains.

1563. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, 10 novembre.

Sire, j'ai reçu presque à-la-fois trois lettres de votre majesté; l'une, du 10 septembre [1], venue par Francfort, adressée de Francfort à Lunéville, renvoyée à Paris, à Cirey, à Lunéville, et enfin à Paris, pendant que j'étais à la campagne dans la plus profonde retraite; les deux autres [2] me parvinrent avant-hier, par la voie de M. Chambrier, qui est encore, je crois, à Fontainebleau.

Hélas! sire, si la première de ces lettres avait pu me parvenir, dans l'excès de ma douleur, au temps où je devrais l'avoir reçue, je n'aurais quitté que pour vous cette funeste Lorraine; je serais parti pour me jeter à vos pieds; je serais venu me cacher dans un petit coin de Potsdam ou de Sans-souci; tout mourant que j'étais, j'aurais assurément fait ce voyage; j'aurais retrouvé des forces. J'aurais même des raisons que vous devinez pour aimer mieux mourir dans vos états que dans le pays où je suis né [3].

Qu'est-il arrivé? Votre silence m'a fait croire que

[1] Elle est perdue. Cl.

[2] L'une est la lettre 1543; l'autre n'a pas été retrouvée. Cl.

[3] Voltaire ne voulut pas même mourir à Ferney, et, vers 1777, il acheta une petite retraite, entre Rolle et Prangins, sur la rive droite du lac de Genève, pour y rendre le dernier soupir en paix. Cl.

ma demande vous avait déplu; que vous n'aviez réellement aucune bonté pour moi; que vous aviez pris ce que je vous proposais pour une défaite et pour une envie déterminée de rester auprès du roi Stanislas. Sa cour, où j'ai vu mourir madame du Châtelet d'une manière cent fois plus funeste que vous ne pouvez le croire, était devenue pour moi un séjour affreux, malgré mon tendre attachement pour ce bon prince, et malgré ses extrêmes bontés [1]. Je suis donc revenu à Paris; j'ai rassemblé autour de moi ma famille; j'ai pris une maison [2], et je me suis trouvé père de famille, sans avoir d'enfants. Je me suis fait ainsi, dans ma douleur, un établissement honorable et tranquille, et je passe l'hiver dans ces arrangements, et dans celui de mes affaires, qui étaient mêlées avec celles de la personne que la mort ne devait pas enlever avant moi. Mais, puisque vous daignez m'aimer encore un peu, votre majesté peut être très sûre que j'irai me jeter à ses pieds l'été prochain, si je suis en vie. Je n'ai plus besoin actuellement de prétexte, je n'ai besoin que de la continuation de vos bontés. J'irai passer huit jours auprès du roi Stanislas; c'est un devoir que je dois remplir; et le reste sera à votre majesté. Soyez, je vous en conjure, bien persuadé que je n'avais imaginé ce chiffon noir [3] que parceque alors le roi Stanislas n'aurait pas souffert que je le quittasse. Je croyais que vous aviez

[1] Voyez tome XL, page 84. B.

[2] Celle de la rue Traversière-Saint-Honoré, appelée alors Traversine. Voyez les *Mémoires* de Longchamp, article XXVII. Cl.

[3] Voyez lettre 1541, page 330. B.

fait cette grace à M. de Maupertuis. Il est encore très vrai, et je vous le répète, et ce n'est point une tracasserie, que le bruit avait couru, à mon dernier voyage à votre cour, que vous m'aviez retiré vos bonnes graces. Je ne disais pas à votre majesté que M. d'Argens avait écrit contre moi; je vous disais et je vous dis encore que, dans un certain livre de morale dont le titre m'a échappé, et qui était rempli de portraits, il avait relevé ce bruit dont je vous ai parlé; je lui ai même cité, dans la lettre que je lui ai écrite, l'endroit où il parle de moi; il doit s'en souvenir. C'est après le portrait d'Orcan, qu'il dépeint comme un courtisan dangereux par sa langue. Il me fait paraître sous le nom d'Euripide. Il dit « qu'Euripide arrive à la cour d'un grand roi, qu'il y est « d'abord bien reçu, mais que bientôt le roi se dégoûte; « qu'alors les courtisans, comme de raison, le déchirent. Que faut-il, ajoute-t-il, pour que la cour dise « du bien d'Euripide? qu'il revienne, et que le roi « jette un coup d'œil sur lui. »

Voilà à peu près les paroles de son livre, qu'il m'envoya lui-même; voilà ce que j'ai, en dernier lieu, remis dans sa mémoire, et ce que j'ai mandé à votre majesté. J'étais bien loin d'écrire et de penser qu'il eût écrit pour m'offenser. Encore une fois, sire, je vous disais qu'il avait relevé le bruit qui courait que j'étais mal auprès de vous. C'est ce que j'affirme encore, non pas assurément pour me plaindre de lui, que j'aime tendrement, mais pour faire voir à votre majesté que j'avais besoin d'une marque publique de

votre bonté pour moi, si vous vouliez que je parusse dans votre cour.

Voilà bien des paroles; mais il faut s'entendre, et ne rien laisser en arrière à ceux à qui on veut plaire, dût-on les fatiguer.

Vous avez bien raison, sire, de me dire que je suis fait pour être volé, car on m'a volé *Sémiramis*, et cette petite comédie de *Nanine* dont on avait parlé à votre majesté. On les a imprimées de toutes manières à mes dépens, pleines de fautes absurdes, et de sottises beaucoup plus fortes que celles dont je suis capable. Je compte, dans quatre ou cinq jours, envoyer à votre majesté les véritables éditions que je fais faire.

Je vais aussi faire transcrire *Catilina*, ou plutôt *Rome sauvée*; car ce monstre de Catilina ne mérite pas d'être le héros d'une tragédie; mais Cicéron mérite de l'être.

Voici, en attendant, la réponse [1] à votre objection grammaticale.

J'attends de votre plume d'autres présents, et je me flatte que la cargaison que vous recevrez de moi incessamment m'en attirera une de votre part. J'aurai l'honneur de faire ce petit commerce cet hiver; et je crois, sire, sauf respect, que vous et moi nous sommes, dans l'Europe, les deux seuls négociants de cette espèce. Je viendrai ensuite revoir nos comptes, disserter, parler grammaire et poésie; je vous apporterai la grammaire raisonnée de

1 Voyez la lettre précédente, à d'Olivet. Cl.

madame du Châtelet, et ce que je pourrai rassembler de son Virgile; en un mot, je viendrai mes poches pleines, et je trouverai vos portefeuilles bien garnis. Je me fais de ces moments-là une idée délicieuse; mais c'est à la condition expresse que vous daignerez m'aimer un peu, car sans cela je meurs à Paris.

1564. A MADAME LA COMTESSE DE MONTREVEL[1].

Le 15 novembre.

Madame, permettez que je remette sous vos yeux le résultat de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, il y a deux jours. M. le marquis du Châtelet se souvient que, de plus de quarante mille francs à lui prêtés pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en considération de sa fortune et de l'amitié dont il m'a toujours honoré; que, de cette somme réduite à trente mille livres, il me passa une promesse de deux mille livres de rente viagère que lui dicta Bronod, notaire. Vous savez, madame, si j'ai jamais touché un sou de cette rente, si j'en ai rien demandé, et si même je n'ai pas donné quittance, plusieurs années de suite, étant assurément très éloigné d'en exiger le paiement.

Vous n'ignorez pas, madame, et M. du Châtelet

[1] Florence du Châtelet, née le 4 avril 1704, mariée, en 1731, au comte de Montrevel (ou Mont-Revel), mort maréchal de camp le 13 janvier 1740. Cette dame était une des sœurs cadettes du marquis du Châtelet, et elle est appelée *Monrevel* dans la *Correspondance* de Grimm, tome I, page 389, édition de 1829. Cl.

se souvient toujours avec amitié, qu'après avoir eu le bonheur d'accommoder son procès [1] de Bruxelles, et de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant, je le priai de trouver bon que je transigeasse avec lui pour cette somme de trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quittance, et que je touchasse seulement, pour finir tout compte entre nous, une somme de quinze mille livres une fois payée. Il daigna accepter d'un ancien serviteur cet arrangement, qu'il n'eût pas accepté d'un homme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaction et de sa reconnaissance. En conséquence, je reçus dix mille livres, savoir: deux mille livres qu'il me donna à Lunéville, et huit mille livres que me compta le sieur de Lacroix, à Paris.

Les cinq mille livres restant devaient être employées, par madame du Châtelet, à mon appartement d'Argenteuil [2] et à l'acquisition d'un terrain, et je remis une quittance générale à madame du Châtelet.

L'emploi de ces cinq mille livres n'ayant pu être fait, vous voulez que j'en agisse toujours avec M. du Châtelet comme j'en ai déjà usé. J'avais cédé trente mille livres pour quinze mille livres; eh bien, aujourd'hui, je céderai cinq mille livres pour cent louis, et ces cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en meubles; et en quels meubles! dans

[1] Relativement à l'héritage du marquis de Trichâteau, parent de la famille Honsbruck, citée dans la lettre 694. Cl.

[2] A deux lieues de Paris, sur la rive droite de la Seine. Cl.

les mêmes effets qui viennent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de madame Dutort, mon portrait garni de diamants, et autres bagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je paierai argent comptant. Vous n'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du Châtelet m'en saura quelque gré, et qu'il me conserve des bontés qui me sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de son amitié que de cinq mille livres. J'ai l'honneur, etc.

1565. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, 17 novembre[1].

Sire, voilà *Sémiramis*, en attendant *Rome sauvée*. Je suis très sûr que *Rome sauvée* vous plaira davantage, parceque c'est un tableau vrai, une image des temps et des hommes que vous connaissez et que vous aimez. Votre majesté s'intéressera aux caractères de Cicéron et de César. Elle regardera avec curiosité ce tableau que je lui en présenterai; elle sera empressée de voir s'il y a un peu de ressemblance. Mais il n'en sera pas ainsi avec Sémiramis et Ninias. Je m'imagine que ce sujet intéressera bien moins un esprit aussi philosophe que le vôtre. Il arrivera tout le contraire à Paris. Le parterre et les loges ne sont point du tout philosophes, pas même gens de lettres. Ils sont gens à sentiment, et puis c'est tout. Vous aimerez *la mort de César;* nos Parisiennes aiment

[1] La lettre 1571 est la réponse à celle-ci. Cl.

Zaïre. Une tragédie où l'on pleure est jouée cent fois; une tragédie où l'on dit: *Vraiment voilà qui est beau; Rome est bien peinte*; une telle tragédie, dis-je, est jouée quatre ou cinq fois. J'aurai donc fait une partie de mes ouvrages pour Frédéric-le-Grand, et l'autre partie pour ma nation. Si j'avais eu le bonheur de vivre auprès de votre majesté, je n'aurais travaillé que pour elle. Si j'étais plus jeune, je ferais une requête à la Providence; je lui dirais: « O Fortune! « fais-moi passer six mois à Sans-Souci et six mois à « Paris. » V.

1566. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 25 novembre.

D'Olivet me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste, et de parler de ce que je n'entends pas; mon silence me préservera des foudres des d'Olivet et des Vaugelas. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages; si vous laissez voler les vôtres, que serait-ce des miens? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation; si je barbouille du papier, c'est pour mon amusement; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans, et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le Misanthrope:

« . . . . *Si j'en fesais* d'aussi méchants,
« Je me garderais *bien* de les montrer aux gens. »
Acte I, scène 2.

Nous avions à Berlin un ambassadeur russe qui, depuis vingt ans, étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'chose. Le comte de Kaiserling, dont je parle, et qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est

à Dresde à présent ; il étudie toujours, et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, et je ne songe pas à vivre aussi long-temps. Quiconque n'est pas poëte à vingt ans ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomption pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissements. Je veux

« *Imiter* de Conrart le silence prudent. »
BOILEAU, ép. I, v. 40.

mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages, que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'Argens bavarde sur Euripide ; qui vous dit que c'est vous ? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi Virgile plutôt qu'Euripide ? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau ; et dans le passage que vous me citez je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point ; ou, si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez jamais ; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangements que vous prenez, le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses ; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangements domestiques ; ou bien le roi Stanislas, ou de nouveaux *on dit*. Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie, que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *Élégie*[1].... serait-elle de vous? Voici le premier vers :

Un sommeil éternel a donc fermé ses yeux, etc.

Mandez-le-moi, je vous prie; j'ai quelques doutes là-dessus; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai, tout ingrat et absent que vous êtes, parceque je ne saurais m'en empêcher.

Adieu; je vais voir les agréables folies de Roland, et les héroïques sottises de Coriolan. Je vous souhaite tranquillité, joie, et longue vie. FÉDÉRIC.

1567. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Le 26 novembre.

Promesse.

Je soussigné, en présence de mon génie et de ma protectrice, jure de lui dédier, avec sa permission, *Électre* et *Catilina*[2], et promets que la dédicace sera un long exposé de tout ce que j'ai appris dudit génie dans sa cour.

Fait au Palais des Arts et des Plaisirs.

LE PROTÉGÉ.

1568. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 27 novembre.

Ceci n'est guère digne de votre majesté; mais il faut offrir à son dieu tous les fruits de sa terre. Vous aurez incessamment le manuscrit de *Rome sauvée*.

[1] Cette élégie n'est pas de Voltaire. B.

[2] *Oreste* est dédié à madame du Maine; mais *Rome sauvée* est sans dédicace. B.

Le sujet au moins sera plus digne d'un héros éloquent.

1569. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce samedi[1], novembre.

Ma protectrice, gardez mes sentiments dans votre cœur, et non mes lettres dans votre cassette; elles vont comme elles peuvent; mais, pour les sentiments, ils ont la hardiesse d'être dignes de toutes les bontés de votre altesse sérénissime. Je défie les La Motte, les Fontenelle, et *tutti quanti;* ils n'ont point eu tant de zèle et tant d'envie de vous plaire. Permettez que je joigue à ce paquet le long et superbe rôle de M. le comte de Loss[2]. Il ornera au moins le spectacle de sa belle figure, et cela vaut bien cent vers au moins, fussent-ils de Corneille.

Voici aussi un petit mémoire pour M. Martel, car je ne manque à rien, et il faut que vos sénateurs soient vêtus. Si nosseigneurs les comédiens du roi prêtent des manteaux, à la bonne heure; sinon, on conspirera très bien sans manteau, et nous avons une douzaine de sénateurs romains qui sont, comme moi, à votre service; mais il n'y en a aucun qui soit pénétré pour votre altesse sérénissime d'un respect plus profond, et qui admire plus votre éloquence.

Il faut que votre protégé dise à votre altesse que j'ai suivi en tout les conseils dont elle m'a honoré. Elle ne saurait croire combien Cicéron et César y ont

[1] Sans doute le 29. Cl.
[2] Ambassadeur extraordinaire d'Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe, à la cour de France. Cl.

gagné. Ces messieurs-là auraient pris vos avis, s'ils avaient vécu de votre temps. Je viens de lire *Rome sauvée*. Ce que votre altesse sérénissime a embelli a fait un effet prodigieux. L'abbé Le Blanc, qui a un peu travaillé au *Catilina* de Crébillon, ne veut pas que Cicéron se fie à César, et le pique d'honneur. Je ne le ferais pas, si j'étais l'abbé Le Blanc; mais j'en userais ainsi, si j'étais Cicéron.

La scène de Cicéron avec Catilina était digne de votre altesse, quand elle était placée au premier acte, avant que Catilina ait pris ses dernières résolutions; mais, quand ses résolutions sont prises, quand l'action est commencée, cette scène, renvoyée au second acte, ne fait plus le même effet. Cicéron doit soupçonner avant que le spectateur ait vu Catilina agir. Il est très aisé de remettre les choses en leur lieu, mais ce ne peut être pour lundi. Ainsi votre altesse aura la bonté, quand elle entendra, au second acte, ce bavard de Cicéron, de supposer que c'est au premier acte qu'il pérore. Ayez cette indulgence, et nous tâcherons de mieux jouer à la représentation qu'à la répétition.

Je débarrasse encore ma protectrice du logement des histrions. Je prie seulement l'intrépide et l'exact Gauchet de m'envoyer, lundi, à une heure précise, une gondole et un carrosse à quatre, qui amèneront et ramèneront conjurés et consuls.

Ah, ma protectrice! je suis bien fâché, mais un jour, un jour viendra que *Rome sauvée* ne sera pas indigne de Ludovise. *Cicéron,* le BAVARD.

1570. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce dimanche, novembre.

Ma protectrice, votre protégé Cicéron a changé la scène de Cicéron et de Catilina, au second acte (car il faut rendre compte de tout à sa souveraine). Nous avons répété aujourd'hui la pièce avec ces changements, et devant qui, madame? devant des cordeliers, des jésuites, des pères de l'Oratoire, des académiciens, des magistrats, qui savent leurs *Catilinaires* par cœur! Vous ne sauriez croire quel succès votre tragédie a eu dans cette grave assemblée. Ah, madame! qu'il y a loin de Rome au cavagnole! Cependant il faut plaire même à celles qui sont occupées d'un *vieux plein*. Ame de Cornélie! nous amènerons le sénat romain aux pieds de votre altesse, lundi; après quoi, il y aura grand cavagnole, car vous réunissez tout; et je sais l'histoire d'un problème de géométrie et des bouteilles de savon.

Il faut que vous sachiez, madame, que j'ai fait vos quatre vers, et que j'ai tâché de les faire du ton dont j'ai fait votre tragédie. C'est une critique digne du grand Condé, de vouloir que Cicéron, qu'un consul romain, que le chef de l'état ait des raisons indispensables pour envoyer un autre combattre à sa place. Où serait la vraie grandeur, madame, si elle n'était pas dans votre ame? La reconnaissance, l'admiration, le plus tendre attachement, sont dans la mienne.

Le sénat et le peuple romain vous présentent leurs hommages.

1571. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Décembre[1].

Dans votre prose délicate
Vous avancez très poliment
Que je ne suis qu'un automate,
Un stoïque sans sentiment;
Mes larmes coulent pour Électre,
Je suis sensible à l'amitié;
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal Querini est bien digne du temps des spectres et des sortiléges; vous connaissez votre monde, et c'était bien s'adresser de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de Ninus; je vous réponds que le bibliothécaire de sa sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de *Sémiramis*, ce n'en est pas moins l'ombre de Ninus; c'est cette ombre qui inspire des remords dévorants à sa veuve parricide; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre fait entendre, du fond de son tombeau, une voix gémissante à son fils; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et atterrer la ville de Babylone; il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mère. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que, sans les rêves et les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par

[1] Cette lettre, répondant à celle du 17 novembre, ne peut être du mois d'*avril*, date qu'elle a dans l'édition de Kehl. Cl.

vos acteurs, que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux Assur mis en opposition avec le fier et généreux Ninias forme un contraste admirable; on déteste le premier; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parcequ'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azéma qu'elle porte des paquets, et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe. Toute la pièce est versifiée avec force; les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de *la Henriade*. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter, parceque le spectre me paraîtrait risible, et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie, et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide
Le parterre morigéné
Suivait ce goût sage et solide;
Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon ame par la force de son éloquence; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance; Charles XII a été le seul homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral; mais, pour le bonheur du genre humain, les Charles XII sont rares. Il y a une *Mariamne* de Tristan qui commence par ce vers:

Fantôme injurieux qui troubles mon repos....

Ce n'est pas certainement comme nous parlons; apparem-

ment que c'est le langage des habitants de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action. Pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais puiser leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette discussion; je vous parle comme fesait la servante de Molière; je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon amé ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir l'*Éloge*[1] que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre, ce qui est digne de vous; et j'ai été surpris que nous nous soyons rencontrés, sans le savoir, dans le choix du même sujet. Les regrets que me causait la perte de quelques amis me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaissance, et je composai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'esprit; mais ce qu'il y a de singulier c'est que le mien est en vers, et celui du poëte en prose. Racine n'eut de sa vie de triomphe plus éclatant que lorsqu'il traitait le même sujet que Pradon. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre *Éloge*. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je sois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adresserai sera conçue en ces termes :

Ô dieux, qui douez les poëtes
De tant de sublimes faveurs !
Ah ! rendez vos graces parfaites,
Et qu'ils soient un peu moins menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai, l'année qui vient, à Sans-Souci; et, si vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

[1] Voyez tome XXXIX, page 27. B.

1572. AU P. VIONNET[1].

Paris, le 14 décembre.

J'ai l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très faible reconnaissance d'un fort beau présent[2]. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi. Vous avez fait plus de tort à son *Xerxès* que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

1573. DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

A NOTRE APOLLON.

Je crois qu'il m'est permis de répondre aux vers galants d'un être que vous savez que je crois fort approcher de l'intelligence des anges. Vous autres habitants des cieux, je vous trouve fort dangereux pour les mortelles.

De l'esprit redoutons l'empire;
D'un amant tel que vous le prestige est trop fort;

[1] Georges Vionnet, jésuite, né le 31 janvier 1712, à Lyon, où il mourut le 31 décembre 1754. Cl.

[2] Vionnet, auteur d'une tragédie de *Xerxès*, imprimée en 1749, venait d'en envoyer un exemplaire à Voltaire, qui lui répondit en lui en adressant un de *Sémiramis*. Cl.

Il séduit l'ame, étonne, et, tandis qu'on admire,
Le cœur est sans défense, et la raison s'endort.
La Vierge même (on nous l'atteste)
Céda contre un esprit céleste.

Je ne sais si l'on peut dire *céder contre*, mais n'importe. Si je ne parle pas français, du moins j'entends fort bien le vôtre, et je vais relire encore *Sémiramis*. L'instruction que vous donnez à votre cardinal [1] m'a fait grand plaisir.

Je crois que vous avez des relations à Berlin. Si vous y envoyez un paquet, je vous prie de m'en faire avertir; je ferais tenir, en même temps, à M. Algarotti quelque chose qu'il me demande et qui est trop gros pour la poste. Ne vous croyez pas obligé à me répondre à ce billet; c'est bon pour moi qui ne veux rien faire; mais vous, monsieur, qui pouvez toujours, faites des tragédies, et laissez-moi dire.

1574. A M. DESTOUCHES.

A Paris.

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes *le Glorieux* [2],
Il ne tiendra qu'à vous de l'être;
Je le serai, j'en suis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

Venez donc, mon illustre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académiciens, nos confrères; mais vous n'en trouverez point qui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Madame Denis dispute avec moi, je l'avoue, à qui vous estime davantage; venez juger cette querelle. Savez-vous bien

[1] Voyez la *Dissertation* en tête de *Sémiramis*, tome V, page 473. B.
[2] Voyez tome LI, page 269. B.

que vous devriez apporter votre pièce nouvelle[1]? Vous nous donneriez les prémices des plaisirs que le public attend. L'abbé du Resnel ne va point aux spectacles, et il est très bon juge; ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous; et moi, qui vous ai sacrifié *Oreste* de si bon cœur; moi qui, depuis si long-temps, suis votre enthousiaste déclaré, ne mérité-je rien? A mardi, à trois heures, mon cher Térence.

1575. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 31 décembre.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la *Bible* est véridique;
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

Et moi aussi, sire, je prends la liberté de m'en moquer. Mais, quand je travaille pour le public, je parle à l'imagination des hommes, à leurs faiblesses, à leurs passions. Je ne voudrais pas qu'il y eût deux tragédies comme *Sémiramis;* mais il est bon qu'il y en ait une, et ce n'est pas une petite affaire d'avoir transporté la scène grecque à Paris, et d'avoir forcé un peuple frivole et plaisant à frémir à la vue d'un spectre. Votre majesté sent bien que je pouvais me passer de cette ombre. Rien n'était plus aisé; mais

[1] La *Force du naturel,* qui fut jouée le 11 février 1750. B.

j'ai voulu faire voir qu'on peut accoutumer les hommes à tout, et qu'il n'y a que manière de s'y prendre. Vous les accoutumez à des choses plus rares et plus difficiles.

Ce que votre majesté me fait l'honneur de me mander à propos de la petite commémoration que j'ai faite de nos pauvres officiers tués et oubliés, me ravit en admiration. Quoi! vous roi, vous avez eu la même idée, et l'avez exécutée en vers[1]! Vous avez fait ce que fesait le peuple d'Athènes. Vous valez bien ce peuple à vous tout seul. Il est bien juste qu'un roi qui fait tuer des hommes les regrette et les célèbre; mais où sont les monarques qui en usent ainsi? Ils se contentent de faire tuer. Mais vous êtes roi et homme, homme éloquent, homme sensible; vous redoublez plus que jamais mon extrême envie de vous voir encore avant que ma malheureuse machine se détruise, et cesse pour jamais de vous admirer et de vous aimer. La mort me fait de la peine. On vit trop peu. Je crois que le peu de temps que j'ai à pouvoir approcher d'un être tel que vous me fait encore envisager la brièveté de la vie avec plus de chagrin.

Je ne sais ce que c'est que ces vers[2] dont votre majesté me parle sur la mort de madame du Châtelet. Je n'ai rien vu de ce qu'on a publié pour et contre, dans notre nation frivole. Je me borne à regretter dans la retraite un grand homme qui portait des jupes, à respecter sa mémoire, et à ne me point soucier du tout de ses faiblesses de femme[3].

[1] Voyez page 374. B. — [2] Voyez page 368. B.
[3] Selon les *Mémoires* de Longchamp, (art. XXVI), qu'il faut lire quelque-

Voici un petit recueil [1] où vous trouverez bien des vers corrigés et arrondis. On n'a jamais fait avec les vers. Quel métier! Pourquoi faut-il qu'il soit le plus inutile de tous et le plus difficile?

Je reprends cette lettre, sire, que j'avais commencée il y a quelques jours. Je suis retombé malade. Me voilà à peu près guéri, et je reprends ma lettre. J'avertis votre majesté qu'elle n'aura pas sitôt une certaine *Rome sauvée*. J'ai beaucoup retravaillé cet ouvrage, parcequ'il s'agit de grands hommes que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux. Quand il s'agit de peindre Rome pour Frédéric-le-Grand, il y faut un peu d'attention. On va jouer une *Électre* de ma façon, sous le titre d'*Oreste*. Je ne sais pas si elle vaudra celle de Crébillon, qui ne vaut pas grand'-chose, mais, du moins, Électre ne sera pas amoureuse, et Oreste ne sera pas galant. Il faut petit à petit défaire le Théâtre français des déclarations d'amour, et cesser de

> Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
>
> L'*Art poét.*, ch. III, v. 118.

J'ai actuellement un petit procès dont je fais votre majesté juge. Madame la duchesse d'Aiguillon croit avoir trouvé un manuscrit du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, et un manuscrit authentique. Je crois la chose impossible, parceque je crois

fois avec défiance, madame du Châtelet, relativement à Voltaire, aurait été infidèle en amitié comme en amour. Cl.

[1] *Recueil de pièces en vers et en prose, par l'auteur de la tragédie de Sémiramis*, 1750, in-12, contenant les six premiers Discours sur l'homme, *Memnon*, etc. B.

impossible que le cardinal de Richelieu ait écrit ce fatras de puérilités, de contradictions, et de faussetés dont ce testament fourmille. On a estimé cet ouvrage, parcequ'on l'a cru d'un grand homme. Voilà comme on juge. J'ose le croire d'un homme au-dessous du médiocre. Si, par malheur, il était du cardinal, à quoi tiennent les réputations! La vôtre, sire, est en sûreté. Je souhaite à votre majesté autant d'années que de gloire. Je lui renouvelle, pour l'année 1750, mes respects, mon admiration, et mon tendre dévouement.

1576. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, janvier, 1750.

Vous saurez, mes anges, que votre créature s'est trouvée un peu mal à Versailles. Que dites-vous de madame Denis, qui l'a su, je ne sais comment, et qui est partie sur-le-champ pour venir me servir de garde? Je souhaite qu'*Oreste* se porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à *Catilina*.

Il n'y a point de vraie tragédie d'*Oreste* sans les cris de Clytemnestre. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que Clytemnestre s'en aille, et laisse là son mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les sœurs; surtout quand une Gaussin parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné d'étendue à la scène de l'urne; elle est étranglée à la lecture. Il semble que tous les personnages soient hâtés d'aller; mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grace de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète *Oreste* dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger Sophocle, mais surtout pour vous faire ma cour; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire, et je ne suis ici qu'en retraite.

1577. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, ce vendredi.

Madame, en arrivant à Paris, j'ai trouvé les comédiens assemblés, prêts à répéter une comédie nouvelle, en cas que je ne leur donnasse pas *Oreste* ou *Rome sauvée* à jouer en huit jours. Ce serait damner *Rome sauvée* que de la faire jouer si vite par des gens qui ont besoin de travailler six semaines. J'ai pris mon parti, je leur ai donné *Oreste*, cela se peut jouer tout seul. Me voilà délivré d'un fardeau. J'aurai encore le temps de travailler à *Rome*, et de la donner ce carême. Tout ce que je fais pour Rome et pour la Grèce vous appartient. Votre altesse a ses raisons pour devoir aimer les grands hommes de ces pays-là. Daignez protéger toujours un Français que vos bontés élèvent au-dessus de lui-même.

1578. A MADAME DE GRAFFIGNI[1].

Si j'avais un moment à moi, madame, je viendrais chez vous vous remercier de vos bontés, et vous prendre pour vous mener où vous savez. Je vous avertis que l'on commence de très bonne heure, que ce n'est point une répétition, que c'est un arrangement de positions et de mines; que vous n'aurez aucun plaisir. Cependant si vous voulez geler et vous ennuyer, vous êtes bien la maîtresse.

Je serai charmé de vous revoir, et de réparer tant de temps que j'ai perdu sans vous faire ma cour. V.

1579. A MADAME DE GRAFFIGNI.

M. de Voltaire fait mille tendres compliments à madame de Graffigni. Il n'a pu venir, hier, à l'hôtel de Richelieu. Il est malade, et craint bien de ne pouvoir venir aujourd'hui.

1580. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

11 janvier 1750.

J'ai vu le roman de Nanine,
Élégamment dialogué,
Par hasard, je crois, relégué
Sur la scène aimable et badine
Où triomphèrent les écrits
De l'inimitable Molière.

Si sa muse fut la première,
Sur le théâtre de Paris,

[1] Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de Graffigni, auteur des *Lettres péruviennes* et de *Cénie*, née à Nanci en 1694, morte à Paris le 18 décembre 1758; voyez tome LIII, pages 406-7. B.

Qui donna des graces aux ris,
Gare qu'elle soit la dernière.

Il terrassa tous vos marquis,
Précieuses, faux beaux-esprits,
Faux dévots à triple tonsure,
Nobles sortis de la roture,
Médecins, juges et badauds:
Molière voyait la nature,
Il en fesait de grands tableaux.

Les goûts frelatés et nouveaux,
Qu'introduisirent ses rivaux
Lassés de sa forte peinture;
A la place de nos défauts,
Et d'une plaisante censure,
Qui pouvait corriger nos mœurs,
Surent affadir de Thalie
Le propos léger, la saillie
Dont sa morale est embellie;
Et pour comble de leurs erreurs
Ils déguisèrent Melpomène,
Qui vient sur la comique scène
Verser ses héroïques pleurs
Dans les atours d'une bourgeoise
Languissante, triste et sournoise,
Disant d'amoureuses fadeurs.

Dans cette nouvelle hérésie
On connaît aussi peu le ton
Que doit avoir la comédie,
Qu'on trouve la religion
Sous les traits de l'apostasie.

Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée, personne n'en viendra à bout: j'avoue cependant que vous avez fait de *Nanine* tout ce qu'on en pouvait espérer. Ce genre ne m'a jamais plu; je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie que d'y voir jouer leurs défauts, et qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant que

de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térence et des Molière, et ne se servir du théâtre que comme d'un bureau général de fadeurs où le public peut apprendre à dire : *Je vous aime*, de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin, que j'aimerais mieux y être joué, que de donner mes suffrages à ce monstre bâtard et flasque que le mauvais goût du siècle a mis au monde.

Depuis *Nanine* je n'entends plus parler de vous, donnez-moi donc quelque signe de vie.

Votre muse est-elle engourdie?
L'hiver a-t-il pu la glacer?
Le beau feu de votre génie
Ne saurait-il plus s'élancer?

Ah! c'est un feu que Prométhée
Sut dérober aux dieux jaloux :
De cette flamme respectée
Ne parlons jamais qu'à genoux.
Chez vous elle ne peut s'éteindre;
Mais, pour que je n'ose m'en plaindre,
J'exige quelques vers de vous.

C'est un défi dans toutes les formes; vous passerez pour un lâche, si vous n'y répondez: l'esprit ni les vers ne vous coûtent rien; n'imitez donc pas les Hollandais, qui, ayant seuls des clous de girofle, n'en vendent que par faveur. Horace, votre devancier, envoyait des épîtres à Mécène tant qu'il en voulait: Virgile, votre aïeul, ne fesait pas des poëmes épiques pour tout le monde, mais bien des églogues; mais vous, dans l'opulence de l'esprit et possédant tous les trésors de l'imagination la plus brillante, vous êtes le plus grand avare d'esprit que je connaisse : faut-il être aussi difficile pour quelques vers de votre superflu qu'on vous demande? Ne me fâchez pas; mon impatience me pourrait tenir lieu d'Apollon, et peut-être ferais-je une satire sur les avares d'esprit: mais si je reçois de vous une lettre bien jolie, comme vous en faites souvent, j'oublierai mes sujets de plainte, et je vous aimerai bien. Adieu.

FÉDÉRIC.

1581. A MADEMOISELLE CLAIRON[1].

Le 12 janvier au soir[2].

Vous avez été admirable; vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Électre est certainement votre triomphe; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme :

Sans trouble, sans remords, Égisthe renouvelle
De son hymen affreux la pompe criminelle[3]....
Vous vous trompiez, ma sœur, hélas! tout nous trahit, etc.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime est trop heureux,

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Électre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité, et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri, le crime est trop heureux;* c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mademoiselle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou;*

[1] Claire-Josèphe Leiris de la Tude, si connue sous le nom de Clairon, naquit en 1723, débuta au Théâtre-Français le 19 septembre 1743, et quitta le théâtre en avril 1765. Mademoiselle Clairon est morte le 18 janvier 1803. Cl.

[2] Après la première représentation d'*Oreste*. K.

[3] Voyez tome VI, pages 243-44. B.

la foudre va partir. Ah! que ce *fou* est favorable! m'a-t-elle dit.

> La nature en tout temps est funeste en ces lieux....
> Acte V, scène 2.

vous avez mis l'accent sur *fu*, comme mademoiselle Gaussin sur *fou;* aussi a-t-on applaudi; mais vous n'avez pas encore assez fait résonner cette corde.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez; avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, Melpomène; portez-vous bien.

1582. A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Votre courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques, à la cabale, et à la fatigue? Comment vous portez-vous, belle Électre? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi; ce n'est pas là mon compte; il me faut des espaces terribles. Vous demandez qu'on accourcisse la scène des deux sœurs, au second acte; cela est fait, sans qu'il vous

en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphise, et n'ai point touché à la jupe d'Électre.

Je prie la divine Électre, dont je me confesse très indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentiments qui doivent y régner, et les nuances des sentiments qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talents, dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez, tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

1583. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, janvier.

Ma protectrice, quelle est donc votre cruauté de ne vouloir plus que les pièces grecques soient du premier genre? Auriez-vous osé proférer ces blasphèmes du temps de M. de Malezieu [1]? Quoi! j'ai fait *Électre* pour plaire à votre altesse sérénissime; j'ai voulu venger Sophocle et Cicéron, en combattant sous vos étendards; j'ai purgé la scène française d'une plate galanterie dont elle était infectée; j'ai

[1] Voyez tome LI, page 177. B.

forcé le public aux plus grands applaudissements; j'ai subjugué la cabale la plus envenimée; et l'ame du grand Condé, qui réside dans votre tête, reste tranquillement chez elle à jouer au cavagnole et à caresser son chien! et la princesse qui, seule, doit soutenir les beaux-arts et ranimer le goût de la nation, la princesse qui a daigné jouer *Iphigénie en Tauride*[1], ne daigne pas honorer de sa présence cet *Oreste* que j'ai fait pour elle, cet *Oreste* que je lui dédie! Je vous demande en grace, madame, de ne me pas faire l'affront de négliger ainsi mon offrande. *Oreste* et *Cicéron* sont vos enfants; protégez-les également. Daignez venir lundi[2]. Les comédiens viendront à votre loge et à vos pieds. Votre altesse leur dira un petit mot de *Rome sauvée*, et ce petit mot sera beaucoup. Je vais faire transcrire les rôles; mais il faut que madame la duchesse du Maine soit ma protectrice dans Athènes comme dans Rome. Montrez-vous; achevez ma victoire. Je suis un de ces Grecs qui avaient besoin de la présence de Minerve pour écraser leurs ennemis.

Votre admirateur, votre courtisan, votre idolâtre, votre protégé, V.

Je vous demande en grace de ne venir que lundi.

1584. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Janvier[3].

Quoi! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de *Sémiramis*,
A l'incrédule qui de l'ombre

[1] Traduite du grec d'*Euripide*, par Malezieu. Cl.
[2] Sans doute le lundi 19 janvier, jour où *Oreste* fut très applaudi. Cl.
[3] Réponse à la lettre 1575. Cl.

Du grand Ninus n'est point épris,
Qui sur un ton caustique et sombre
Ose juger vos beaux esprits!
Ce trait désarme ma colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui savait aimer ses amis,
Et qui surtout savait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciements de votre nouvelle édition[1]. Comme je savais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé. Ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur imposture, faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir *Oreste*; comment vous aurez remplacé Palamède[2], et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie; si vous pensiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissements; mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares sifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet *Éloge* de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. Pierre I[er] se mêlait de pharmacie et de médecine; il donnait des remèdes à ses courtisans malades; et, lorsqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve, à l'égard de ces pauvres officiers, dans un cas à peu près semblable; des raisons d'état m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont

[1] La première édition de G.-C. Walther; voyez lettre 1442. B.
[2] Personnage de l'*Électre* de Crébillon, jouée en 1708. Cl.

péri; pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes simples et véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse, au mois de juin ; mais, du premier de juillet jusqu'au mois de septembre, je pourrai disposer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel[1], je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'instruire, et par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon;
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre esprit recèle
Daignez à ma froide raison
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'Aiguillon a raison? Si la duchesse produit le *Testament politique* du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le sont ni tous les moments ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de Richelieu rabaissant les grands du royaume, établissant solidement l'autorité royale, soutenant la gloire des Français contre des ennemis puissants et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et fesant élever une digue à travers la mer pour assiéger La Rochelle; si je me représente cette ame ferme, occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le *Testament politique* me paraît trop puéril pour être son ouvrage. Peut-être est-ce des idées jetées sur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait,

[1] Voyez *les Actes des Apôtres*, ch. v, v. 34. Cl.

pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses,
Font le bizarre composé
Du héros le plus avisé:
Il jette un rayon de lumière;
Mais ce soleil, dans sa carrière;
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse;
Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé et de la patience à l'auteur de *la Henriade*. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, et je lui en dirai davantage.

1585. A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiselle Clairon, et cela est bien juste. Elle trouvera dans son rôle plusieurs changements. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il est copié et porté sur les rôles. Mademoiselle Clairon est suppliée de vouloir bien se trouver demain aux foyers. Elle sera le soutien d'*Oreste*, si *Oreste* peut se soutenir. Madame Denis lui fait les plus tendres compliments, et Voltaire est à ses pieds. Il lui demande pardon, à genoux, des insolences dont il a chargé son rôle. Il est si docile qu'il se flatte que des talents supérieurs aux siens ne dédaigneront pas, à leur tour, les observations que son admiration pour

mademoiselle Clairon lui a arrachées. Il est moins attaché à sa propre gloire (si gloire y a) qu'à celle de mademoiselle Clairon.

En général, je suis persuadé que si la pièce peut réussir chez les Français, toute grecque qu'elle est, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de Richelieu dit que vous avez joué supérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu pressée; c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix se déploie d'une manière pompeuse et terrible, s'élevant par degrés, et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'ame. Le premier est celui des Euménides :

> Euménides, venez....................
>
> Acte IV, scène 4.

Le second :

> Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ?
>
> Acte V, scène 6.

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les passages que vous faites si admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance; ici du débit, là les mouvements entrecoupés de curiosité, d'espérance, de crainte, les reproches, les sanglots, l'abandonne-

ment du désespoir, et ce désespoir même tantôt tendre, tantôt terrible; voilà ce que vous mettez dans votre rôle; mais surtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesantissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse, mais qui cesse alors d'être touchante, et qui est un secret sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à *Mérope* que par la raison contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot; mais ce ne sera pas la dernière de mes actions de graces.

1586. A MADAME DE GRAFFIGNI.

Ce lundi au soir.

Il faut que je répare, madame, la sottise que j'ai faite de vous mener à la comédie dans un poulailler, et de cacher mademoiselle de Ligneville[1] dans un balcon. Souffrez que, mercredi, je vienne vous prendre; nous vous placerons dans la troisième loge. Il y a des choses nouvelles dont je veux que vous soyez juge. Vous n'imaginez pas l'envie que j'ai de vous plaire; elle égale mon respectueux attachement. V.

1587. A MADAME DE GRAFFIGNI.

Ce mardi.

Si madame de Graffigni est toujours dans le dessein de voir *Oreste*, Voltaire viendra demain, mer-

[1] Catherine de Ligneville (Lignéville ou Ligniville), née en 1719, nièce de madame de Graffigni; mariée, en 1751, à Helvétius, dont elle devint veuve à la fin de 1771, elle mourut le 12 auguste 1800. Cl.

credi, à quatre heures et demie, pour avoir l'honneur de la mener avec mademoiselle de Ligneville. Il leur présente ses respects.

1588. A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très léger, mais qui est très important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

> Pammène nous conjure
> De ne point approcher de sa retraite obscure;
> Il y va de ses jours....

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire,

mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très douloureux,

Ah!... que m'avez-vous dit?
Vous vous êtes trompée....
Acte II, scène 7.

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une ame noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents [1].

1589. DE J.-J. ROUSSEAU.

A Paris, le 30 de janvier 1750.

Monsieur, un Rousseau [2] se déclara autrefois votre ennemi, de peur de se reconnaître votre inférieur; un autre Rousseau, ne pouvant approcher du premier par le génie, veut imiter ses mauvais procédés. Je porte le même nom qu'eux; mais, n'ayant ni les talents de l'un, ni la suffisance de l'autre, je suis encore moins capable d'avoir leurs torts envers vous. Je consens bien de vivre inconnu, mais non déshonoré; et je croirais

[1] Mademoiselle Clairon, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de Voltaire lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir; tant il est vrai que la modestie est le partage des talents supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talents médiocres! Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité. K.

[2] Jean-Baptiste. On ne connaît point l'autre Rousseau; ce n'est pas celui de Toulouse, auteur du *Journal encyclopédique*, ni celui de Gotha. K.

l'être, si j'avais manqué au respect que vous doivent tous les gens de lettres, et qu'ont pour vous tous ceux qui en méritent eux-mêmes.

Je ne veux point m'étendre sur ce sujet, ni enfreindre, même avec vous, la loi que je me suis imposée de ne jamais louer personne en face. Mais, monsieur, je prendrai la liberté de vous dire que vous avez mal jugé d'un homme de bien, en le croyant capable de payer d'ingratitude et d'arrogance la bonté et l'honnêteté dont vous avez usé envers lui au sujet des fêtes de Ramire [1]. Je n'ai point oublié la lettre dont vous m'honorâtes dans cette occasion; elle a achevé de me convaincre que, malgré de vaines calomnies, vous êtes véritablement le protecteur des talents naissants qui en ont besoin. C'est en faveur de ceux dont je fesais l'essai, que vous daignâtes me promettre de l'amitié. Leur sort fut malheureux, et j'aurais dû m'y attendre. Un solitaire qui ne sait point parler, un homme timide, découragé, n'osa se présenter à vous. Quel eût été mon titre? Ce ne fut point le zèle qui me manqua, mais l'orgueil; et n'osant m'offrir à vos yeux, j'attendis du temps quelque occasion favorable pour vous témoigner mon respect et ma reconnaissance.

Depuis ce jour, j'ai renoncé aux lettres et à la fantaisie d'acquérir de la réputation; et désespérant d'y arriver, comme vous, à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manége; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. Vous avez peint l'amitié et toutes les vertus en homme qui les connaît et les aime. J'ai entendu murmurer l'envie, j'ai méprisé ses clameurs, et j'ai dit, sans crainte de me tromper: Ces écrits qui m'élèvent l'ame, et m'enflamment le courage, ne sont point les productions d'un homme indifférent pour la vertu.

Vous n'avez pas, non plus, bien jugé d'un républicain, puisque j'étais connu de vous pour tel. J'adore la liberté; je déteste également la domination et la servitude, et ne veux en

[1] *La Princesse de Navarre*. K.

imposer à personne. De tels sentiments sympathisent mal avec l'insolence; elle est plus propre à des esclaves, ou à des hommes plus vils encore, à de petits auteurs jaloux des grands.

Je vous proteste donc, monsieur, que non seulement Rousseau de Genève n'a point tenu les discours que vous lui avez attribués, mais qu'il est incapable d'en tenir de pareils. Je ne me flatte pas de mériter l'honneur d'être connu de vous; mais si jamais ce bonheur m'arrive, ce ne sera, j'espère, que par des endroits dignes de votre estime.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, monsieur,

Votre très humble, etc.

J.-J. Rousseau, citoyen de Genève.

1590. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 5 février.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
D'agréments et de vérités
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez
Mon obscure et triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très rare;
Je ne suis que pauvre d'esprit,
Vous m'appelez d'esprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altières;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

Voici donc, sire, un très chétif tribut qui n'est pas dans le goût du comique larmoyant, car il faut bien se tourner de tous les sens pour vous plaire.

Comme j'allais continuer cette petite épître, j'en reçois une de votre majesté. Celle-là prouve bien

mieux encore l'immensité des richesses de votre génie. Ni vous ni personne n'a jamais rien fait de si bien, ou du moins de mieux que ces vers :

Des grandeurs et des petitesses [1],
Quelques vertus, plus de faiblesses, etc.

Je sens, à la lecture de cette lettre, que, si j'avais un peu de santé, je partirais sur-le-champ, fussiez-vous à Kœnigsberg. Vous daignez demander *Oreste;* je vais le faire transcrire; mais que votre majesté ne s'attende pas à voir un Palamède; il n'y en a point dans Sophocle.

A l'égard du prétendu *Testament politique* du cardinal de Richelieu, je réponds bien que madame d'Aiguillon n'en aura jamais l'original. Sire, on n'a jamais vu l'original de tous ces *testaments*-là. Indépendamment des misères dont ce livre est plein, je trouve qu'Armant est bien petit devant Frédéric.

.... Ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance [2].

L'imprudence met sa confiance. L'imprudence ne *mettent* pas. Mais l'imprudence pourrait, à toute force, mettre *leur* confiance, en rapportant ce *leur* au *dont*. Ce serait une licence qui, en certains cas, serait permise.

Mon chancelier d'Olivet dirait le reste. Mais, quand j'écris au plus grand homme de notre siècle,

[1] Voyez page 391. B.
[2] Dans l'*Épître à Podewils*, par Frédéric, on lit, vers 101-102 :

Plongés dans l'indolence,
En d'indignes mortels ont mis leur confiance. B.

je ne connais que le sentiment de l'admiration. L'enthousiasme fait oublier la grammaire. A vos genoux.

1591. A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

Je vous renvoie, monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur-le-champ aux pieds de celle[1] qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné; il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage[2]; il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profondé et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires; il est unique dans l'état où la personne respectable dont je tais le nom est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

Quels talents divers elle allie!
Comme elle charme tour-à-tour,

[1] Marie-Amélie de Saxe, alors reine des Deux-Siciles. Cl.

[2] Tragédie en vers français, que la princesse de Saxe, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de Voltaire, pour l'examiner et lui en dire son sentiment. K.

Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie!

Rome, la première cité,
Et Paris, au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente;

Mais, s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le Sage;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le Sage ne reviendrait pas.

1592. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

20 février 1750.

La nuit, compagne du repos,
En nous dérobant la lumière,
Avait jeté sur ma paupière
Ses plus léthargiques pavots;
Mon ame était appesantie,
Et ma pensée anéantie,

Lorsqu'un songe, d'un vol léger,
Me fit passer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Élysée.
Là, sous un berceau toujours vert,
Je vis l'ombre immortalisée
De l'aimable Césarion [1].

[1] Kaiserling; voyez tome LII, page 440. B.

Dans la plus vive émotion
Je m'élançai soudain vers elle :
« O ciel ! est-ce toi que je vois,
« Disais-je, ami tendre et fidèle ?
« Toi que j'ai pleuré tant de fois,
« Toi de qui la perte cruelle
« M'est encor récente et nouvelle ? »

Là, dans ces transports véhéments,
Je vole à ses embrassements;
Mais trois fois cette ombre si chère,
Telle qu'une vapeur légère,
Semble s'échapper à mes sens.

« Le Destin, qui de nous décide,
« Défend à tous ses habitants,
« Dit-il, d'approcher des vivants;
« Mais j'ose te servir de guide,
« C'est tout ce que je puis pour toi;
« Vers ces demeures fortunées
« Où les vertus sont couronnées
« Je vais te mener; viens, suis-moi. »

Sous des ombrages admirables,
Des myrtes mêlés de lauriers,
Je vis des plus fameux guerriers
Les fantômes incomparables :
« De ces illustres meurtriers
« Fuyons, me dit-il, au plus vite,
« Des beaux esprits cherchons l'élite. »

Plus loin, sous un bois d'oliviers
Entremêlé de peupliers,
Je vis Virgile avec Homère;
Tous deux paraissaient en colère;
Je vis Horace qui grondait,
Et Sophocle qui murmurait.

Une ombre qui de notre sphère
Dans ces lieux descendit naguère,
Tous quatre les entretenait,
Et j'entendis qu'elle contait,
Qu'en ce monde un certain Voltaire
De cent piques les surpassait.

C'était la divine Émilie,
Qui jusque dans ces lieux portait
L'image de ce qu'en sa vie
Le plus tendrement elle aimait.
Mais ces morts entrant en furie,
Sentaient encor la jalousie
Qui lutine les beaux esprits.

Ils avisèrent par folie
De venger leur gloire avilie;
Ils appelèrent à grands cris
Un monstre qu'on nomme l'Envie,
Sèche et décrépite harpie,
Qui hait la gloire et les écrits
De tous les nourrissons chéris
De Mars, d'Apollon, de Minerve.

« Allez, dirent-ils, à Paris;
« Sur ce Voltaire et sur sa verve
« Exercez toutes vos noirceurs;
« Complotez, tramez les horreurs;
« Allez soulever le Parnasse,
« Que le moindre scribe croasse;
« Envenimez les rimailleurs;
« Il est coupable, il nous surpasse.
« Punissez-le de son audace;
« Que sans cesse en butte à vos traits,
« Il déteste tous ses succès;
« Embouchez le sifflet funeste,
« Et, soutenant nos intérêts,
« Faites surtout tomber *Oreste.* »

Le monstre partit à l'instant;
Et moi soudain en tressaillant,
D'abord je m'éveille, et mon songe
Dans l'obscurité se replonge.

Voilà ce que je songeais dernièrement, et je pensai me ranger du parti de ces bons poëtes trépassés; ils n'ont pas tort d'être de mauvaise humeur; vous abusez trop étrangement du privilége de grand génie; vous allez à la gloire par autant de chemins qui y mènent; vous me revenez comme ce conquérant qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait en-

core une partie du monde à conquérir. Vous venez d'entamer les états de Molière; si vous le voulez fort, sa petite province sera dans peu conquise. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon, qui est, selon moi, une comédie de mœurs; si vous l'aviez faite plus longue, il y aurait eu apparemment plus d'intérêt.

Voyez combien je vous ménage; je ne vous importune point pour vous voir à présent; j'attends que Flore ait embelli ces climats, et que Pomone nous annonce d'abondantes moissons, pour vous prier d'entreprendre ce voyage; j'attends que mes lauriers aient poussé de nouvelles branches pour vous en couronner; au moins souvenez-vous qu'après le duc de Richelieu, personne n'a des droits plus incontestables sur vous que votre tudesque confrère en Apollon. *Vale.* FÉDÉRIC.

1593. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

À Paris, le 13 mars.

J'arrive; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'Argenson. Il y a bien longtemps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre; je suis à pied; s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maison[1] que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleur et de regrets que de sentiments inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère?

[1] Celle dont madame du Châtelet avait occupé le rez-de-chaussée et le premier, rue Traversière. Cl.

1594. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 16 mars.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur
Qui sut chasser de son domaine
Toute sottise et toute erreur,
Tout dévot et tout procureur,
Tout fléau de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène,
Non pas comme dans ce jardin [a]
Où l'art avec effort amène
Les Naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine
Tout étonné d'un tel chemin;
Mais par un art bien plus divin,
Par le pouvoir de ce génie
Qui sans effort tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud est donc appelé
Dans ce séjour que l'on renomme!
Et, tandis qu'un troupeau zélé
De pèlerins au front pelé
Court à pied dans les murs de Rome,
Pour voir un triste *jubilé*,
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

Grand homme que vous êtes! que votre dernier

[a] Versailles.

songe est joli ! Vous dormez comme Horace veillait. Vous êtes un être unique.

J'enverrai à votre majesté, par la première poste, des fatras d'*Oreste ;* je mettrai ces misères à vos pieds. Une seule de vos lettres, qui ne vous coûtent rien, vaut mieux que nos grands ouvrages qui nous coûtent beaucoup. Je suis plus que jamais aux pieds de votre majesté.

1595. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 17 mars.

Grand juge et grand feseur de vers,
Lisez cette œuvre dramatique,
Ce croquis de la scène antique,
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers.
Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une Électre de quarante ans
Doit, dans de tels événements,
Étaler les beaux sentiments
D'une héroïne doucereuse,
En massacrant ses chers parents
D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps,
Qui surtout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir, par passe-temps,
A ses pieds un ou deux amants,
Et les tromper avec mystère;
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de son nom,
Et de venger monsieur son père.
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un Céladon;
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né sur le Lignon.

Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être si sévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raison,
Et laisser des torts à Voltaire.

J'ai l'honneur, sire, d'envoyer à votre majesté les feuilles à mesure qu'elles sortent de chez l'imprimeur. Il faut bien que mon Apollon-Frédéric ait mes prémices bonnes ou mauvaises. J'ai pris la liberté de lui écrire par la voie de cet heureux d'Arnaud, qui verra mon Jehovah prussien face à face, et à qui je porte la plus grande envie.

Votre majesté aura incessamment d'autres petites offrandes, malgré ma misère; car, tout malingre que je suis, je sens que vous donnez de la santé à mon ame; vos rayons pénètrent jusqu'à moi, et me vivifient.

Voilà d'Arnaud à vos pieds! Qui sera à présent assez heureux pour envoyer à votre majesté les livres nouveaux et les nouvelles sottises de notre pays? On m'a dit qu'on avait proposé un nommé Fréron. Permettez-moi, je vous en conjure, de représenter à votre majesté qu'il faut, pour une telle correspondance, des hommes qui aient l'approbation du public. Il s'en faut beaucoup qu'on regarde Fréron comme digne d'un tel honneur. C'est un homme qui est dans un décri et dans un mépris général, tout sortant de la prison où il a été mis pour des choses assez vilaines [1]. Je vous avouerai encore, sire, qu'il est mon

[1] Le motif de la détention de Fréron, en 1746, fut d'avoir plaisanté sur une pension de mille écus, que madame de Pompadour avait fait accorder

ennemi déclaré, et qu'il se déchaîne contre moi dans de mauvaises feuilles périodiques, uniquement parce-que je n'ai pas voulu avoir la bassesse de lui faire donner deux louis d'or, qu'il a eu la bassesse de demander à mes gens, pour dire du bien de mes ouvrages. Je ne crois pas assurément que votre majesté puisse choisir un tel homme. Si elle daigne s'en rapporter à moi, je lui en fournirai un dont elle ne sera pas mécontente; si elle veut même, je me chargerai de lui envoyer tout ce qu'elle me commandera. Ma mauvaise santé, qui m'empêche très souvent d'écrire de ma main, ne m'empêchera pas de dicter les nouvelles. En un mot, je suis à ses ordres pour le reste de ma vie.

1596. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le vendredi 3 avril.

Sire, voici des rogatons qui m'arrivent dans l'instant de l'imprimerie. Jugez le procès des anciens et des modernes. Vous qui abrégez les procès dans votre royaume, mettez fin au nôtre d'un mot. Votre majesté est accoutumée à décider toutes les querelles par la plume comme par l'épée, sans y perdre beaucoup de temps. Je n'ai que celui de lui envoyer ces bagatelles; la poste va partir. Voyez, sire, combien l'heure presse; vous n'aurez pas seulement quatre vers cette fois-ci. Mais tous les moments de ma vie ne vous en sont pas moins consacrés.

à l'abbé de Bernis; voyez l'*Histoire de la détention des philosophes*, etc., *par M. Delort*, tome II, page 162. B.

1597. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 13 avril.

Grand roi, voici donc le recueil[1]
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Frédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'est plus juste; votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre majesté, que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne sais pas si d'Arnaud sera immortel, mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil; je serai fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher?

Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible

[1] Voyez ma note, tome VI, page 149. B.

de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre majesté verra, dans la rapsodie ci-jointe, mes *Raisons*[1] contre madame d'Aiguillon.

Jugez ce *Testament* fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux[2]
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, sire, votre Valoriade[3]? il y a une ode dans un recueil de votre Académie; je n'ai ni le recueil, ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi! O le mauvais marché que j'ai fait là!

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

1598. A M. DARGET.

A Paris, 21 avril 1750.

Je profite avec un extrême plaisir, monsieur, de cette occasion de me rappeler un peu à votre souvenir, et de vous renouveler mes sentiments.

Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi en fait de nouvelles littéraires. L'abbé Raynal, qui commence cette correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme d'un âge mûr, très sage, très instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne, dans Paris,

[1] Voyez tome XXXIX, page 307. B.
[2] L'Ancien et le Nouveau Testament. Cl.
[3] *Le Palladion*. Cl.

n'est plus au fait que lui de la littérature, depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus; il est capable de rendre un compte très exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas, d'ailleurs, un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne le sont en effet; il les met à leur juste prix pour l'argent comme pour le mérite. Je peux vous assurer, monsieur, qu'il est de toutes façons digne d'une telle correspondance. Soyez persuadé qu'il était de l'honneur de ceux qui approchent votre respectable maître, de ne pas être en liaison avec un homme aussi publiquement déshonoré que Fréron. Ses friponneries sont connues, ainsi que le châtiment qu'il en a reçu; et il n'y a pas encore long-temps que la police l'a obligé de reprendre une balle de livres qu'il avait envoyée en Allemagne, et qu'il avait vendue trois fois au-dessus de sa valeur. Vous sentez quel scandale c'eût été de voir un tel homme honoré d'un emploi qui ne convient qu'à un homme qui ait de la sagesse et de la probité. J'ai osé mander à sa majesté ce que j'en pensais. J'ai ajouté même que Fréron était mon ennemi déclaré; et je n'ai pas craint que sa majesté pensât que mes mécontentements particuliers m'aveuglassent sur cet écrivain. Fréron n'a été mon ennemi que parceque je lui ai refusé tout accès dans ma maison, et je ne lui ai fait fermer ma porte que par les raisons qui doivent l'exclure de votre correspondance. Quant à l'abbé Raynal, je vous supplie, monsieur, de vouloir bien l'excuser si, pour cette pre-

mière fois, il a manqué à quelque chose, ou s'il a rempli ses feuilles d'anecdotes littéraires déjà connues. Vous voyez par la rapidité de son style, et par sa facilité, qu'il sera en état de se plier à toutes les formes qui lui seront prescrites. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne peux faire à sa majesté un meilleur présent. Non seulement, monsieur, je vous prie de le protéger, mais je vous demande en grace de ne mander à personne que c'est moi qui vous le présente. C'est une chose que j'ose attendre de votre ancienne amitié pour moi. Vous sentez combien de gens de lettres desirent un tel emploi. Le nom de Frédéric est devenu un terrible nom; et quand il n'y aurait que de l'honneur à lui faire tenir des nouvelles et des livres, on se disputerait cet emploi comme on se dispute ici un bénéfice ou une place de sous-fermier. Ne me commettez donc, je vous en conjure, avec personne, et laissez-moi vous servir paisiblement. Envoyez-moi un petit mot pour l'abbé Raynal, par lequel vous l'instruirez de la manière dont il faut s'y prendre; il attend vos ordres et vos bontés. Quant à moi, monsieur, je compte être bientôt plus heureux que vos correspondants, j'espère vous voir. Il faut, avant que je meure, que je me mette encore aux pieds de ce grand homme, si simple, de ce philosophe roi, si aimable. Je sais bien qu'il est ridicule que je voyage dans l'état où je suis, mais les passions font tout faire. Autant vaut, après tout, être malade à Berlin qu'à Paris. Et s'il fallait partir de ce monde, il me semble qu'on prend congé dans ce pays-là avec des cérémonies moins lugubres que dans le nôtre.

En un mot, si j'ai seulement la force de me mettre dans un carrosse, vous verrez arriver le Scarron tragique de son siècle, et je prendrai sur la route le titre de malade du roi de Prusse.

Adieu, monsieur, si quelqu'un se souvient de moi, recommandez-moi à lui; surtout, conservez-moi votre amitié.

1599. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 25 avril.

J'espérais qu'au premier signal
Les Graces et votre génie
Viendraient sans cérémonial
Réveiller ma muse assoupie;
Mais de ce bonheur idéal
L'espérance est évanouie,
Et, dans ce séjour martial,
D'Arnaud, votre charmant vassal,
N'est arrivé qu'en compagnie
De sa muse aimable et polie.
Lorsqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie!

Il est enfin venu, ce d'Arnaud qui s'est tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmants qui font toujours honte aux miens; et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi sert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, si vous m'empêchez de profiter de cet avantage?

Depuis deux mille ans nous lisons
Les vers de Virgile et d'Horace;
Avec eux plus ne conversons.
Qui pourrait les voir face à face
S'instruirait bien par leurs leçons.

Oui, la mort ainsi que l'absence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France

Est pour nous, ses contemporains,
Qui vivons loin de sa présence,
Aussi mort que ces grands Romains.

Tous les siècles seront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talents universels.
Pour moi, j'ose un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire, et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où se trouvent *Oreste*, une lettre sur les *Mensonges*, etc., et une autre au maréchal de Schulembourg[1]. Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je suis surpris de me trouver. Vous savez relever les petites choses par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, si l'éloquence ne transporte pas des montagnes, comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle relève les fonds, elle est maîtresse de la nature, et surtout du cœur humain. La belle science! qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et surtout qui la manient avec autant de supériorité que vous!

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques uns de mes ouvrages; mais je dois vous avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai employé, depuis, un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuses, qui sera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poëme; mais il ne peut point se montrer. D'Arnaud vous mandera ce qu'il contient.

J'osais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,

[1] Voyez ci-dessus, page 408; et tome VI, page 149. B.

Son enfer et son paradis,
Et me gausser en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écrase les maudits;
Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton caustique,
Je cache le recueil épique
A vos indiscrets de Paris.

Certain Boyer, qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaisants écrits,
Ferait condamner par ses cris
Mes pauvres vers à la Bastille.
Je hais ces funestes lambris;
Ma Muse, les Jeux, et les Ris,
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
On a tâté de la prison;
Mais dans l'âge de la sagesse
Y retourner, c'est déraison.

Ainsi, mon cher Voltaire, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux; il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous paiera pas des fatigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, et qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui, comme vous, y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible; mais, prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à Baal, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

1600. A M. DARGET.

A Paris, le 6 mai 1750.

Voici une seconde faffée des nouvelles de l'abbé Raynal. Je souhaite qu'elles puissent adoucir la tris-

tesse où vous êtes encore. Ma mélancolie cadrerait bien avec la vôtre.

« Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi[1].

Mais, mon cher monsieur, j'ai par-dessus vous des souffrances de corps continuelles. Que ferait un malingre, un cadavre ambulant à la cour d'un jeune roi qui se porte bien, et qui a de l'imagination et de l'esprit du soir au matin? Cependant je vous avoue ma faiblesse; je n'aurais point de plus grande consolation que celle de le voir et de l'entendre encore avant d'aller rendre visite aux Antonin, aux Chaulieu, aux Chapelle, ses devanciers.

Je suis enchanté de tout le bien que vous me dites de mon cher d'Arnaud. Je voudrais bien qu'il lût, quand il n'aura rien à faire, le rogaton que je vous envoie. Buvez tous deux à ma santé; cela me fera peut-être du bien.

1601. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 8 mai.

Oui, grand homme, je vous le dis,
Il faut que je me renouvelle.
J'irai dans votre paradis
Du feu qui m'embrasait jadis
Ressusciter quelque étincelle,
Et, dans votre flamme immortelle
Tremper mes ressorts engourdis.
Votre bonté, votre éloquence,
Vos vers coulant avec aisance,
De jour en jour plus arrondis,
Sont ma fontaine de Jouvence.

Mais il ne faut pas tromper son héros. Vous ver-

[1] Horace, livre II, épître XVIII, vers 89. B.

rez, sire, un malingre, un mélancolique, à qui votre majesté fera beaucoup de plaisir, et qui ne vous en fera guère; mon imagination jouira de la vôtre. Ayez la bonté de vous attendre à tout donner sans rien recevoir. Je suis réellement dans un très triste état; d'Arnaud peut vous en avoir rendu compte. Mais enfin vous savez que j'aime cent fois mieux mourir auprès de vous qu'ailleurs. Il y a encore une autre difficulté; je vais parler, non pas au roi, mais à l'homme qui entre dans le détail des misères humaines. Je suis riche, et même très riche pour un homme de lettres. J'ai ce qu'on appelle à Paris monté une maison où je vis en philosophe, avec ma famille et mes amis. Voilà ma situation; malgré cela, il m'est impossible de faire actuellement une dépense extraordinaire; premièrement, parcequ'il m'en a beaucoup coûté pour établir mon petit ménage; en second lieu, parceque les affaires de madame du Châtelet, mêlées avec ma fortune, m'ont coûté encore davantage. Mettez, je vous en prie, selon votre coutume philosophique, la majesté à part, et souffrez que je vous dise que je ne veux pas vous être à charge. Je ne peux ni avoir un bon carrosse de voyage, ni partir avec les secours nécessaires à un malade, ni pourvoir à mon ménage pendant mon absence, etc., à moins de quatre mille écus d'Allemagne. Si Mettra, un des marchands correspondants de Berlin, veut me les avancer, je lui ferai une obligation, et le rembourserai sur la partie de mon bien la plus claire qu'on liquide actuellement. Cela est peut-être ridicule à proposer; mais je peux assurer votre majesté que cet arrangement ne me gênera

point. Vous n'auriez, sire, qu'à faire dire un mot à Berlin au correspondant de Mettra, ou de quelque autre banquier résidant à Paris; cela serait fait à la réception de la lettre, et quatre jours après je partirais. Mon corps aurait beau souffrir, mon ame le ferait bien aller; et cette ame, qui est à vous, serait heureuse. Je vous ai parlé naïvement, et je supplie le philosophe de dire au monarque qu'il ne s'en fâche pas. En un mot, je suis prêt; et si vous daignez m'aimer, je quitte tout, je pars, et je voudrais partir pour passer ma vie à vos pieds.

1602. A M. D'ARNAUD[1].

A Paris, le 19 mai.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*[2],
Près du bel esprit triomphant
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,
Et que l'Autriche provoquée
Admire encore en enrageant!
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric-le-Grand
Tienne votre vue appliquée!
Si l'Envie est un peu piquée

[1] D'Arnaud répondit à cette lettre le 31 du même mois. Sa réponse est dans le tome II des *Mémoires* de Longchamp et de Wagnières, p. 512. Cl.

[2] Voyez le huitième livre d'*Amadis des Gaules*, chap. xxiv. Madame de Sévigné a employé cette expression dans ses lettres des 11 juin, 29 et 30 juillet 1676; feu La Mésangère en donne l'explication dans son *Dictionnaire des Proverbes*, troisième édition, page 426. B.

Contre votre bonheur présent,
Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante, et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée?
Elle en rit, j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'Arnaud, que ce soit ou Mouhy ou Fréron qui fasse *la Bigarrure* [1], *le Réservoir*, *le Glaneur* [2], et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais sont bien bons de lire ces fadaises. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie [3] de madame Denis. C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue, à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme comme vous peut tout faire gaîment pour les belles et pour les rois;

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que Frédéric-le-Grand qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires, madame Denis;

[1] Voyez ma note, tome XL, page 234. B.
[2] Voyez ma note, tome XIX, page 87. B.
[3] Voyez ma note, page 323. B.

et je viendrais, en bonnet de nuit, voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé Nollet par une espèce de maître d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route; il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* [1] a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. Darget n'est pas encore consolé [2]; ma tristesse n'irait pas mal avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de Maupertuis; je cultiverais l'italien avec M. Algarotti; je m'égayerais avec vous; mais que ferais-je avec le roi?

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
La Pâris [3] veut des jeunes filles;
Les vieilles sont au coin du feu;
J'y suis, et j'en enrage. Adieu.

1603. A LA PRINCESSE ULRIQUE [4],

PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

Madame, j'ai eu la consolation de voir ici M. Esour-

[1] Le marquis d'Argens. Cl.
[2] Darget avait perdu sa femme. Cl.
[3] Célèbre abbesse, comme dit Rousseau,
D'un monastère à Vénus consacré.
(Note de Palissot.)
[4] La réponse à cette lettre porte le n° 1617. B.

leman, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre altesse royale. Il m'a assuré, madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes respects et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation; il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, madame, et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai plus que des zéphyrs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre altesse royale. Rempli, la nuit, de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière.

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Christine:
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Église,
Qui connut tout, et ne crut rien,
Que le Saint-Père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi, qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne fesais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance, et la gloire de l'état. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné
Le cœur et les esprits de la patrie entière;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême;
Il est encor plus beau d'en soutenir le poids.
Je cessai de régner, pouvant donner des lois;
Ulric règne sans diadème.
Je descendis pour m'élever;
Je recherchais la gloire, et son cœur la mérite;
J'étonnai l'univers, qu'elle a su captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour à votre altesse royale, dans ce beau palais que M. Esourleman vous fait bâtir. « Descartes vint bien me voir, dit-elle, pour« quoi ne feriez-vous pas le voyage? »

Ah! lui dis-je, belle immortelle,
Descartes, ce rêveur dont on fut si jaloux,

Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être, madame, que je rêve toujours en parlant à votre altesse royale, et que mon second rêve ne vaut pas le premier [1]. Il est bien sûr, au moins, que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteste que je serai toute ma vie avec un attachement inviolable, et avec le plus profond respect, etc.

1604. A MADAME LA MARQUISE DE MALAUSE[2].

A Sceaux, ce dimanche.

Aimable Colette, dites à son altesse sérénissime qu'elle souffre nos hommages et notre empressement de lui plaire. Il n'y aura pas, en tout, cinquante personnes au-delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Madame la duchesse du Maine est bien bonne de croire qu'il ne lui convienne plus de donner le ton à Paris; elle se connaît bien peu. Elle ne sait pas qu'un mérite aussi singulier que le sien n'a point d'âge; elle ne sait pas combien elle est supérieure même à son rang. Je veux bien qu'elle ne donne pas le bal; mais, pour des comédies nouvelles, jouées par des personnes que la seule envie de lui plaire a fait comédiens, il n'y a qu'un janséniste convulsionnaire qui puisse y trouver à redire. Tout Paris l'admire et

[1] Allusion au madrigal commençant par ce vers: *Souvent un peu de vérité*. Voyez tome XIV. B.

[2] Marie-Françoise de Maniban, mariée, en 1729, à Louis-Auguste de Bourbon, marquis de Malause, mort en décembre 1741. Cl.

la regarde comme le soutien du bon goût. Pour moi, qui en fais ma divinité, et qui regarde Sceaux comme le temple des arts, je serais au désespoir que la moindre tracasserie pût corrompre l'encens que nous lui offrons et que nous lui devons.

Mille tendres respects. V.

1605. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, ce 24 mai.

Pour une brillante beauté,
Qui tentait son desir lubrique,
Jupiter avec dignité
Sut faire l'amant magnifique.
L'or plut, et son pouvoir magique
De cette amante trop pudique
Fléchit l'austère cruauté.

Ah! si, dans sa gloire éternelle,
Ce dieu si galant s'attendrit
Sur les appas d'une mortelle
Stupide, sans talent, mais belle,
Qu'aurait-il fait pour votre esprit?

Pour rendre son ciel plus aimable,
Près d'Apollon, près de Bacchus,
Il vous aurait mis à sa table,
Pour moitié vous donnant Vénus.
Son fils, enfant plein de malice,
Et dont l'arc est si dangereux,
Vous aurait blessé par caprice;
Mais dans ce séjour de délice,
Ses traits ne font que des heureux.

Hébé vous eût offert un verre
Rempli du plus exquis nectar;
Mais vous le connaissez, Voltaire,
Vous en avez bu votre part;
C'était le lait de votre mère.

Voilà comme le roi des dieux

Vous aurait traité dans ces lieux.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
L'image de ce dieu puissant,
Je veux dans ce séjour champêtre
Vous en procurer tout autant;
Je veux imiter cette pluie
Que sur Danaé le galant
Répandit très abondamment;
Car de votre puissant génie
Je me suis déclaré l'amant.

Mais, comme le sieur Mettra pourrait réprouver une lettre de change en vers, j'en fais expédier une en bonne forme par son correspondant, qui vaudra mieux que mon bavardage. Vous êtes comme Horace, vous aimez à réunir l'utile à l'agréable[1]: pour moi, je crois qu'on ne saurait assez payer le plaisir; et je compte avoir fait un très bon marché avec le sieur Mettra. Je paierai le marc d'esprit à proportion que le change hausse. Il en faut dans la société; je l'aime; et l'on n'en saurait trouver davantage que dans la boutique de Mettra.

Je vous avertis que je pars pour la Prusse, que je ne serai de retour ici que le 22 de juin, et que vous me ferez grand plaisir d'être ici vers ce temps. Vous y serez reçu comme le Virgile de ce siècle; et le *Gentilhomme ordinaire* de Louis XV cédera, s'il lui plaît, le pas au grand poëte. Adieu; les coursiers rapides d'Achille puissent-ils vous conduire[2], les chemins montueux s'aplanir devant vous! puissent les auberges d'Allemagne se transformer en palais pour vous recevoir! les vents d'Éole puissent-ils se renfermer dans les outres d'Ulysse, le pluvieux Orion disparaître, et nos nymphes potagères se changer en déesses, pour que votre voyage et votre réception soient dignes de l'auteur de *la Henriade!* FÉDÉRIC.

[1] Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.
HOR., *de Art. poet.*, v. 343. CL.

[2] Ce vœu de Frédéric ne fut pas exaucé; voyez le commencement de la lettre du 24 juillet 1750, à d'Argental. CL.

1606. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 9 juin.

Votre très vieille Danaé
Va quitter son petit ménage
Pour le beau séjour étoilé
Dont elle est indigne à son âge.
L'or par Jupiter envoyé
N'est pas l'objet de son envie;
Elle aime d'un cœur dévoué
Son Jupiter, et non sa pluie.
Mais c'est en vain que l'on médit
De ces gouttes très salutaires;
Au siècle de fer où l'on vit,
Les gouttes d'or sont nécessaires.

On peut du fond de son taudis,
Sans argent, l'ame timorée,
Entouré de cierges bénits,
Aller tout droit en paradis,
Mais non pas dans votre empyrée.

Je ne pourrai pourtant, sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce que je pourrai pour arriver à la fin de juin. Mais la vieille Danaé est trop avisée pour promettre légèrement; et, quoiqu'elle ait l'ame très vive et très impatiente, les années lui ont appris à modérer ses ardeurs. Je viens d'écrire à M. de Raesfeld que je serai, au plus tard, dans les premiers jours de juillet, dans vos états de Clèves, et je le prie de songer au *vorspann* [1]. Je vous fais, sire, la même requête. Faites de belles revues dans vos royaumes du Nord; imposez à l'empire des Russes; soyez l'ar-

[1] Voyez tome LIV, page 546. B.

bitre de la paix, et revenez présider à votre Parnasse. Vous êtes l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les talents. Recevez-moi au rang de vos adorateurs; je n'ai de mérite que d'être le plus ancien. Le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire de votre majesté ce que La Fontaine, à mon âge, disait des femmes : « Je ne leur fais pas grand plaisir, mais elles « m'en font toujours beaucoup. »

Je me mets aux pieds de votre majesté.

Ah! que mon destin sera doux
Dans votre céleste demeure!
Que d'Arnaud vive à vos genoux,
Et que votre Voltaire y meure!

1607. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Je suis aux ordres de votre altesse sérénissime, sans réserve; je les attends dimanche à cinq heures. Je ne suis pas ingrat comme votre petit chien, et je suis à jamais, de votre belle ame, l'adorateur le plus soumis, le plus respectueux et le plus fidèle, sans condition aucune. Je serai donc à vos ordres dimanche; mais je vous supplie de m'envoyer mercredi à Versailles, où j'ai une affaire indispensable. Cette affaire n'est que la seconde qui m'intéresse; la première est de vous plaire, de vous apporter mes vers, ma toux, mon cœur, mon admiration pour votre esprit, et ma respectueuse reconnaissance pour vos bontés.

1608. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

A Paris, ce dimanche [1].

Ma protectrice, en arrivant de Versailles, et non de la cour, j'ai appris que votre altesse sérénissime voulait me donner de nouveaux ordres et de nouveaux conseils lundi. Elle est la maîtresse de tous les jours de ma vie, et j'ai assurément pour elle autant de respect que La Motte. J'attendrai demain les Pégases qui doivent me mener au seul Parnasse que je connaisse, et aux pieds de ma protectrice.

Si votre altesse sérénissime le permet, je coucherai à Sceaux.

1609. A M. LE CHEVALIER GAYA [2].

Dimanche.

A six heures du matin, à six heures du soir, à toutes les heures de ma vie, monsieur, je suis aux ordres du sublime génie qui connaît Sophocle, qui protége Voltaire, qui prescrit contre la barbarie, et qui soutient l'honneur de la France.

Présentez, je vous en conjure, mes profonds respects à son altesse sérénissime.

J'attendrai demain ses Pégases à l'heure que vous voulez bien me marquer.

Portez-vous bien; *hoc præstat.*

[1] Probablement 21 juin, veille de la première représentation, à Sceaux, de *Rome sauvée*. B.

[2] Madame de Staal parle de ce chevalier dans quelques unes de ses *Lettres* à madame du Deffand. Cl.

1610. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ma protectrice, Cicéron, César, Catilina, seront jeudi, comme de raison, aux pieds de votre altesse; le languissant auteur de tout cela reprendra des forces pour vous plaire. Il voudrait bien être digne de madame la duchesse du Maine, mais il a grand'peur de n'être digne que du siècle.

1611. DU PRINCE LOUIS DE WURTEMBERG[1].

Que je suis fâché, monsieur, de n'avoir pu assister aux représentations de *Rome sauvée*, que vous avez bien voulu accorder à madame la duchesse du Maine! Les personnes qui ont été plus heureuses que moi ne peuvent assez m'exprimer leur contentement. Je vous prie de ne pas douter de la part que j'y prends. J'en suis pénétré de joie, mais je ne m'en suis point étonné; vous êtes fait pour nous donner du parfait, et on doit l'attendre d'un génie tel que le vôtre. Mais pourquoi être ingrat à votre patrie? Pourquoi nous soustraire un morceau digne des Romains, que vous dépeignez si bien, pour l'emporter dans des contrées éloignées? Est-ce pour nous priver du plaisir de vous applaudir? ou est-ce que vous ne nous croyez pas dignes de posséder du bon? Je crois, à vous dire la vérité, avoir deviné juste, et ne puis que vous donner raison. Vous n'êtes pas fait, monsieur, pour être en concurrence avec l'auteur d'*Aristomène* et de *Cléopâtre*[2]. Quoi de plus insultant pour nous que de voir réussir ces deux pièces avec tant d'éclat? Quoi de plus cruel et de plus insultant pour la France que de voir son plus beau génie s'éloigner d'elle, lui

[1] Louis-Eugène, prince de Wurtemberg, second fils de la duchesse de Wurtemberg dont parle Voltaire dans sa lettre du 3 octobre 1743, au ministre Amelot, naquit au commencement de 1731. Voyez lettre 1460. CL.

[2] La *Cléopâtre* de Marmontel avait été jouée le 20 mai 1750. B.

à qui on devrait élever des autels, et qu'on devrait encenser comme un dieu? Et que de gloire pour vous d'être le seul, dans ce siècle lâche et efféminé, qui pensiez avec force et avec élévation!

Je vous le répète encore, monsieur; rien ne m'a plus flatté que les adoucissements que mes amis vous ont justement accordés. Je desirerais pouvoir vous prouver tout le plaisir que cela m'a fait, et, en même temps, l'amitié et l'attachement avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Louis, prince de Wurtemberg.

1612. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Juin, ce mercredi [1].

Ame du grand Condé! il n'y a pas moyen de reculer, et il faut absolument que je parte demain à cinq heures du matin. Je me trouve une espèce d'héroïsme dans le cœur, puisque j'ai le courage de partir après la lettre de ma protectrice. Ce voyage est devenu un devoir indispensable, et ce n'est que parcequ'il est devoir, que je n'ose résister à vos bontés, à vos raisons, et à mon cœur.

Quoique je n'aie guère de moments dont je puisse disposer, il faut commander au temps; quand ma protectrice parle, il y a trop de plaisir à lui obéir. Eh bien! madame, j'aurai fait toutes mes affaires à six heures; j'attendrai vos ordres et votre voiture; je viendrai me jeter à vos pieds; je viendrai chercher de nouveaux sujets de regret; mais aussi, ce sera pour moi une consolation bien flatteuse de partir rempli de l'idée de vos bontés, et du bonheur d'avoir

[1] Probablement le 24 juin. Cl.

vu encore Louise de Bourbon. Je lui dirai que je lui suis plus attaché qu'à tous les rois du Nord; mais je lui soutiendrai que son rival le roi de Prusse, qui ne la vaut pas, est pourtant un homme admirable.

Pourvu que je sois de retour à Paris à onze heures du soir, je suis aux ordres de ma protectrice.

1613. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, le 26 juin 1750.

Vieux palefrois de nos rouliers,
Volez, rétives haridelles,
Devenez de fameux coursiers,
De Pégase empruntez les ailes;
Les beaux chevaux du dieu du goût
Vous ont cédé leur ministère;
Vous conduirez le dieu, son frère,
De Versailles à cette cour.

Que Rabican, que Paragon
Seraient piqués de jalousie
S'ils voyaient que dans ce canton
Fringants, à force réunie,
Vous mènerez de l'Hélicon,
Le dieu du goût et du génie.

Vos destins seront glorieux;
Ce dieu, sentant son ame émue,
Vous délivrant de la charrue,
Daignera vous placer aux cieux.

L'astronome à quelque heure indue,
De sa lunette à longue vue
Examinant le firmament,
Frappé d'extase en vous voyant,
Pourra penser assurément
Que la lunette a la berlue.

Voilà ce que j'ai dit aux chevaux qui auront l'honneur de

vous conduire. On dit que la langue allemande est faite pour parler aux bêtes; et, en qualité de poëte de cette langue, j'ai cru ma muse plus propre à haranguer vos chevaux de poste, qu'à vous adresser ses accents. Vous êtes à présent armé de toutes pièces, de voiture, de passe-port, et de tout ce qu'il faut à un homme qui veut se rendre de Paris à Berlin; mais je crains que vous ne soyez prodigue de votre temps à Paris, et chiche de vos minutes à Berlin. Venez donc promptement, et souvenez-vous qu'un plaisir fait de bonne grace acquiert un double mérite. FÉDÉRIC.

1614. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Compiègne, ce 26 juin.

Pourquoi suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages;

« . . . . video meliora, proboque,
« Deteriora sequor. . . . . »
OVID., *Metam.*, lib. VII, v. 20.

M. le duc d'Aumont vous écrit sans doute aujourd'hui que Lekain [1] aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame Denis de lui faire réciter Hérode, Titus, et Zamore, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours, jusqu'à présent, faible et sourde. C'est peut-être le

[1] Si l'on en croit Longchamp (*Mémoires*, article XXVII), ce fut lui qui fit connaître Lekain à Voltaire. D'autres prétendent que ce fut Baculard d'Arnaud, au mois de février 1750, époque où Henri-Louis Lekain, fils d'un orfèvre de Paris, allait accomplir sa vingt-deuxième année. De 1750 à 1778, l'auteur et l'acteur ne cessèrent d'avoir des relations l'un avec l'autre. CL. — Voyez la lettre 1674. B.

défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron [1]. J'espère que je ferai quelque chose d'Aurélie [2]; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le consul Catilina et César. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'est guère française; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez, si vous voulez, mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de Choiseul et de M. l'abbé de Chauvelin. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi; on les fera tenir à votre errante créature.

1615. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Compiègne, le 26 juin.

Ainsi dans vos galants écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolescence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence [3].

[1] Ce fut Lanoue qui joua ce rôle, au grand déplaisir de Voltaire. Cl.

[2] Personnage de *Rome sauvée*. B.

[3] Voici les vers que le roi de Prusse avait faits pour d'Arnaud :

D'Arnaud, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos catons,
Et des sons de votre harmonie
Réveiller ma muse assoupie,
Et diviniser nos Manons.

L'amour préside à vos chansons,

Je touche à mes soixante hivers;
Mais si tant de lauriers divers
Ombragent votre jeune tête[1],
Grand homme, est-il donc bien honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées,
Que déjà l'Envie et le Temps
Ont, de leurs détestables dents,
Sur ma tête à demi rongées?

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Égratignez-vous d'une main[2],
Lorsque vous protégez de l'autre?
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Sent encor la plus noble ardeur[3]
Pour le premier des rois illustres.

Et dans vos hymnes, que j'admire,
La tendre volupté respire,
Et semble dicter ses leçons.

Bientôt, sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pourrez égaler Voltaire,
Et près de Virgile et d'Homère
Jouir de vos succès heureux.

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence;
Venez briller à votre tour,
Élevez-vous, s'il baisse encore;
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

[1] Var. S'accumulent sur votre tête,
Grand prince, il n'est pas fort honnête....
Édit. de Kehl.

[2] Var. Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.
Édit. de Kehl.

[3] Var. Conserve encore quelque ardeur,
Et c'est pour les hommes illustres.
Édit. de Kehl.

Bientôt nos beaux jours sont passés [1].
L'esprit s'éteint, le temps l'accable,
Les sens languissent émoussés,
Comme des convives lassés
Qui sortent tristement de table;
Mais le cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le remplissez.

Je ne suis à Compiègne, sire, que pour demander au plus grand roi du Midi la permission d'aller me mettre aux pieds du plus grand roi du Nord; et les jours que je pourrai passer auprès de Frédéric-le-Grand seront les plus beaux de ma vie. Je pars de Compiègne après-demain. Je suis exact; je compte les heures, elles seront longues de Compiègne à Sans-Souci. Il y a cent mille sots qui ont été à Rome [2] cette année; s'ils avaient été des hommes, ils seraient venus voir vos miracles.

A Clèves, ce 2 juillet.

Sire, j'avais envoyé ma lettre à votre chancelier de Clèves, et j'arrive aussitôt qu'elle; je la rouvre pour remercier encore votre majesté. Je suis arrivé me portant très mal. En vérité, je vais à votre cour comme les malades de l'antiquité allaient au temple d'Esculape.

Ici j'acquiers un double grade;
Je suis de votre majesté

[1] Var. L'esprit baisse; mes sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives lassés
D'avoir trop long-temps tenu table;
Mais mon cœur est inépuisable.
Édit. de Kehl.

[2] Pour le jubilé. B.

Et le sujet et le malade.
Je fais la cour à la Naïade
De ce beau lieu peu fréquenté;
De son onde je bois rasade.
La nymphe, pleine de bonté,
A mes yeux a daigné paraître;
Elle m'a dit : « Ce lieu champêtre
« Pourrait te donner la santé,
« Mais vole auprès du roi mon maître;
« Il donne l'immortalité. »

J'y vole, sire; j'arriverai mort ou vif. Je pars d'ici le 5[1]; mon misérable état, et plus encore mon carrosse cassé, me retiennent trois jours.

Je supplie votre majesté d'avoir la bonté d'envoyer l'ordre pour le *vorspann* au commandant de Lipstadt, et de daigner me recommander à lui. C'est une chose affreuse pour un malade français, qui n'a que des domestiques français, de courir la poste en Allemagne. Érasme s'en plaignait il y a deux cents ans. Ayez pitié de votre malade errant.

Je recachète ma lettre, et je renouvelle à votre majesté mon profond respect, et ma passion de voir encore ce grand homme.

1616. A M. DARGET.

A Clèves, 2 juillet 1750.

Un pauvre malade errant se recommande à vous, monsieur : Frédéric-le-Grand m'a ordonné de venir,

[1] Voltaire, parti de Compiègne le 28 juin 1750, et non le 25 juillet, quoiqu'il le dise dans le *Voyage à Berlin*, ne put sortir de Clèves que vers le 18 juillet, et n'arriva probablement que le 23 à Berlin. Ce fut à la fin de juin et au commencement de juillet qu'il visita les champs de bataille de Fontenoi, de Raucoux, et de Laufelt. Cl.

et mon ame a commandé à mon corps de marcher. Je ne sais où est le roi : mais si je dois être quelque temps à Berlin, comme dans mes précédents voyages, je vous supplie de vouloir bien me faire trouver quelque logement, pour moi et pour trois personnes. Le plaisir de vous embrasser me fera oublier mes maux. Je crois que mon cher d'Arnaud sera bien étonné de me voir courir la poste, lui qui ne m'a vu qu'en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il faut mettre cette entreprise au rang des prodiges du roi. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de faire pour lui des choses extraordinaires. Tout chétif que je suis, j'ai fait paraître chez moi, à Paris, sur mon petit théâtre, Cicéron et César. Je vais voir un homme qui les représente tous deux sur le théâtre du monde, et je vous envie le bonheur d'être toujours auprès de lui.

J'embrasse mon cher d'Arnaud, et je veux qu'il vous engage à m'aimer un peu. Puissé-je arriver immédiatement après ce billet, et vous assurer au plus tôt de tous les sentiments que vous m'avez déjà inspirés, et que vous fortifierez encore! Je supprime pour jamais les inutiles formules, car je vous aime de tout mon cœur.

Cette lettre ne partira que le 3; c'est encore un jour de perdu.

1617. DE LA PRINCESSE ULRIQUE,
PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

Drottningholm, ce 12-23 juillet [1].

Je m'étais réservé, monsieur, le plaisir de vous témoigner

[1] Cette lettre répond à la lettre 1603. Drottningholm est un château royal de plaisance, situé dans une île, à peu de distance de Stockholm. Cl.

moi-même combien j'ai été satisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remerciement aurait dû être plus prompt, et je serais fâchée si le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui seraient désavantageuses à ma façon de penser pour vous. Vous me rendrez toujours justice quand vous serez persuadé de l'estime infinie que j'ai pour votre esprit et vos talents, et je me ferai toujours un plaisir de vous la témoigner, quand les occasions s'en présenteront. En attendant, je vous envoie une bagatelle qui servira de souvenir de ces mêmes assurances. Vous m'obligerez infiniment, si vous voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne saurais assez vous dire la satisfaction que je trouve en les lisant. Vous y rassemblez l'utile à l'agréable, chose si rare dans tous les écrits de nos jours. La comparaison flatteuse que vous faites de la reine Christine et de moi ne peut que me faire rougir; je me trouve si inférieure en tout point à cette princesse, dont le génie était infiniment au-dessus de celui de notre sexe! Je desirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux esprits à ma cour; mais la mort de Descartes sert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que Maupertuis a été en Suède, et même en Laponie; qu'il vit à Berlin en parfaite santé; qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a si bien opéré sur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver saura respecter des jours consacrés par Apollon et par Minerve à l'honneur de notre siècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en sûreté que la vôtre. J'espère qu'à présent vous serez détrompé sur tous ces préjugés désavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous assurer de bouche de l'estime infinie avec laquelle je suis votre affectionnée, Ulrique.

1618. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin;

j'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureusement ni la duchesse de Clèves[1] ni le duc de Nemours n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont éte arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et graces, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société, et liberté! Qui le croirait ? Tout cela pourtant est très vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire ; mais il faut vivre auprès de vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvelin. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux ; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Frédéric-le-Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre ?

[1] Allusion au roman composé par madame de La Fayette sous le titre de *la Princesse de Clèves*. Cl.

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du bois de Boulogne? est-ce à Plombières? est-ce à Paris? Madame d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que l'*Esprit et le Sentiment*[1] de madame de Graffigni avait réussi. Ma troupe[2] a joué chez moi *Jules César*. Mais je ne sais point ce que font mes anges; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable, et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon Frédéric-le-Grand fait un peu de tort à *Aurélie*. Il prend mon temps et mon ame. La caverne d'Euripide vaut mieux, pour faire une tragédie, que les agréments d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poemata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

1619. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[3].

A Potsdam, le 1er août.

Je mérite votre souvenir, monsieur, par mon tendre

[1] *Cénie*, comédie en cinq actes, en prose, représentée, pour la première fois, le 25 juin 1750. Cl.

[2] Composée de Lekain, de Heurtaud (ou Heurtaux), et de quelques jeunes gens que cite Longchamp dans l'article XXVII de ses *Mémoires*. Cl.

[3] Henri-Lambert d'Herbigni, marquis de Thibouville, né le 14 décembre 1710, militaire et homme de lettres, mort le 16 juin 1784. Il se piquait de dire parfaitement les vers; voilà pourquoi Voltaire, dans la lettre qu'il lui adressa le 10 novembre 1777, l'appelle *Baron*. Thibouville est auteur de deux tragédies intitulées *Namir* (non imprimée), et *Thélamire*, et de quelques comédies proverbes. Cl.

attachement; mais *Aurélie* n'est pas encore digne de *Catilina*. Comment voulez-vous que je fasse? Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles; être au milieu des tambours, et entendre la lyre d'Apollon; jouir d'une conversation délicieuse, à quatre cents lieues de Paris; passer ses jours, moitié dans les fêtes, moitié dans les agréments d'une vie douce et occupée, tantôt avec Frédéric-le-Grand, tantôt avec Maupertuis; tout cela distrait un peu d'une tragédie.

Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel [1] digne en tout de celui de Louis XIV; on y accourt des bouts de l'Europe; il y a même des Espagnols. Qui aurait dit, il y a vingt ans, que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence, et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter le génie; mais tout cela dissipe et prend du temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir.

Je vous recommande *Hérode* et *le Duc d'Alençon* [2]; je les mets, avec mon petit théâtre, sous votre protection. Si vous voyez César [3], dites-lui, je vous en supplie, à quel point je lui suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris, plus il doit être content de moi.

Adieu, digne successeur de Baron. Il n'y a que

[1] Colini rend compte de ce carrousel dans ses *Mémoires*. Cette fête fut donnée à la margrave de Bareuth, amie de Voltaire, qui composa, à cette occasion, trois madrigaux imprimés dans les *Poésies mêlées*, tome XIV. CL.

[2] Voyez tome III, page 389. B.

[3] Lekain, qui avait joué le rôle de César, dans *Rome sauvée*, sur le théâtre de Voltaire. CL.

votre aimable commerce qui soit au-dessus de votre déclamation. Conservez-moi votre amitié; je vous serai bien tendrement attaché toute ma vie.

1620. A MADAME DE FONTAINE[1],

A PARIS.

Potsdam, le 7 août.

Je vous jure, ma chère *Atide*[2], que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres, ni dans mon cœur. J'ai souvent recommandé *Atide* à *Zulime*[3], et je suis aussi fâché que Ramire le serait d'être parti sans vous. Le hasard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux; vous êtes assurément aussi aimable dans la société que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comtesse de *Pimbesche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraissée. Si un régime aussi austère que le vôtre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc? Nous sommes donc destinés, vous et moi, à souffrir? Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité cela est trop fort.

[1] Voyez ma note, tome LII, page 549. B.
[2] Rôle que madame de Fontaine avait joué plusieurs fois dans *Zulime*. K.
[3] Madame Denis. Voyez les *Mémoires* de Longchamp, article XXVIII. CL.

Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que celui de Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux-arts, qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins? J'ai passé ici des jours délicieux; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de Louis XIV; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère [1]; je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes compliments à M. de Fontaine [2], et ne m'oubliez pas avec vos amis.

1621. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 août.

Mes divins anges! votre Sans-Souci est donc à Neuilly? vous avez moins de colonnes de marbre, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'Athènes, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes [3].

[1] L'abbé Alexandre-Jean Mignot, né en 1725, mort en 1790. B.

[2] Dompierre de Fontaine, mort en 1756. Cl.

[3] Il est question de ces *bustes* dans la lettre du 12 juillet 1740, à d'Argental. Cl.

Avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-Souci; mais je détesterai Neuilly et votre Bois de Boulogne si madame d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de Choiseul ne soupe pas à fond, si M. le *Coadjuteur* [1] a mal à la poitrine. Je vous passe à vous une indigestion. Heureux les gens qui ne sont malades que quand ils veulent!

Tout ce que j'apprends des spectacles de Paris fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années; c'est une maladie épidémique qui doit avoir son cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous serez fatigués du mauvais. La profusion vous a perdus; l'excès de l'esprit a égaré, dans presque tous les genres, le talent et le génie; et la protection donnée à *Catilina* [2] a achevé de tout perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous; mais vous aurez bien de la peine à donner pour les couches de madame la dauphine un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse [3], une foule d'étrangers

[1] L'abbé Chauvelin. Cl.
[2] Tragédie de Crébillon, qui fut imprimée au Louvre. B.
[3] La princesse Amélie, sœur de Frédéric. Cl.

qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls? J'y mets aussi madame Denis. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitants de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite! Mon ame se partage entre vous et Frédéric-le-Grand.

1622. A M. DARGET.

A Sans-Souci, ce 9 ou 10 1750.

Mon cher ami, vous êtes tout ébaubi de recevoir de moi une lettre datée de Sans-Souci. Madame la margrave a bien voulu permettre que j'eusse l'honneur de l'y suivre; mais, par malheur, elle y a eu un

accès de fièvre. Si le maître de la maison eût été là [1], elle n'y serait pas tombée malade. J'ai apporté avec moi le troisième tome du philosophe de la vigne.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux :
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lyre.
Ce feu, que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modela
Notre première mijaurée,
Ce feu, cette essence sacrée
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc tout en cette contrée!
Ou bien, du haut de l'Empyrée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur le rivage de la Sprée,
Et sur le trône d'Attila;
Le feu roi, s'il voyait cela,
En aurait l'ame pénétrée.

Le philosophe de Sans-Souci n'aura pas quinze jours à employer à mettre ce volume dans sa perfection; mais quand il y travaillerait trois mois, il n'aurait rien à regretter. Il ne faut pas qu'il y ait un doigt trop long, ni un ongle mal fait à la Vénus de Médicis. Les statues qui ornent les jardins ne vaudront pas les monuments de la bibliothèque. Que d'esprit, et de toutes sortes d'esprit! Et où diable a-t-il pêché tout cela? Et comment imaginer qu'il y ait tant de fleurs dans vos sables, et comment tant de graces avec tant d'occupations profondes! Je crois que je rêve. J'ai écrit à du Vernage : j'ai, Dieu merci, donné ma démission de tout : je ne veux plus tenir

[1] *Si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Jean, XI, 21. B.

qu'à Frédéric-le-Grand. Bonsoir! je ne sais pas trop les jours de poste. Ce chiffon arrivera à Stettin quand il pourra.

P. S. Il pleut des fièvres. J'ai deux domestiques sur le grabat. Je me sauve par les pilules de Stahl. Je suis constant.

1623. A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Potsdam, le 10 août.

Dans ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la Victoire
Vos compliments sont parvenus.
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus;
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre graces à Vénus [1].

S'il vous remerciait lui-même, madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

1624. A MADAME DENIS [2].

Potsdam, le 11 août.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'Argental et de Thi-

[1] Voyez page 448. B.
[2] Voyez ma note, tome LII, page 402. B.

bouville. *Rome sauvée* ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève Lekain [1] jouerait très bien; mais la conjuration de Catilina n'est bonne que pour messieurs de l'Université, qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer, à Paris, sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines, et des jurisconsultes. D'ailleurs il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain; et, si j'étais là, l'envie y serait aussi avec ses sifflets.

Le *Catilina* de Crébillon a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on serait las de Cicéron et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de Louis XIV n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du *Catilina* de Crébillon. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple, on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'Adhémar que je pense effi-

[1] Voyez la note, page 440. B.

cacement à lui et à ses desseins[1]; il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que, quand je pris congé de madame de Pompadour à Compiègne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grace; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas.* Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de Pompadour que Mars a reçu, comme il le devait, les compliments de Vénus[2].

Madame la margrave de Bareuth est ici; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

1625. A MADAME DENIS.

A Charlottenbourg, le 14 août.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre

[1] Voltaire contribua à le faire agréer à la margrave de Bareuth comme grand-maître de la maison de cette princesse. Cl.

[2] Voyez la lettre précédente. Cl.

mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné, comme à Heurtaud [1], les petits vers galants que sa majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre [2]; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le *levant* et le *couchant* auprès de lui, si vous y consentez; et il sera, lui, dans son *midi*, fesant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode, à Potsdam, que de la façon d'un habitué de paroisse, à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi j'irais, sur la fin de cet automne, faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir [3] sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de

[1] Admis dans la troupe de la margrave de Bareuth (voyez la lettre 1678), puis dans celle de Frédéric. B.

[2] Voyez page 433, texte et note. B.

[3] Herculanum était connu dès 1720; mais dans les fouilles de 1750 on venait de découvrir un théâtre. B.

mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie, vous y auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi, notre maître, y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie; mais il serait affreux de vivre sans vous.

1626. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottenbourg, le 20 août.

Mes chers anges, si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir *Phaéton*, dont les décorations seront de glace, que tous les jours sont des fêtes, que d'Arnaud a fait jouer son *Mauvais riche*[1], et qu'il a été jugé ici, pour le fond et pour les détails, tout comme à Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution que je ne suis ébloui de nos fêtes; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur

[1] Cette comédie avait été représentée à Paris, sur un théâtre de société, en février 1750. Lekain y joua le rôle de l'*amoureux*, et Voltaire, qui le vit alors pour la première fois, devina tout ce qu'il devait être un jour. Cl.

d'une vie tranquille, malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à Marc-Aurèle, à cela près que Marc-Aurèle ne fesait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellents, quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à Marmontel, ou à d'Arnaud, ou à ma nièce[1]. Il ne m'envoie point aux carrières[2], pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cæsar est supra grammaticam*. César écrivait comme il combattait. Frédéric joue de la flûte comme Blavet, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son *Histoire de Brandebourg* sera un chef-d'œuvre, quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui; voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous

[1] Madame Denis, qui détestait Frédéric, et que celui-ci payait de retour, prédit à son oncle que le philosophe de Sans-Souci le ferait mourir de chagrin. Voyez le premier alinéa de la lettre du 18 décembre 1752, à madame Denis. Cl.

[2] Comme Denis y envoyait Philoxène. Cl.

les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grace d'encourager madame Denis à venir avec moi s'établir au mois de mars, à Berlin, dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure, à Paris, une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer; le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que, la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France, après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en

ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon ame; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre, conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu.

1627. A MADAME DENIS.

A Berlin, le 22 août.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de *Phaéton;* c'est un peu Phaéton travesti [1]. Le roi a un poëte italien, nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte, ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau-de-vie, au lieu d'eau d'Hippocrène, et, dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora Astrua [2] et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos ponts-neufs que

[1] Le véritable *Phaéton* est un opéra de Quinault et de Lulli. Cl.

[2] Jeanne Astrua ou Astroa, née à Turin vers 1725, morte en 1758; cantatrice, dont Colini parle dans *Mon séjour auprès de Voltaire*. B.

vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dâmes, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701; vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de Bareuth voudrait bien attirer auprès d'elle madame de Graffigni, et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut, de plus, savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareuth. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareuth opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la Péruvienne [1], elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère à son âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux; mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de *la*

[1] Madame de Graffigni; voyez lettre 1578. B.

Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions, sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez malavisé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné, qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

1628. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Berlin, 23 août 1750.

J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris; l'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon estime. Si j'étais madame Denis, je penserais de même; mais étant ce que je suis, je pense autrement. Je serais au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi, et comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher? Non, mon cher Voltaire, si je pouvais prévoir que votre transplantation pût tourner le moins du monde à votre désavantage, je serais le premier à vous en dissuader. Oui, je préférerais votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous voir. Mais vous êtes philosophe, je le suis de même; qu'y a-t-il de plus naturel, de plus simple et de plus dans l'ordre, que des philosophes faits pour vivre ensemble, réunis par la même étude, par le même goût, et par une façon de penser semblable, se donnant cette satisfaction? Je vous respecte comme mon maître en éloquence et en savoir; je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où on vous estime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a le cœur reconnaissant? Je n'ai point la folle présomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses, la grandeur, et la magnificence, font une ville aimable, nous le cédons à Paris.

Si le bon goût, peut-être plus généralement répandu, se trouve dans un endroit du monde, je sais et je conviens que c'est à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce goût partout où vous êtes? Nous avons des organes qui nous suffisent pour vous applaudir, et en fait de sentiments nous ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai respecté l'amitié qui vous liait à madame du Châtelet, mais après elle, j'étais un de vos plus anciens amis. Quoi! parceque vous vous retirez dans ma maison, il sera dit que cette maison devient une prison pour vous? Quoi! parceque je suis votre ami, je serais votre tyran? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là; que je suis fermement persuadé que vous serez fort heureux ici tant que je vivrai, que vous serez regardé comme le père des lettres et des gens de goût, et vous trouverez en moi toutes les consolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime. Bonsoir. FÉDÉRIC.

1629. A MADAME DENIS.

A Berlin, le 24 août.

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon ame, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré, en vous parlant de l'aventure d'un cul, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions malhonnêtes.

Un marquis de Montperni, attaché à madame la margrave de Bareuth [1], et qui est venu avec elle, tombe très dangereusement malade. Il est catholique; car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé

[1] En qualité de chambellan. B.

du salut de son maître, va chercher le viatique: un prêtre arrive; Montperni, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte; il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une posture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; Montperni lui parle de seringue; le prêtre se fâche; Montperni l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de Montperni prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me suit partout. D'Arnaud fait des stances à la glace, pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit, parceque le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer *Rome sauvée.* Vous ne vous

douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince Henri, frère du roi, et la princesse Amélie, sa sœur, récitent très bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaîté aux soupers des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame, qui ne sait plus où elle en est.

1630. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 août.

Jugez en partie, mes très chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre[1] que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très sages, très éloquentes, et très fortes raisons que ma nièce alléguait, sur un simple pressentiment. Je lui envoie cette lettre; qu'elle vous la montre: lisez-la, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de Trajan ou de Marc-Aurèle. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abîme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah, mes chers anges! ayez pitié

[1] Celle du 23 août, ci-dessus, page 455. B.

des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé; mais autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée; aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je résiste? comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du *Mondain*, c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infames superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler? Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à *Zulime*, à *Adélaïde*, à *Aurélie;* mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Prusse que six semaines; je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous, que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté, auprès de mon Marc-Aurèle, le peu de jours qui me restent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de *Phaéton*, ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux

victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'Argental conserve sa santé; que M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, fassent à Neuilly des soupers délicieux; que M. de Pont de Veyle se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir; c'était à-la-fois le carrousel de Louis XIV, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus [1], grace à........ Quatre quadrilles, ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans, et de Grecs, entrant dans la lice, et en fesant le tour au bruit de la musique guerrière; la princesse Amélie entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle; le tout terminé par un souper à dix tables, et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires, et la paix de Dresde,

[1] Voltaire, sorti de Paris le 25 ou le 26 juin 1750, n'y rentra que le 10 février 1778. Cl.

étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de Pont de Veyle avouera sans peine que Frédéric-le-Grand est plus grand que Louis XIV. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

1631. A M. DARGET.

A Potsdam, août 1750.

Je n'ai point vu le bal, mais le carrousel était digne de Frédéric-le-Grand : je croyais être dans le pays des fées. Ce que j'ai admiré le plus, c'est l'ordre qui a régné dans une fête où il devait y avoir vingt têtes cassées. Je suis plus idolâtre que jamais de votre maître, et chaque jour m'enchaîne par de nouveaux liens. Cher ami, vivons ici : admirons et aimons.

1632. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Août.

Mon *héros*, cette lettre partira quand il plaira à Dieu; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai, cette fois-ci, ni de l'ancienne Rome, ni de Cicéron, ni de Louis XIV; mais, puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres a à essuyer en France; mais vous savez, en gé-

néral, que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirey, et le théatin Boyer m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle se prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de Fleuri? C'était la plaisanterie très innocente du *Mondain*, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. Le garde des sceaux de Chauvelin me poursuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prusse un asile honorable; mais j'avais promis à madame du Châtelet, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole; je revins auprès d'elle, et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que, si quelque hasard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de Fronsac[1]. C'était là un de mes châteaux en Espagne; mais je me suis trouvé à Paris un objet de

[1] Louis-Antoine-Sophie de Vignerod Duplessis Richelieu, duc de Fronsac, fils unique du duc, depuis maréchal de Richelieu, né le 4 février 1736, marié, le 25 février 1764, à Adélaïde-Gabrielle de Hautefort, mort en 1791. Il était père du duc de Richelieu qui a été ministre de Louis XVIII. C'est le duc de Fronsac qui est le héros d'un épisode d'une satire de Gilbert; voyez aussi page 471. B.

jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé *le Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac[1], et envoya le manuscrit à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais, n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur; et que madame du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour madame de Boufflers; que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à monsieur le dauphin et à ses filles. Le théatin Boyer a donné encore de moi à monsieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de Pompadour; mais tous les gens de lettres fesaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des académies contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson, lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît pour son ancien camarade de collége ce que M. de Maurepas m'avait promis, avant

[1] P.-Jos. de la Pimpie, chevalier de Solignac, né à Montpellier en 1687, mort à Nanci en février 1773. Cl.

qu'il lui plût de me persécuter; c'était de me faire entrer dans l'académie des sciences et dans celle des belles-lettres [1], comme associé libre ou surnuméraire. La grace était petite; je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle, en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741; mais, malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances, le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize [2] années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels, et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-temps [3]. Le roi de Prusse me traite aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre [4] que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité, s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais, m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, désespérerait une femme, je consens à me priver de ma nièce; je lui laisse à Paris ma maison, ma vaisselle d'argent, mes chevaux; j'augmente sa fortune.

[1] Maurepas et Boyer étaient membres de ces deux académies où Voltaire ne fut jamais admis. Cl.

[2] Lisez *quatorze*. Cl.

[3] Voltaire était allé à Berlin en 1740 et en 1743. B.

[4] Celle du 23 août 1750. Cl.

Il fallait bien que j'acceptasse une pension du roi, parceque les autres en ont, parceque les déplacements coûtent cher; parceque, lorsque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une pension d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reste, le roi de Prusse m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis surtout de mon temps; je ne suis gêné en rien. Croiriez-vous bien, monseigneur, que les reines[1] m'ont dit de venir dîner ou souper chez elles quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très rarement? Les soupers avec le roi sont très agréables; je m'y amuse; cela tient l'esprit en haleine. La conversation est souvent très instructive, et nourrit l'ame. Je m'en dispense quand ma très mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal[2], il peut vous dire comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient surtout à une santé aussi délabrée que la mienne.

Maupertuis est devenu, à la vérité, insociable, mais Algarotti et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on ima-

[1] La mère et la femme de Frédéric: voyez ma note, tome LIV, page 407. B.

[2] Le maréchal Keith. Cl.

giner sur la terre? Elle l'est au point que la considération nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix, et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie, pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le *Siècle de Louis XIV* que pour me préparer les voies, en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate, que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage; je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis XIV avec un électeur de Brandebourg; ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage [1], mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui, et moi j'ai fait le

[1] Les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg*. Cl.

Siècle de Louis XIV pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'état, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis XIV; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur; j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune, et mes desirs. Ces desirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de Pompadour, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'Argenson, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'académie des sciences et des in-

scriptions, après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation ?

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi à Paris; et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée et par les gens de lettres et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte ?

Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de Pompadour ma situation et mes raisons ? ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne m'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé : *la Voix du sage et du peuple*; écrit qui en a fait éclore tant d'autres[1], comme *la Voix du pape*, *la Voix du prêtre*, *la Voix du laïque*, *la Voix du capucin*, etc.

Celui qu'on m'imputait soutenait les droits du roi; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses

[1] Voyez ma note, tome XXXIX, page 341. B.

droits; et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais au moins madame de Pompadour et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle? Si elle est piquée de ma désertion, si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis bien; mais, si elle croit que je puisse être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourriez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parceque j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations, employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et, si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui desire passionné-

ment de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable, pour vous, qui me protégez, et pour moi, qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'état, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de *Rome sauvée*, malgré mes serments.

J'ai fait à cette *Rome* tout ce que j'ai pu; je vous demande en grace de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira, si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des Français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec sûreté de ses volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du *Siècle de Louis XIV*. Je suis enchanté que son caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendresse pour elle, et mon extrême attachement pour vous, sont les seules raisons qui puissent me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque temps, à la cour d'un grand roi, à

la nécessité d'amortir l'envie; je donnerai le reste à l'amitié, si pourtant ce reste peut encore être quelque chose, si mes maux ne me jettent pas enfin dans un état absolument inutile à la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien cruelle, ou d'une mort prompte. En ce cas, je souffrirai mes maux très patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monseigneur; jouissez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre considération personnelle. Soyez père heureux[1] et heureux grand-père. La philosophie et les belles-lettres amuseront les moments que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaisirs, et vous ferez toujours ceux de la société. Vous serez le seul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'estime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, monseigneur; je ne sais si je vaux Saint-Évremont; mais quel plaisant *héros*[2] que son comte de Gramont! et que sont les d'Épernon et les Candale au prix de vous! Adieu, mon *héros*, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de La

[1] Le duc de Fronsac, qui détestait son père, ne rougissait pas d'en parler avec mépris. Louis XV lui en ayant demandé un jour des nouvelles, pendant la maladie pour la guérison de laquelle on l'enveloppa d'une peau de veau fraîche, le duc de Fronsac répondit : Hélas! sire, mon père n'est plus qu'un *vieux bouquin relié en veau et doré sur tranche*. Cl.

[2] Saint-Évremont dit, dans une de ses lettres au comte Philibert de Gramont, mort au commencement de 1707 : Jusqu'ici vous avez été *mon héros*, et moi votre philosophe... Cl.

Mettrie; j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'*Histoire de Brandebourg*, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de La Mettrie. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me mander si *le vin de Hongrie se gâte sur mer;* s'il ne se gâte pas, La Mettrie partira; s'il se gâte, La Mettrie restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché!

1633. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1er septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'août. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu près de tout, dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais, dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre com-

mencée et prête à cacheter; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux postes par semaine; souvent même les lettres d'une poste attendent à Wesel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre[1] du roi de Prusse, que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui ne doivent pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut, depuis seize ans, me consoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr

[1] Du 23 août 1750. B.

d'un sort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose, c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au sujet d'un officier français[1], condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grace. Je ne savais pas que cette grace avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très belles actions sans en avertir son monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, à une vieille dame[2] de la cour que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout-à-fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injustice despotique du feu roi; il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père, ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, comment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne suis pas moins affligé; je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse, et, si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les pre-

[1] Il s'appelait Courtils; voyez ce qu'en dit Voltaire, t. XL, p. 76. B.

[2] La baronne de Knipausen; voyez tome XL, page 43. B.

miers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie; je resterai chez lui, pendant son absence, pour quelques arrangements littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre, et le pape; mais, si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon; rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Écrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé [1] que je n'avais ici ni *Zulime* ni *Adélaïde*, mais j'ai *Aurélie*. Le roi de Prusse est de votre avis; il trouve que *Rome sauvée* est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber, à Paris, cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de *Catilina*, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental; à votre famille, à vos amis. Soit que je voie Rome ou non, je vous embrasserai sûrement, cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse, et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus et aux vertus de Marc-Aurèle?

[1] Lettre 1630. B.

1634. A M. FORMEY[1].

Le 9 septembre.

Ma mauvaise santé, monsieur, et encore plus celle de madame la margrave de Bareuth, m'ont empêché de venir vous voir. Voilà tout ce que j'ai de mes guenilles imprimées. Je n'ai jamais fait d'édition complète. Je voudrais que toutes celles qu'on s'est avisé de faire fussent dans le feu. On est inondé de livres; j'ai honte des miens.

Je m'occupe à présent, comme je peux, à corriger l'édition de Dresde. Plus on avance en âge, plus on connaît ses fautes.

Votre très humble... VOLTAIRE.

1635. A MADAME DENIS.

Berlin, le 12 septembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de Hugues Capet? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint-Barthélemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'Opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont

[1] Jean-Henri-Samuel Formey, né à Berlin le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés français, membre puis secrétaire-perpétuel (pour les belles-lettres) de l'académie de Berlin, est mort le 8 mars 1797. Il avait publié, en 1789, des *Souvenirs d'un citoyen*, en deux volumes petit in-8°. On y trouve une trentaine de lettres de Voltaire qui n'ont eu place dans ses *OEuvres* que depuis 1829. Voltaire s'est quelquefois égayé sur Formey; voyez tome XXXIX, page 511; et XL, 596. B.

je vous ai déjà dit un petit mot; remarquez en passant qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de Maures, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune Scipion. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de Scipion ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons joué *Rome sauvée* sur un petit theâtre assez joli que j'ai fait construire dans l'antichambre de la princesse Amélie. Moi, qui vous parle, j'ai joué Cicéron. J'aurais bien voulu que le marquis d'Adhémar eût été là en César, et que M. de Thibouville eût joué son rôle de Catilina; mais on ne peut pas avoir tout.

Nous avons eu l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. Quinault n'a plus à se plaindre [1]; Racine a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, si vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici sont dignes du temps de Hugues Capet; mais, en vérité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre [2] du roi de Prusse.

[1] Allusion à l'opéra de *Phaéton* refait par Villati. Cl.
[2] Du 23 août 1750. Cl.

J'ai écrit à notre cher d'Argental. J'ai dit à Algarotti que nous avions lu ensemble, à Paris, son *Congresso di Citera;* il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux-arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

1636. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame Denis doit vous en avoir rendu une; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape; mais, pour le roi de Prusse, cela est impossible. Je n'irai point en Italie, cet automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre; j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parceque vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai, par conséquent, dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmants quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi de vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter Frédéric-le-Grand comme le Saint-Père; je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de Lekain. Pour nous, nous

jouons ici *Rome sauvée* sans tracasserie; je gronde comme je fesais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essaierai le rôle d'Aurélie, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'Argental. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pilules de Stahl. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues? bagatelles. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs sibarites. Vive le roi de Prusse, il va à Kœnisberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi des nouvelles de la santé de madame d'Argental.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

1637. A M. LE DUC D'UZÈS [1].

A Berlin, le 14 septembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monsieur le duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remerciements. Vous ne pouvez as-

[1] Charles-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, né le 11 janvier 1707. Nommé brigadier des armées du roi, en 1734, après avoir été blessé à la bataille de Parme de deux coups de feu, dont l'un lui creva l'œil droit, et l'autre lui cassa l'épaule gauche, il fut reçu duc et pair au commencement de 1740, et mourut le 3 février 1762. CL.

surément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a que du vide dans toutes les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs : elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'ame jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parcequ'il joint à toutes ses grandes qualités celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui tant qu'a vécu madame du Châtelet, dont je vois avec consolation que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de La Vallière [1], votre sœur, et madame de Luxembourg [2], m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire des thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'académie de Dijon; mais, sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont *épuré les mœurs* [3].

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talents; mais de quoi n'abuse-

[1] Anne-Julie de Crussol d'Uzès. B.

[2] Magdelène-Angélique de Neuville-Villeroi, mariée, en 1750, au maréchal de Luxembourg. CL.

[3] Voyez ma note, tome XXXIX, page 365. B.

t-on pas! J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parcequ'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces Dijonnais que toutes les académies sont ridicules, parcequ'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une méprise et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu [1]. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur*, comme dit Montaigne [2]; ses imaginations élancent les miennes. Madame du Deffand a eu raison d'appeler son livre *de l'Esprit sur les Lois*; on ne peut mieux, ce me semble, le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés; c'est un des mérites de notre siècle que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraissez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain, et vous pensez surtout *en magnanime pair de France*. Vous m'annon-

[1] Voltaire avait pris sa défense; voyez tome XXXIX, page 329. B.

[2] « C'est un roide jouteur; il me presse les flancs, me pique à gauche et dextre: ses imaginations eslancent les miennes. » (Montaigne, livre III, chap. 8.) B.

cez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma discrétion, et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je suis, avec beaucoup de respect, etc.

1638. A M. G.-C. WALTHER.

19 septembre 1750.

Je vous adresse, mon cher Walther, un exemplaire de votre édition que j'ai enfin trouvé le temps de corriger. J'y joins des pièces nouvelles qui ont été imprimées à Paris depuis la publication de votre dernier volume.

Vous trouverez marquées, avec des papiers blancs, toutes les fautes d'impression. J'ai fait refaire de nouvelles feuilles à quelques endroits qui étaient imprimés sur des copies trop défectueuses; j'ai ajouté deux feuillets au commencement du troisième tome; j'ai inséré deux feuilles entières au tome second; il y a un nouveau feuillet pour le tome troisième, page 224, un autre nouveau feuillet, page 137, beaucoup de pages presque entières corrigées à la main, beaucoup de passages rétablis.

Je vous envoie trois exemplaires de ces feuilles nouvelles que j'ai fait imprimer ici, et que j'ai insérées dans votre exemplaire. Je vous prie de vouloir bien faire relier trois exemplaires complets avec ces additions, et conformément à celui dont vous resterez en possession, et qui vous servira de modèle.

Vous me tiendrez ces trois exemplaires prêts, et vous me les enverrez à la fin d'octobre à Berlin, par les chariots de poste.

A l'égard de l'exemplaire corrigé qui doit vous rester, et qui sera votre modèle, voici ce que vous pourriez faire. Je vous conseillerais de réformer toute votre édition sur ce plan autant que vous le pourrez, d'y ajouter un nouveau titre qui annoncerait une édition nouvelle plus complète et très corrigée. J'y ferais une nouvelle épître dédicatoire à madame la princesse royale, et une nouvelle préface. Je serais alors autorisé, par les soins que vous auriez pris, à vous soutenir contre les libraires de Hollande, et à faire valoir votre ouvrage; je le ferais annoncer dans les gazettes comme le seul qui contient mes œuvres véritables. Je vous exhorte à prendre ce parti. Je crois que c'est le seul moyen de faire tomber les éditions de Hollande, et de décrier ces corsaires. Je ne peux vous dissimuler que votre édition est décriée en France; mais quand vous l'aurez un peu corrigée par le moyen que je vous indique, et avec les secours d'un correcteur habile, je ferai entrer dans Paris tant d'exemplaires que vous voudrez, et je vous procurerai un débit très avantageux.

Je comptais vous parler de tout cela à Dresde au mois d'octobre prochain, et j'avais surtout la plus forte envie de faire ma cour à madame la princesse royale. J'étais venu en Allemagne dans l'espérance d'admirer de plus près cette princesse qui fait tant d'honneur à l'esprit humain, et qui étonne également la France et l'Italie; mais je suis obligé de re-

tourner en France, et ce ne sera que l'année prochaine que je pourrai contenter le desir extrême que j'ai toujours eu de me mettre aux pieds de cette respectable princesse. Si vous pouvez par quelque voie lui faire parvenir mes sentiments, je vous serai beaucoup plus obligé encore que de la réforme que je demande à votre édition. Je suis tout à vous.

VOLTAIRE,
chambellan du roi de Prusse.

1639. A MADAME DE FONTAINE.

A Berlin, le 23 septembre.

Quand vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets, vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère[1] ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et, puisque *Mahomet* m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape[2] que nous avons; mais vous et votre sœur vous

[1] Voyez une note de la lettre 1620. B.

[2] Benoît XIV (Lambertini). CL.

me rappelez en France; je vous sacrifie le Saint-Père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize[1] ans; il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à son nom; qu'il avait gagné cinq batailles; qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds. Tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'Arnaud des vers[2] qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris, il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non; de plus, c'est toujours des vers; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres, que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs d'Arnaud est un bon diable qui, par-ci par-là, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût; il se forme; et, s'il arrive qu'il se déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes.

[1] De quatorze ans. Cl.

[2] Voyez page 432. B.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autres Parisiennes vous pensez que je suis en Laponie; sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats; et que, pour trois ou quatre degrés du soleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens du haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi, à Paris[1], des *Mahomet;* mais moi je joue à Berlin des *Rome sauvée*, et je suis le plus enroué Cicéron que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons; voilà le grand point. Ma santé est à peu près comme elle était à Paris; et, quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Prusse; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand qui se met à table sans manger, et qui y est de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot!

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui, avec cela, n'avez point de santé! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes compliments à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très tendrement. J'écris[2] à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

[1] Rue Traversière. Cl.

[2] Cette lettre est perdue. Cl.

1640. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 23 septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'Argental, mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'Argental pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute, cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon Français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme *Chie-en-pot-la-Perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire; c'était un homme qui quitta Paris parceque les petits garçons couraient après lui; il alla à Lyon par la diligence; et, en descendant, il fut salué par une huée de polissons. Voilà à peu près mon cas. D'Arnaud fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les feuilles: *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie.* Un chambellan [1] de la princesse de Bareuth, bon catho-

[1] Voyez ma note sur la lettre 1629. B.

lique, ayant la fièvre et le transport au cervéau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cul; et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime: *Vers de l'illustre Voltaire sur le cul d'un chambellan de Bareuth, et sur son extrême-onctiòn.* Ainsi je porte glorieusement les péchés de d'Arnaud et de Tinois; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de Tinois, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte; et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie; car, quoique les vers aient l'air à peu près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement, il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux, à moi qui suis, à mon corps défendant, un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Protestez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame Doublet[1], contre les impertinents qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire; c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre Frédéric, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines, et on travaille chemin fesant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois

[1] Voyez la note, tome LIV, page 474. B.

semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape[1].

Nous jouâmes avant-hier *Rome sauvée;* le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les *Catilinaires.* Ce n'est pas milord Tyrconnell, c'est l'envoyé[2] d'Angleterre. Il m'a fait de très beaux vers anglais sur *Rome sauvée;* il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres; madame la chancelière[3] en est fort contente. Nos d'Aguesseaux aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je suis un bavard; je vous aime de tout mon cœur.

1641. A M. G.-C. WALTHER.

A Berlin, ce 28 septembre 1750.

On m'a dit, monsieur, que l'on avait publié sous mon nom, dans les gazettes, des vers qu'un jeune Français a faits ici pour des dames de Berlin. Il y a long-temps que je suis accoutumé à de pareilles méprises; mais on a publié ces vers comme adressés à son altesse royale madame la princesse Amélie, et cette méprise est trop forte[4].

Permettez-moi de me servir de cette occasion pour

[1] Voltaire témoigna toujours un grand desir de voir l'Italie; et il paraît que d'Argental l'avait détourné d'en faire le voyage. B.

[2] Charles Hanbury Williams, né en 1709, mort le 2 novembre 1759. Ses *OEuvres en vers et en prose* ont paru, à Londres, en 1822, 3 vol. in-8°. Cl.

[3] Madame de Coccéji. Cl.

[4] Voyez la lettre qui précède. B.

faire sentir au public combien on lui en impose en mettant souvent sur mon compte des ouvrages que je n'ai jamais lus. Il n'y a pas jusqu'aux compilateurs hollandais de mes prétendues œuvres qui ne les aient défigurées par les plus absurdes imputations. C'est un inconvénient attaché à la littérature; et tout ce que je peux faire, c'est de me servir des papiers publics, et surtout des gazettes sages et autorisées, pour réclamer contre un abus dont tous les honnêtes gens se plaignent, et qui demande d'être réprimé par les magistrats.

Vous me ferez beaucoup de plaisir de rendre ma lettre publique. Je suis parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

1642. A M. FORMEY.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur, Dieu vous bénira, puisque, étant philosophe, vous faites des vers[1]. Je voudrais bien, moi qui ai fait trop de vers, être aussi philosophe. Mais, depuis quelque temps, je mets toute ma philosophie à croire que deux et deux font quatre, et que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Je doute de tout ce qui n'est pas de cette évidence, et je le répète sans cesse: *Vanitas vanitatum, et* metaphysica *vanitas*[2]. Si quelqu'un est capable de m'éclairer dans ces abîmes, c'est vous.

[1] Formey, après une représentation de *Rome sauvée,* pour laquelle il avait demandé des billets, avait adressé à Voltaire des vers en remerciement. B.

[2] Ecclésiaste, chap. 1, v. 2. CL.

Je vous remercie de votre livre [1]; il me paraît que vous défendez votre cause avec une grande sagacité, mais ce n'est pas à moi de la juger.

Je me borne à tâcher de mériter les marques d'amitié que vous me donnez, et à vous assurer de la sensibilité avec laquelle je suis, etc... VOLTAIRE.

1643. A M. LEKAIN.

A Potsdam, ce 7 octobre 1750.

Que ne puis-je vous être bon à quelque chose, mon cher monsieur! que ne puis-je être témoin de vos succès, et contribuer de ma faible voix à vous faire avoir les récompenses que vous méritez! Je n'ai pas manqué d'écrire à Berlin (où je ne vais presque jamais) pour faire réussir la petite affaire que vous m'avez proposée. Si j'en viens à bout, je vous le manderai; mais si vous ne recevez point de lettres de moi, ce sera une preuve que je n'aurai pas eu le bonheur de réussir. Ce ne sera pas assurément faute de zèle; j'en aurai toujours un très vif pour tout ce qui vous regarde, et vous pouvez compter sur l'estime et l'amitié de V.

1644. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Dans votre Parnasse de Pharasmane, ce 8 octobre.

Vous êtes *roi sévère, et citoyen humain* [2];
Vous l'avez dit; la chose est véritable.
Comme roi, je vous sers; vous m'admettez à table
En qualité de citoyen;

[1] C'était, autant que je puis me le rappeler, mes *Pensées raisonnables*. (*Note de Formey.*)

[2] Voyez ci-après une note de la lettre 1666. B.

Et comme un être fort humain,
Vous excusez un misérable
Qui ne put assister à ce souper divin,
Par la raison qu'il souffrait comme un diable.

Daignez, grand homme, daignez, sire, me pardonner. Je ne vous dirai pas: Plaignez-moi, car je ne souffre pas plus ici qu'ailleurs, et j'y suis beaucoup plus heureux. On est heureux par l'enthousiasme, et vous savez si vous m'en inspirez. Vous, sire, et le travail, voilà tout ce qu'il faut à un être pensant. Continuez à faire de beaux vers, mais ne mettez jamais la tragédie de *Sémiramis* en opéra italien, quand même madame la margrave vous en prierait; c'est un ouvrage diabolique.

Quelque jour vous ferez *Conradin* en trois actes, et nous la jouerons.

Je me prosterne devant votre sceptre, votre lyre, votre plume, votre épée, votre imagination, votre justesse d'esprit, et votre universalité.

1645. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam; le tumulte des fêtes est passé, mon ame en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement, au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et de princes. Je ne pouvais

m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé[1], ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie; je vous ai sacrifié sans remords le Saint-Père et la ville souterraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous, à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues, dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître! Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme madame de Rothembourg, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O destinée! comme vous arrangez les événements, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

[1] Voyez tome XL, page 86. B.

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion [1]. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très mal fait de vous quitter, mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

1646. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 octobre.

Mon cher ange, il faut que je fasse ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine sur trois cents lieues, et je vous ai vu sur le point d'en faire deux mille [2]; et assurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne seriez pas revenu sur une de mes lettres comme je reviens sur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre Monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me sera plus aisé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me transplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer *la Mort de César*. Nous avons déterré un très bon acteur dans le prince Henri, l'un des frères du roi. Nous bâtissons ici des théâtres aussi aisément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chie-en-pot-la-Perruque* est ici plus

[1] On prétendait que Voltaire, cessant d'être *Français*, s'était fait *Prussien*. Cl.

[2] Voyez tome LIII, page 42. B.

content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus caressé qu'il ne le mérite :

« *Nisi* quod non simul esses, cætera lætus. »
Hor., lib. I, ep. x, v. 50.

Il vous apportera bientôt des gouttes d'Hoffman, des pilules de Stahl. Si mon voyage contribuait à la santé de madame d'Argental et de vos amis, ne serais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de Lekain et des évêques[1] ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère, dans mon nouveau pays, ce que c'est que des évêques; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées[2] pour croire ne devoir rien à l'état dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aie donné le moindre sujet; le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et oc-

[1] Lekain, après avoir débuté le 14 septembre 1750, n'était pas encore admis à l'essai, et ne le fut que le 1er décembre, avec 100 francs par mois. Voyez la note de la lettre 1674. L'assemblée du clergé se refusait aux demandes du roi; voyez la note suivante. B.

[2] Un arrêt du conseil, du 15 septembre 1750, ordonnait, malgré les remontrances du clergé de France, de lever sur ses biens une somme de quinze cent mille francs pendant cinq ans. B.

cupée qui convient à-la-fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de graces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très grand et très puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien! mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point; non, je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue; le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume.

Préparez-vous à voir encore *Rome sauvée*, sur notre petit théâtre du grenier [1]; je me soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour Frédéric-le-Grand. Mille tendres respects au Bois de Boulogne [2].

[1] Au-dessus du second dans la maison qu'occupait Voltaire (et en son absence madame Denis), rue Traversière. Le Théâtre-Français était au faubourg Saint-Germain, dans la rue encore appelée *de la Comédie-Française*. B.

[2] Voltaire, pour désigner l'habitation de d'Argental, emploie indifféremment les expressions de *Bois de Boulogne*, *Porte-Maillot*, *Neuilly*. B.

1647. DU PRINCE LOUIS DE WURTEMBERG[1].

Stuttgard, ce 17 octobre.

J'ai reçu, monsieur, la lettre[2] dont il vous a plu m'honorer. J'y vois avec plaisir les raisons qui vous ont engagé à vous établir à la cour de Berlin ; elles sont dignes de vous, et d'un sage qui cherche son pareil; vous le trouverez sur le trône. Il est à même de répandre sa vertu sur un peuple innombrable, et toutes ses actions tendent à ce but élevé. Quel bonheur pour vous de pouvoir l'admirer, et de voir de plus près les rayons divins qui partent de son génie ! La Divinité a vengé la nature, en nous rendant un Marc-Aurèle.

Il est temps actuellement de plaider ma cause. Vous dites, monsieur, que je me suis expatrié, et vous ne voulez point entrevoir les raisons qui m'invitent à servir en France. J'imagine que j'y suis plus à même de rendre des services importants à ma patrie, que dans son sein même. Voilà, monsieur, ce qui m'y a engagé. Trouvez-vous encore que je lui sois rebelle, et oserez-vous encore me désapprouver ? Le but de tout homme de bien doit être le bonheur de ses concitoyens. Je puis vous assurer que ce sont là mes vues, et que jamais je ne m'en écarterai. Vous me dites encore que le séjour de Paris est plus fait pour moi que pour vous. Les plaisirs brillants qu'on y rencontre ne me tentent nullement. J'en cherche de plus solides, et celui d'oser et de pouvoir me respecter est le seul que j'envie. Les fêtes agréables dont Paris est surchargé me paraissent insipides et maussades. J'y trouve un vide affreux, indigne de tout homme qui pense. J'envisage Paris d'un côté tout opposé; c'est un théâtre immense. Les acteurs qui le montent ne sont pas tous égaux ; mais la représentation, la plupart du temps, en est fort comique. Le rôle que j'y veux remplir est difficile, mais il est convenable. Voilà mes plaisirs, monsieur; le dîner que vous me proposez n'est point de refus; au con-

[1] Voyez lettre 1611. B.
[2] Cette lettre est perdue. B.

traire, il me flatte infiniment. J'ai une grace à vous demander, et je suis persuadé d'avance que vous ne me l'accorderez pas; j'en conçois l'impossibilité; mais on me force à vous en parler. C'est la duchesse régnante [1], ma belle-sœur, qui est très sensible à votre souvenir, qui desirerait lire votre *Rome sauvée*, et vous fait sommer de la lui envoyer. C'est vous embarrasser cruellement. Il ne fait pas bon vous ennuyer plus long-temps; je finis donc en vous assurant de toute l'amitié et de tout l'attachement possibles, avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS, prince de Wurtemberg.

1648. AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 24 octobre.

Non seulement je suis un transfuge, mon cher *Catilina*, mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse, en vous disant que j'ai travaillé à *Rome sauvée*, que je me suis avisé de faire un opéra italien [2] de la tragédie de *Sémiramis*, que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages, et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas à *quia* en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule, et moi aussi, qu'à cinquante-six ans l'auteur de *la Henriade* s'avise de vouloir parler allemand [3] à des servantes de cabaret;

[1] Élisabeth-Frédérique-Sophie, fille unique du margrave de Brandebourg-Bareuth, et de Wilhelmine, sœur du roi de Prusse. Née le 1er septembre 1732, elle avait épousé, en 1748, Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, qui régna de 1737 à 1793. CL.

[2] Voltaire, dans sa lettre à d'Argental du 29 octobre 1754, dit que la margrave de Bareuth a fait de la tragédie de *Sémiramis* un opéra italien; il est à croire qu'il l'aura corrigé, et que c'est de cet opéra qu'il parle ici. B.

[3] L'auteur de *la Henriade*, vers 1751 ou 1752, écrivit quelques lettres

mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur; mais elle a des motifs si raisonnables, si légitimes, et, j'ose le dire, si respectables, qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre. *Catilina* et *le Duc d'Alençon* se recommanderont à vos bonnes graces, dans mon grenier[1], et les nouveaux rôles de *Rome sauvée* arriveront à ma nièce dans peu de temps; je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grace auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre? Nous étions faits pour courir les champs ensemble, comme les anciens troubadours. Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie partout où je me trouve, à Berlin, à Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince[2] et une princesse de Prusse, tous deux de la taille de mademoiselle Gaussin, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grace. Mademoiselle Gaussin est, à la vérité, supérieure à la princesse; mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux; il n'est nécessaire que pour la route. En qualité de bon patriote je suis un peu flatté de voir ce petit hommage qu'on rend à notre patrie, à

en allemand; le baron Charles d'Arnim, chambellan au service du roi de Prusse d'aujourd'hui, m'a dit, en 1825, avoir vu une de ces lettres. Cl.

[1] Voyez page 496. B.

[2] Le prince Henri et la princesse Amélie. Cl.

trois cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Kœnigsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire des niches.

A l'égard de la vie que je mène auprès du roi, je ne vous en ferai point le détail; c'est le paradis des philosophes; cela est au-dessus de toute expression. C'est César, c'est Marc-Aurèle, c'est Julien, c'est quelquefois l'abbé de Chaulieu, avec qui on soupe; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne, avec tous les petits agréments de la vie qu'un seigneur de château, qui est roi, peut procurer à ses très humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher *Catilina*, et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonnerez bien davantage. Dites à *César*[1] les choses les plus tendres. Gardez avec *César* un secret inviolable; cela est de conséquence. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

1649. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 27 octobre.

Mon *historiographerie* est donnée[2], mes anges; madame de Pompadour, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des graces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les

[1] Lekain; voyez la lettre 1619. B.

[2] A Duclos; voyez lettres 1331 et 1651. B.

éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur, et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra *Rome sauvée*, *Zulime*, *Adélaïde;* cela est bien honnête; et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que madame d'Argental viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous; je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam, quand vous êtes à Paris! Pourquoi tous les êtres pensants et bien pensants, les gens de goût, les bons cœurs, ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde! Quand vous reverrai-je? il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci, surtout dans les abominables campagnes de la Vestphalie; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du Nord, et on n'a jamais froid; car on est tout fourré dans son carrosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France, en hiver, parcequ'on y oublie, au mois de juin, qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre; mais, encore une fois, et cent fois, je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable, pour de bien

moins fortes raisons. Non seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire : *Le roi mon maître.* Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin ; je n'ai aussi qu'un seul desir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre ; et, s'il gelait plus tôt, je partirais plus tôt. Moi, qui redoutais tant le vent du Nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphyr. Que faites-vous cependant ? avez-vous reçu Lekain ? y a-t-il bien des tracasseries à la Comédie ? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit ? joue-t-on des opéra détestables ? fait-on de mauvaises chansons ? qui est-ce qui fait un plat discours à l'académie, en succédant à Gilles le philosophe [1] ? Duclos n'est-il pas historiographe ? mademoiselle Dumesnil boit-elle toujours pinte ? en perd-elle sa santé et son talent ? mademoiselle Gaussin croit-elle toujours être grande tragique ? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince ? Adieu, adieu, mes anges ; aimez-moi toujours un peu.

1656. A M. DARGET.

A Potsdam, octobre 1750.

Mon cher ami, la permission du roi de France est arrivée. Me voici votre compatriote et sous les lois du philosophe de Sans-Souci. Les lettres de Versailles sont un peu à la glace. On m'ôte mes charges, à la

[1] Fontenelle, qui ne fit place à un successeur qu'en 1757. B.

bonne heure; je sais confondre un petit mal dans un grand bien. J'attends votre retour avec la plus vive impatience pour écrire à M. du Vernay. *Vale.* Samedi.

1651. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 28 octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire; c'est précisément parceque je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien; j'aurais moins l'air de la flatterie; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à-la-fois[1] avait assurément bien raison; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers; je suis son grammairien, et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur

[1] Évangile de saint Matthieu, VI, 24; et de saint Luc, XVI, 13. B.

Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce *Siècle de Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument, à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos, après son *Histoire de Louis XI*. S'il est mon successeur en *historiographerie*, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'Histoire de son pays[1]. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père[2], parcequ'il était magnifique, et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendants retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin je lui ai dit : C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine;

[1] Voyez ma note, tome XL, page 88. B.

[2] Frédéric I[er]; voyez tome XXIII, page 28. B.

mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords, et sans amertume.

1652. A M. DARGET.

Mon cher confrère, votre laquais s'est enfui avant que j'aie ouvert le paquet le plus intéressant. Je viens de jeter les yeux sur l'épître du Salomon du Nord à son frère. Si tout le reste est du même ton, je n'aurai pas un coup de ciseau à donner à l'Hercule-Farnèse. L'épître est admirable en tout sens. Mon cher ami, tout ce que je vois et tout ce que j'entends me confirme dans la résolution que j'ai prise.

On a toujours la rage de m'envoyer de Paris des paquets énormes, qui ne valent pas dix lignes de ce que nous lisions hier. Quel exemple pour l'académie de Berlin, et que je voudrais que sa majesté me permît de lui chercher un homme de lettres qui fournît son académie de mémoires utiles, dans le goût du sien! le monde est rassasié d'x x et de courbes.

Quelle pitié de consumer son temps à calculer ce qui n'est pas notre bien, et que Cicéron est au-dessus d'Euler! *Vale.*

1653. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 6 novembre.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam *la Mort de César*, que le prince Henri est bon acteur, n'a point d'accent, et est très aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est

vrai;.... mais.... les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, science; la liberté y règne; il est l'ame de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée; mais.... mais.... opéra, comédies, carrousels, soupers à Sans-Souci, manœuvres de guerre, concerts, études, lectures; mais.... mais.... la ville de Berlin, grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de madame de Tyrconnell toujours pleine, et souvent trop;.... mais.... mais...., ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai: Mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentiments qui me rappellent à vous; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grace pour moi à M. d'Argental; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'Argens est allé se confiner à Monaco avec sa femme, qui est grande virtuose? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes.

Il y a ici, en récompense, un homme trop gai; c'est La Métrie. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention[1]. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit; il écrira demain le contraire, si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin! il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon c'est qu'il lui lit à présent l'*Histoire de l'Église*. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris *Rome sauvée?* mais.... mais.... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

1654. A M. DARGET.

Amice, credo hanc epistolam[2], quamvis grandem et verbosam, mittendam esse *philosopho sine cura*. Novum erit calcar ejus animo studii et consilii avido.

[1] L'*Homme machine*, imprimé dès 1748, un volume in-12. B.

[2] Probablement la lettre suivante. B.

Perspiciet quam difficile sit scribere, quanta cum sedulitate oporteat incudi opus suum sæpius reddere, et præsertim quantum gloriæ suæ, dicam etiam nostræ, intersit, ut qui maximus est in cæteris, maximus semper sit in hac ardua scribendi arte. Scribe illi; meam epistolam confidenter mitte. Loquere de me, et a me amatus, me redama.

1655. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je me confie, comme de raison, au plus honnête homme et au plus discret de votre royaume. Je ne suis venu ici que pour lui; j'ai tout abandonné pour m'attacher uniquement à lui; il me rend heureux; je compte passer le peu de jours qui me reste à ses pieds. Je ne dois rien lui cacher.

D'Arnaud a semé la zizanie dans le champ du repos et de la paix. Il a fait confidence à monseigneur le prince Henri du tour cruel qu'il voulait me jouer à Paris, et il a abusé de la confiance dont son altesse royale l'honore pour le tromper et pour se ménager, à ce qu'il prétendait, une ressource et une excuse, lorsque la calomnie serait découverte. Le respect pour votre majesté me défend d'entrer dans les détails de la conduite de d'Arnaud. Mais, sire, voyez ce que vous voulez que je fasse. J'ai passé par-dessus les bienséances de mon âge; j'ai représenté des rôles pour la famille royale; j'ai obéi avec joie aux moindres ordres que j'ai reçus, et, en cela, je crois avoir fait mon devoir; mais puis-je jouer la comédie chez monseigneur le prince Henri avec d'Arnaud, qui

m'accable de tant d'ingratitude et de perfidie? Cela est impossible. Mais je ne veux pas faire le moindre éclat; je crois que je dois garder surtout un profond silence. Il me semble, sire, que si d'Arnaud, qui va aujourd'hui à Berlin dans les carrosses du prince Henri, y restait pour travailler, pour fréquenter l'académie, en un mot, sur quelque prétexte, je serais par là délivré de l'extrême embarras où je me trouve. Son absence mettrait fin aux tracasseries sans nombre qui déshonorent le palais de la gloire, et troublent l'asile du repos le plus doux. Je m'en remets à la prudence, à la bonté de votre majesté. Je ne parlerai pas même à Darget de tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Soyez très sûr que la conduite de d'Arnaud peut faire un éclat très fâcheux dans l'Europe par la foule des gazetiers et des barbouilleurs de papier, qui veulent deviner tout ce qui se passe chez votre majesté. Au nom de votre gloire, sire, prévenez tout cela, et soyez bien sûr que mon attachement pour votre personne surpasse beaucoup l'embarras où je me vois. Quels petits chagrins ne sont pas noyés dans l'extrême bonheur de voir et d'entendre Frédéric-le-Grand!

1656. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 novembre.

Chie-en-pot-la-Perruque[1] a été fidèle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher

[1] Voltaire lui-même; voyez la lettre du 15 octobre. B.

ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma *décadence*. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies, et les portraits de ses maîtresses; le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointements, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique en vérité je n'aie pas plus les bonnes graces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais *Rome sauvée* a été très bien reçue, et son *Mauvais Riche* assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse Amélie, quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? mon Baculard a voulu aussi désavouer une mauvaise *Préface* [1] qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie, dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de

[1] Cette *Préface* a été réimprimée dans le tome II des *Mémoires sur Voltaire*, par Longchamp et Wagnière. Elle avait été imprimée, en 1750, à la tête d'une édition des *OEuvres de Voltaire*, et était intitulée: *Dissertation historique sur les ouvrages de M. de Voltaire, par M. d'Arnaud, de l'académie de Berlin*. B.

sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami Fréron, il lui mande que je l'ai perdu à la cour; que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi; que j'ai ajouté à sa *Préface* des choses horribles contre la France, et que, en un mot, il prie l'illustre Fréron d'annoncer au public, qui a les yeux sur Baculard, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Paris, mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle *Préface*. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France; que, par conséquent, Baculard est un peu menteur. Il a été un peu courroucé de ce procédé, et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit; il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais desservi dans l'esprit de sa majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris; que M. Berryer [1] avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à Fréron; que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait [2] de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plus

[1] Voyez tome XL, page 126. B. — [2] Voyez ci-après, lettre 1659. B.

tôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz: Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous Baculard briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un jeune homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'Arnaud à Fréron? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles *fréroniques*[1], dans laquelle d'Arnaud désavoue la *Préface* en question; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que Fréron aura sans doute communiquée.

A l'égard de cette *Préface* que j'ai proscrite il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu; mais à trois cents lieues on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la *Préface*, et l'édition, et d'Arnaud, fussent à tous les diables. Je vous demande très humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries; mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours

[1] Je n'ai pas trouvé la lettre de d'Arnaud dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1749-54, treize vol. in-12. B.

compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers, et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfesant.

P. S. J'écris [1] à M. Berryer; je lui envoie cette *Préface*, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture; qu'il impose silence à Fréron, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

1657. A MADAME DENIS.

Potsdam, le 17 novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchaînées, comme elles l'étaient, à Montpellier, contre M. d'Assouci [2]; mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page.
Ce qu'on fait à Paphos, et dans le voisinage,
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu, à Dresde, un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet *abbate* ce qu'il fesait: *Io sono*, répondit-il, *il catolico di sua*

[1] Cette lettre, de même que plusieurs autres écrites au même, n'a pas été recueillie. Cl.

[2] Voyez le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*. B.

maestà; pour moi, je suis *il pedagogo di sua maestà.* Je me flatte que, en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquillement.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici[1]. Si j'avais été dans le palais de Pasiphaé, je l'aurais laissée faire avec son taureau, et j'aurais dis comme cet Anglais à peu près en pareil cas: « Je ne me mêle pas « de leurs amours. » Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre[2], ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie *Rome* par le courrier de milord Tyrconnell. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais, devant *messieurs* des enquêtes ou devant l'Université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de *César* et de *Catilina,* que tout *Zaïre;* mais cette *Zaïre* fait pleurer les saintes ames et les ames tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de Romains.

Puisque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme Jasmin[3] : « Vous n'êtes pas trop corrigé, « mon maître. » J'avais vu une lettre touchante, pa-

[1] Voyez tome XL, page 86. B.
[2] Celle du 6 novembre. Cl.
[3] Dans l'*Enfant prodigue*, acte III, scène 6. B.

thétique, et même fort chrétienne, que le roi avait daigné écrire à Darget, sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa majesté avait fait une épigramme contre la défunte; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé[1] se contente de se moquer de nous! Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia*. Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement; mais les rois sont comme les coquettes, leurs regards font des jaloux, et Frédéric est une très grande coquette; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris. Adieu; que votre amitié me soutienne.

1658. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 novembre.

Le soleil levant[2] s'est allé coucher. Ce pauvre d'Arnaud s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni

[1] Le roi de Prusse. B.

[2] Voyez pages 432-33. B.

roi ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlottenbourg, il y a quelque temps, sa comédie du *Mauvais Riche ;* mais les pièces tirées du *Nouveau Testament* ne réussissent pas ici ; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme Ovide, dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très durement de partir dans vingt-quatre heures ; et, comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'Arnaud avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et sa majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très galants. Nous n'avons point, depuis Bélisaire, de plus terrible chute. Comme le monarque traite un de ses deux soleils ! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour :

Quel diable de Marc-Antonin [1] !
Et quelle malice est la vôtre !
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours ; mais.... Adieu, adieu ; je brûle de venir vous embrasser.

[1] Voyez la lettre 1615. B.

1659. DU COMTE D'ARGENTAL[1].

Paris, ce 24 novembre 1750.

Je vous demande pardon d'avance, mon cher ami, de la lettre que je vais vous écrire. Je ne vous y parlerai que du sieur Baculard d'Arnaud. C'est une matière bien abjecte, bien peu intéressante; et j'avais dédaigné jusqu'à présent de la traiter; mais cet homme s'est rendu célèbre à la manière d'Érostrate; il me force à rompre le silence et à vous le découvrir tout entier. Il y a déjà long-temps que j'ai la plus mauvaise opinion de lui; outre que je le connaissais médiocre en talents et en esprit, supérieur en mensonge, en fatuité et folie, je savais que dans le temps qu'il recevait vos bienfaits, il parlait d'une manière indigne de vous. Moitié par mépris pour le personnage, moitié par égard pour sa misère, j'avais négligé de vous en avertir. Enfin j'appris avec la plus grande surprise qu'un très grand roi avait daigné l'appeler à sa cour. Le public ne fut pas moins étonné que moi[2]. Je ne pus m'empêcher de me réjouir de l'occasion qui vous en délivrait, et je n'eus garde de vous conseiller de vous opposer à ce voyage. Je ne prévoyais pas alors celui que vous méditiez, et qu'en vous éloignant des insectes qui fourmillent à Paris, vous en trouveriez un à Berlin, d'autant plus dangereux qu'on était persuadé d'un attachement qu'il vous devait à tant de titres. Depuis que vous êtes en Prusse, il n'y a sorte d'impertinence qu'il n'ait écrite sur votre compte, et il a couronné ses procédés par une lettre qui est un tissu de calomnies, de noirceur, et d'ingrati-

[1] Cette lettre a été publiée par Formey, dans ses *Souvenirs d'un citoyen*, I, 320, d'après une copie qu'il tenait de Voltaire. Formey dit que cette lettre était *faite par Voltaire*. Cela n'est pas prouvé. Ce qui est certain, c'est que Voltaire en accusa réception le 8 décembre (voyez page 527). La lettre de d'Argental a été réimprimée en 1826, à la suite des *Mémoires de Longchamp et Wagnière*, tome II, avec des variantes qui ne valent pas la peine d'être conservées, et avec une phrase de moins que j'indiquerai. B.

[2] La phrase qu'on vient de lire ne se trouve que dans les *Souvenirs* de Formey. B.

tude. Il a osé mander, à qui? à Fréron, qu'*après lui avoir fait composer une préface pour mettre à la tête de l'édition de Rouen, vous aviez jugé à propos d'y ajouter des choses si graves et d'une si grande importance, qu'il ne pouvait ni ne voulait les adopter, attendu qu'il était bon Français, et qu'il n'était pas dans l'intention de s'expatrier comme vous aviez fait.* Cette affreuse calomnie est des plus lourdes et des plus maladroites, puisqu'elle est démentie par la préface que plusieurs personnes ont vue, et que d'autres verront encore. Cependant vous ne sauriez imaginer le bruit que cette histoire a fait. Après s'être répandue dans les cafés et autres tripots, elle a pénétré dans les honnêtes maisons. Fréron a fait trophée de la lettre de ce misérable, et s'en allait la publiant sur les toits. Il est vrai qu'il en a reçu une seconde, dans laquelle Baculard, touché de repentir et non de remords, lui a mandé de ne plus montrer la première, et que la préface de l'édition était l'ouvrage du libraire. Il joint à cet article toutes les impertinences les plus folles, disant que les reines se l'arrachent, qu'il est las de souper avec elles, qu'il les refuse le plus souvent, et qu'il va se servir de sa grande faveur pour être le protecteur des lettres, des arts, et de ceux qui les cultivent. Au moyen de cette seconde lettre, Fréron n'a pas voulu donner de copie de la première, de manière qu'il est impossible de l'avoir. Mais ce que je vous ai dit est conforme à la plus exacte vérité, et d'après le témoignage de gens non suspects, très dignes de foi, qui ont vu, tenu et lu la lettre. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait déjà fait justice de ce malheureux, et je vous avoue que je vous blâmerais extrêmement de demander sa grace; ce serait une générosité de votre part trop contraire à la justice et à ce que vous devez au roi de Prusse, qu'il ne vous est pas permis de laisser plus long-temps dans l'erreur. C'est par une très grande méprise qu'il l'a fait venir, et il ne peut assez tôt le renvoyer avec toute l'ignominie que la noirceur de son procédé mérite.

Adieu, mon cher ami; j'ai à peine l'espace de vous embrasser. D'Argental.

1660. DE M. LE MARQUIS D'ADHÉMAR.

A Paris, le 25 de novembre 1750.

J'avais été instruit dans le temps, monsieur, de l'ingratitude et de l'insolence du petit d'Arnaud envers vous, et j'en avais marqué mon indignation. Je priai même M. d'Argental de remonter à l'origine de la lettre à Fréron, et d'en prendre copie. Cette lettre était lue de tout le monde, et se débitait d'une manière si désavantageuse, que je voulus voir la préface dont on se plaignait, et qu'on accusait d'être tronquée. Elle me parut aussi simple que je pouvais le desirer, et je n'y trouvai à redire que le nom de l'auteur et son style. Enfin, monsieur, je ne doute point que le grand roi que vous servez ne vous rende promptement justice. On est heureux d'avoir à défendre la vérité devant le monarque qui l'éclaire et qui la protége.

Cependant, malgré cette assurance, je vous exhorte encore, monsieur, au plus grand courage. Les grandes réputations et la parfaite tranquillité ne vont guère de compagnie.

Mais, pour revenir à notre petit homme, on me dit dans le moment qu'il vient d'écrire une nouvelle lettre à Fréron, où il assure que tout est raccommodé. Au nom de Dieu, monsieur, en soutenant les vrais talents, gardez-vous de ces lourds frelons; ils ne se souviennent de ce qu'ils vous doivent que pour en punir leur bienfaiteur. Je me rappelle à ce propos qu'une personne [1] me disait un jour, qu'étant placé à l'amphithéâtre auprès de l'abbé Desfontaines et de d'Arnaud, il entendit le premier reprocher à l'autre quelque attachement pour vous. Mais, monsieur, répondit d'Arnaud, vous ne faites pas attention qu'il m'oblige, et que je lui dois de la reconnaissance. Eh bien, reprit l'abbé, on peut prendre de lui lorsqu'on a des besoins, mais il faut en dire du mal.

Vous voyez que l'homme s'est souvenu de la morale, et qu'il n'a pas tardé de la mettre en pratique.

Adieu, monsieur; méprisez cette vile engeance, et tâchez de vous armer de philosophie sur les événements. La vérité

[1] M. Dutertre. K.

triomphe toujours à la longue, et l'envie se trouve abattue sous le poids des grandes réputations.

1661. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendrez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de Frédéric-le-Grand, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages, que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'Arnaud, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de Mouhy s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi, dans un petit écrit intitulé *la Bigarrure*[1]? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'est plus vrai ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre son ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à *la Bigarrure* du chevalier de Mouhy; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce Mouhy me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il se flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ses petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponse pour moi, et qu'elle l'as-

[1] Voyez ma note, tome XL, page 234. B.

surât de tous mes sentiments pour lui et pour la chevalière.

Votre *Aménophis* est de Linant; c'est l'*Artaxerce* de Metastasio. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort[1]. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr; digne sort d'un auteur. Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me persécutait, des graves pédants qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie, qui ne cesse de sucer le sang que quand on n'en a plus. La nature a fait Frédéric-le-Grand pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sûreté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître[2] que j'ai corrigée.

[1] La tragédie d'*Aménophis*, qu'on venait de représenter à Paris sans succès, est de Saurin. Voltaire, qui avait donné autrefois à Linant, pour sujet de tragédie, Ramessès roi d'Égypte (voyez tome LI, page 418), a pu supposer que Linant avait substitué le nom d'un roi d'Égypte à un autre. Linant était mort en 1749; voyez tome LI, page 254. B.

[2] Je crois qu'il s'agit de l'*Épître à un ministre d'état sur l'encouragement*

Il me semble que vous y êtes pour quelque chose; il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme Rousseau. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'Argental, M. de Pont-de-Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, auront toujours pour moi les mêmes bontés; et qui sait si un jour.... car.... Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

1662. A M. THIERIOT.

Potsdam, novembre [1].

Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par

des arts (voyez tome XIII, année 1740), à laquelle Voltaire fit, entre 1748 et 1751, une page de corrections. B.

[1] Cette lettre, publiée dans les éditions de Kehl, y était tronquée. Elle a été imprimée en entier dans les *Mémoires* de Wagnière, II, 516. On a dit que Fréron, en ayant eu connaissance, fit un article qui occasiona la suppression de ses feuilles. L'année 1750 des *Lettres sur quelques écrits de ce temps* ne présente point de lacune. Mais il y eut une interruption en 1752; voyez la lettre à Formey de juin 1752 (n° 1854). B.

un homme tel que d'Arnaud. La manière dont il s'acquittait, à Paris, de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien honteux. S'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas; je le laisserais dans la foule de ses semblables; mais je suis obligé de vous apprendre que, par sa mauvaise conduite, il vient de forcer le roi à le chasser. Ses égarements ont commencé par la folie, et ont fini par la scélératesse.

Il débuta, en arrivant en cour par le coche, par dire qu'il était un homme de grande condition; qu'il avait perdu ses titres de noblesse et les portraits de ses maîtresses, avec son bonnet de nuit. On l'avait recommandé comme un homme à talent, et le roi lui donnait environ cinq mille livres de pension. Ce beau fils, tiré de la boue et de la misère, affectait de n'être pas content, et disait tout haut que le roi se fesait tort à lui-même en ne lui donnant que cinq mille écus de pension, et en ne le fesant pas souper avec lui. Il dit qu'il soupait tous les jours, à Paris, avec M. le duc de Chartres et M. le prince de Conti. Il crut qu'il était du bon air de parler avec mépris de la nation et des finances.

A cet excès d'impertinence et de démence succédèrent les plus grandes bassesses. Il escroqua de l'argent à M. Darget et à bien d'autres; il se répandit en calomnies; et enfin, devenu l'exécration et le mépris de tout le monde, il a forcé sa majesté à le

renvoyer. Il a eu encore la vanité de demander son congé, après l'avoir reçu, pour faire croire, à Paris, qu'un homme de sa naissance et de son mérite n'avait pu s'accoutumer de la simplicité des mœurs qui règnent dans cette cour.

Vous savez peut-être que, quand il a vu l'orage prêt à fondre sur lui, le perfide a prétendu se ménager une ressource en France en écrivant à cet autre scélérat de Fréron, et en prétendant qu'on avait inséré des traits contre la France dans une *Préface* qu'il avait faite, il y a environ dix-huit mois, pour une édition de mes ouvrages. Vous noterez que, ayant fait cette *Préface* pour obtenir de moi quelque argent, il me l'a laissée écrite et signée de sa main; qu'il n'y avait pas un mot dont on pût seulement tirer la moindre induction maligne; mais qu'elle était si mal écrite que, il y a huit mois, je défendis qu'on en fît usage. Malgré tout cela, ce beau fils s'est donné le plaisir d'essayer jusqu'où l'on pouvait pousser l'ingratitude, la folie et la noirceur. Les pervers sont d'étranges gens; ils se liguent à trois cents lieues l'un de l'autre; mais il arrivera tôt ou tard à Fréron ce qui vient d'arriver au nommé Baculard; il sera chassé, si mieux n'est; et peut-être, tout *Prussien* que je suis, je trouverai au moins le secret de faire taire ce dogue.

Voilà, mon cher ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature; voilà de nos monstres! *O inhumaniores litteræ!* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpents que les cendres des

Desfontaines ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent; en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits, dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de graces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné, le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris; ils sont toujours délicieux; mais on y parle toujours raison; on y pense hardiment; on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne.

Adieu; quand vous souperez avec M. de La Popelinière, songez aux soupers de Frédéric-le-Grand; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

1663. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 8 décembre.

Recevez, madame, mes hommages, mes regrets,

renvoyer. Il a eu encore la vanité de demander son congé, après l'avoir reçu, pour faire croire, à Paris, qu'un homme de sa naissance et de son mérite n'avait pu s'accoutumer de la simplicité des mœurs qui règnent dans cette cour.

Vous savez peut-être que, quand il a vu l'orage prêt à fondre sur lui, le perfide a prétendu se ménager une ressource en France en écrivant à cet autre scélérat de Fréron, et en prétendant qu'on avait inséré des traits contre la France dans une *Préface* qu'il avait faite, il y a environ dix-huit mois, pour une édition de mes ouvrages. Vous noterez que, ayant fait cette *Préface* pour obtenir de moi quelque argent, il me l'a laissée écrite et signée de sa main; qu'il n'y avait pas un mot dont on pût seulement tirer la moindre induction maligne; mais qu'elle était si mal écrite que, il y a huit mois, je défendis qu'on en fît usage. Malgré tout cela, ce beau fils s'est donné le plaisir d'essayer jusqu'où l'on pouvait pousser l'ingratitude, la folie et la noirceur. Les pervers sont d'étranges gens; ils se liguent à trois cents lieues l'un de l'autre; mais il arrivera tôt ou tard à Fréron ce qui vient d'arriver au nommé Baculard; il sera chassé, si mieux n'est; et peut-être, tout *Prussien* que je suis, je trouverai au moins le secret de faire taire ce dogue.

Voilà, mon cher ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature; voilà de nos monstres! *O inhumaniores litteræ!* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpents que les cendres des

Desfontaines ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent; en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits, dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de graces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné, le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris; ils sont toujours délicieux; mais on y parle toujours raison; on y pense hardiment; on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne.

Adieu; quand vous souperez avec M. de La Popelinière, songez aux soupers de Frédéric-le-Grand; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

1663. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 8 décembre.

Recevez, madame, mes hommages, mes regrets,

mes souhaits, des gouttes d'Hoffman, et des pilules de Stahl, par M. d'Hamon, mon camarade en chambellanie, et mon très supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse; il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner! mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi; mon cœur m'avait séduit, selon sa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges; mais l'archange Frédéric, et le froid, et ma poitrine serrée, me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de Bareuth, et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de Stahl, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi; elles ne sont point prophètes dans leur pays[1]. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé; tout cela est à présent chez vous. M. d'Argental m'a mandé que votre santé était raffermie; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'Hamon vous dira, madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu

[1] Saint Luc, IV, 24. B.

que le royaume de Frédéric-le-Grand et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a loin de la rue Saint-Honoré[1] à Potsdam; mais vous étendez votre empire partout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de Pont de Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin; ils sont tous deux indifférents; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaisirs, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices, et de méchancetés, ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le séjour de la gloire. Adieu, madame; conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'Argental, du 24 novembre[2], toute en Baculard. Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est réfugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce grand Baculard l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que, quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

[1] Madame d'Argental demeurait alors dans cette rue, en face de celle de la Sourdière. Cl.

[2] Voyez cette lettre, ci-dessus n° 1659. B.

1664. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Potsdam, ce 8 décembre.

Madame, au lieu des ambassadeurs gaulois, que j'ai retranchés de *Rome sauvée*, en voici un qui m'est témoin que je porte toujours à la cour du roi son maître les chaînes de votre altesse sérénissime, et qui vous répondra de ma fidélité, quoique j'aie l'air d'être inconstant. Il peut dire si votre altesse sérénissime a ici des adorateurs, et si elle n'est pas de ces divinités qui ont des temples chez toutes les nations. M. d'Hamon, chambellan de sa majesté le roi de Prusse, et son envoyé extraordinaire en France, aura l'honneur de vous adresser son encens de plus près que moi; mais je me flatte de le suivre bientôt. J'ai cru, madame, que mes hommages en seraient mieux reçus, s'ils vous étaient présentés par des mains qui vont resserrer encore les liens de l'amitié de deux grands rois. Il n'y avait au monde que Frédéric-le-Grand qui pût m'enlever à la cour de madame la duchesse du Maine; mais tous les héros passés et présents ne diminueront jamais rien de mon admiration et de l'attachement que je lui ai voué pour toute ma vie. Les grands hommes me rappelleraient sans cesse son idée, si elle pouvait s'effacer jamais de mon cœur.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

1665. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH[1].

Le 10 décembre.

Je vous ai promis, monsieur, de vous écrire, et je vous

[1] Voyez, tome XII, l'ode que Voltaire composa, en 1759, sur la mort de cette princesse. B.

tiens parole. J'espère que notre correspondance ne sera pas aussi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez souvent sujet de vous répondre. Je ne vous parlerai point de mes regrets, ce serait les renouveler. Je suis sans cesse transportée dans votre abbaye[1], et vous jugez bien que celui qui en est abbé m'occupe toujours. Je me suis acquittée de vos commissions auprès du margrave. Il me charge de vous assurer de son amitié, et vous prie de mettre à fin l'affaire du marquis d'Adhémar[2]. Il sera charmé de le prendre à son service, en qualité de chambellan, et lui fera des conditions dont il pourra être content. Quoique votre recommandation suffise auprès du margrave, il serait pourtant nécessaire, pour l'agrément du marquis, d'en avoir une, ou de M. de Puisieux[3], ou de M. d'Argenson, qu'il pût produire à la cour. Je vous serai bien obligée si vous pouvez le déterminer à venir bientôt ici, où nous avons grand besoin de secours pour remplir les vides de la conversation. Nos entretiens me semblent comme la musique chinoise, où il y a de longues pauses qui finissent par des sons discordants. Je crains que ma lettre ne s'en ressente; tant mieux pour vous, monsieur, il faut des moments d'ennui dans la vie, pour faire valoir d'autant plus ceux qui font plaisir. Après la lecture de cette lettre, les soupers vous paraîtront bien plus agréables. Pensez-y quelquefois à moi, je vous en prie, et soyez persuadé de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

1666. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours Sancho-Pança dans mon île[4],

[1] Ou monastère, moitié militaire, moitié littéraire, comme il dit dans la lettre 1715, et dont Frédéric, frère de la margrave, était l'abbé; voyez lettre 1657, page 515. B.

[2] Voyez la note de la lettre 1624. B.

[3] Le marquis de Puisieux, qui avait succédé au marquis d'Argenson, le 15 janvier 1747, comme ministre des affaires étrangères. Cl.

[4] Potsdam est dans une île formée par la Sprée et le Havel. Cl.

après avoir été *Chie-en-pot-La-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Vestphalie? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier; vous me fesiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même; mais, quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit Baculard demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu? Mes anges, pardon : je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent; mais, ô anges! Belzébuth aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer *Rome sauvée* à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie? Le public a été pour moi, quand Boyer, l'*ancien âne*[1] de Mirepoix, me persécutait; quand il avait, avec l'eunuque Bagoas[2], l'insolence et le crédit de m'exclure de l'académie; mais, à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu Boyer. Mon éloignement ramènerait les esprits, si c'était un exil; mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et

[1] Voyez tome XL, page 68. B.

[2] Maurepas, contre lequel on fit, en 1775, la chanson commençant par ces vers :

« Maurepas devient tout-puissant;
« V'là c'que c'est que d'être impuissant. » Cl.

cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit Fabius *cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer *Sémiramis* et *Oreste*. On va bien les représenter ici; pourquoi leur préférerait-on, à Paris, *le Comte d'Essex*, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et méprisés? Cependant, dites-moi si M. Maboul, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur, en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prevôté du Louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau réglement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni; car le roi a dit lui-même:

J'appris à distinguer l'homme du souverain [1],
Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. Salomon était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plus tôt ses Baculards. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de Fréron.

[1] Dans son *Épître à mon esprit*, Frédéric s'exprime ainsi (vers 287-88) :

Que je sus distinguer l'homme du souverain,
Que je fus roi sévère et citoyen humain. B.

Et on souffre des Frérons! et ils sont protégés! et on veut que je revienne!

« Virtutem incolumem odimus,
« Sublatam ex oculis quærimus, invidi! »
Hor., lib. III, od. xxiv, v. 31.

On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux; je ne le quitterai absolument que pour vous.

1667. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 25 décembre.

Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut; car je me compte parmi les heureux habitants de votre abbaye[1], quoique je n'y sois plus; et je compte très fort, si Dieu me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître[2]. Je vous jure mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de saint Paul à la dame élue[3]. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur, pour les instruire. Faites-en de même, monsieur, vous ne pouvez suivre de meilleur modèle.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie[4] à Dresde? Pourrez-

[1] Voyez lettre 1665. B.

[2] Cette épître, ou lettre, nous est inconnue. Cl.

[3] Ce n'est pas saint Paul, c'est saint Jean qui a adressé sa seconde épître à la dame élue. B.

[4] Devenu Frédéric-Auguste III; voyez ma note, t. XXIII, p. 27. B.

vous après cela révoquer en doute les miracles? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laissé tout l'honneur au Saint-Esprit; mais il pense comme Charles VI. Lorsque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à Népomucène qu'on en avait l'obligation : A Dieu ne plaise! dit l'empereur; je serais donc cocu.

Mais laissons là le Saint-Esprit et le Messie. Quoiqu'il soit né aujourd'hui, je vous assure que je n'aurais pas pensé à lui, sans l'aventure merveilleuse de Saxe. J'aime mieux penser aux beaux esprits de Potsdam, à son abbé, et à ses moines. Ressouvenez-vous quelquefois en revanche des absents, et comptez toujours sur moi, comme sur une véritable amie.

WILHELMINE.

1668. A MADAME DENIS.

A Berlin, au château, le 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parceque la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis: Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaéton*. Mademoiselle Astrua[1] est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

[1] Voyez lettre 1627. B.

Je suis à peine convalescent ; comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, *c'est*

ma devise [1]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

1669. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi long-temps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

1670. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire [2] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le

[1] Refrain du conte de La Fontaine intitulé: *Le pâté d'anguille*. B.

[2] Tinois; voyez les lettres 1554 et 1671. B.

juif Hirschell[1] aussi facilement. Je suis très affligé d'avoir un procès; mais, s'il n'y a point d'autre moyen d'avoir justice; si Hirschell veut abuser de ma facilité pour me voler environ onze mille écus; si quelques conseillers ou avocats, ou M. de Kircheisen, ne peuvent être chargés de prévenir le procès et d'être arbitres; s'il faut que je plaide contre un juif que j'ai convaincu d'avoir agi contre sa signature, c'est un malheur qu'il faut soutenir comme bien d'autres; la vie en est semée. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir souffrir; mais le bonheur de vous admirer et de vous aimer est une consolation bien chère.

1671. A MADAME DENIS.

A Berlin, le 3 janvier.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez *Jeanne*, cette brave *Pucelle d'Orléans*, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette *Pucelle*, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas résisté aux prières et aux présents du prince Henri, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en sa possession. Il a transcrit le poëme, il a livré mon sérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chassé Tinois; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince Henri;

[1] Voltaire gagna son procès contre lui le 8 février 1751; ce qui n'empêcha pas le roi de Prusse de composer, à ce sujet, sa comédie de *Tantale en procès*, où Voltaire est appelé *Angoule-tout*. Voyez, sur ce procès, les *Mémoires de Longchamp*, article XXXI. B.

il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin il est aimable, il m'a séduit; je suis faible, je lui ai laissé *Jeanne;* mais s'il arrive jamais un malheur, si l'on fait une seconde copie, où me cacher? ma barbe devient fort grise, le poëme de *la Pucelle* jure avec mon âge et le *Siècle de Louis XIV*.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie*[1]? mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette *Pucelle*, intitulé *le Palladium*[2]? Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles; et vous savez que,

« Selon ce que l'on peut être[3],
« Les choses changent de nom. »

Enfin j'éprouve deux sentiments bien désagréables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai priée, par ma dernière lettre[4], de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé; mais ayez

[1] Mot du cardinal Hippolyte d'Est à l'Arioste. Cl.

[2] Le *Palladion ;* voyez une note de la lettre 1492. B.

[3] On lit dans le prologue d'*Amphitryon*, vers 130-31 :

Et suivant ce qu'on peut être,
Les choses changent de nom. B.

[4] Cette lettre paraît perdue. B.

surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah! faut-il vivre d'espérance! Adieu; je vous embrasse tristement.

1672. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 3 janvier.

Je profite d'un moment qui me reste pour vous avertir, monsieur, que le duc de Wurtemberg a dessein d'engager le marquis d'Adhémar[1] dans son service. Il a fait connaissance avec lui, à Paris, et j'ai appris, par un cavalier de la suite du duc, que le marquis d'Adhémar se proposait de venir ici. Je vous prie de le prévenir, et de l'engager à se rendre bientôt en cette cour. Je vous souhaite dans le cours de cette année une santé parfaite. C'est la seule chose qui vous manque pour vous rendre heureux. Nous histrionons ici comme vous le faites à Berlin. Adieu; il faut que je vous quitte pour repasser mon rôle. Soyez persuadé de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

1673. A M. DARGET.

A Berlin, 4 janvier 1751.

Mon cher ami, je vous renvoie les nouvelles dont votre amitié m'a fait part. Je ne crois point que ma nièce épouse le marquis de Chimène; mais tout Paris le dit, et tout peut arriver. Votre correspondant n'est pas d'ailleurs trop bien informé. Il est faux que Granval joue Caton, il joue César. Il n'est pas plus vrai qu'on ait laissé indécis ce grand procès entre Clairon et Gaussin. Madame de Pompadour et le duc de Fleuri ont donné gain de cause à Clairon. Il est vrai que cette grande affaire fait une guerre civile. Peuple heureux, qui n'a d'autre trouble ni d'autre inquiétude! N'admirez-vous pas l'importance avec

[1] Voyez une note de la lettre 1624. B.

laquelle Morand traite à fond ces misères? Au moins, mon ami, ces amusements valent mieux que de l'ennui, de la neige, une mauvaise santé et des inégalités. J'envoie au roi un exemplaire et demi, cela fait deux avec le premier tome que vous avez. J'espère que ce n'est que pour ses bibliothèques. Je mets des cartons tant que je peux. Il faut passer sa vie à se corriger. Dès que l'ouvrage sera en état, je commencerai assurément par vous.

Je me flatte que je viendrai vous voir lundi; mais je ne peux répondre d'un quart d'heure dans l'état où je suis.

Voici la copie d'une lettre dont vous pourrez amuser le roi. Il est plaisant qu'on ne veuille pas que je rende justice au prince Eugène. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

1674. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige tout entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de semaine en semaine. Une petite partie de mon ame est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire : Je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt; ne le soyez pas non plus, si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de

mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels; elle vous force, vous, monsieur d'Argental, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester madame d'Argental dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade Roselly par l'insipide Ribou [1]; elle tue le maréchal de Saxe à Chambord [2], après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades [3] à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-

[1] Roselly, acteur du Théâtre-Français, que louent mademoiselle Clairon et Marmontel, mais que Collé juge moins favorablement, était mort le 22 décembre 1750, des suites de deux blessures reçues dans un duel avec son camarade Ribou, fils du libraire. Ribou prit la fuite. Sur les trois quarts de part qu'avaient Roselly et Ribou, un quart et demi fut donné, le 1er février 1752, à Lekain qui, jusque-là, était aux appointements de 100 francs par mois; voyez lettre 1646. B.

[2] Le 30 novembre 1750. Cl.

[3] Voyez tome LII, page 32. B.

être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon homme Lusignan; je le représente d'après nature; et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que Bellecour[1] ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours, comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre[2] pour madame d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre Prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

1675. A MADAME DENIS.

A Berlin, le 12 janvier.

Enfin voici notre chambellan d'Hamon. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand-électeur[3]. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son

[1] Gilles Colson, dit Bellecour, débuta à la Comédie-Française le 31 décembre 1750, obtint, en même temps que Lekain (voyez ci-dessus, la note [1], page 540), un quart et demi de part, et mourut en 1778. B.

[2] La lettre 1663. Cl.

[3] Frédéric-Guillaume, mort en 1688. Cl.

temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi; mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué *Zaïre*. La princesse Amélie était Zaïre, et moi le bon homme Lusignan. Notre princesse joue bien mieux Hermione; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame Tyrconnell s'est très honnêtement tirée d'Andromaque. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord Tyrconnell, c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un Anglais, envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour, auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi, pour le moins, voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'Hamon doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'Hamon [1] est un vrai nom de comédie; mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue.

[1] Voltaire écrivait *Damon*, mais il s'inquiétait peu de l'orthographe des noms propres. Voyez sa lettre du 15 avril 1768, à d'Hamon. CL.

1676. A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier 1751.

Mon aimable ami, on me mande toujours de Paris que je ne dois compter que sur vous; on a bien raison. Ce n'est pas des ames cachées ou dures qu'il faut attendre de la consolation dans ce monde. C'est d'un cœur tendre, ouvert et vrai comme le vôtre. Je me garderai bien de détailler mon affaire à des gens qui raisonnent sèchement sur le bonheur, mais à vous qui faites celui de la société, je vous dirai que j'ai reçu une lettre de Leipsick; elle est du sieur Homan, fameux négociant, qui même est dans la magistrature. Le juif ajoutait à toutes ses fraudes celle de redemander cinq cents écus pour les frais, au nom de ce Homan, outre près de deux cents que cet échappé d'Amalec m'avait extorqués pour ses prétendus frais de lettres de change. Homan m'a mandé qu'il n'y a eu aucuns frais, qu'il n'a jamais rien redemandé, ni au juif, ni à personne, pour cette affaire. J'ai, sur-le-champ, remis le témoignage d'Homan entre les mains des juges.

Ce même Homan a eu la probité de renvoyer des lettres de Hirschell, par lesquelles il est évident que j'aurais perdu les dix mille écus de lettres de change si je ne m'étais adressé à la justice. J'apprends en même temps de Dresde que ce juif y a acheté beaucoup de billets de la Steuer. Apparemment que ceux qui les ont n'ont pas été fâchés de mettre sur mon compte l'avantage qu'ils ont eu. Il y a eu sur cela bien des mystères d'iniquité depuis deux mois. On dit

d'abord au roi que j'avais envoyé Hirschell à Dresde, dans le temps même que je lui fesais défense de rien acheter pour moi, et que je protestais, à Paris, les lettres de change que les séductions de ce misérable avaient arrachées à ma facilité.

On a depuis dicté tout au long des lettres à Hirschell contre moi, que ce juif a osé adresser à sa majesté. On l'a assuré d'une protection continuelle. Le frère d'Hirschell est venu même menacer un des juges de cette protection; et c'est un fait dont je crois que MM. Heikel et Federsdorf sont instruits. Ce n'est là, mon cher ami, qu'une petite partie des persécutions adroites et suivies que vous m'avez prédites, et que j'éprouve depuis quatre mois sans avoir proféré une seule plainte, et sans avoir jamais dit un seul mot qui ait pu offenser personne. Je ne m'étais transplanté que pour un grand homme qui daignait faire le bonheur de ma vie; ses bontés ont excité tout d'un coup l'envie. Vous savez comme on s'est élevé contre l'amitié qui vous unit avec moi, et qui resserrait encore les liens qui m'attachent à ce grand homme; après avoir renoncé à Paris pour lui, on m'a voulu apparemment envoyer mourir à Menton.

Cependant de nouveaux désastres me sont survenus, et la maladie qui me séquestre de la société m'a achevé. Je vous prie, mon cher ami, de demander pour moi une grace au roi; c'est de permettre que je m'établisse dans le Marquisat jusqu'à la fin de mars; j'y prendrai le petit-lait que La Métrie et Codénius m'ont conseillé, avec des antiscorbutiques. J'ai déjà achevé ici toute l'*Histoire de Louis XIV* pour ce qui

regarde les affaires générales. J'ai assez de matériaux pour faire au Marquisat la partie de la religion. J'achèverai d'ailleurs d'y corriger le reste de mes ouvrages dont on va commencer une nouvelle édition à Dresde. Ainsi j'aurai la plus grande consolation dans les malheurs, c'est le travail. J'aurai aussi celle de vous voir, et je me flatte que vous m'apporterez quelquefois de nouvelles productions de ce génie unique, pour qui j'ai quitté tout ce que j'avais de cher au monde. Je sais que ceux qui ont voulu me perdre auprès de lui m'ont accusé de ne pas faire assez de dépense. J'ai eu ici le plaisir de rassembler pour deux mille écus de quittances, sans compter pour environ quatre mille écus de diamants et d'autres effets achetés à Berlin, quatre cents écus par mois que me coûte mon ménage à Paris, et environ dix-huit mille livres de revenu que vous savez que j'ai abandonnées, sans compter enfin le voyage d'Italie que le roi m'a permis quand je me suis donné à lui, et par lequel je vais commencer au printemps. Mon cher ami, s'il m'était permis, dis-je, de remettre à ses pieds la pension dont il m'honore, je prouverais bien à ceux qui en ont été jaloux que je ne m'attache point à lui par intérêt, et je n'en passerais pas moins assurément le peu de jours qui me restent auprès de sa personne. Je ne connais ici que lui seul et le travail. Voilà mes dieux, et vous êtes mon saint. Je souhaite que ceux qu'il a comblés de bontés lui soient aussi attachés que nous deux. Mon cher Darget, portez mes sentiments dans son grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous

Et on souffre des Frérons! et ils sont protégés! et on veut que je revienne!

« Virtutem incolumem odimus,
« Sublatam ex oculis quærimus, invidi! »
Hor., lib. III, od. xxiv, v. 31.

On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux; je ne le quitterai absolument que pour vous.

1667. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 25 décembre.

Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut; car je me compte parmi les heureux habitants de votre abbaye[1], quoique je n'y sois plus; et je compte très fort, si Dieu me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître[2]. Je vous jure mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de saint Paul à la dame élue[3]. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur, pour les instruire. Faites-en de même, monsieur, vous ne pouvez suivre de meilleur modèle.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie[4] à Dresde? Pourrez-

[1] Voyez lettre 1665. B.
[2] Cette épître, ou lettre, nous est inconnue. Cl.
[3] Ce n'est pas saint Paul, c'est saint Jean qui a adressé sa seconde épître à la dame élue. B.
[4] Devenu Frédéric-Auguste III; voyez ma note, t. XXIII, p. 27. B.

vous après cela révoquer en doute les miracles? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laissé tout l'honneur au Saint-Esprit; mais il pense comme Charles VI. Lorsque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à Népomucène qu'on en avait l'obligation : A Dieu ne plaise! dit l'empereur; je serais donc cocu.

Mais laissons là le Saint-Esprit et le Messie. Quoiqu'il soit né aujourd'hui, je vous assure que je n'aurais pas pensé à lui, sans l'aventure merveilleuse de Saxe. J'aime mieux penser aux beaux esprits de Potsdam, à son abbé, et à ses moines. Ressouvenez-vous quelquefois en revanche des absents, et comptez toujours sur moi, comme sur une véritable amie.

WILHELMINE.

1668. A MADAME DENIS.

A Berlin, au château, le 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parceque la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine ; et je dis: Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaéton*. Mademoiselle Astrua[1] est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant ! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve !

[1] Voyez lettre 1627. B.

1664. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Potsdam, ce 8 décembre.

Madame, au lieu des ambassadeurs gaulois, que j'ai retranchés de *Rome sauvée*, en voici un qui m'est témoin que je porte toujours à la cour du roi son maître les chaînes de votre altesse sérénissime, et qui vous répondra de ma fidélité, quoique j'aie l'air d'être inconstant. Il peut dire si votre altesse sérénissime a ici des adorateurs, et si elle n'est pas de ces divinités qui ont des temples chez toutes les nations. M. d'Hamon, chambellan de sa majesté le roi de Prusse, et son envoyé extraordinaire en France, aura l'honneur de vous adresser son encens de plus près que moi; mais je me flatte de le suivre bientôt. J'ai cru, madame, que mes hommages en seraient mieux reçus, s'ils vous étaient présentés par des mains qui vont resserrer encore les liens de l'amitié de deux grands rois. Il n'y avait au monde que Frédéric-le-Grand qui pût m'enlever à la cour de madame la duchesse du Maine; mais tous les héros passés et présents ne diminueront jamais rien de mon admiration et de l'attachement que je lui ai voué pour toute ma vie. Les grands hommes me rappelleraient sans cesse son idée, si elle pouvait s'effacer jamais de mon cœur.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

1665. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH[1].

Le 10 décembre.

Je vous ai promis, monsieur, de vous écrire, et je vous

[1] Voyez, tome XII, l'ode que Voltaire composa, en 1759, sur la mort de cette princesse. B.

ma devise[1]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

1669. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi long-temps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

1670. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire[2] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le

[1] Refrain du conte de La Fontaine intitulé: *Le pâté d'anguille*. B.
[2] Tinois; voyez les lettres 1554 et 1671. B.

Je suis à peine convalescent ; comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, *c'est*

ma devise [1]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

1669. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi ; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi long-temps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

1670. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire [2] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le

[1] Refrain du conte de La Fontaine intitulé : *Le pâté d'anguille*. B.

[2] Tinois ; voyez les lettres 1554 et 1671. B.

Et on souffre des Frérons! et ils sont protégés! et on veut que je revienne!

« Virtutem incolumem odimus,
« Sublatam ex oculis quærimus, invidi! »
HOR., lib. III, od. XXIV, v. 31.

On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux; je ne le quitterai absolument que pour vous.

1667. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 25 décembre.

Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut; car je me compte parmi les heureux habitants de votre abbaye[1], quoique je n'y sois plus; et je compte très fort, si Dieu me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître[2]. Je vous jure mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de saint Paul à la dame élue[3]. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur, pour les instruire. Faites-en de même, monsieur, vous ne pouvez suivre de meilleur modèle.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie[4] à Dresde? Pourrez-

[1] Voyez lettre 1665. B.

[2] Cette épître, ou lettre, nous est inconnue. CL.

[3] Ce n'est pas saint Paul, c'est saint Jean qui a adressé sa seconde épître à la dame élue. B.

[4] Devenu Frédéric-Auguste III; voyez ma note, t. XXIII, p. 27. B.

ma devise [1]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

1669. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi ; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi long-temps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

1670. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire [2] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le

[1] Refrain du conte de La Fontaine intitulé: *Le pâté d'anguille*. B.
[2] Tinois; voyez les lettres 1554 et 1671. B.

Je suis à peine convalescent ; comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, *c'est*



ma devise[1]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

1669. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi long-temps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

1670. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire[2] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le

[1] Refrain du conte de La Fontaine intitulé: *Le pâté d'anguille*. B.

[2] Tinois; voyez les lettres 1554 et 1671. B.

Je suis à peine convalescent ; comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, *c'est*

ma devise [1]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

1669. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi long-temps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

1670. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire [2] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le

[1] Refrain du conte de La Fontaine intitulé: *Le pâté d'anguille*. B.

[2] Tinois; voyez les lettres 1554 et 1671. B.

Paris, le 1[er] juin, et je vous réponds que le reste de ma vie sera tranquille et philosophique. Soyez sûr que son amitié et la mienne contribueront à la douceur de votre vie. Elle ne me parle que de vous; elle vous aime déjà de tout son cœur, et je vous demanderai bientôt votre protection auprès d'elle. Comptez que c'est une femme charmante, et que personne n'a plus de goût, plus de raison et plus de douceur [1]. Elle est plus capable de sentir le mérite des ouvrages du Salomon du Nord, que tout ce qui l'entoure. Si je peux espérer de rester au Marquisat avec elle, ma vie sera aussi heureuse qu'elle a été horrible depuis trois mois. Je vous embrasse tendrement; réussissez dans votre négociation : il le faut absolument.

La vraie amitié réussit toujours.

1685. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, ce 5 février.

Je reçois à-la-fois vos deux lettres, mon cher duc d'Alençon. Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches; l'une par le moyen d'un échappé [2] de l'*Ancien Testament*, qui a voulu me voler à Berlin cinquante mille livres, et l'autre par un échappé du *Système*, nommé André [3], qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien, à Paris, pour une prétendue dette de billets de banque

[1] Ce portrait ne se rapporte guère avec ce que Voltaire écrivait à Richelieu, le 10 juin 1752, et à d'Argental, le 10 mars 1754. B.

[2] Le juif Hirschell, nommé dans la lettre 1670. Cl.

[3] Cet André, dont il est encore question dans la lettre 1701, est peut-être celui pour lequel Voltaire avait fait, vers 1725, un *Divertissement à l'occasion d'une fête donnée à madame de Villars*; voyez tome XII. B.

qu'il a la mauvaise foi et l'impudence de renouveler juste au bout de trente ans. Il a retrouvé un torche-cul du temps du *visa;* il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torche-cul à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve, et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trêve avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis à vous, c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle; car pour ma *présence réelle*, n'y comptez pas sitôt. Ni ma santé, ni d'autres raisons, ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Aimez-moi, dites aux anges et à ma nièce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire, pas même à madame Denis. Ma santé est misérable. Adieu; je vous embrasse tendrement, mon cher Catilina.

1686. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, eh bien! votre majesté a raison, et la plus grande raison du monde; et moi, à mon âge, j'ai un tort presque irréparable. Je ne me suis jamais corrigé de la maudite idée d'aller toujours en avant dans toutes les affaires; et, quoique très persuadé qu'il y a mille occasions où il faut savoir perdre et se taire, et quoique j'en eusse l'expérience, j'ai eu la rage de vouloir prouver que j'avais raison contre un homme avec lequel il n'est pas même permis d'avoir raison. Comptez que je suis au désespoir, et que je

n'ai jamais senti une douleur si profonde et si amère. Je me suis privé, de gaîté de cœur, du seul objet pour qui je suis venu; j'ai perdu des conférences qui m'éclairaient et qui me ranimaient, j'ai déplu[1] au seul homme à qui je voulais plaire. Si la reine de Saba avait été dans la disgrace de Salomon, elle n'aurait pas plus souffert que moi. Je peux répondre au Salomon d'aujourd'hui que tout son génie n'est pas capable de me faire sentir ma faute au point où mon cœur me la fait sentir. J'ai une maladie bien cruelle; mais elle n'approche pas, en vérité, de mon affliction, et cette affliction n'est égale qu'à ce tendre et respectueux attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

1687. A M. DARGET.

A Berlin, samedi au soir, 1751.

Voici, mon cher ami, ce que le médecin des eaux de Clèves m'envoie. En qualité de malade, cette affaire est de mon département: faites-en l'usage que vous voudrez. Je suis, Dieu merci, débarrassé de ma querelle avec l'*Ancien Testament*, et je suis au désespoir de l'avoir eue: mais on est homme; les affaires s'enfournent, je ne sais comment. J'ai fait une folie, mais je ne suis pas fou. Je voudrais guérir aussi vite que j'oublie tout cela. Ma foi, il faut aussi que Frédéric-le-Grand l'oublie; car je défie tous les juifs, et même leurs prophètes, d'être plus sensibles que moi à ses beaux vers et à son beau génie.

Je vous avoue que je serais bien content d'aller

[1] Voltaire avait reçu ordre de ne plus paraître en présence de Frédéric, en attendant l'issue du procès. Cl.

travailler, tous les matins, dans la bibliothèque de Sans-Souci, où il y a des livres dont je peux faire usage. Ce n'est pas l'unique objet de mes desirs, comme vous le jugez bien; et le maître me tient plus au cœur que sa bibliothèque. J'ai des chevaux; quand vous voudrez venir manger le potage du malade, nous philosopherons comme nous pourrons; et nous jouirons, dans le jardin, du premier rayon de soleil. Bonsoir, mon cher ami.

A propos, je prends la liberté d'écrire à Frédéric-le-Grand, dans l'effusion de mon cœur; j'ai mis la lettre dans le paquet de M. Federsdorf.

P. S. Je reçois votre lettre. Je suis bien inquiet pour vos yeux: voici le temps des fluxions. Je compte être votre voisin au 5 de mars, et cela me console. Me voici comme le meunier de La Fontaine; tout le monde me disait ici: Envoyez f.... f..... ce juif généreusement, après l'avoir confondu; je l'ai fait, et à présent on dit: Pourquoi vous êtes-vous accommodé? Mon ami, j'en ai usé avec une générosité sans exemple dans l'*Ancien Testament. Mea me virtute involvo.*

Le 8 février, le procès du juif Abraham Hirschell, négociant à Berlin, a été jugé définitivement, pardevant son excellence monseigneur le grand-chancelier.

Abraham Hirschell a été condamné à restituer dix mille écus de lettre de change sans répéter aucuns frais; la saisie de sa personne déclarée bonne et juste. Les diamants, par lui fournis, seront prisés à leur juste valeur intrinsèque, par des experts que

les juges nommeront : il est condamné à dix écus d'amende.

1688. A M. DARGET.

Février 1751.

Mon chien de procès n'étant point encore fini, et l'*Ancien Testament* me persécutant toujours, je ne sais que vous mander, mon cher ami. Ma maladie augmente, j'ai besoin d'un peu de courage; car, en vérité, si vous songez qu'après avoir suscité contre moi un d'Arnaud, après avoir corrompu mon secrétaire, et après m'avoir exposé par là aux suites les plus funestes, après m'avoir attaqué auprès du roi jusqu'à entrer dans les détails les plus bas, on me poursuit encore; si vous songez à toutes les mauvaises nouvelles que j'ai reçues à-la-fois de chez moi; si vous ajoutez à tout cela une maladie affreuse, et la privation de la vue de sa majesté; vous m'avouerez qu'il me faudrait quelque fermeté. Je n'ai plus le bonheur de lire de beaux vers, de voir et d'entendre le seul homme sur la terre pour qui j'ai pu quitter ma patrie. Je me console en travaillant à l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, dans les heures où mes maux me laissent quelque relâche. Je suis continuellement dans la chambre que sa majesté a daigné m'accorder, pénétré de ses bontés, attendant la fin de ses rigueurs. Le roi ne sait pas tout ce que j'ai essuyé; peut-il connaître tous les trous que font les taupes dans les jardins de Sans-Souci? Bonsoir, mon très cher ami. Ma nièce me mande que je dois trouver dans vous bien de la consolation, et elle a bien raison. On a créé pour Moncrif la place de secré-

taire-général des postes de France. Moncrif est plus vieux que moi. Il ne fait peut-être pas mieux des vers, mais il se porte bien. Ah, mon cher ami, la perte de la santé, à trois cents lieues de sa famille, est bien horrible! conservez la vôtre, et goûtez le bonheur d'être auprès de votre adorable maître.

1689. A M. FORMEY.

Le 14 février.

Je vous demande en grace, monsieur, de ne pas refuser aujourd'hui le petit dîner philosophique. Il faut absolument que nous mangions le rôt du roi philosophe. Vous serez aussi libre et aussi à votre aise que chez vous, et je serai charmé de pouvoir vous entretenir de suite. Ce ne serait point la peine d'être venu à Berlin pour ne pas profiter de votre société. Voyez si vous voulez que je vous envoie un carrosse, à deux heures précises. *Vale;* c'est le plus beau des compliments.

1690. A M. DARGET.

Berlin, 15 février 1751.

Mon cher ami, on a beau faire le plaisant, les maladies, telles que la diablesse qui me mine, sont comme les gens de mauvaise compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord Tyrconnell est encore plus mal que moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela se passera fort galamment de part et d'autre, et que nous ne mourrons point en imbéciles. Songez à vivre, vous qui êtes encore jeune, qui avez des ressources, et qui trouverez à Paris des

remèdes. Mais, entre nous, je crois qu'il n'y en a point pour M. de Tyrconnell ni pour moi. Chaque être apporte en naissant le principe de sa destruction, et il faut aller ranimer la nature sous une autre forme, quand le moment de la dissolution totale est venu : on meurt après avoir fait tout juste le nombre de folies, de sottises, après avoir eu le nombre d'illusions auxquelles on était destiné. J'ai rempli ma tâche assez complètement. J'ai peut-être encore cinq ou six mois à donner à la société; je tâcherai de les employer gaîment. Le roi fait fort bien de lire des Montecuculli et des Turenne, il passe d'Horace et de Virgile à eux. Il a raison; on aime ses semblables. Celui-là est d'une autre pâte que le reste des hommes. Il faudrait que les trois sœurs filandières, qu'on appelle les Parques, eussent un fil pour lui, cinq ou six fois plus long que pour les autres humains. Il est ridicule qu'il n'ait qu'un corps quand il a plusieurs ames. Je compte samedi venir mettre mon ame faible et misérable aux pieds des siennes. Il faut rentrer au bercail; je suis une brebis galeuse, mais il sera le bon pasteur. Adieu, mon cher ami; je viendrai malgré Liberkuhn. Je vous embrasse de tout mon cœur d'avance.

1691. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 18 février.

Si vous desirez grandement de me revoir, je vous rends le réciproque; partant frère Voltaire sera le bienvenu, en quelque temps que ce soit; et nous tâcherons de lui rendre notre abbaye agréable autant que faire sera possible. Ne vous émerveillez pas de mon langage de jadis. Il était naïf; et qui dit

naïf dit sincère. Bref, je lis les *Mémoires de Sully*, et j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur l'histoire de France. Ces mémoires secrets mettent infiniment mieux au fait que les histoires générales où les auteurs attribuent souvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très grands hommes, et des rois très ordinaires. Henri IV n'aurait peut-être jamais régné, ou ne se serait pas maintenu sans un Sully; et Louis XIV, sans les Louvois, les Colbert et les Turenne, n'aurait jamais acquis le surnom de *Grand*. Tel est le monde; on sacrifie à la grandeur, et rarement au mérite.

Vous me mandez des choses bien extraordinaires. Apollon est en procès avec un juif[1]! Fi donc! monsieur, cela est abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, et n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût, au Parnasse. Quelque comique qu'il soit, je ne veux point le voir représenter sur la scène. Les grands hommes n'y doivent paraître que dans leur lustre. Je veux vous y contempler juge de l'esprit, des talents et des sciences, triomphant des Racine et des Corneille, et dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'espère que votre Israélite aura porté la peine de sa fourberie, et que vous aurez l'esprit tranquille.

Envoyez-nous bientôt le marquis d'Adhémar; songez à la joie; renoncez à la repentance; portez-vous bien; pensez quelquefois à moi, et comptez sur ma parfaite estime.

WILHELMINE.

1692. A M. DARGET.

A Berlin, 18 février 1751.

Mon cher ami, j'ai compté sans mon hôte, et cet hôte est un diable qui ne me laisse pas compter sur un moment.

Durum sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas[2]!

[1] Voyez la lettre 1670. B.
[2] Horace, livre Ier, ode XXIV, v. 19-20. B.

Peut-être serai-je en état de partir lundi ou mardi. Le Fils de l'Homme dit que nous ne savons ni le jour ni l'heure. Je vous supplie de présenter mes remerciements à M. Federsdorf, pour ses attentions obligeantes dont je profiterai aussitôt qu'il me sera possible. Je ne sais point par moi-même, depuis deux jours, comment va milord Tyrconnell, parceque j'ai gardé le lit; on dit qu'il va mieux: mais quel mieux! mon pis à moi, est de n'être pas à Potsdam; car, vous m'en croirez si vous voulez, ce n'est pas pour madame Bock que je suis venu dans ce pays-ci, et que j'ai quitté, à mon âge, ma patrie et mes amis. Ménagez votre santé, mon cher ami, et que le roi conserve la sienne. C'est un bien fort au-dessus de tous les trônes de la terre.

Je vous embrasse avec une extrême impatience de vous voir.

1693. A MADAME DENIS.

A Berlin, le 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce *Siècle de Louis XIV*. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne serait pas écrit si librement. Je me trouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes; la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner *Mahomet* avant *Catilina?* Nous verrons si vous y réussirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le prophète des Osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines eût persuadé à quelques gens de robe, mal instruits, que cette tragédie était dangereuse à la religion? Encore, si j'avais fait l'embrasement de Sodome, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre; mais rien ne l'attachait à Mahomet. Enfin il parvint à exciter le zèle d'un homme[1] en place, et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste toujours, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de Richelieu aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfants d'Apollon, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qu'il vous plaira. Je vous remets *Rome* et *la Mecque* entre les mains; ce sont deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à pro-

[1] Le cardinal de Fleuri. Cl.

pos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

1694. A M. DARGET.

A Berlin, dimanche 20 février 1751.

Mon cher ami, j'espère encore être en état de venir vous embrasser mercredi ou jeudi; mais sur quoi peut-on compter? Milord Tyrconnell se porte mieux, et moi j'empire. Être absolument seul, sans secours, sans consolation d'aucune espèce, presque sans espérance, à quatre cents lieues de sa famille et de ses amis; être privé, par la violence de ses maux, de la ressource de la lecture et de l'étude; se voir mourir pièce à pièce, entre deux toits couverts de neige! voilà mon état; profitez de cet exemple. Ménagez-vous jusqu'au temps où vous irez chercher à Paris une guérison sûre. J'ai peur que vos jours et vos nuits ne soient tristes. Je voudrais pouvoir vous consoler; et, si mes maux me donnent un peu de relâche, je viendrai vous dire, mercredi ou jeudi, quel tendre intérêt je prends aux vôtres. Je vous supplie de bien faire mes compliments à M. le comte Algarotti, et à M. le marquis d'Argens.

1695. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, votre majesté joint à ses grands talents celui de connaître les hommes. Mais, pour moi, je ne comprends pas comment, dans ma retraite (royale à la vérité, mais encore plus philosophique) dans laquelle on n'a rien à se disputer, et qui devrait être l'asile de la paix, le diable peut encore semer sa zizanie.

Pourquoi souleva-t-on d'Arnaud contre moi? pourquoi le rendit-on méchant? pourquoi corrompit-on mon secrétaire [1]? pourquoi m'a-t-on attaqué auprès de vous par les rapports les plus bas et par les détails les plus vils? pourquoi vous fit-on dire, dès le 29 novembre, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de *la Stère* [2], tandis que je n'en ai jamais eu un seul, et qu'ayant été publiquement sollicité par le juif Hirschell d'en prendre comme les autres, et ayant consulté le sieur Kircheisen sur la nature de ces effets, j'avais, dès le 24 novembre, révoqué mes lettres de change, et défendu à Hirschell de prendre pour moi un seul billet en question? Pourquoi dicta-t-on à Hirschell une lettre calomnieuse adressée à votre majesté, lettre dont tous les points sont reconnus autant de mensonges par un jugement authentique? Pourquoi osa-t-on dire à votre majesté que l'arrêt nécessaire de la personne de ce juif, arrêt sans lequel j'aurais perdu dix mille écus de lettres de change, arrêt fait selon toutes les règles, était contre toutes les règles? Pardon, sire; que votre grand cœur me permette de continuer. Pourquoi poursuivre ainsi auprès de vous un malheureux étranger, un malade, un solitaire, qui n'est ici que pour vous seul, à qui vous tenez lieu de tout sur la terre, qui a re-

[1] Tinois; voyez lettres 1554 et 1671. B.

[2] Le mot allemand *Steuer* signifie *Banque*, et l'on entendait alors par *la Steuer*, ou *la Stère*, comme la nomme ici Voltaire, une Banque établie à Dresde. Du Vernet, qui en parle dans la *Vie de Voltaire*, année 1751, dit que les Prussiens gagnaient beaucoup à l'agiotage des billets de cette Banque, mais que Frédéric désapprouvait ou feignait de désapprouver de semblables opérations. Cl.

noncé à tout pour vous entendre et pour vous lire, que son cœur seul a conduit à vos pieds, qui n'a jamais dit un seul mot qui pût blesser personne, et qui, malgré ce qu'il a essuyé, ne se plaindra de personne? Pourquoi m'avait-on prédit [1] ces persécutions, prédictions que vous avez lues, et que votre bonté me promit [2] de détourner et de rendre inutiles? Pourquoi a-t-on forcé d'Argens de partir? pourquoi m'a-t-on accablé si cruellement? Voilà, je vous le jure, un problème que je ne peux résoudre.

Ce procès que j'ai eu, que j'ai gagné dans tous ses points, n'ai-je pas tout tenté pour ne le point avoir? On m'a forcé à le soutenir; sans quoi j'étais volé de treize mille écus; tandis que je soutiens depuis huit mois, à Paris, la dépense d'une grosse maison, et que, par le désordre où j'ai laissé mes affaires, comptant passer deux mois à vos pieds, je souffre, depuis cinq mois, sans le dire, la saisie de tous mes revenus à Paris. Cependant on m'a fait passer auprès de votre majesté pour un homme bassement intéressé. Voilà pourquoi, sire, j'avais prié Darget de se jeter pour moi à vos pieds, et de vous supplier de supprimer ma pension [3]; non pas assurément pour rejeter vos bienfaits dont je suis pénétré, mais pour convaincre votre majesté qu'elle est mon unique objet. Suis-je venu chercher ici de l'éclat, de la grandeur, du crédit? Je voulais vivre dans une solitude, et admirer

[1] Madame Denis avait prédit à son oncle que Frédéric le *ferait mourir de chagrin*. Voyez la lettre de Voltaire à madame Denis, du 18 décembre 1752. Cl.

[2] Voyez la lettre de Frédéric, du 23 août 1750. Cl.

[3] Voyez la lettre 1684. B.

quelquefois votre personne et vos ouvrages, travailler, souffrir patiemment les maux où la nature me condamne, et attendre doucement la mort. Voilà ce que je desire encore. Je ne serai pas plus solitaire auprès de Potsdam que dans votre palais de Berlin. Si Darget vous a parlé des prières que j'osais vous faire pour cet arrangement, je vous supplie, sire, de les oublier, et de me pardonner les propositions que j'avais hasardées. Je vivrai très bien auprès de Potsdam, avec ce que votre majesté daigne m'accorder. J'y resterai sous le bon plaisir de votre majesté, jusqu'au printemps, et alors j'irai faire un tour à Paris pour mettre un ordre certain pour jamais dans mes affaires. J'ose me flatter que l'assurance de ne pas déplaire à un grand homme pour qui seul je vis, je sens, et je pense, adoucira la maladie dont je suis tourmenté, laquelle demande du repos, et surtout la paix de l'ame; sans quoi la vie est un supplice. Permettez-moi donc, sire, d'aller m'établir au Marquisat jusqu'au printemps; j'irai dans quelques jours, dès que la lie du procès sera bue et que tout sera fini. Voilà la grace que je supplie votre majesté de daigner faire à un homme qui voudrait passer à vos pieds le peu de jours qui lui restent.

J'avais, sire, minuté cette lettre, pour la transcrire d'une manière plus respectueuse; mais mes souffrances ne me permettent pas de la recommencer, et j'espère que votre majesté aura assez de compassion de mon accablement pour daigner recevoir ma lettre avec bonté, dans l'état où je la lui présente, avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

1696. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Février.

Sire, je conjure votre majesté de substituer la compassion aux sentiments de bonté qui m'ont enchanté, et qui m'ont déterminé à passer à vos pieds le reste de ma vie. Quoique j'aie gagné ce procès [1], je fais encore offrir à ce juif de reprendre pour deux mille écus les diamants qu'il m'a vendus trois mille, afin de pouvoir me retirer dans la maison que votre majesté permet que j'habite auprès de Potsdam. L'état où je suis ne me permet guère de me montrer, et j'ai besoin de faire des remèdes à la campagne pendant plus d'un mois. Permettez-moi de m'y aller établir la première semaine de mars, et de rester jusqu'au 5 ou au 6 mars dans votre château. C'est un homme assurément très malade qui vous demande cette grace. Songez aussi que c'est un homme qui n'a eu, en renonçant à sa patrie, que votre seule personne pour objet, et dont l'attachement ne peut être douteux. Puisque vous avez la bonté de me dire les choses qui vous ont déplu, cette bonté même m'assure que je ne vous déplairai plus. Il est bien sûr que je ne me suis pas donné à vous pour ne pas chercher à vous rendre ma conduite agréable, et que, quand on est conduit par le cœur, les devoirs sont bien doux.

Permettez-moi, sire, de dire à votre majesté que j'avais beaucoup connu Gross [2] à Paris; qu'il m'était

[1] Voyez la note de la lettre 1670. B.

[2] Jean-Godefroi Gross, écrivain allemand, nommé conseiller et historiographe du margraviat de Brandebourg en 1752. Cl.

venu voir à Berlin, et que j'allai le prier de me faire venir un ballot de livres et de cartes de géographie que M. de Razomowsky me devait envoyer. Je ne savais pas un mot de son rappel. Ce fut lui qui me l'apprit; et quand il m'en dit la raison, je me mis à rire. Je lui dis en vérité ce qui convenait, en pareille occasion, à un homme qui apprenait cette aventure de sa bouche. C'est l'unique fois que je lui aie parlé, et l'unique ministre que j'aie vu, et je peux assurer votre majesté que je n'en verrai aucun en particulier.

Pardonnez-moi si je vous ai présenté des lettres de madame de Bentinck [1]. Je ne vous en présenterai plus.

A l'égard de la société, j'ose dire, sire, que je ne crois pas y avoir mis la moindre apparence d'aigreur ni de trouble. S'il y avait même quelqu'un dont je pusse avoir à me plaindre, je jure à votre majesté que tout serait oublié dans un instant, et que le bonheur d'être dans vos bonnes graces me rendrait agréables ceux même qui, étant mal instruits de l'affaire du juif, auraient trop pris parti contre moi. Je ne crois pas qu'il puisse être revenu à votre majesté que j'aie jamais dit un seul mot qui ait pu déplaire à personne. Daignez être très sûr que jamais je ne mettrai même la moindre froideur dans le commerce avec aucun de ceux qui vous approchent; et sur cela je n'aurai pas à me vaincre.

[1] Charlotte-Sophie d'Oldenbourg, née en 1715, mariée, en 1733, à Guillaume de Bentinck, comte du Saint-Empire. Elle se sépara de son mari, et voyagea beaucoup. Voltaire, dans sa lettre du 2 septembre 1758, à Algarotti, la nomme *signora errante et amabile*. CL.

Pour le juif, daignez, sire, vous informer des juges, s'il y a un homme plus inique et de plus mauvaise foi sur la terre. Il refuse, tout condamné qu'il est, les mille écus que je lui offre de gagner. Mais cela ne m'empêchera pas de profiter de la grace que votre majesté daigne me faire, et d'habiter la maison près de Potsdam, dont votre majesté est encore suppliée de me laisser la jouissance jusqu'au printemps. Je sacrifierai tout pour venir goûter le repos auprès du séjour que vous rendez si célèbre par tout ce que vous y faites. Daignez me laisser espérer que je verrai vos dernières productions. Il n'y a point pour moi de consolation plus chère. Vous ne pouvez pas assurément douter, sire, que je ne sois tendrement attaché à votre personne, et j'ose dire que je le suis à un point, que j'espère que votre majesté me pardonnera tout.

1697. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce samedi.

Sire, toutes choses mûrement considérées, j'ai fait une lourde faute d'avoir un procès contre un juif, et j'en demande bien pardon à votre majesté, à votre philosophie, et à votre bonté. J'étais piqué, j'avais la rage de prouver que j'avais été trompé. Je l'ai prouvé, et après avoir gagné ce malheureux procès, j'ai donné à ce maudit Hébreu plus que je ne lui avais offert d'abord, pour reprendre ses maudits diamants, qui ne conviennent point à un homme de lettres. Tout cela n'empêche pas que je ne vous aie consacré ma vie. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'avais

mandé à son altesse royale madame la margrave de Bareuth que frère Voltaire était en pénitence. Ayez pitié de frère Voltaire. Il n'attend que le moment de s'aller fourrer dans la cellule du Marquisat. Comptez, sire, que frère Voltaire est un bon homme, qu'il n'est mal avec personne, et surtout qu'il prend la liberté d'aimer votre majesté de tout son cœur. Et à qui montrez-vous les fruits de votre beau génie, si ce n'est à votre ancien admirateur? Il n'a plus de talent, mais il a du goût, il sent vivement, et votre imagination est faite pour son ame. Il est tout pétri de faiblesses, mais assurément sa plus grande est pour vous. Il n'est point intéressé comme on vous l'a dit, et il ne cherche dans votre majesté que vous-même. Il est bien malade; mais vos bontés lui rendront peut-être la santé; en un mot, sa vie est entre vos mains. V.

J'apprends que votre majesté me permet de m'établir pour ce printemps au Marquisat. Je lui en rends les plus humbles graces. Elle fait la consolation de ma vie.

1698. A M. DARGET.

Ce dimanche.

Mon cher ami, voici une lettre [1] pour le roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi, j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable; et le roi a plus de bon sens que moi, comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en fesant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela. Je voudrais déjà être au

[1] La lettre précédente. Cl.

Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7; car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine, et les gencives ne sont pas mieux. Malgré le peu d'approbation qu'a eu la saignée de M. de Rothembourg [1], j'ai très grande foi à La Métrie. Qu'on me montre un élève de Boerhaave qui ait plus d'esprit et qui ait mieux écrit sur son métier?

Mais qu'il guérisse vos yeux; voilà d'abord ce que je lui demande.

J'étais fort en peine de M. d'Hamon et d'un gros paquet pour l'édition qu'on fait à Paris de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parcequ'elle a été faite sans me consulter, et pendant mon absence.

Ce d'Hamon, en arrivant chez moi [2], a trouvé des Damis, des Éraste, et des Angélique, et des Clarisse, qui l'attendaient à souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de Frédéric-le-Grand. Un certain marquis [3], un peu bavard, lui ayant fait une enfilade de questions fort longues, M. de Thibouville, qui n'avait encore rien dit, s'approcha de l'oreille de d'Hamon, et lui dit : « Monsieur, je « prends acte que tous les Français ne sont pas si pres« sants. » Il a été huit jours enfermé chez moi, sans sortir, parcequ'il fallait qu'il ne fît point de visite avant d'avoir été présenté ; et le roi de France est à Versailles tout le moins qu'il peut. M. de Boufflers,

[1] Frédéric-Adolphe, comte de Rothembourg, mort le 29 décembre 1751. Voyez tome LIV, page 439; et ci-après, les lettres 1793, 1796, 1799, 1800. B.

[2] Voyez l'article XXX des *Mémoires de Longchamp*. B.

[3] Ximenès. B.

colonel des gardes du roi Stanislas, a été tué [1] sans qu'on sache trop comment. Tout le monde en raisonne, et demain personne n'en parlera. Vanité des vanités! Adieu.

1699. A M. DARGET.

A huit heures et demie du soir, ce dimanche, 1751.

Mon cher ami, je reçois votre consolante lettre; n'en soyez point en peine, je vous garde toutes celles que vous m'avez écrites. Nous avons bu à votre santé avec MM. de Cagnoni et Bodiani, quoique je ne boive guère; car, en vérité, mon état est bien éloigné des plaisirs. Il est vrai que le juif, ayant demandé à faire serment sur des points contestés, a été déclaré, par la sentence, personnellement indigne de faire serment, et que l'affirmation m'a été adjugée; ainsi tout est absolument pour moi dans l'arrêt, sans en excepter la moindre clause. Le juif est assez fou pour en appeler; il est bien cruellement et bien mal conseillé. J'ai écrit au roi comme je vous l'ai dit; c'était la lettre d'un malade qui n'envisageait que la vérité, mon attachement pour lui, et la mort qui finit tout. *Vale.*

1700. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Des neiges de Berlin, le 22 février.

O destinée! destinée! ô neiges! ô maladies! ô absence! Comment vous portez-vous, mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante [2]; mais,

[1] Le 2 février 1751; voyez pages 311 et 312. B.

[2] Le Marquisat, cité dans la lettre 1684. Cl.

tout Salomon qu'il est, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. André, cet échappé du *Système*, s'avise, au bout de trente ans, un jour avant la prescription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du *Système*, et que je voulus faire en vain passer pour un *visa*, en faveur de madame de Winterfeld[1], qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'André étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là; aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence, il le vend à un procureur, et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une espèce d'André qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'André de Paris, je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de La Bourdonnais avait gagné son procès[2]; mais qui lui rendra ses dents, qu'il a perdues à la Bastille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la Bastille? Ma

[1] Voyez tome XX, page 540; et LI, 3 et suiv. B.

[2] Voyez tome XXI, page 275. B.

santé est bien déplorable, sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le Salomon du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre, qui vous aime de tout son cœur.

1701. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 24 février 1751.

J'ai été bien aise de vous recevoir chez moi; j'ai estimé votre esprit, vos talents, vos connaissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs, et de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille; mais vous avez d'abord, d'une façon assez singulière, exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles. J'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'Arnaud a eu des torts envers vous; un homme généreux les lui eût pardonnés: un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires dont vous n'aviez pas à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de madame de Bentinck sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez la plus vilaine affaire du monde avec le juif. Vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien

connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée; et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie : en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin. FÉDÉRIC.

1702. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, du 28 février 1751.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, et je suis bien aise que cette affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelle ni avec le *Vieux* ni avec le *Nouveau Testament;* ces sortes de compromis sont flétrissants, et avec les talents du plus bel esprit de France, vous ne couvririez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire Gosse, un violon de l'Opéra[1], un juif joaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un Allemand, qui dit ce qu'il pense, sans employer de termes équivoques et de flasques adoucissements qui défigurent la vérité; c'est à vous d'en profiter.

FÉDÉRIC.

1703. A M. DARGET.

A Berlin, 2 mars 1751.

Mon cher ami, vous ne répondez ni à mes empressements, ni à mes questions, ni à mes doléances.

[1] Travenol. B.

Je suis toujours très malade, et je présume que le roi daignera me recevoir avec bonté quand je serai en état de lui aller faire ma cour. Je m'imagine aussi que c'est pour ses bibliothèques qu'il destine les exemplaires que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Milord m'avait effrayé avant-hier. J'avais traîné ma mourante machine chez la sienne qui n'était pas en meilleur état. C'était une visite d'un bord du Styx à l'autre. Le crieur d'enterrement du docteur Patridor aurait pu nous soutenir à tous deux que nous étions ses pratiques; mais cela va au mieux aujourd'hui chez le gros et vigoureux corps anglais, et fort mal chez mon maigre individu. Ayez soin de votre santé, et n'oubliez pas tout-à-fait les misérables.

1704. A M. FORMEY.

Mars.

Voulez-vous, monsieur, venir manger le rôt du roi, aujourd'hui jeudi, philosophiquement, et chaudement, et doucement, à deux heures? Deux philosophes peuvent, sans être courtisans, dîner dans le palais d'un roi philosophe. Je prendrai même la liberté de vous envoyer un carrosse de sa majesté, à deux heures précises.

Vous vous trouveriez après dîner à portée de votre académie.

Envoyez vos ordres à l'anti-leibnitzien, mais au forméien V.

1705. A M. DARGET.

A Berlin, ce 7 mars 1751.

Il se peut faire, mon cher ami, qu'il y ait quelque

lettre pour moi à Potsdam, car j'avais donné cette adresse, comptant pouvoir y être il y a long-temps. Je vous prie de vouloir bien faire dire à la poste, par un de vos gens, qu'on me renvoie mes lettres, s'il y en a; je vous serai bien obligé. Voici un petit rayon de soleil, mais il faudrait que Dieu, sous son bon plaisir, redoublât la dose. Ayez soin de vous; je vous embrasse tendrement.

1706. A M. DARGET.

A Berlin, ce 8 mars 1751.

Mon cher ami, je vais vous écrire en gros caractères, à cause de vos yeux. Il ne faut pas offenser la prunelle de son ami. Je vous avertis que, pour cette maladie, il ne faut que du régime, très peu de vin, et se bassiner les yeux les matins avec de l'eau tiède. Je voudrais être déjà à Potsdam; mes meubles ne pourront partir qu'après-demain. Je suis en marché de deux chevaux; c'est tout ce qu'il me faudra pour aller à la bibliothèque de Sans-Souci, et pour vous venir voir. J'en trouve ici à cent écus la paire; mais je ne m'y connais pas. Si notre actif ami, l'aimable petit Vigne, veut m'en faire avoir à Potsdam, le petit enfant, plus intelligent que moi, n'a qu'à les retenir sur-le-champ, et commander harnais de campagne, mors et bride; et à peine serai-je dans mon Marquisat, que j'aurai ma cavalerie. Je suis comme une araignée qui fait sa toile dans un coin, et qui s'établit jusqu'à ce qu'un coup de balai la fasse déloger. Je bâtis un corps de logis à Cirey, et je l'abandonne tout meublé; je monte une bonne maison à Paris,

et je la quitte au bout de deux mois; je m'établis au Marquisat, et je vais en Italie au mois de mai. Mais, mon cher ami, je pourrais bien être enterré au Marquisat. Mon affaire avec la nature va mal. J'ai pris mon parti sur tout, et je jette mon bonnet par-dessus les moulins, afin de n'avoir plus la tête si près du bonnet. Bonsoir! je me fais un plaisir extrême de vous revoir, de vous embrasser. Songez à vos yeux. Mille compliments à M. Federsdorf, au docteur joyeux[1], *a tutti quanti*.

1707. A M. DARGET.

A Berlin, ce 9 mars 1751.

Tout mon corps est en désarroi;
Cul, tête et ventre sont, chez moi,
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste; il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.
C'est un tribut que je lui doi;
Mais, hélas! il n'en a que faire.
Fatigué de vœux empressés,
Il peut croire que c'est assez
D'être bienfesant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il est trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer;
Tant pis pour mes flammes secrètes,
J'ose aimer le premier des rois:
Je crains de vivre sous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes desirs,
J'entendrai sa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie,
S'ils ne fesaient pas mes plaisirs.

[1] La Métrie. B.

Adieu, monsieur son secrétaire;
Soyez toujours mon tendre appui :
Si Frédéric ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

Bonsoir; pardon de mes coquetteries : j'ai été bien malade; cela ne m'empêchera pas de vous revoir demain. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

1708. A M. DARGET.

A Potsdam, ce 11 mars 1751.

Mon cher ami, je porte au Marquisat le cinquième chant[1], des pilules et de la casse, tous les dons d'Apollon et d'Esculape : je n'ai jamais tant souffert. Je vous supplie de dire à sa majesté que je vais penser à son cinquième chant et à ma santé. Je serai privé aujourd'hui de l'honneur et du plaisir de l'entendre, mais j'aurai celui de le lire. Mes entrailles font leurs très humbles compliments à votre cul et à votre vessie, et mon cœur aime tendrement le vôtre.

1709. A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS[2].

A Potsdam, ce 13 mars.

J'espère, monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme[3], qui mé-

[1] De l'*Art de la guerre*, poëme de Frédéric; voyez lettre 1720. B.

[2] Augustin-Louis, marquis de Ximenès, né le 26 février 1726, était à la bataille de Fontenoi en 1745, et mourut le 1er juin 1817. J'en ai parlé dans ma Préface du tome XXI, et tome XL, page 205. B.

[3] Il était intitulé : *Les lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV*

ritait le prix; c'est le sort des Ximenès [1] d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

1710. A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, j'arrivai hier chez moi comme vous en sortiez, et le mauvais temps m'empêcha d'aller chez vous. Mon sorcier de cocher prétend qu'il est assez sorcier pour faire reprendre mes chevaux qui, dit-il, ne valent pas vingt écus, et pour m'en acheter de bons; mais il dit qu'il ne peut rien faire sans M. Vigne, qui a fait le marché. A la bonne heure, s'il peut réussir.

Voulez-vous bien permettre que M. Vigne aille à Berlin avec mon cocher? je vous serai bien obligé.

qu'il avait contribué à leurs progrès, et n'eut pas le prix. Voltaire le fit imprimer, en 1773, à la suite des *Lois de Minos* (voyez tome IX), dans un volume qui contient d'autres écrits presque tous de Voltaire. B.

[1] Voltaire écrivait *Chimène* le nom de Ximenès, et fait ici allusion à Chimène du *Cid*; voyez aussi lettre 1734. B.

1711. A M. DARGET.

A Potsdam, 1751.

Mon cher ami, je vous prie de remercier M. Morand de son attention. S'il croit qu'en effet sa préface ait l'air de me désigner, il lui est bien aisé d'y remédier. Au reste, qu'on me tue à Paris, pourvu que je vive ici avec vous dans les douceurs de votre amitié. Si je n'étais pas un peu malade aujourd'hui, je courrais pour vous voir et vous remercier. Je compte vous embrasser demain. Le Marquisat est trop loin; mais l'amitié rapproche tout. Je suis absorbé dans le *Siècle de Louis XIV*. Le roi, qui forme ici un nouveau siècle, devrait bien s'y intéresser, et me prêter tous ses livres. Un prêtre peut prêter sa patène à un sous-diacre. Si je manque de livres, je deviendrai bien malheureux. Que Frédéric-le-Grand s'intéresse un peu à Louis-le-Grand! Bonsoir.

1712. A M. DARGET.

1751.

Le saint diacre, mon cher ami, était conseiller-clerc, et un très grand imbécile.

Si le stathouder n'était pas mort d'une inflammation à la gorge, je croirais qu'il serait mort de quelque dîner avec un bourgmestre. Durand se trouve là dans un beau moment. Voilà de ces occasions où je voudrais un homme comme vous.

Je n'ai point eu non plus de nouvelles de Paris. Peut-être aurons-nous nos lettres par Berlin.

Portez-vous mieux que moi, et n'ayez jamais le scorbut.

1713. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon Prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'Argental et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à *Rome sauvée*, à *Adélaïde*, à *Zulime*, et cent feuilles du *Siècle de Louis XIV*; car je serai historiographe de France, en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de Pont de Veyle avouera que si Louis XIV n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'Arnaud et compagnie, et les petits barbouilleurs, auraient été trop aises. D'Arnaud, animé du vrai desir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec un Rozemberg, mauvais comédien souffert à Berlin, et avec les Frérons soufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi, qui sans doute prend contre moi le parti de l'*Ancien Testament*, m'avait disgracié; et j'étais perdu, et Fréron

riait, et Nivelle de La Chaussée racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable, et on imprimait ma *Pucelle*, et ensuite on me fesait mort. Je suis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi pendant ma maladie, que je serais le plus ingrat des hommes si je ne passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais, à Berlin; et quand il partit pour Potsdam, et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, *et cætera;* et ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade à une maison [1] délicieuse, dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de Potsdam; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne se communiquer à moi; et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des Desfontaines, et aux petits esprits, aux cuistres qui disent: Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons point de mouchoir? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension, ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement

[1] Le Marquisat; voyez lettre 1684. B.

attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux, quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers moments de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis.

1714. A M. DARGET.

Mon très aimable ami, le ciel confonde les marquis qui m'envoient des tragédies par la poste, et bénisse les rois pleins de génie et de bonté! J'ai reçu un petit mot consolant de la part d'un homme dont le génie m'épouvante, et dont le cœur me rassuré. Puisse votre cul être aussi sain que votre ame! J'ai passé une nuit bien cruelle, dans la crainte de passer pour indiscret, et avoir révélé les mystères de Mars-Apollon. Je suis sensible comme vous, et ma tendre amitié compte sur la vôtre.

1715. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire [1]. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre Louis XIV et Frédéric. Je ferais bien mieux de corriger assidûment mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé de Villiers [2], qui avait

[1] Voyez page 529, lettre 1665. B.
[2] Pierre de Villiers, mort en 1728. Cl.

fait un livre intitulé *Réflexions sur les défauts d'autrui.* Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit en nasillant à son auditoire : « Mes très chers frères, j'a-
« vais dessein aujourd'hui de vous parler de l'enfer;
« mais j'ai vu afficher à la porte de l'église : *Ré-*
« *flexions sur les défauts d'autrui;* eh ! mon ami,
« que n'en fais-tu sur les tiens! Je vous parlerai donc
« de l'orgueil. »

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris[1] sitôt qu'elle sera achevée ; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards. Je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit!

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parceque le siècle passé a été le précepteur du nôtre; mais le génie est un don de Dieu ; c'est la grace, c'est le partage du très petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour ; elles amusent parcequ'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours ! Don Quichotte fit une infidélité d'un moment à Dulcinée pour Maritorne. Adieu, adieu ; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

[1] 1751, onze volumes petit in-12. Voyez ce que, dans sa lettre du 15 avril 1752 (n° 1835), Voltaire dit de cette édition où j'ai pris la variante de la page 31 du tome XXXVIII. B.

1716. A M. DARGET.

Jeudi, 1751.

Mon cher ami, vous souviendriez-vous par hasard de l'ermite V***? Vous êtes sans doute dans les plaisirs jusqu'au cou. Je fais mille compliments à vos plaisirs; j'espère avoir bientôt celui de vous voir. Il n'y a guère que vous qui puissiez me tirer de ma solitude. Heureux qui peut vivre avec vous! Faites-moi l'amitié de dire à monsieur et à madame de Tyrconnell que, de tous les ermites, je suis celui pour qui ils doivent avoir le plus de bonté. Faites-leur ma cour, je vous en prie, et aimez-moi tant que vous pourrez. J'aime à avoir place dans un cœur comme le vôtre.

1717. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 27 avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle Guichard[1]. Vous ne m'en dites rien; vous ne me confiez jamais vos plaisirs ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentiments. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue par la grêle, à la fin coupée pour jamais! Mon cher ange, conservez bien madame d'Argental; c'est une fleur d'une plus belle espèce, et plus forte; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot

[1] Éléonore Guichard, née en Normandie vers 1719, morte vers le commencement d'avril 1751. Cl.

cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir; sans doute, je le devrais et je le voudrais; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperasses, il faut finir ce que l'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon *Siècle de Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaise santé peut me laisser encore pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon Français? n'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les Algarotti et les Maupertuis y sont. On travaille, on soupe ensuite gaîment avec un roi qui est un grand homme de bonne compagnie. Tout cela serait charmant; mais la santé! Ah! la santé, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un Fontenelle, cent Guichard. Allons toujours pourtant; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute, à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale; et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le

pays où je suis serait mon paradis. Être dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillants, trop considérables, trop malsains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son *Siècle*, dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux-arts, de spectacle, et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour, mais après la clôture de mon *Siècle*, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

1718. A M. FORMEY.

A Potsdam, le 30 avril (si je ne me trompe).

Il me paraît, monsieur, qu'il y a dans l'ouvrage [1] que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer beaucoup d'images qui caractérisent un homme de génie, et des beautés qui décèlent un homme de goût. Peut-être faudrait-il encore un peu de travail pour rendre la pièce digne de son auteur, qui me paraît avoir bien du mérite. Les vers exigent une correction et une précision dont la difficulté m'effraie toujours.

[1] Il s'agissait d'une pièce de poésie de M. Mallet qui allait à Copenhague pour succéder à La Beaumelle. (*Note de Formey*.)

M. Darget m'a dit que vous vous souvenez toujours de moi avec bonté; pour moi, je me souviens de vous avec reconnaissance.

J'ai à vous un gros tome que je vous renverrai à la première occasion, et que je voudrais bien vous apporter moi-même. J'ai grande envie de me trouver entre vous et M. de Jarrige[1]; on apprend plus dans votre conversation que dans les livres. Je vous supplie d'assurer M. de Jarrige des sentiments que je vous conserverai toujours pour lui.

Interim vale; tuus sum. V.

1719. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 mai.

Mon cher ange, le roi de Prusse, tout roi et tout grand homme qu'il est, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle ame du monde, et le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent dévots, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissants, et d'avoir toujours des rivaux à craindre? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux minis-

[1] Secrétaire de la classe de philosophie à l'académie de Berlin, jusqu'en 1748, année où Formey succéda à de Jarrige nommé grand-chancelier. Cl.

tres? et qu'est-ce qu'un public bizarre qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère Bellecour à Lekain, Coipel[1] à Vanloo, Royer[2] à Rameau? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme César, qui pense comme Julien, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. Mesnard. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que, si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu desiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'*Oreste*, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette *Sémiramis* que vous aimiez, et dont M. l'abbé de Chauvelin était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le *Siècle de Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment

[1] Voyez tome LI, page 77. B.

[2] Royer a mis en musique *Pandore* ou *Prométhée*, opéra de Voltaire, après avoir fait retoucher le poëme par Sireuil; voyez l'année 1754. B.

les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce *Siècle*, que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame Denis. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à *Zulime* et à *Adélaïde*. Savez-vous bien que mon *Siècle* est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous? C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères; je m'étudierai surtout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon *Siècle*, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de Mairan? voulez-vous bien le faire souvenir de moi? Son ennemi [1] est un homme un peu dur, médiocrement sociable, et assez baissé; mais point de vérité odieuse. *Valete, o cari!*

1720. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Je viens d'accoucher de six jumeaux [2] qui demandent d'être baptisés, au nom d'Apollon, aux eaux d'Hippocrène. *La Henriade* est priée pour marraine; vous aurez la bonté de l'amener ce soir, à cinq heures, dans l'appartement du père. Darget-Lucine s'y trouvera, et l'imagination de *l'Homme-Machine* [3] tiendra les nouveau-nés sur les fonts.

1721. A M. DEVAUX [4].

A Potsdam, le 8 mai.

Mon cher Panpan (car il n'y a pas moyen d'ou-

[1] Maupertuis avait voulu, avant de quitter Paris, dépouiller Mairan de la place de secrétaire perpétuel de l'académie des sciences. Cl.

[2] Les six chants du poëme de l'*Art de la guerre*. Voyez, tome XII, les stances par lesquelles Voltaire répondit à ce billet. Cl.

[3] M. de La Métrie, auteur du livre intitulé *l'Homme machine*. K.

[4] Voyez la note de la lettre 819, tome LIII, page 499. Cl.

blier le nom sous lequel vous étiez si aimable), le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami (prière est ordre en ce cas), je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur[1] d'un héros, à la digne sœur du Marc-Aurèle du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à-la-fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé Wilhelmine, pour votre ami; mais, puisqu'on tarde tant, je ne peux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera sûrement l'exécution de vos volontés, et M. de Liébaud pourra partir sur-le-champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher Panpan, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve[2] des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le Mars tout le matin, mais le soir il fait l'Apollon, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds; ceci est Sparte et Athènes; c'est un camp et

[1] Wilhelmine, margrave de Bareuth. Cl.

[2] Madame de Boufflers; voyez la note, page 311. B.

le jardin d'Epicure; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi; je suis à la cour, je suis libre; et, si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni un licou qu'on appelle *cordon d'un ordre*, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon *Catilina*, mon *Siècle de Louis XIV*, et mes pilules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle *honneur et fortune*. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher Panpan. S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de Beauvau me prenait sous sa protection; ce temps est-il absolument passé? madame la marquise de Boufflers daigne-t-elle me conserver quelques bontés? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour? serait-elle assez bonne de dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de sa majesté? C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très cher Panpan. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

1722. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Vous qui daignez me départir
Les fruits d'une muse divine,
O roi! je ne puis consentir
Que, sans daigner m'en avertir,
Vous alliez prendre médecine.
Je suis votre malade-né,
Et sur la casse et le séné
J'ai des notions non communes.
Nous sommes de même métier;
Faut-il de moi vous défier,
Et cacher vos bonnes fortunes?

Sire, vous avez des crampes, et moi aussi; vous aimez la solitude, et moi aussi; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi; vous prenez médecine, et moi aussi: de là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de votre majesté.

1723. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le...

« Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin. »
VIRG., ecl. VIII, v. 68.

Se ella è ammalata, compiango; se sta bene, me ne rallegro; se si trastulla, lodo; se si ferma in Berlino, fa bene; se ella ritorna al nostro monastero [1], farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran consolazione. Ma comunque si sia del come e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle istoriche, le quali ha portate seco a Berlino. Intanto bacio le leggiadre mani che scrivono, che toccano le più delicate cose.

Adieu, belle fleur d'Italie.

[1] Voyez ma note sur la lettre 1665. B.

Transplantée aux climats des géants grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers;
Quelle terre par vous ne serait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire souvenir de moi l'estomac de milord et milady Tyrconnell, la poitrine de M. le maréchal Keith, les uretères de M. le comte de Rothembourg? Je me flatte que, par un si beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

1724. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 29 mai.

Mon très cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon *Siècle* en tête, et c'est parceque je suis le meilleur Français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfants. *Rome sauvée*, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon *Siècle*, que vous aurez dans trois mois [1]? Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite Guichard valait mieux; *la mort ravit tout sans pudeur* [2]. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce *Siècle* vous plaira encore plus que les onze volumes [3] pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts

[1] Voyez ma Préface du tome XIX. B.
[2] La Fontaine, livre VIII, fable Ire. B.
[3] Voyez la lettre 1715. B.

pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu Mars. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses états, voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon *Siècle*. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses boutés? Je ne peux faire autre chose que de les publier, je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très rarement; *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchants soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin voilà donc M. de Chauvelin en passe[1] de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de Chauvelin ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé, son frère, me garde toujours rancune; je veux que mon *Siècle* me raccommode avec lui. Algarotti en est bien content; ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme

[1] Le chevalier (depuis marquis) de Chauvelin, cousin de l'ancien garde des sceaux (exilé depuis 1737), avait été nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis. B.

Dufresni : *Faites-moi bien peur ;* car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons [1] j'avais affaire! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis, mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'Envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre *Catilina* [2] et *Rome sauvée*. Je ne demande pas que ma *Rome* soit imprimée au Louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidèle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.
Hor., lib. III, od. xxiv, v. 31.

Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'Argental en bonne santé, donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des *Mémoires* [3] qui ont

[1] Voltaire fait sans doute allusion au nommé André qu'il cite dans la lettre 1685. Cl.

[2] Tragédie de Crébillon, imprimée au Louvre. Cl.

[3] Voyez ma note, tome XXXIX, page 410. B.

paru sur mademoiselle de Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre[1] du saint Évangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille; je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les huguenots.

Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agréments de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement.

1725. A M. G.-C. WALTHER.

29 mai 1751.

Si vous avez besoin d'argent, j'ai mille écus à votre service, que je vous prêterai sans intérêt. Ils sont entre les mains de mon banquier Schwigger. Vous n'auriez qu'à vous adresser au banquier Hauman, qui ferait son billet à Schwigger; car cet homme ne veut traiter qu'avec des banquiers, et ne recevrait pas d'autre signature. Ainsi donc, en cas que vous ayez besoin de cet argent, vous n'avez qu'à faire votre billet pur et simple de mille écus à Hauman, lequel fera son billet à Schwigger. Je vous répète que je vous prêterai ces mille écus pour un an sans intérêt.

1726. A M. G.-C. WALTHER.

30 mai 1751.

Je suis fort occupé de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, mais cet ouvrage ne sera pas sitôt prêt. J'attends des manuscrits de Paris. J'ai encore besoin de quelques livres, mais surtout j'ai besoin de temps pour rendre l'ouvrage moins indigne de l'impression;

[1] Formey; voyez lettre 1771, et aussi la lettre du 15 avril 1752. B.

plus je l'aurai travaillé avec soin, et plus il vous deviendra utile. Comptez que je n'y perdrai pas un moment, et que je vous donnerai cet ouvrage avant que vous ayez achevé l'édition que vous allez faire. Je n'exigerai rien de vous, que des exemplaires en grand papier, et je serais assez récompensé de mes travaux si un libraire, qui paraît aussi honnête homme que vous, peut y faire quelque fortune.

1727. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce mardi.

Sire, si je ne suis pas court, pardonnez-moi.

Hier le fidèle Darget m'apprit avec douleur qu'on parlait dans Paris de votre poëme [1]. Je viens de lui montrer les dix-huit lettres que je reçus hier. Elles sont de Cadix. Il n'est pas question de vers.

Permettez que je montre à votre majesté les six dernières lettres de ma nièce, l'unique personne avec qui je suis en correspondance. Elles sont toutes six numérotées de sa main. Elle me parle avec confiance de vous et de tout. Si je lui avais écrit un mot du poëme, elle en parlerait. Je ne lui ai pas même envoyé l'énigme que j'avais faite et que je vous ai montrée, de peur qu'elle ne la devinât.

Ce ne sont pas les confidents de vos admirables amusements qui en parlent. Je réponds de Darget et de moi.

Daignez jeter les yeux sur les endroits soulignés de ces lettres, où il est question de votre majesté, de d'Argens, de Potsdam, de d'Hamon, etc. Votre ma-

[1] Le *Palladion*; voyez ma note de la lettre 1492. B.

jesté n'y perdra rien. Elle verra mon innocence, mes sentiments, et mes desseins.

Il y a onze mois que je suis parti, je comptais en passer deux à vos pieds.

Je peux avoir en France un privilége d'imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Je suis prêt à l'imprimer à Berlin, si cela vous fait plaisir, et je le demande à votre majesté.

Je ne vous flatte pas (que je sache), et vous savez, par mes hardiesses sur vos beaux ouvrages, si j'aime et si je dis la vérité. Je vous admire comme le plus grand homme de l'Europe, et j'ose vous chérir comme le plus aimable. Ne croyez pas que je sois ici pour une troisième raison.

Vous savez que je suis sensible; soyez sûr que je le suis avec enthousiasme à toutes vos bontés, et que votre personne fait le bonheur de ma vie.

Après vous, j'aime le travail et la retraite. Qui que ce soit ne se plaint de moi. Je demande à votre majesté une grace pour ne point altérer ce bonheur que je lui dois, c'est de ne me point chasser de l'appartement qu'elle a daigné me donner à Berlin, jusqu'à mon voyage à Paris.

Si j'en sortais, on mettrait dans les gazettes que votre majesté m'a chassé de chez elle, que je suis mal avec elle; ce serait une nouvelle amertume, un nouveau procès, une nouvelle justification aux yeux de l'Europe, qui a les yeux fixés sur vos moindres démarches.... et sur les miennes, parceque je vous approche. J'en sortirai dès qu'il viendra quelque prince, dont il faudra loger la suite, et alors la chose sera honnête.

J'ai eu le malheur d'être traité par Chazot comme le curé de Meckelbourg. On a dit alors que votre majesté ne souffrirait plus que je logeasse dans son palais de Berlin. Je n'ai pas proféré la moindre plainte contre Chazot. Je ne me plaindrai jamais de lui ni de quiconque a pu l'aigrir. J'oublie tout; je vis tranquille; je souffre mes maladies avec patience, et je suis trop heureux auprès de vous.

Si votre majesté voulait seulement s'informer du comte de Rothembourg et de M. Jarrige [1] comment je me suis conduit dans l'affaire Hirschell, elle verrait que j'ai agi en homme digne de sa protection, et digne d'être venu auprès de lui.

Mon nom ira peut-être à la suite du vôtre à la postérité, comme celui de l'affranchi de Cicéron. J'espère que, en attendant, le Cicéron, l'Horace et le Marc-Aurèle de l'Allemagne me fera achever ma vie en l'admirant et en le bénissant.

Je supplie votre majesté de daigner me renvoyer les lettres.

1728. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, ce dernier de mai.

Apparemment, madame, que mon camarade d'Hamon sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves; mais ce voyage

[1] Voyez la note, page 594. B.

sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que, si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif, quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, madame, ce que nous fesons? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici; et cela est fort honnête; on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen [1], qu'elle

[1] L'édition de Rouen doit être celle avec la préface d'Arnaud; celle de Paris est en onze volumes; voyez lettre 1715. B.

est plus correcte; j'aurais l'honneur de vous la présenter, si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentiments de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le *Siècle de Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux; ils sont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux! Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement, et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président Hénault, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parceque je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de Louis XIV.

Vous allez donc toujours à Sceaux, madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'Hamon pour madame la duchesse du Maine; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour un peu différentes l'une de l'autre; madame de Staal et madame de Malause[1].

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très long-temps. Surtout ne vous dégoûtez point de la vie, car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la

[1] La lettre 1604 est adressée à madame de Malause. B.

mienne les sentiments que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris, à cause de vous et du petit nombre des élus.

1729. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A ce qu'on appelle le Marquisat, ce 5 juin.

Du fond du désert que j'habite
J'écris à mon héros errant.
Vous courez, sire, et je médite;
Mais vous pensez plus en courant
Que moi dans mon logis d'ermite.
D'un œil surpris, d'un œil jaloux
L'Europe entière vous observe.
Vous courez; mais Mars et Minerve
Voyagent en poste avec vous.

Je songe, dans mon ermitage,
A faire encore un peu d'usage
De mon esprit trop épuisé;
A goûter, sans être blasé,
Ce qui reste de ce breuvage;
A m'armer pour le long voyage
Dont m'avertit mon corps usé;
A voir d'un œil apprivoisé
La fin de mon pèlerinage.
Mais, hélas! il est plus aisé
D'être ermite que d'être sage.

La plupart des gens ne sont ni l'un ni l'autre. On court, on aime les grandes villes comme si le bonheur était là. Sire, croyez-moi, j'étais fait pour vous; et, puisque je vis seul quand vous n'êtes plus à Potsdam, apparemment que je n'y étais venu que pour vous; ceci soit dit en passant.

J'envoie à votre majesté ce dialogue de *Marc-Au-*

rèle[1]. J'ai tâché de l'écrire à la manière de Lucien. Ce Lucien est naïf, il fait penser ses lecteurs, et on est toujours tenté d'ajouter à ses *Dialogues*. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de Fontenelle est qu'il en veut toujours avoir; c'est toujours lui qu'on voit, et jamais ses héros; il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devraient dire; il soutient le pour et le contre; il ne veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout; mais il me semble qu'il fatigue à la longue, parcequ'on sent qu'il n'y a presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'aperçoit du charlatanisme, et il rebute. Fontenelle me paraît dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse.

Je joins à *Marc-Aurèle* deux rogatons que votre majesté n'a peut-être pas vus, parcequ'ils sont imprimés à la suite d'un grimoire sur le carré des distances, lequel n'est point du tout amusant.

Mais en récompense des chiffons que j'envoie, j'attends le sixième chant de votre *Art*[2]: j'attends le toit du temple de Mars. C'est à vous seul à bâtir ce temple, comme c'était à Ovide de chanter l'Amour, et à Horace de donner la Poétique. Sire, faites des revues, des ports, des heureux :

Sous vos aimables lois, je me flatte de l'être.
Aux yeux de l'avenir vous serez un grand roi,
Et, grace à votre gloire, on voudra me connaître.
On dira quelque jour, si l'on parle de moi :
« Voltaire avait raison de choisir un tel maître. »

[1] Voyez tome XXXIX, page 359. B.
[2] L'*Art de la guerre*. Cl.

1730. DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 12 juin.

Le marquis d'Adhémar n'est point encore arrivé ici, mais nous l'attendons à toute heure. Il a été malade, ce qui a différé son départ. Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'avoir des Adhémar et des Graffigni, que des Voltaire. Il n'y a que le roi qui soit en droit de posséder ceux-ci. Vous me faites éprouver le sort de Tantale. Vous me flattez toujours par la promesse de venir faire un tour ici; et lorsque je m'attends à vous voir, mes espérances s'évanouissent. Si vous en aviez eu bonne envie, vous auriez pu profiter de l'absence du roi; mais vous suivez la maxime de beaucoup de grands ministres, qui paient de belles paroles sans effet. J'ai écrit au roi ce que vous me mandez sur son sujet. Il est difficile de le connaître sans l'aimer et sans s'attacher à lui. Il est du nombre de ces phénomènes qui ne paraissent, tout au plus, qu'une fois dans un siècle. Vous connaissez mes sentiments pour ce cher frère; ainsi je tranche court sur ce sujet. Nous menons présentement une vie champêtre. Je partage mon temps entre mon corps et mon esprit: il faut bien soutenir l'un pour conserver l'autre; car je m'aperçois de plus en plus que nous ne pensons et n'agissons que selon que notre machine est montée. Vous semblez devenu bien misanthrope. Vous restez à Potsdam tandis que le roi est à Berlin, et vous vous imaginez qu'un philosophe ne convient point à mes noces. On voit bien que vous n'avez jamais tâté du mariage, et que vous ignorez qu'un des points essentiels dans cet état est d'être bon philosophe, surtout en Allemagne. Les quatre vers que vous faites sur ce sujet me paraissent un peu épicuriens, et cet épicurianisme est incompatible avec la misanthropie. Il ne vous faudrait qu'une nouvelle *Uranie*[1] pour vous tirer de vos réflexions noires, et pour vous remettre dans le goût des plaisirs.

[1] C'est le nom que Voltaire avait donné à madame du Châtelet dans l'épître en vers qu'il lui adressa en tête des *Éléments de la philosophie de Newton;* voyez tome XIII. B.

Le margrave vous fait bien des amitiés. Montperni est toujours de vos amis. Nous parlons souvent de vous; mais, cacochyme, et d'ailleurs accablé d'affaires, il ne peut vous écrire. Ses douleurs diminuent, mais il les a tous les jours pendant quelques heures, et vit comme un moine pour tâcher de se rétablir. Je ne le vois qu'un moment par jour. Il fesait la meilleure pièce de notre petite société. J'espère qu'Adhémar y suppléera.

Soyez persuadé que je ne cherche que les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime. WILHELMINE.

P. S. Le roi me dit, lorsque j'étais à Berlin, qu'il voulait faire écrire l'*Esprit de Bayle*. Si cet ouvrage a eu lieu, et qu'on puisse l'avoir, je vous prie de me le procurer. J'ai reçu un supplément au dictionnaire fait en Angleterre. Selon moi, il répond très mal à son original.

1731. A M. DE MONCRIF.

A Potsdam, le 17 juin.

J'ai tardé long-temps à vous remercier, mon cher confrère, du beau présent que vous avez bien voulu me faire[1]. Je me flattais de venir vous porter mes remerciements à Paris; mais ma mauvaise santé ne m'a pas encore permis d'entreprendre ce voyage. Je vous aurais dit de bouche ce que je vous dirai dans cette lettre: que tous vos ouvrages respirent les agréments de votre société et la douceur bienfesante de votre caractère. Je ferai plus; ils m'enhardissent à m'ouvrir à vous, et à vous demander une marque d'amitié. Je sais qu'on m'a beaucoup condamné à la cour d'avoir accepté les bienfaits dont le roi de Prusse m'honore. J'avoue qu'on a raison, si on ne re-

[1] *OEuvres de Moncrif*, 1751, trois volumes in-12. B.

garde ma démarche que comme celle d'un homme qui a quitté son maître naturel pour un maître étranger. Mais vous savez mieux que personne la triste situation où j'étais en France. Vous savez que j'essuyais, depuis vingt ans, tout ce que l'envie acharnée de ceux qui déshonorent les lettres plus qu'ils ne les cultivent avait pu imaginer pour me décrier et pour me perdre. Vous savez que l'abbé Desfontaines, qui vendait impunément des poisons dans sa boutique, avait des associés, et qu'il a laissé des successeurs. S'ils s'en étaient tenus aux grossièretés et aux libelles diffamatoires, j'aurais pu prendre encore patience: quoique à la longue cette foule de libelles avilisse, j'aurais supporté cet avilissement, trop attaché en France à la littérature. Mais je savais avec quel artifice et avec quelle fureur on m'avait noirci auprès des personnes les plus respectables du royaume. J'étais instruit que des gens à qui je n'ai jamais donné le moindre sujet de plainte m'avaient attaqué par des calomnies cruelles. La douleur et la crainte devenaient le seul fruit de quarante ans de travail; et cela, pourquoi? pour avoir cultivé un faible talent, sans jamais nuire à personne. Madame la marquise de Pompadour, M. le comte d'Argenson, et d'autres qui ont blâmé ma retraite, sont dans une trop grande élévation pour en avoir vu les causes. Ils ne savent pas ce que des hommes obscurs, mais dangereux, et infatigables dans leur acharnement à nuire, machinaient contre moi. Je suis sûr que la bonté de votre cœur serait effrayée, si j'entrais avec vous dans ces détails. Je veux bien qu'on sache que ces cabales indignes

m'ont contraint de chercher ailleurs un honorable asile; mais, en même temps, je vous avoue que la douceur de ma vie serait changée en amertume, si des personnes à qui j'ai obligation, et à qui je serai toujours attaché, croyaient avoir des reproches à me faire. Croyez, mon cher confrère, qu'il en a bien coûté à mon cœur pour prendre le parti que j'ai pris. Je n'ai point recherché de vains honneurs; mais à la cour toute militaire où je suis, il y a de certaines distinctions qu'il faut absolument avoir pour n'être pas arrêté à tout moment aux portes par des gardes. Je ne pouvais guère demeurer auprès du roi de Prusse qu'avec ces légères distinctions, qui ne tirent d'ailleurs à aucune conséquence. Je vous jure qu'à mon âge je ne suis attaché ni à une clef d'or, ni à une croix, ni à une pension de vingt mille livres dont j'ai su ne pas avoir besoin, ni à d'autres avantages flatteurs dont je jouis. Je n'ai voulu que le repos; et, si j'avais pu alors espérer de le goûter en France, je ne l'aurais pas cherché ailleurs. Je vous demande en grace d'exposer mes sentiments à M. le comte d'Argenson. Je serais au désespoir qu'il blâmât ma conduite. Je lui suis attaché dès ma plus tendre jeunesse, et il est l'homme du royaume dont j'ambitionne le plus les suffrages et les bontés. J'avoue encore que je ne me consolerais pas si madame de Pompadour, à qui je dois une éternelle reconnaissance, pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc, mon cher confrère, de faire valoir auprès de l'un et de l'autre mes raisons, mes regrets, mon attachement. Comptez que je ne vous ou-

blie pas parmi ceux que je regrette souvent. Vous êtes tous les jours dans la maison de monsieur le duc et madame la duchesse de Luines [1]; ayez la bonté de présenter mes respects à toute cette maison, dont la vertu est respectée ici. Le roi de Prusse se souvient d'avoir vu M. le duc de Chevreuse [2], et en parle souvent avec éloge.

Je n'ose vous prier de faire mention de moi à la reine. Je ne me flatte pas d'être dans son souvenir; mais je suis auprès d'un roi qui est le meilleur ami du roi son père. Je n'ai que ce titre pour prétendre à sa protection; mais peut-être que, si vous lui disiez un mot de moi, elle pourrait s'en souvenir avec cette bonté indulgente qu'elle a pour tout le monde. Ne soyez point surpris de la confiance avec laquelle je me suis expliqué à vous; c'est vous qui me l'avez donnée. L'usage qne vous voudrez bien en faire augmentera la félicité dont je jouis auprès d'un roi philosophe, et rendra plus agréable le voyage que j'espère toujours faire à Paris, et qui sera hâté par le plaisir de venir vous faire les remerciements les plus sincères, et de vous renouveler les assurances d'un attachement et d'une estime que je conserverai toujours.

1732. A M. DE LA MÉTRIE.

A Potsdam.

Allez, courez, joyeux lecteur,
Et le verre à la main, coiffé d'une serviette,

[1] Belle-mère du duc de Chevreuse; voyez page 40. Cl.

[2] Marie-Charles-François d'Albert, duc de Chevreuse, né en 1717, lieutenant-général depuis le commencement de 1748. Cl.

De vos desirs brûlants communiquer l'ardeur
Au sein de Phyllis et d'Annette.
Chaque âge a ses plaisirs; je suis sur mon déclin,
Il me faut de la solitude;
A vous, des amours et du vin.
De mes jours trop usés j'attends ici la fin,
Entre Frédéric et l'étude,
Jouissant du présent, exempt d'inquiétude,
Sans compter sur le lendemain.

Mes compliments à la cousine. Partez donc avec le gai-mélancolique Darget, et aimez-moi en chemin.

1733. A M. DEVAUX.

Mon cher Panpan, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi Stanislas, et venir me mettre aux pieds de madame de Boufflers, au premier voyage que je ferai en France; et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me serait encore plus précieuse, si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de Bassompierre [1], et c'est en partie ce qui m'a privé long-

[1] Sœur de la marquise de Boufflers. Cl.

temps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les gens qui se portent bien. Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de Boufflers. Est-ce que M. le marquis du Châtelet est actuellement à Lunéville? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commerci. Tout ce que je sais de votre cour, c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de Saint-Lambert d'avoir exclu Roi, ce méchant homme. Voudra-t-il se souvenir de moi avec amitié? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation. Quoique j'aie absolument renoncé à la *comète*, cependant je n'ai point oublié la maison de M. Alliot [1], et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison.

Mon cher Panpan, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'ai manqué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

1734. A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam.

J'ai reçu assez tard, monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour

[1] Commissaire-général de la maison du roi Stanislas. Cl.

d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé ; et que, si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de ces ouvrages quelque chose qui mettra le nom de Chimène aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal Ximenès, ce qu'on a fait dans celle de Witikind.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse a fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris; mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meil-

leur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde les belles choses que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects à madame votre mère; comptez sur les sentiments inaltérables de VOLTAIRE.

1735. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général [1] qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de *Rome* suscite un autre César que Drouin pour la *sauver*. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en seront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changements; mais ils étaient faits trop à la hâte, et trop insuffisants. Je crois toujours qu'il faut rendre Aurélie un peu plus complice de Catilina. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousé en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter Aurélie comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs je ne peux rien chan-

[1] Voltaire parle du maréchal de Richelieu. B.

ger au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point *Aurélie ;* le sujet est Rome, Cicéron, Caton, César. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodements. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas du théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de Cicéron, de Catilina, de César, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers[1] allobroges imprimés au Louvre.

On m'a fait des objections dont quelques unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'Aurélie arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir César de son caractère, et donner une espèce de triomphe à Catilina, afin que l'arrivée d'Aurélie produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Les cas sont bien différents, et le goût consiste à mettre les choses à leur place.

La première scène du cinquième acte est absolu-

[1] Ceux du *Catilina* de Crébillon. Cl.

ment nécessaire, cependant elle est froide; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer, il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène, que Cicéron est allé combattre dans Rome avec une partie du sénat, tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de Caton et de Clodius soient plus vifs, et qu'on voie que Cicéron sera puni d'avoir sauvé la patrie; c'est là un des objets de la pièce. Cicéron, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit; il est une peinture assez fidèle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir, autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changements; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis, et de disposer l'armée avec laquelle vous daignez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite question que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France, qui est très fautif dans tous

les livres, et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très bien communiquer, sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque[1] de Marseille très singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

1736. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, j'ai lu, la nuit et ce matin, depuis le Grand-Électeur jusqu'à la fin [2], parcequ'on ne peut pas lire deux moitiés à-la-fois. Quand vous n'auriez fait que cela dans votre vie, vous auriez une très grande réputation. Mais cet ouvrage, unique en son genre, joint aux autres, et, par parenthèse, à cinq victoires et tout ce qui s'ensuit, fait de vous l'homme le plus rare qui ait jamais existé. Je remercie mille fois votre majesté du beau présent qu'elle a daigné me faire. Grand Dieu! que tout cela est net, élégant, précis, et surtout philosophique! On voit un génie qui est toujours au-dessus de son sujet. L'histoire des mœurs, du gouvernement, et de la religion, est un chef-d'œuvre. Si j'avais une chose à souhaiter, et une grace à vous demander, ce serait que le roi de France

[1] Belzunce; voyez tome XXI, page 346. B.

[2] *Mémoires ... de Brandebourg;* voyez tome XL, page 88. B.

lût surtout attentivement l'article de la religion, et qu'il envoyât ici l'ancien évêque de Mirepoix.

Sire, vous êtes adorable; je passerais mes jours à vos pieds. Ne me faites jamais de niches. Si des rois de Danemark, de Portugal, d'Espagne, etc., m'en fesaient, je ne m'en soucierais guère; ce ne sont que des rois. Mais vous êtes le plus grand homme qui peut-être ait jamais régné.

Et notre sixième chant[1] ! sire, l'aurons-nous?

1737. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, le 20 juillet.

Votre souvenir et vos bontés, madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie, dans le palais d'Alcine. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur, à Paris, d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite; mon pâté d'anguilles[2] ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très douce, très libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un supplice. Savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet? oui, des esclaves, en comparaison de la

[1] Du poëme de l'*Art de la guerre*. CL.

[2] Le *Pâté d'anguilles* est le titre d'un conte de La Fontaine. B.

vraie liberté que l'on goûte à Potsdam, avec un roi qui a gagné cinq batailles; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici; et c'est un *superflu* qui n'est pas *chose très nécessaire* [1].

Avec tout cela, madame, je vous regrette très sincèrement, vous et M. le président Hénault, et M. Dalembert, pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président Hénault, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le *Siècle de Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de *Rome sauvée!* vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible; mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur, et toute la patience dont je suis capable. J'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce, que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à Caton et à Cicéron, que c'est à peu près comme si je fesais jouer *Confucius*.

[1] Vers 22 du *Mondain*; voyez tome XIV. B.

Vous me direz que le *Catilina* de Crébillon a réussi; mais l'auteur a été plus adroit que moi: il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent, et au discret d'Argental; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand; je ne peux répondre que de mes sentiments; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'*Encyclopédie*[1], et peut-être mademoiselle Puvigné[2]. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la Sorbonne? On disait que cette Sorbonne voulait condamner le système de Buffon, et les saillies du président de Montesquieu. On prétend qu'ils ont mis les *Étrennes de la Saint-Jean* sur le bureau, et *messieurs du Clergé*..... Adieu, madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de Chauvelin? Il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les

[1] Voyez ma note, tome XL, page 158. B.

[2] Danseuse de l'Opéra. Retirée de bonne heure du théâtre, avec une pension, elle se maria en province. Cl.

gens, parcequ'ils sont à Potsdam; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, madame, et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

1738. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Je viens de lire *Manlius*[1]. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la *Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal; et en voici, je crois, les raisons :

1° La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2° Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius le devient.

3° Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez les cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux et absolu.

4° La femme de Servilius devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père; et Servilius l'a-

[1] Le *Manlius* de Lafosse, joué en 1698, avait été repris en 1751. Voyez, tome XXXVII, page 371, ce que Voltaire en a dit en 1737. B.

voue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5° Cette faiblesse de Servilius fait toute la pièce, et éclipse absolument Manlius, qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6° Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécile de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que Manlius.

7° Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres; le sénat manque honteusement de parole à Valérie.

8° Manlius une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que, dans une tragédie, il faut que le dénoûment soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? Catilina fera-t-il égorger Cicéron, ou Cicéron le fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et l'on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron, dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive, Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif, que l'inutile proposition que fait un cou-

pe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain, sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de *Rome sauvée* a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père, elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très instamment de mettre un très long intervalle entre *Manlius* et *Rome sauvée*; on serait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau-fils comme Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que La Noue jouât Cicéron; et Grandval, César; mais, en ce cas, il faudrait mettre La Noue trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaires, il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

1739. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27...

Ecco il vostro Dubos; quando potrò io dire in

Potsdam : Ecco il mio caro conte, ecco la consolazione della mia monastica vita? La ringrazio pel suo libro, per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera sopra il Cartesio. *Le gros abbé Dubos*[1] è un buon autore, e degno d' esser letto attentamente. Non dirò di lui:

« Molto egli oprò col senno, *e collo stile.* »
Jérus. déliv., ch. I.

Il senno è grande, lo stile cattivo; bisogna leggerlo, ma rileggerlo sarebbe tedioso. Questa bella prerogativa d' esser spesso riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' Ariosto. Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle vostre grazie. Addio, mio cigno del canal grande; vi amerò sempre.

1740. DE M. LE COMTE D'ARGENTAL[2].

A Paris, ce 6 août.

Je n'ai rien à ajouter, mon cher ami, à ce que M. de Richelieu et madame Denis vous mandent. Ils ont épuisé la matière, je ne pourrais que répéter ce qu'ils ont dit, et je l'affaiblirais, puisque je ne l'exposerais pas avec autant d'agrément et d'éloquence. Mais je ne saurais me refuser à la satisfaction de vous entretenir en liberté, pour la première fois.

Vous savez combien votre départ m'a affligé; votre résolution de quitter ce pays-ci m'a désespéré; j'ai été touché et piqué au dernier point; mais le dépit n'a pas duré, la douleur seule est restée. Je n'ai pas douté de vos remords; ils sont venus. Vous avez senti dans toute son étendue le regret d'avoir quitté la patrie la plus aimable, la société la plus douce,

[1] Voyez son article, tome XIX, page 101. B.

[2] Je crois que le n° 1750 est la réponse à cette lettre que M. Clogenson a publiée sur l'autographe. B.

et les amis les plus tendres. Le roi pour qui vous avez tout abandonné ne pouvait pas vous dédommager de tant de sacrifices. Personne ne rend plus de justice que moi à ses grandes et excellentes qualités; mais on ne dépouille point la peau du lion; il faut payer le tribut à l'humanité, et encore plus à la royauté. L'amour rapproche tout, l'amitié veut un peu d'égalité; il ne faut vivre qu'avec ceux à qui l'on peut dire ce qu'on pense, et qu'on ose contredire quelquefois.

Je ne vous parle point de ce que vous avez éprouvé au sujet de d'Arnaud, du procès[1], etc.... Je me reprocherais de vous rappeler des souvenirs douloureux, qui regardent des objets que vous n'avez que trop sentis, et qui vous sont encore présents. Le roi, malgré ses torts, est encore la seule consolation que vous puissiez trouver dans le pays où vous êtes. Vous êtes entouré d'ennemis, d'envieux, de tracassiers. On se dispute, on s'arrache une faveur, une confiance que personne ne possède véritablement. Le roi est une coquette qui, pour conserver plusieurs amants, n'en rend aucun heureux. Cette cour orageuse est cependant le seul endroit où vous puissiez vivre; hors de là il n'y a aucun être qui mérite que vous lui parliez. Vous dépendez des caprices d'un seul homme, et cet homme est un roi. Enfin vous avez fui des ennemis que du moins vous ne voyiez pas, pour en trouver d'autres avec lesquels vous vivez sans cesse. Vous avez cherché la liberté, et vous vous êtes soumis à la contrainte la plus grande. Vous avez cru vous mettre à couvert de l'envie, et vous n'avez fait que vous approcher des envieux, et vous exposer à tous leurs traits.

Il faut cependant avouer que votre absence au milieu de tant de maux a produit un bien; on sent la perte qu'on a faite. On vous regrette sincèrement; on desire vivement votre retour; mais il faut saisir ce moment, et ne pas risquer de perdre des dispositions favorables, en différant d'en profiter. Vous êtes trop supérieur pour vouloir, par mauvaise honte, persister dans un mauvais parti; vous savez si bien corriger vos ouvrages; il est beaucoup plus essentiel de corriger votre con-

[1] Avec le juif Hirschell. Cl.

duite. Vous avez fait une grande faute; vous ne sauriez assez tôt la réparer.

Ce qu'on a obtenu [1], à l'égard de *Mahomet*, doit vous prouver qu'il n'y a plus d'acharnement ni d'animosité contre vous, et que vous avez dans M. de Richelieu un ami qui vous sert de la manière la plus vive, la plus essentielle, et dont, jusqu'à présent, vous n'avez pas fait assez d'usage. Le succès de *Mahomet*, qui n'est pas douteux, augmentera encore le desir de vous revoir, et préparera votre réception. *Rome sauvée* sera sûrement votre meilleur ouvrage. Il est impossible de la donner sans vous; il y a une perfection à mettre à la pièce que vous n'apercevrez que quand vous verrez les choses de plus près; et les acteurs ne sauraient la bien jouer sans vos avis. Vous rendrez les bons excellents, et les médiocres supportables. Il est sûr que, réflexion faite, nous ne nous chargerons jamais, vous absent [2], de donner un ouvrage dont le succès sans vous peut être incertain, qui est assuré lorsque vous y serez; et que vous achèverez de rendre la pièce digne de vous, et les acteurs dignes de la pièce.

Votre gloire, votre bonheur, sont intéressés à votre retour. Occupé tout entier de votre intérêt, je ne vous parle pas du mien. Si vous daignez y faire attention, vous penserez qu'il ne tient qu'à vous de m'accabler de douleur, ou de me combler de joie. Madame d'Argental partage mes sentiments, et il n'y en a point qui vous soient plus connus que ceux qui m'attachent à vous.

Le Coadjuteur [3], Choiseul [4], etc., vous attendent avec la plus vive et la plus tendre impatience. Vous serez reçu à bras ouverts; et, si vous êtes touché de l'amitié (comme je n'en saurais douter), vous éprouverez le plus sensible plaisir qu'elle puisse procurer.

[1] La permission de jouer *Mahomet*; voyez tome V, page 8, la note *a*. B.

[2] Il fallut cependant s'y résigner pour toutes les pièces qui furent jouées pendant la longue absence de Voltaire, depuis 1750 jusqu'en 1778. B.

[3] L'abbé Chauvelin. Cl.

[4] Depuis duc de Praslin. Cl.

1741. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 7 août.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet; et la poste, qui repart presque au même instant qu'elle arrive, me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle *Rome* avant qu'il soit peu, peut-être par M. le maréchal de Lowendahl, peut-être par une autre voie, mais vous aurez une *Rome*. Je vous avertis que ce n'est plus Fulvius qu'on tue, c'est Nonnius. Ce M. Nonnius n'est connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que Crébillon, dans sa belle tragédie de *Catilina*, avait fait

« . . . . égorger Nonnius cette nuit. »
Acte I, scène I.

sans trop en dire la raison. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'Aurélie; et je crois qu'il est àbsolument nécessaire que Catilina ait dans le sénat un si grand parti, qu'il puisse s'évader impunément, lors même que sa femme l'a convaincu.

Le grand point encore est que Cicéron puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais *Zaïre*, ni *Inès*, ni *Bérénice;* mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué

après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidèle des mœurs de l'ancienne Rome; et, pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à *la Henriade*? Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement; mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez *Rome*, il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq-d'Inde[1] qui des deux représentera César. Il est bien douloureux de n'avoir à choisir qu'entre de tels héros; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, si ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour jamais,

[1] Le rôle d'abord destiné à Lekain était disputé par La Noue et Drouin. B.

sain, malade, triste, ou gai, Prussien, Français, bon ou mauvais poëte, plat historien. Adieu, adorables anges.

1742. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je demande pardon à votre majesté de mes importunités; mais il s'agit d'affaires graves. Il me manque deux vers dans *la Henriade*, et ces deux vers se trouveront probablement dans l'édition corrigée à la main, qui est chez votre majesté, ou dans l'édition de Paris. Je vous présente ma très humble requête, en vous suppliant de m'envoyer pour un moment les deux premiers volumes de ces deux éditions.

Si vous pouviez m'envoyer un peu de votre génie par votre coureur!

Vous avez répandu tant de bien sur ma vie!
Achevez ma félicité;
Et, de grace, un peu de génie!
Mais les dieux donnent tout, hors leur divinité.

1743. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je rends à votre majesté ce premier volume. Ce n'est pas moi qui l'ai couvert d'encre. Un petit mot de réflexion sur la misère de l'esprit humain. J'ai refait aujourd'hui, de cinq manières différentes, un petit passage de *la Henriade*, sans pouvoir jamais retrouver la manière dont je l'avais tourné il y a un mois. Qu'est-ce que cela prouve? Que le génie n'est jamais le même, qu'on n'a jamais précisément la même pensée deux fois en sa vie, qu'il faut attendre

continuellement le moment heureux. Quel chien de métier! mais il a ses charmes, et la solitude occupée est, je crois, la vie la plus heureuse.

Mon pauvre génie tout usé baise très humblement les pieds et les ailes du vôtre.

1744. A MADAME DE FONTAINE.

Potsdam, le 17 août.

J'ai reçu assez tard votre lettre de Plombières, ma chère nièce; elle est du 17 juillet, et ne m'est parvenue qu'au bout d'un mois. Ou elle est mal datée, ou les postes de vos montagnes *cornues*[1] ne sont pas trop régulières. Ma réponse ira probablement vous trouver à Paris. Enfin vous vous êtes donc souvenue de votre déserteur, dans l'oisiveté du séjour des eaux. Elles me firent autrefois beaucoup de bien; mais le cuisinier de M. de Richelieu me fit beaucoup de mal. Je me flatte que vous avez un meilleur régime que moi. Votre estomac est un peu fait sur le modèle du mien, mais soyez plus sage si vous pouvez. Pour moi, après avoir tâté des eaux froides, des eaux chaudes, et de toutes les espèces de bon et de mauvais régimes, après avoir passé par les mains des charlatans, des médecins, et des cuisiniers; après avoir été malade à Berlin le dernier hiver, je me suis mis à souper, à dîner, et même à déjeuner: on dit que je m'en porte mieux, et que je suis rajeuni; je sens bien

[1] Expression employée par Voltaire dans son *Épître à Pallu*, de 1729; voyez tome XIII. B.

qu'il n'en est rien ; mais j'ai vécu doucement six mois presque de suite avec mon roi, mangeant comme un diable, et prenant, ainsi que lui, un peu de rhubarbe en poudre de deux jours l'un. Si jamais vous en voulez faire autant, voilà mon secret, essayez-en; il est bon pour les rois et pour leurs chambellans, il sera peut-être bon pour vous; mais je crains furieusement l'hiver pour vous et pour moi. Il me semble que c'est là notre plus dangereuse saison : elle serait pour moi la plus agréable si je la passais avec vous, mais je doute fort que je puisse vous embrasser l'hiver à Paris. J'ai quelques petites occupations de mon métier que je crains qui ne me mènent plus loin que je ne voulais; et si l'hiver commence avant que ma besogne soit finie, il n'y aura pas moyen de partir. Je n'ai pas dans la cour où je suis les consolations que vous avez à Paris; je deviens bien vieux, mon cœur, mais il y a des fleurs et des fruits en tout temps. Je n'ai jamais joui d'une vie plus heureuse et plus tranquille. Figurez-vous un château admirable, où le maître me laisse une liberté entière, de beaux jardins, bonne chère, un peu de travail, de la société, et des soupers délicieux, avec un roi philosophe qui oublie ses cinq victoires et sa grandeur. Vous m'avouerez que je suis excusable d'avoir quitté Paris : cependant je ne me pardonne pas encore d'être si loin de vous et de ma famille. Il s'en est peu fallu que je n'aie été sur le point de faire un voyage à Paris. J'aurais passé par Strasbourg et par Lunéville, et je serais venu prendre les eaux avec vous à Plombières. Je suis obligé de différer long-temps mon

voyage; mais, si Dieu me donne vie, je compte bien vous embrasser au plus tard au printemps prochain.

1745. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, eh, mon Dieu! comment faites-vous donc? J'ai rapetassé cent cinquante vers, depuis huit jours, à *Rome sauvée*, et votre majesté en a peut-être fait quatre ou cinq cents. Je n'en peux plus, et vous êtes frais; je me démène comme un possédé, et vous êtes tranquille comme un élu; j'appelle le génie, et il vous vient. Vous travaillez comme vous gouvernez, comme on dit que les dieux font mouvoir le monde, sans effort. J'ai un petit secrétaire gros comme le pouce, qui est malade pour avoir transcrit deux actes de suite. Votre majesté veut-elle permettre que le diligent, l'infatigable Vigne vous transcrive le reste? Je demande en grace à votre majesté de lire ma *Rome*. Votre gloire est intéressée à ne laisser sortir de Potsdam que des ouvrages qui soient dignes du Mars-Apollon qui consacre cette retraite à la postérité. Sire, il faut, sauf respect, que vous et moi, pardon du vous et du moi, nous ne fassions que du bon, ou que nous mourions à la peine. Je n'enverrai *Rome* à ma virtuose de nièce que quand Mars-Apollon sera content. Je me mets à ses pieds.

1746. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 août.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, russe, polonais, et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du

Nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en dise, que M. le maréchal de Lowendahl soit chargé d'autres négociations. Il est venu en Allemagne pour ses affaires, et, en qualité de preneur de Berg-op-Zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats, et ne lui montrera point ses ouvrages, qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris, aveugle comme La Motte; et messieurs les écumeurs littéraires n'en seront pas moins déchaînés contre moi.

Ma santé dépérit tous les jours; l'abbé de Bernis ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer [1] Fontenelle d'avoir su parvenir à l'âge de quatre-vingt-seize ans; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital [2], et qu'il ne se mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûre que je serais à Paris sans les imprimeurs de Berlin, qui ne me servent pas si vite que le roi. Je supporte Maupertuis, n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé Raynal de son académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie!

[1] Voyez, dans les *Œuvres de Bernis*, son *Épître à Fontenelle*. B.

[2] Voyez tome XXI, page 344; et XXII, 322. B.

Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de Fleuri lui cita, quand il prit congé, un vers de Virgile qui revient à peu près à celui-ci :

Ah! réprimez dans vous cette ardeur de régner [1].

On aurait pu en dire autant à son éminence; mais le cardinal de Fleuri régnait doucement et poliment. Je vous jure que Maupertuis n'en use pas ainsi dans son tripot, où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure [2] sur le bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent ni ceux qui vivent avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de Lowendahl. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un Anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court [3], parcequ'il était ci-devant grand-maréchal d'Écosse; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de Stuart, condamné dans son pays depuis long-temps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal Keith [4], alla bat-

[1] *Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido*, a dit Virgile dans ses *Géorgiques*, I, 37. B.

[2] *Essai de philosophie morale*, 1749, in-12, et dans l'édition in-4° des *OEuvres de Maupertuis;* voyez tome XXXIX, page 451. B.

[3] George Keith, mort le 25 mai 1778. CL.

[4] Jacques Keith, tué en 1758. CL.

tre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite Turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Oczakow, et on en fit présent à notre Écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican, ou à peu près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très bien vivre ensemble, en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un Irlandais[1] ministre de France à Berlin, et un Écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa Turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

1747. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Mais, sire, votre majesté n'avait donc pas lu la lettre et les vers du chevalier de Quinsonas[2]; car le tout était cacheté de son cachet. Il y a des vers bien faits; mais il est difficile de donner à un ouvrage ce tour piquant qui force les gens à lire malgré eux.

[1] Milord Tyrconnell. Cl.

[2] Chevalier de Malte, né en 1719. B.

Quel chevalier! il chante l'univers. Son poëme peut être en deux ou trois cent mille chants. Il semble qu'il veut être chevalier de la vérité. Vous encouragez de tous côtés la liberté de penser, et vous ferez un siècle de philosophes.

Ce chevalier de Quinsonas est celui qui sondait la nature de milady Wortley Montague.

Daignez, sire, recevoir les profonds respects de votre malingre, et les regrets de n'avoir pu approcher hier de celui que Quinsonas admire et invoque. J'en fais autant que lui.

1748. A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam.

Mon cher *Isaac*, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre Rebecca [1], si je me portais bien; et même, sain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, si mon cher *Isaac* me traite en Ismaélite, je ne ferai point de pèlerinage pour lui.

1749. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Je suis dans une grande affliction. Votre majesté sait ce que c'est que cinquante vers, quand il faut qu'ils soient bons, et que ce ne sont pas là de petites affaires. J'avais donc fait ces cinquante vers pour Aurélie, dans *Catilina*, avec bien de la peine; et j'envoyais à Paris un mémoire raisonné pour empêcher

[1] La marquise d'Argens. Cl.

Aurélie de se mêler d'être une madame Caton, et de faire la patriote et l'héroïne. Je voulais consulter votre majesté sur tout cela; et, en vérité, sire, vous me devez vos avis, après la liberté que je prends si souvent de vous dire le mien. Je monte dans vos antichambres pour tâcher de trouver quelqu'un par qui je puisse faire demander la permission de vous parler. Je ne trouve personne; je m'en retourne, et mes vers partent sans votre approbation. Mais je déclare à votre majesté que je me suis vanté que je vous ai dans mon parti, que vous trouvez très bon qu'Aurélie ne s'avise point de vouloir être le soutien de Rome. J'ai encore ajouté, pour arrêter l'impatience de mes amis, que vous me faites l'honneur de penser comme moi, qu'il ne faut pas sitôt donner cet ouvrage au public, et que, s'ils donnent bataille malgré l'opinion d'un général tel que vous, ils seront battus. J'avais bien encore d'autres vers à vous montrer. J'avais à vous demander votre protection pour l'édition de ce *Siècle de Louis XIV*, que je fais imprimer à Berlin; mais je voulais encore demander à votre majesté une autre grace. Voici quelle est ma requête, sire:

Je suis malade, et né malade. Je suis obligé de travailler presque autant que votre majesté. Je passe toute la journée seul. Si vous vouliez permettre que j'habitasse l'appartement voisin du mien, où M. de Bredow[1] a couché l'hiver dernier, j'y travaillerais plus commodément. J'y aurais un peu plus de soleil, ce qui est un grand point pour moi. L'appartement est tourné de façon que je pourrais travailler avec

[1] Membre de l'académie de Berlin en 1752, mort en 1756. Cl.

mon secrétaire. Les deux appartements sont d'ailleurs égaux; et, si votre majesté veut souffrir que je loge dans l'autre, elle me fera le plus grand plaisir du monde. C'est une fantaisie de malade peut-être, mais en ce cas votre majesté en aura pitié. Elle m'a promis de me rendre heureux.

1750. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 28 août.

Mon cher et respectable ami, milord *Maréchal*, qui est une espèce d'ancien Romain, apporte *Rome* à madame Denis. Cicéron ne se doutait pas qu'un jour un Écossais apporterait de Prusse à Paris ses *Catilinaires* en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi George [1] que deux braves rebelles de chez lui ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré; cependant il a été conjuré. C'est peut-être en cette qualité qu'il m'a paru assez content de *Rome sauvée*, quand j'ai eu l'honneur de jouer Cicéron. Enfin il apporte la pièce, et Nonnius est le père d'Aurélie; ce qui est beaucoup mieux, parceque Nonnius est fort connu pour avoir été *tué*.

Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, j'aurais glissé quatre vers à Catilina pour accuser ce Nonnius d'être un perfide qui trompait Cicéron. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de Tellus, et que Caton, au cinquième acte, dit au reste des sénateurs qui sont là qu'il a marché avec Cicéron et l'autre

[1] George II, oncle de Frédéric. Cl.

partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois[1]; car non seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un *Siècle* sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de Malesherbes, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de Richelieu doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle; lui et M. le maréchal de Belle-Ile sont les deux seuls hommes vivants dont je parle; mais, en même temps, il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce *Siècle* soit imprimé, corrigé, et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à-la-fois son *Siècle* et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres[2]; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat;* de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte; les abandonner, ce serait les jeter par terre.

[1] Voltaire, ce me semble, répond ici à la lettre 1740. B.

[2] La première édition du *Siècle de Louis XIV* qui s'imprimait à Berlin, et la nouvelle édition de ses *Œuvres*, que le libraire Walther publia à Dresde en 1752, en sept volumes in-12. B.

Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de Richelieu la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal; elle n'a jamais été bien; je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir. Je viens de lire *Zarès* [1]; l'imprimera-t-on au Louvre? Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque, pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce *Mahomet*, c'est qu'il finit par une pantalonnade; mais Lekain dit si bien :

Il est donc des remords!..................

Acte V, scène 4.

A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si long-temps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

1751. A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

J'ai reçu votre lettre et celle de madame Denis; je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez monsieur; et moi, sur la parole du maréchal de Richelieu et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement, Mon cher *Isaac!* Eh bien! monsieur, je vous aime de tout mon cœur, je grille de vous embrasser.

[1] Tragédie de Palissot, jouée le 3 juin 1751; l'auteur l'a depuis intitulée *Ninus II*. B.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, madame la marquise d'Argens, et je vous prie surtout de me conserver une amitié qui fera ici le bonheur de ma vie.

1752. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin.

Par ma foi, ces Anglais, que j'avais crus si sages,
N'ont plus ni rime ni raison.
Avec Pope, avec Addison,
Le bon goût et les bons ouvrages
Ont passé la barque à Caron.
Le soleil sur leur horizon
N'amène plus que des nuages;
Il faut que chaque nation
Tour-à-tour ait ses avantages.
Minerve, Thémis, Apollon,
Sont allés sur d'autres rivages,
Assez loin de George second;
Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
Qu'il faut chercher dans ses voyages
Ce qu'on perdit dans Albion.

Sire, le fait est qu'un Anglais atrabilaire vient d'émouvoir ma bile. Cet homme, dans un écrit pédantesque, reproche à l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* de se contredire; et sa preuve est que l'illustre auteur loue et blâme *les mêmes personnes*, croit que la réforme était *nécessaire dans l'Église*, et ensuite avoue *les fautes des réformés*, etc. Si je voulais, moi, louer l'auteur de ces *Mémoires*, je me servirais des mêmes raisons que cet Anglais apporte contre lui. Il faut avoir une tête bien enivrée de l'esprit de parti et de l'esprit de système, pour exiger qu'un historien approuve ou condamne sans restriction! Est-il pos-

sible que ce critique n'ait pas senti combien il est digne d'un philosophe et d'un homme qui est à la tête des autres, de peser le bien et le mal, d'estimer dans Louis XIV ce qu'il avait de grand, et de montrer ce qu'il avait de faible, d'approuver la réforme, et de faire voir les défauts des réformateurs? Mais un Anglais veut qu'on soit toujours partial, ou tout wigh, ou tout tory, et la raison, qui est impartiale, ne l'accommode pas. J'ai bien envie de m'escrimer contre cet impertinent, et de me moquer de lui; il le mérite, mais il n'en vaut pas la peine.

Votre majesté arrange à présent des bataillons en attendant qu'elle arrange des strophes et des épisodes. Ses odes l'attendent à Potsdam, à moins qu'elle ne veuille m'en envoyer quelqu'une de Silésie.

Chaque chose à la fin dans sa place est remise.
Isac[1], après mille détours,
Vient de fixer ses pas, son caprice et ses jours
Auprès de Sans-Souci, dans sa terre promise.
Moi je vais fixer mon destin
Dans la chambre où Jordan, de savante mémoire,
Commentait à-la-fois saint Paul et l'Arétin,
Sans savoir des deux à qui croire.

Unir les opposés est un secret bien doux;
Il tient l'ame en haleine, il exerce le sage.
Je connais un héros dont l'ame a tous les goûts,
Tous les talents, tout l'art de les mettre en usage,
Et je ne sais encor s'il est connu de vous.

Je mets aux pieds de votre majesté V.

[1] Le marquis d'Argens. (*Note de M. Boissonnade.*)

1753. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 août.

Mon *héros*, un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaisir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi, qui suis *prime-sautier*, comme dit Montaigne[1], je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier, si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laisser prier Dieu en français, dans vos montagnes du Languedoc, sont deux choses qui m'édifient merveilleusement; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de graces. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape, car enfin il n'a point fait jouer *Mahomet* publiquement à Rome; mais la pièce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne, qui est, comme vous savez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en sûreté de conscience, donner mon *Prophète* à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le *Catilina;* car, quoique celui de Crébillon ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon, parceque je ne suis pas si vieux.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature

[1] Primsaultier, livre II, chap. 10. B.

avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'état s'entend, et très malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très françaises, et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma *Rome sauvée* fût jouée aussi souvent que *Zaïre;* mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillé de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma *Rome* par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Écosse, tout propre à se charger de ma conspiration de Catilina; vous en jugerez; ainsi je laisse là tous les raisonnements que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser, en vous envoyant quelques petits morceaux du *Siècle de Louis XIV*. C'est ce *Siècle* qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du *Siècle*, une autre de mes anciennes

sottises, qu'on réimprime[1] et que je dirige, des *Rome sauvée* à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon *Siècle*.

Dites-moi, je vous en prie, monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la littérature quand je quittai Paris; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très vénérable d'ailleurs, mais qui a très peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon *Siècle*. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements, de l'Église, des sectes qui la partagent; voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier, qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de

[1] Voyez page 644. B.

rapporter des anecdotes très délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de Montespan, et madame de Maintenon, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer des faits[1]. Il faut faire sentir ce que les suites très mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs, peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement *grand* que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'*Histoire du Siècle* jusqu'au temps présent, dans un *Tableau*[2] raccourci *de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en* 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleuri comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point de détails; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou ré-

[1] Voyez une phrase de Cicéron, tome XXX, page 216. B.

[2] Le chapitre qui portait ce titre dans les éditions, antérieures à 1768, du *Siècle de Louis XIV*, et qui était le XXIIIe, a été refondu: une partie forme le chapitre XXIV du *Siècle du Louis XIV*; le reste est disséminé dans les chapitres I, II, et III du *Précis du siècle de Louis XV*. B.

paré les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie; et, comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de Belle-Ile, mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que, si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois surtout que madame de Pompadour pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de La Vallière, de Montespan, et de Maintenon, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageants.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très heureuse; mais je me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet *Essai sur Louis XIV*, et par les anecdotes [1] où je dis

[1] Voltaire avait publié, en 1739, un *Essai sur le siècle de Louis XIV*

des choses très fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le *Siècle de Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers, et pour la prose, enfin des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement, et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi ni madame de Pompadour prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais: Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France, harcelé, bal-

(voyez ma Préface du t. XIX); et, en 1748, des *Anecdotes sur Louis XIV*, qui sont tome XXXIX, page 3. B.

lotté, persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille; je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an; et je vous avoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si long-temps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix, et vingt mille francs de pension? parceque je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi; elle y était toute préparée; mais la vie de Potsdam, qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme; ainsi me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à-la-fois mon bonheur, ma sensibilité, et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi, vous avez du temps! Ah! si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse!.... mais.... Vous auriez mis le comble à vos graces, si vous m'aviez dit un petit mot de mademoiselle de Richelieu et de M. le duc de Fronsac. Vous me dites que vous devenez vieux; vous ne le serez jamais; la nature

vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe, mais vous ne serez jamais vieux; c'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois, et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler! On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et ce songe pénible de la vie est bientôt fini.

Je doute fort que vous puissiez avoir le volume [1] qui a été envoyé au roi; il me semble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président Hénault, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce La Métrie. Cet homme est le contraire de don Quichotte, il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. Dieu l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris automates pensants, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'Argens; il est à la cam-

[1] Il doit s'agir du poëme du *Palladion*; voy. ma note sur la lettre 1492. B.

pagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon *Siècle*. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris, pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds moi et *Rome*. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agréments, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentiments que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

1754. A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, il est bon de connaître la bonne foi germanique. Il y a trois mois que, malgré ses protestations, Henning[1] donna au docteur Houl, professeur à Francfort-sur-l'Oder, toutes les feuilles imprimées; Houl en a fait la traduction. Dès ce temps-là, un libraire de Breslau, nommé Korn, ami de Henning, fit mettre dans les gazettes allemandes qu'on devait s'adresser à lui pour avoir mon livre en fran-

[1] Libraire de Berlin, dont le nom est sur la première édition du *Siècle de Louis XIV*. B.

çais et en allemand. Ainsi on me perçait mon tonneau des deux côtés.

Houl est arrivé à Berlin; Henning intimidé prétend que ce docteur lui remit hier l'exemplaire et la traduction. Mais, si cela est, il faut que Henning me rende en mains propres cet exemplaire et cette traduction, avec un certificat, par lequel il doit se rendre garant de l'événement: il faut aussi qu'il fasse ses diligences pour arrêter la vente de l'édition de Korn, auquel il a vendu le même livre.

Il pleure à présent chez Francheville; il dit que c'est un de ses garçons qui a fait toute cette manœuvre, et qu'il faut que je le fasse arrêter. Il ne sait pas que je suis instruit de tout. Voilà un vrai tour de dévot. Croyez qu'il peut avoir usé de la même perfidie pour les ouvrages du roi. Mais pour moi, je me garderai bien de m'adresser à la justice, dans un pays dont je n'entends point la langue, et où l'on opprime les étrangers. Le roi fera ce qu'il voudra. Je suis las de l'injustice des hommes.

Bonjour, mon cher ami.

1755. A MADAME DENIS.

A Berlin, le 2 septembre.

J'ai encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de La Métrie pour M. le maréchal de Richelieu; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me

conjure d'engager M. de Richelieu à lui obtenir sa grace[1]. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Métrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi!... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce La Métrie est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi, après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré que, en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu : « J'aurai besoin de lui encore un an, tout « au plus; on presse l'orange, et on en jette l'é« corce. »

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ses serments. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre[2] qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plaît? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider

[1] Voyez t. XL, p. 87, pourquoi La Métrie fut banni de France. B.

[2] Celle du 23 août 1750. Cl.

son génie, qu'à l'éclairer, et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me fesais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me disait qu'il m'aimait, pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? je m'y perds! je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire La Métrie.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé Pesne[1], qui est à lui; en voici les premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
Cher Pesne, ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce Pesne est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pesne*, c'est un *dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi; c'est-à-dire pas grand'-chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. Jourdain, qui disait : « Puis-je rien refuser à un seigneur de la « cour qui m'appelle son cher ami[2]? » Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

[1] Voyez tome LIII, page 8. B.
[2] Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, acte III, scène 3. Cl.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de La Métrie fait naître. Vous m'allez dire : Partez; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir; et j'ai deux éditions[1] sur les bras, et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire? ignorer que La Métrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous serez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine, vous seriez sincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long, tout ce que vous pensez par le premier courrier qu'on dépêchera à milord Tyrconnell.

1756. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le... septembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de Catilina et de Nonnius; car, si je me mettais d'abord sur vos bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis, m'inspirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour *Rome sauvée*.

Sans doute il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre Nonnius; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à Aurélie, au troisième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,

[1] Voyez ma note, p. 644. B.

Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre;
Je vole et je reviens.

Scène 3.

Cette promesse de revenir fait déjà voir qu'elle ne sera pas long-temps avec son père, et donne à Catilina le loisir d'exécuter son projet, dès qu'Aurélie aura quitté Nonnius. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de Nonnius. Ainsi il dit à part :

Ciel! quel nouveau danger!
Écoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire...
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc.

Scène 3.

Ensuite, quand il a laissé sortir Aurélie, voici l'ordre précis qu'il donne à Martian et à Septime:

Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius;
Allez, et, dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, etc.

Scène 4.

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de Nonnius et d'Aurélie lui donnerait le temps nécessaire à son dessein; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de Nonnius; Aurélie a donc très grande raison de dire que c'est en demandant grace à son père qu'elle l'a conduit à la mort; et alors ces deux vers:

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire;

Acte IV, scène 6.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très touchant.

A l'égard du vers :

Vous nous perdez tous trois; je vous en averti,

qui rime à *démenti*, il rime très bien; il est permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. Racine a usé de cette permission en pareil cas :

Vizir,.............je vous en averti,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.
Bajazet, act. II, sc. 3.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques, pour relever les autres, et pour conserver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers suivants :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouse timide;
Je sais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifiera sans trouble et ta femme et ton fils
A l'espoir incertain d'accabler ton pays, etc.
....
Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouse tremblante, indigne de ta foi, etc. [1].

Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très juste. Voici comme je corrige en cet endroit :

Achevez son naufrage; allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis;
Songez que ces destins font celui de la terre.

[1] Voyez les variantes de *Rome sauvée*, tome VI, page 374. B.

Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir,
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidèle!

Acte II, scène 6.

Et à l'égard du vers:

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous;

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'état*[1]! Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'état*. Plus je lis ce Corneille, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à peu près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas:

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux:

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres?

Acte IV, scène 4.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée

[1] *Rodogune*, acte II, scène I. .Cl.

au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

1757. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le....

Io sono un poco casalingo e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non ho gran cura di fare otto miglia[1] per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro manastero; e, quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa Venere Astrua[2], quando avrà goduto abbastanza i favori della sua Elena, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suoi dotti e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istruttive lettere che faranno l' onor della bella Italia, e le delizie di tutte le nazioni. Le bacio di cuore le mani.

1758. A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très cher frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité[3], et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise,

[1] Distance de Berlin à Potsdam; voyez page 679. B.

[2] Voyez la lettre 1627. B.

[3] Peut-être les *Lettres chinoises* dont la première édition est de 1739. B.

une fois pour toutes; ce serait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai corrigé le vers sur Despréaux, que le roi avait condamné avec raison.

Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie.

1759. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Au Salomon du Nord une foule d'auteurs
Présente à l'envi leurs ouvrages;
Vos écrits sont pour nous les plus rares faveurs;
Les miens ne sont que des hommages.

Sire, en arrivant, et en croyant votre majesté à peine arrivée; ainsi, en me trompant d'un jour.... [1]

1760. A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, vous avez un don de Dieu pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père Mecenati? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugements téméraires. Cet homme est prêtre; il a son obédience en bonne forme, sa croix de Mathurin; il parle latin..... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme, avant de le condamner.

Vis content et heureux.

[1] Cette lettre n'est point achevée. (*Note de M. Boissonade.*)

1761. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Marc-Aurèle autrefois disait
Des choses dignes de mémoire;
Tous les jours même il en fesait,
Et sans jamais s'en faire accroire.
Certain amateur de sa gloire
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire.

Mais qu'arriva-t-il? Le héros
N'écouta qu'avec répugnance.
Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

Pardonnez, sire, à des cœurs qui sont pleins de vous. J'ose, pour me justifier, supplier votre majesté de daigner seulement jeter un coup d'œil sur les lignes marquées par un tiret de cette lettre de M. de Chauvelin, neveu [1] du fameux garde des sceaux. Ne soyez fâché ni contre lui, qui m'écrit de l'abondance du cœur, ni contre moi, qui ai la témérité de vous envoyer sa lettre. Il faut bien, après tout, que votre majesté connaisse ce que pensent les hommes de l'Europe qui pensent le mieux.

Je supplie votre majesté de me renvoyer ma lettre, car je ne veux pas perdre à-la-fois vos bonnes graces et la lettre de M. de Chauvelin.

1762. A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, *si loquela sua manifestum hunc facit* [2], s'il est Piémontais, matelot et fripon [3], Dieu soit loué, et

[1] Lisez cousin; voyez ma note, page 601. B.
[2] Matthieu, XXVI, 73. B.
[3] Voyez la lettre 1760. B.

les méchants confondus! mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant tremblons de condamner nos frères légèrement, examinons encore. Craignons les justes jugements de Dieu.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-Puissant. La paix soit avec vous.

1763. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je supplie votre majesté de daigner jeter les yeux sur ce petit billet qui finit par un *que*. Il est adressé à votre ministre d'Hamon. Je n'ose prier votre majesté d'achever ma phrase. *Plût à Dieu que*, etc. M. d'Hamon me servirait dans ma détresse, si vous daigniez, sire, mettre *que, que, que*, vous n'en serez pas fâché; du moins je me flatte que votre majesté me permettra de le dire. Il faut s'attendre dans ce monde à des tribulations; mais, quand on est auprès du digne auteur de *l'Art de la guerre*, on est bien consolé. J'attends vos beaux vers avec plus d'impatience que mon *que*. Ils me sont aussi nécessaires que votre protection.

1764. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grace devant vous. J'ai déjà envoyé à madame Denis trois feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un certain homme[1] de beau-

[1] L'abbé Chauvelin. CL.

coup d'esprit, à qui j'ai grande envie de plaire. Louis XIV est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un bien grand homme, dans l'administration intérieure de son état. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent; mais enfin quiconque écrit, et surtout sur des matières aussi délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir [1] le premier chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reste. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'envie qui voulait exterminer un citoyen, parcequ'il est le seul qui ait donné à sa patrie un poëme épique, et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie; et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférents. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, en quelque genre que ce puisse être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre *Rome sauvée* et

[1] Voyez ma Préface du tome XIX; et tome LIV, page 2. B.

contre l'histoire du *Siècle!* J'enverrai incessamment à madame Denis le premier tome tout entier; je vous donnerai encore *Adélaïde* toute refondue; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang connu.

« Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. »
HOR., *de Art. poet.*, v. 188.

J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien Charles VII et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquents hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu; je vous recommande *Rome* et mon *Siècle*. Votre amitié, votre zèle, et mon éloignement, font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de Richelieu dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce, cet ordinaire; la poste va partir; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise; mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de *Rome* et de *La Mecque* qui l'occupent. Adieu, comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

1765. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, si vous aimez des critiques libres, si vous souffrez des éloges sincères, si vous voulez perfectionner un ouvrage que vous seul, dans l'Europe, êtes capable de faire, votre majesté n'a qu'à ordonner à un solitaire de monter.

Ce solitaire est aux ordres de votre majesté pour toute sa vie.

1766. A M. DARGET.

1751.

Mon cher et aimable ami, *miseriis hominum succurrere discis*[1]. Dans le temps que la mort, escortée du scorbut, me talonne, le sieur Henning *facit meos canos descendere cum amaritudine ad inferos*[2]. Ce monsieur, qu'on dit dévot, a fait mettre dans les gazettes de Hambourg qu'il avait à vendre la traduction allemande du *Siècle de Louis XIV*. Il est évident qu'il n'a nul droit d'avoir fait traduire cet ouvrage; qu'il viole un dépôt, et qu'il me vole. Il est soupçonné d'une autre perfidie, d'avoir vendu l'original à des libraires, et les présomptions contre lui sont très fortes. Je vous supplie, au nom de notre amitié et de votre caractère bienfesant, de lui représenter sa turpitude, et de lui dire que je me plaindrai au roi, et qu'il sera perdu dans ce monde-ci et dans l'autre. Parlez-lui fortement, employez votre

[1] *Miseris succurrere disco.* Virgile, *Æneid.*, I, 629. B.

[2] Il y a dans la *Genèse*, XLIV, 29 : *Deducetis canos meos cum mœrore ad inferos.* B.

vertu et votre éloquence. Ne serai-je venu dans ce pays-ci que pour être volé, tantôt par un juif, tantôt par un imprimeur? pour essuyer tant de malheurs, et pour y mourir dans le désespoir d'avoir sacrifié ma patrie à mon inutile tendresse pour le roi? Adieu.

1767. A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, j'avais bien raison de soupçonner Henning : ou il m'a fait une bien cruelle infidélité, ou il a permis qu'un de ses ouvriers en fût coupable. On vend l'histoire du *Siècle de Louis XIV* publiquement à Francfort-sur-l'Oder et à Breslau. Je n'ai point vu l'édition de Breslau, mais M. de Bielfeld [1] a vu celle de Francfort-sur-l'Oder. Je regrette peu les deux mille écus que cette impression de Berlin peut m'avoir coûtés; mais il est bien triste qu'on ait imprimé l'ouvrage avec toutes les fautes que je m'occupe jour et nuit à corriger, malgré les maladies dont je suis accablé. Il n'y aurait qu'un moyen d'arrêter le mal : ce serait que le roi eût la bonté d'envoyer un ordre à Francfort et à Breslau de faire saisir l'ouvrage chez le libraire. S'il le fallait, j'irais moi-même à Francfort, et j'enverrais en même temps à Leipsic, où, sans doute, on aura envoyé l'édition subreptice. Voilà une friponnerie pire, s'il est possible, que celle d'Hirschell; mais je suis accoutumé à ces perfidies; je vois que les libraires de tous les pays se ressem-

[1] Jacques-Frédéric, baron de Bielfeld, créé conseiller privé, en 1748, par Frédéric II; mort en 1770. CL.

blent[1]. Mon cher ami, il faut souffrir beaucoup de la part de la nature, et de la part des hommes. S'ils étaient tous comme vous, on serait trop heureux.

1768. A M. DARGET.

1751.

Voici, mon cher ami, la lettre que Henning a écrite à Francheville, et ma réponse[2]. Je vous supplie de jeter un coup d'œil sur l'une et sur l'autre, et de me les renvoyer.

Je ferai parvenir ma réponse à Francheville par le courrier. Si vous avez le temps de faire écrire au sieur Henning qu'on pourrait se plaindre au roi, et que le roi aime qu'on tienne ses marchés, vous pouvez écrire un petit mot, si vous avez le temps, et si cela ne vous gêne pas; je vous serai très obligé.

1769. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre.

Voici une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV;* il est juste que vous en ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de Malesherbes eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que, dans cet abrégé, il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui, étant presque toujours

[1] Voyez dans la *Correspondance*, année 1740, ses lettres sur Van Duren. B.

[2] Cette réponse à Henning est perdue. B.

très infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître Louis XIV et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne[1]; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre, je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

1770. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 settembre.

Non posso immaginare, caro mio conte, quali siano i comenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro re più che eretico. Se io l' avessi posto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concedergli alcune indulgenze; ma, giacchè l' ho dannato affatto senza misericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano a fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia e leggiadra risposta a questo indefesso scrittore, ha questo valente

[1] Né le 13 septembre 1751, mort le 22 mars 1761, frère aîné de Louis XVI. Cl.

cardinal Querini; egli mi ha favorito d' una lettera, e d'alcune nuove stampe, dove la sua modestia è vigorosamente combattuta. Non gli ho ancora risposto, ma lo farò coll' ajuto di Dio, e di voi, mio angelo di Padova e di Berlino,

« Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
« Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.

Hor., lib. I, ep. vi, 65.

ma non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

1771. A M. FORMEY.

A Berlin, chez madame Bork, ce mardi.

Les embarras du déplacement, monsieur, et encore plus les nouvelles atteintes de ma maladie, m'ont empêché de vous répondre plus tôt.

Parmi les vérités contingentes, vous pouvez ajouter foi à l'anecdote de mademoiselle de Lenclos [1].

Il est très vrai qu'elle m'a mis sur son testament, pour m'engager à faire des vers. Je n'ai que trop exécuté sa dernière volonté.

Vous voulez l'*Éloge historique de madame du Châtelet* [2], femme qui fesait assurément plus d'honneur à son siècle que Ninon de Lenclos. Pardonnez-moi mon incrédulité sur les *Monades* et l'*harmonie préétablie*. Hélas! qu'y a-t-il de vrai, sinon que deux fois huit font seize! Si vous voulez faire imprimer cet *Éloge*, à la bonne heure; je vous prierai seulement de m'en donner un exemplaire, que j'enverrai au libraire de Paris qui imprime la traduction de New-

[1] Voyez tome XXXIX, page 409. B.
[2] Ibid., page 411. B.

ton; sinon ayez la bonté de me rendre le manuscrit, parceque le libraire en a besoin pour s'y conformer. *Vale*. V.

1772. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

1751.

J'ai lu votre premier article[2] qui est très bon. Vous aurez commencé la table alphabétique des articles; je crois qu'il faudrait l'achever, avant de commencer l'ouvrage, afin de se fixer à un nombre d'articles, de mieux choisir les principaux, et de ne point permettre d'entrée aux petits détails; car si quelques articles subordonnés aux autres ont l'entrée dans le dictionnaire, ce sera une nécessité ou de mettre un plus grand détail, ou de changer de projet en travaillant, ce qui ne répondrait pas, il me semble, à l'unité du but qu'il faut se proposer dans un ouvrage de ce genre.

1773. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1751.

Si vous continuez du train dont vous allez, le *Dictionnaire* sera fait en peu de temps. L'article de l'AME que je reçois est bien fait; celui de BAPTÊME y est supérieur. Il semble que le

[1] Cette lettre ainsi que les nos 1773 et 1776 sont celles dont j'ai parlé dans ma Préface du tome XXVI. Je leur ai conservé la date qu'elles ont dans le tome III du *Supplément aux œuvres posthumes de Frédéric*, qui me les a fournies. Cependant on trouvera, aux mois de septembre et octobre 1752, deux lettres à Frédéric (voyez nos 1898 et 1903) auxquelles se rapportent celles du roi que je donne ici. Une lettre à d'Argens, de janvier 1753, doit être du temps de l'origine du *Dictionnaire philosophique*. C'est d'après les éditions de Kehl que j'ai laissé aux lettres dont je viens de parler en dernier les dates de 1752 à 1753. Je ne me dissimule pas qu'il faut les antidater d'un an, ou porter à 1752 les nos 1772, 1773, 1776. Dans l'impossibilité de résoudre aujourd'hui la difficulté, je la signale. B.

[2] Il s'agit probablement de l'article ABRAHAM qui fut le premier article du *Dictionnaire philosophique*; voyez tome XXVI, page 55, et les lettres dont je parle dans la note précédente. B.

hasard vous fait dire ce qui pourtant est la suite d'une méditation. Votre dictionnaire imprimé, je ne vous conseille pas d'aller à Rome; mais qu'importe Rome, sa sainteté, l'inquisition, et tous les chefs tondus des ordres religieux qui crieront contre vous! l'ouvrage que vous faites sera utile par les choses, et agréable par le style; il n'en faut pas davantage. Si l'ame de vos nerfs demeure dans un état de quiétude, je serai charmé de vous voir ce soir; sinon, je croirai qu'elle se venge sur votre corps du tort que votre esprit lui fait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne crois pas que moi ni personne soit double. Les grands, en parlant d'eux, disent *nous;* ils n'en sont pas multipliés pour cela. Mettons la main sur la conscience, et parlons franchement; l'on avouera de bonne foi que la pensée et le mouvement, dont notre corps a la faculté, sont des attributs de la machine animée, formée et organisée comme l'homme. Adieu.

1774. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 3 octobre.

Faible réponse à votre belle ode, en attendant que j'aie l'honneur de la renvoyer avec très peu d'apostilles.

La mère de la Mort, la Vieillesse pesante,
A de son bras d'airain courbé mon faible corps [1], etc.

1775. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1751.

La nature, pour moi plus marâtre que mère,
Ne m'a point accordé le don
D'entonner au sacré vallon
Les chants mélodieux de Virgile et d'Homère;
Et lorsqu'elle doua Voltaire
D'un plus vaste génie et des traits d'Apollon,

[1] Voyez ces stances, tome XII. B.

Me laissant un regard sévère,
Elle me donna la raison.

C'est mon lot que cette vieille raison, ce bon sens qui trotte par les rues; il peut suffire pour ne pas se noyer dans la rivière quand on voit un pont sur lequel on peut la passer. Ce bon sens est ce qu'il faut pour se conduire dans la vie commune; mais cette même raison qui m'avertit d'éviter un précipice quand j'en vois un sur mon passage, m'apprend à ne pas sortir de ma sphère et à ne point entreprendre au-dessus de mes forces. C'est pourquoi, en me rendant justice, et en avouant que mes vers sont mal faits, ma raison est assez éclairée pour me faire admirer les vôtres. Je vous remercie de M. de Coucy, qui est, selon moi, votre chef-d'œuvre tragique. Quant à l'empereur Julien, il pourra devenir excellent si vous y ajoutez les raisons pour et contre sa conversion, et que vous retranchiez, dans ce que j'ai lu, l'endroit où vous effleurez ce sujet, qui est trop faible en comparaison des arguments forts que vous ajouterez.

1776. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1751.

Cet article me paraît très beau[1]; il n'y a que le pari que je vous conseillerais de changer, à cause que vous vous êtes moqué de Pascal qui se sert de la même figure. Remarquez encore, s'il vous plaît, que vous citez Épicure, Protagoras, etc., qui vivraient tranquilles dans la même ville; je crois qu'il ne faudrait pas citer des gens de lettres pour vivre tranquilles ensemble. Remarquez que de querelles dans l'académie des sciences de Paris pour Newton et Descartes, et dans celle d'ici pour et contre Leibnitz! Je suis sûr qu'Épicure et Protagoras se seraient disputés s'ils avaient habité le même lieu; mais je crois de même que Cicéron, Lucrèce, et Horace, auraient soupé

[1] Il doit s'agir de ce qui forme aujourd'hui la section 1re de l'article ATHÉE du *Dictionnaire philosophique*: voyez tome XXVII, page 159, où sont nommés Épicure et Protagoras. B.

ensemble en bonne union. Je vous demande pardon des remarques que mon ignorance s'émancipe de vous faire. Je suis comme la servante de Molière, qui, lorsqu'elle ne riait pas, fesait changer ses pièces au premier auteur comique de l'univers.

1777. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 14.

J'ai quitté la rive fleurie
Où j'avais fixé mon séjour,
Pour aller près de Rothembourg,
De qui la personne chérie
Chez Pluton allait faire un tour,
Pour un peu de gloutonnerie.
Lieberkind et sa prud'homie
L'allaient dépêcher sans retour
Pour en faire une anatomie;
Mais votre lecteur La Métrie
Vient de le rappeler au jour.
La grave charlatanerie
A tout-à-fait l'air d'un Caton;
Pour moi, j'aime assez la raison
Sous le masque de la folie.
Que la veine hémorroïdale
De votre personne royale
Cesse de troubler le repos!
Quand pourrai-je d'un style honnête
Dire: « Le cul de mon héros
« Va tout aussi bien que sa tête? »

Abraham Hirschell vient de jouer à monseigneur le margrave Henri à peu près le même tour qu'à moi. Pardonnez, sire, j'ai toujours cela sur le cœur, et je mourrais de douleur sans vos bontés.

1778. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce vendredi, à neuf heures du soir.

Sire, le médecin joyeux[1] a sans doute mandé à votre majesté que, lorsque nous sommes arrivés, le malade dormait tranquillement, et que Codenius[2] nous a assuré, en latin, qu'il n'y avait aucun danger. Je ne sais pas ce qui s'est passé depuis, mais je suis persuadé que votre majesté a approuvé mon voyage. Je me flatte que je viendrai bientôt me remettre aux pieds de votre majesté.

1779. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues[3] de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de Caumartin[4] (j'entends le vieux conseiller d'état) m'as-

[1] La Métrie. (*Note de M. Boissonade.*)

[2] Médecin de Frédéric. Il est nommé *Gothénius* dans les *Souvenirs de Berlin*, par Dieudonné Thiébault. Cl.

[3] Voyez ma note, page 664. B.

[4] Louis-Urbain Le Fèvre de Caumartin, marquis de Saint-Ange, né en 1653, conseiller d'état en 1697, mort le 2 décembre 1720. C'est particulièrement aux entretiens de Voltaire avec ce vieillard que nous devons *la Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*. Cl.

sura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char[1] le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées; mais que surtout elle raie ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de *Rome* comme dans celle de *La Mecque*[2]. Tout le monde dit que Dubois est devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre *Rome*, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra. Vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame Denis combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument Borac de Mahomet pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre,

[1] Dans la première édition du *Siècle de Louis XIV* Voltaire disait: « Nous vîmes son petit-fils le dauphin duc de Bourgogne, la dauphine sa femme, leur fils aîné le duc de Bretagne, portés à Saint-Denis dans le même char au mois d'avril 1712. » Voyez tome XX, page 206. B.

[2] Voyez ma note, page 688. B.

« . . . . et dulces moriens reminiscitur Argos. »
VIRG., *Æn.*, lib. X, v. 782.

Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon Argos.

1780. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je me suis traîné à votre opéra, espérant y voir votre majesté. J'y ai appris qu'elle était indisposée, et j'ai quitté le palais du soleil,

Car vous savez que je préfère
Votre cabinet d'Apollon
A ce palais où Phaéton
Aborda d'un pied téméraire.
Il voulut porter la lumière
Que vous répandez aujourd'hui.
Vous nous éclairez mieux que lui,
Sans tomber dans votre carrière.

1781. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire; vous triomphez des cabales, et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune Turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup

de bien de son prophète, à Berlin. Cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de *La Mecque* à *Rome*. Laissons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions Dieu qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord Tyrconnell. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange*[1]; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très fidèles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires[2] qu'il a faits de son règne, depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre les rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que sa majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire Darget d'un bon nombre de

[1] Voyez le troisième alinéa de la lettre 1755, page 658. Cl.

[2] Intitulés *Histoire de mon temps*. Cl.

traits dont le secrétaire est très scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du *Palladium*, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits, dont ils se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très aise du retour de frère *Isaac* d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre, dont je ne sors guère; de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaîment. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui, se trouvant fort mollement dans l'air, disait: *Bon, pourvu que cela dure,* me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris, dans ma maison.

1782. A M. FORMEY.

Voici, monsieur, l'*Éloge*[1] d'un grand homme qui portait des jupes. Si madame du Châtelet vivait encore, je ne serais pas ici.

Je me flatte que nous nous porterons mieux l'un

[1] L'*Éloge historique de madame du Châtelet*; voyez tome XXXIX, page 411. B.

et l'autre; je trouverai dans votre société de nouvelles consolations, comme de nouvelles lumières. Pardonnez-moi les blasphèmes que vous trouverez sur la métaphysique. Vous êtes tolérant; souffrez les libertés de l'Église gallicane. *Vale.*

1783. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 13 novembre.

Ce La Métrie, cet *homme-machine*, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir[1] pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevée. La Métrie est mort précisément de la même maladie dont le roi[2] réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié milord Tyrconnell, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, monseigneur, une grande ennuyeuse lettre[3] de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assai qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas

[1] Le 11 novembre. Cl.
[2] Voyez tome XXI, page 111. B.
[3] Elle est restée inconnue. Cl.

qu'Aurélie soit traitée en petite fille, et que Catilina et Céthégus la renvoient faire de la tapisserie, au premier acte. Vous la voluez plus nécessaire, plus résolue, plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, si c'en est un, sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du *Siècle de Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raisonner avec vous à Richelieu; mais on ne peut pas être partout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdam me plaît toujours beaucoup, sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal, mais mon ame va bien, elle est tranquille; et cette ame est toute à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin, sain ou malade, philosophe ou faible, je vous suis bien tendrement dévoué jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur, dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus long-temps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

1784. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 13 novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire

ses amis. Vous ne me paraissez pas tout-à-fait du parti d'Aurélie; elle vous a paru faible; et, dans le fond, vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi, j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais Catilina les yeux égarés et l'air terrible, Cicéron fesant de grands gestes, Caton menaçant, César se moquant d'eux, et Aurélie craintive et éplorée; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de *frère Philippe*, où il n'y a point d'*oies*[1]; mais enfin j'ai cédé; la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de Catilina, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différents. Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux; vous en jugerez; pour moi, je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu; mes maladies ne m'ont point découragé; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que Catilina aimât sa femme; il ne l'aime, à la vérité, qu'en Catilina; mais, s'il ne la regardait que comme une personne indifférente, dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave, cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand

[1] Un des contes de La Fontaine est intitulé *les Oies de frère Philippe*. —Voltaire dit, dans ses *Mémoires*, en parlant du palais de Frédéric, qu'il n'y *entrait jamais ni femmes ni prêtres*. Cl.

un autre personnage s'intéresse à lui, à moins qu'il n'ait une violente passion; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un *Siècle* à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries, que je réforme d'un bout à l'autre, et *Rome sauvée* par-dessus; en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame Denis à donner *Rome sauvée*. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire [1], qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promise; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer.

J'ai envoyé aussi l'ancienne *Adélaïde*, pour laquelle vous vous sentiez un peu de faible; mais gardez-vous bien de la préférer à *Rome*. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute *Adélaïde*. Je ne sais pas trop ce que madame Denis a été faire à Fontainebleau, avant qu'on donne *Rome sauvée*; c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le *Catilina* de Crébillon un chef-d'œuvre; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de Bernis va être ambassadeur à Venise [2]. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baise toujours le petit

[1] G.-C. Walther, de Dresde, qui, comme je l'ai dit page 164, fesait une nouvelle édition des *Œuvres de Voltaire*, et qui publia en effet *Rome sauvée*, à la suite du *Supplément au siècle de Louis XIV*. Voyez tome VI, page 296; et XX, 478-79. B.

[2] Cette nouvelle était vraie. Cl.

bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin nommé La Métrie, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord Tyrconnell, qui se mourait; notre Irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. Astruc en rira, s'il peut rire.

1785. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 14 novembre.

Protectrice de l'Alcoran [1], nous sommes tous ici malades. Milord Tyrconnell empire, le comte de Rothembourg se meurt, Darget se plaint à Dieu et aux dames du col de sa vessie; pour le major Chazot [2], qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmaillotté la tête, et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps, mais notre fou de La Métrie n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord Tyrconnell envoie prier La Métrie de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur, qui le fait rire, et avec

[1] Madame Denis avait obtenu la reprise de *Mahomet*. B.

[2] Voyez tome LIV, page 605; et XL, 91. B.

qui il joue. La Métrie part, arrive chez son malade dans le temps que madame Tyrconnell se met à table; il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc, et de gingembre; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord Tyrconnell, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de Tyrconnell de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré, mal gré, dans l'église catholique, où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les *chênes*[1] tombent, et les *roseaux* demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode[2], et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de *divin*, comme le peintre Pesne[3]. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le Tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon Calmouck au plus vite!

[1] La Fontaine, livre I, fable XXII. CL.

[2] *Ode à Voltaire, qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort.* B.

[3] Voyez page 659. CL.

1786. A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, le 4 décembre.

C'est par un heureux hasard, monsieur le duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait long-temps que deux Genevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port, et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise genevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur-le-champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peuvent inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le duc, que vous connaissez très bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour, quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent

trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une ame bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les ames pensantes se frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à Uzès à peu près comme le roi de Prusse à Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes, après avoir expédié les affaires de votre duché? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure, puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poésies; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris; mais les bontés du roi, d'un côté, et mes maladies, de l'autre, m'ont retenu, et je me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon ame, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont

vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieurs-là sont fort curieux [1].

Pardonnez, monsieur le duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

1787. A M. FORMEY.

Si votre fortune, monsieur, est aussi bonne que votre livre sur la fortune [2], j'ai un double compliment à vous faire. Le plaisir que me cause votre nouvel ouvrage m'a fait relire vos recherches sur les éléments de la matière; votre antagoniste a bien de l'esprit, mais vous en avez encore plus.

« . . . . Si Pergama dextra
« Defendi possent, etiam hac defensa fuissent. »
VIRG., *Énéid.*, liv. II, v. 291.

Je ne crois pas que les premiers principes, qui sont les secrets de l'éternel Géomètre, soient faits pour être connus par des êtres finis; mais

« Non propius fas est mortali attingere divos [3]. »

[1] Frédéric II n'était pas le moins *curieux*, et Voltaire dit à d'Argental, dans sa lettre du 3 mars 1754, que le roi de Prusse ouvrait toutes celles de madame Denis, et en avait un recueil. CL.

[2] *La théorie de la fortune*, 1751, in-8°. B.

[3] Ce vers est de Halley : Voltaire l'a souvent cité. B.

A l'égard des sottises des chétifs mortels, sous le nom de *Siècle de Louis XIV*, vous serez assurément un des premiers que j'en ennuierai. Je vous prie de faire souvenir de moi M. le président de Jarrige, dont je révère les lumières et l'équité, et pour qui j'ai autant d'amitié que d'estime. C'est avec les mêmes sentiments que je suis, de tout mon cœur, votre, etc. V.

1788. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être allongé de quelques lignes, car notre Aurélie ne dit plus :

> Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
> Par un maître absolu dans le piége conduite ?

ni

> Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise;

mais elle dit :

> J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
> S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée.
> Acte I, scène 3.

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme. Elle s'anime par degrés ; elle aime, mais en femme vertueuse; et on sent que, dans le fond, elle impose un peu à Catilina, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de Catilina pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et, quoique Catilina aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait

trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que Cicéron dit à Catilina :

Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable ;
Fuis Rome, si tu l'es...
Acte I, scène 5.

C'est précisément ce que Cicéron a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera :

Eh bien ! ferme Caton..................
Acte I, scène 6.

comme on prononcerait, *Allons, ferme, Caton!* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la Comédie? Il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne; je ne voudrais point combattre pour donner *Catilina ;* je voudrais plutôt être desiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de Crébillon il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant,

c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce *Siècle de Louis XIV*. On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à Reboulet [1], et à Larrei [2], et à Limiers [3], et à La Martinière [4], et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France, pour ne devoir point écrire l'histoire? Duclos fait fort bien d'écrire des romans [5]; voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels malentendus n'y a-t-il pas eu pour ces *Siècles!* J'en avais envoyé deux paquets à madame Denis; il y en avait pour vous, pour votre société des anges. Un de ces paquets a été arrêté à la douane, sur la frontière; l'autre, qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre

[1] Reboulet (Simon), né dans le Comtat en 1687, mort en 1752, auteur d'une *Histoire du règne de Louis XIV*, 1742-44, trois vol. in-4°. B.

[2] Larrei (Isaac de), né à Montivilliers en 1638, mort en 1729, auteur d'une *Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, 1718-21, trois volumes in-4°. B.

[3] Limiers (Henri-Philippe de), né en Hollande, mort en 1725, à qui l'on doit une *Histoire du règne de Louis XIV*, 1717, sept vol. in-12, et un *Abrégé chronologique de l'histoire de France pour les règnes de Louis XIII et Louis XIV*, 1720, deux volumes in-12. B.

[4] Bruzen de la Martinière (voyez tome LIV, page 619), éditeur d'une *Vie de Louis XIV*, par *Lahode*, 1740, cinq volumes in-4°; voyez la note, tome XX, page 68. B.

[5] Nommé en 1750 à la place d'historiographe ôtée à Voltaire, il avait publié les *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle*, 1751, in-12. B.

court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire.

Je vous demande en grace de dire ou de faire dire au président Hénault qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre [1]. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en restant, n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui fesaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de Choiseul, et lui envoyer des *Siècles*. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés, ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourments, mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argental. Je vous embrasse bien tendrement.

1789. A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par

[1] Restée inconnue aux éditeurs des *Œuvres de Voltaire*. Cl.

des courriers extraordinaires, et pour cause [1]. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du *Siècle de Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à La Métrie, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange* [2]. Cette belle ame, sur le point de paraître devant Dieu, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très exactement de la manière dont il était mort, s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification; enfin il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe: *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son ame*; nous nous sommes mis à rire, et lui aussi.

Il me disait hier, devant d'Argens, qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui; cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de Chazot. Je suis très sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il

[1] Frédéric ouvrait les lettres que Voltaire et sa nièce s'écrivaient. Cl.

[2] Voyez page 658. B.

possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse? Je vous répète que cette clef de chambellan, que je ne porte jamais, n'est qu'un bénéfice simple; que je n'ai point fait de serment; que ma croix est un joujou auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne suis point naturalisé Vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français. Cela est étrange qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes! Je desire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. *Le Meunier, son Fils, et l'Ane*[1], n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parcequ'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus m'écrivent: « Comme vous êtes « l'ami du roi de Prusse, je vous prie de faire ma « fortune. » Un autre m'envoie un paquet de rêveries; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plai-

[1] La Fontaine, livre III, fable 1re. B.

sent et qui me consolent; elles font le charme de ma vie.

1790. A M. DARGET.

Décembre 1751.

Mon cher ami, j'ai tenté toutes les voies possibles pour racheter à prix d'argent la quatrième persécution que j'essuie depuis que je suis ici. On a empêché Hirschell de s'accommoder dans le temps que j'avais en main de quoi le faire mettre en prison. Enfin je me suis adressé à la justice; et la justice, qui ne connaît rien aux intrigues et aux tracasseries, l'a fait arrêter. Un homme considérable m'a dit ce matin : « Je vous « plains fort, on voudrait que vous fussiez hors d'ici, « voilà la source de tout. »

Mon cher ami, je vous réponds que toutes les friponneries seront reconnues; que toute justice sera accomplie. Vous êtes ma consolation.

Voulez-vous manger avec moi aujourd'hui du rôt du roi, et me rendre le petit griffonnage que je vous donnai avant-hier? Bonjour. Quand le petit Vigne commencera-t-il?

1791. A WALTHER.

28 décembre 1751.

J'examine avec soin votre édition. Il y a beaucoup de fautes. Jugez où nous en aurions été si je vous avais donné d'abord à imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Il a fallu l'imprimer chez l'imprimeur du roi de Prusse. C'est M. de Francheville, conseiller aulique, qui s'est chargé de l'édition, et il y a encore des

cartons à faire. Mon nom n'est point à la tête de l'édition. On sait assez, dans l'Europe, que j'en suis l'auteur; mais je ne veux pas m'exposer à ce qu'on peut essuyer, en France, de désagréable quand on dit la vérité. J'ai donc pris le parti de ne point envoyer d'exemplaire en France. Ce n'est pas moi qui ai le privilége impérial; et celui de Prusse est sous le nom de M. de Francheville. Il y a, comme je vous l'ai maudé, trois mille exemplaires de tirés, dont quatre-vingts ou à peu près peuvent être ou gâtés ou incomplets; j'en envoie cinq cents à un de mes amis à Londres. Ce débit ne passera point par les mains des libraires, c'est une affaire particulière. Reste donc deux mille cinq cents exemplaires dont je puis disposer: j'en prends cent pour faire des présents, et je me déferai des deux mille quatre cents exemplaires restants avec un seul libraire auquel je transporterai le privilége, le droit de copie et de faire traduire. Les deux volumes contiennent chacun à peu près cinq cents pages, ou quatre cent quatre-vingts, ou approchant; c'est de quoi je serai plus parfaitement instruit quand la table des matières sera achevée. On peut vendre les deux mille quatre cents exemplaires deux rixdalers, ou au moins deux florins chacun. Je ne veux pas assurément y gagner, mais je ne veux pas y perdre. L'ouvrage m'a coûté, avec le secrétaire et M. de Francheville qu'il a fallu payer, environ deux mille écus, parcequ'il y a des feuilles que j'ai refaites trois fois. Je vous donnerai volontiers la préférence sur d'autres libraires qui m'en offrent davantage; et encore je ne vous demanderai ces deux mille écus

qu'au 1[er] juillet, et vous donnerez un présent de cinquante écus à M. de Francheville. Si je vous abandonnais seulement cinq cents exemplaires, vous ne pourriez avoir ni le privilége, ni le droit de traduction, parcequ'il faudrait nécessairement donner ces droits à ceux qui prendraient la plus grosse partie; mais si vous vous chargiez du total, alors le même homme[1] qui a traduit les tragédies de *Phèdre* et d'*Alzire*, en allemand, avec beaucoup de succès, traduirait pour vous le *Siècle de Louis XIV*, et il ne vous en coûterait rien, et vous pourriez ensuite joindre cet ouvrage à mes OEuvres. Je me déterminerai suivant votre réponse.

Il se présente une plus grande entreprise; c'est d'imprimer et de débiter volume à volume les auteurs classiques de France, avec des notes très instructives sur la langue, sur le goût, et quantité d'anecdotes au bas des pages; on commencerait par La Fontaine, Corneille, Molière, Bossuet, Fléchier, etc. Rien ne serait plus utile pour donner aux étrangers l'intelligence parfaite du français, et pour former le goût. J'ose dire qu'une telle entreprise fera la fortune de celui qui en fera les frais. Nous commencerions à la Saint-Jean, et cela irait sans interruption. Vous pouvez voir que je ne songe qu'à vous rendre service. C'est à vous à voir si vous voulez joindre votre peine à mes soins. Je vous embrasse. VOLTAIRE.

[1] M. de Stieven. B.

1792. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, comme vos ouvrages sont plus tentants que les miens, il pourra bien quelque jour arriver à votre majesté ce qui m'arrive. A mesure qu'on imprimait, chez Henning [1], les feuilles du *Siècle de Louis XIV*, on les envoyait à Francfort-sur-l'Oder. Non seulement on y débite le livre publiquement, mais l'ouvrage est plein de fautes absurdes. Je ne parle pas de la perte que j'essuie; mais le pauvre Francheville perd tout le prix de six mois de peine, et je suis déshonoré par une friponnerie de libraire. Les fins d'années ne me sont pas heureuses. Mais je vous ai consacré ma vie, et avec cela on n'est point à plaindre.

Votre majesté peut d'un mot, non seulement faire arrêter le libraire à Francfort, faire saisir son édition, et savoir d'où vient le vol, mais donner ordre qu'on examine sur le chemin de Leipsick les voitures de Francfort qui contiendront des livres, et qu'on saisisse celui qui portera le titre de *Siècle de Louis XIV*. Car le libraire de Francfort-sur-l'Oder envoie sans doute son vol à Leipsick.

Votre majesté sait mieux que moi ce qu'elle doit faire, mais j'attends tout de sa justice et de ses bontés. Je me jette à ses pieds, et entre les bras de sa philosophie. Mais je compte bien plus sur votre protection.

Souffrez, sire, que je renouvelle à votre majesté, à la fin de cette année, les sentiments du profond respect et de la tendresse qui m'attachent à elle.

[1] Voyez la lettre 1754. B.

1793. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce mercredi matin.

Ah! mon Dieu, sire, que je vous demande pardon! J'avais écrit à votre majesté, cette nuit, sur une affaire particulière qui n'en vaut pas la peine, et je ne savais pas que, pendant ce temps-là, vous perdiez M. de Rothembourg [1]. Quel songe que la vie! et quel songe funeste! Votre majesté perd un homme dont elle était véritablement aimée. J'ose dire que je perds près de votre majesté le seul homme [2] qui connût mon cœur et mes sentiments pour vous. Dieu veuille que vous retrouviez des gens aussi sincèrement attachés!

Je ne sais pas ce que deviendra ma malheureuse vie, mais elle sera toujours à vous, et vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vos bontés.

1794. A M. DARGET.

1751.

Je ne savais pas cette mort funeste. J'ai écrit au roi ce matin à six heures sur cette sotte affaire d'Henning, et j'ai écrit à neuf, pour témoigner au roi ma douleur, et pour lui demander pardon de lui avoir parlé d'affaire.

Je ne ferai certainement point de procès dans ce pays-ci. J'aime beaucoup mieux tout perdre. Cela est

[1] Voyez lettre 1698. B.

[2] Voltaire fut mieux informé peu de temps après. Voyez plus bas la lettre 1800. CL.

bien plus aisé; et l'expérience doit servir. Rien ne serait d'ailleurs plus impertinent qu'un procès contre un voleur inconnu. Je me soucie même fort peu que le roi se mêle de cette bagatelle, et je vous prie de lui dire que je ne suis occupé que de sa douleur et de la mienne.

FIN DU TOME V

DE LA CORRESPONDANCE.

TABLE

DES PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES DU CINQUIÈME VOLUME

DE LA CORRESPONDANCE.

Personnages qui, dans ce volume, ont adressé des lettres à Voltaire.

FIN DE LA TABLE.



